



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



UNIVERSITY OF MICHIGAN
GENERAL LIBRARY
OSCAR WILLIAMS BATES
BEQUEST

848
V94
1784

O E U V R E S

C O M P L E T E S

D E

V O L T A I R E.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

1901

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

Voltaire, François Marie Aronnet de
O E U V R E S

C O M P L E T E S

D E

V O L T A I R E.

T O M E ' S O I X A N T I E M E.

**DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-
TYPOGRAPHIQUE.**

1 7 8 4.

RECUEIL

DES LETTRES

DE M. DE VOLTAIRE.

1767-1768.

Corresp. générale.

Tome IX. A

R E C U E I L

D E S L E T T R E S

DE M. DE VOLTAIRE.

L E T T R È P R E M I È R E.

A M. D A M I L A V I L L E.

2 de janvier.

Vous devez être actuellement bien instruit, mon cher et vertueux ami, du malheur qui m'est arrivé : c'est une bombe qui m'est tombée sur la tête ; mais elle n'écrasera ni mon innocence ni ma constance. Je ne peux vous rien dire de nouveau là-dessus, parce que je n'ai encore aucune nouvelle. — 1767.

J'ai éclairci tout avec M. le prince de *Gallitzin* ; il n'y avait point de lettre de lui ; tout est parfaitement en règle ; et, dans quelque endroit que je fois, les *Sirven* auront de quoi faire leur voyage à Paris, et de quoi suivre leur procès. Vous pourrez, en attendant, envoyer copie du factum à madame *Denis*, si M. de *Beaumont* ne le fait pas imprimer à Paris.

Vous aurez les *Scythes* incessamment, à condition qu'ils ne feront point joués ; et la raison en est que la pièce est injouable avec les acteurs que nous avons.

— 1767. On m'a envoyé de Paris une pièce très-singulière, intitulée le Triumvirat; mais ce qui m'a paru le plus mériter votre attention dans cet ouvrage, et celle de tous les gens qui pensent, c'est une histoire des proscriptions. Elles commencent par celles des Hébreux et finissent par celles des Cévennes; ce morceau m'a paru très-curieux (*). Il me semble que la tragédie n'est faite que pour amener ce petit morceau; la pièce d'ailleurs n'est point convenable à notre théâtre, attendu qu'il y a très-peu d'amour.

Adieu, mon cher ami; vous devinez le triste état dans lequel nous sommes, madame *Denis* et moi. Nous attendons de vos nouvelles; écrivez à madame *Denis* au lieu d'écrire à M. *Souchay*, et songez, quoi qu'il arrive, à *écr. l'inf.*

L E T T R E I I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Ferney, samedi au matin, 3 de janvier, avant que la poste de France soit arrivée à Genève.

MES anges sauront donc pourquoi j'ai fait imprimer les Scythes.

1°. C'est que je n'ai pas voulu mourir intestat, et sans avoir rendu aux deux satrapes, *Nalriss* et *Elochivis* (**), l'hommage que je leur dois.

2°. C'est que mon épître dédicatoire est si drôle, que je n'ai pu résister à la tentation de la publier.

(*) Voyez *Mélanges historiques*, tome II.

(**) *Praslin* et *Choiseul*.

3°. C'est qu'il n'y a réellement point de comédiens pour jouer cette pièce, et que je ferai mort avant qu'il y en ait. 1767.

4°. C'est que j'emporte aux enfers ma juste indignation contre les comédiennes qui ont défiguré mes ouvrages, pour se donner des airs penchés sur le théâtre; et contre les libraires, éternels fléaux des auteurs; lesquels infames libraires de Paris m'ont rendu ridicule, et se sont emparés de mon bien pour le dénaturer avec un privilège du roi.

J'ai donc voulu faire savoir aux amateurs du théâtre, avant que de mourir, que je protestais contre tous les libraires, comédiens et comédiennes, qui sont les causes de ma mort; et c'est ce que mes anges verront dans l'avis au lecteur, qui est après ma naïve préface.

Je proteste encore, devant DIEU et devant les hommes, qu'il n'y a pas une seule critique de mes anges et de mes fatrapes à laquelle je n'aye été très-docile. Ils s'en apercevront par le papier collé page 19, et par d'autres petits traits répandus çà et là.

Je proteste encore contre ceux qui prétendent que je suis tombé en apoplexie; je n'ai été évanoui qu'un quart d'heure tout au plus, et mon style n'est point apoplectique.

Si mes anges et mes fatrapes veulent que la pièce soit jouée avant que l'édition paraisse, ils sont les maîtres. *Gabriel Cramer* la mettra sous cent clefs, pourvu qu'il y ait des acteurs pour la jouer, et que les comédiens la fassent succéder immédiatement après la pomme (*); car, pour peu qu'on diffère, il

(*) *Guillaume Tell.*

1767.

Il est triste d'avoir des démêlés avec des gens de ce caractère. Je suis sensiblement touché de la bonté que vous avez de songer à redresser l'esprit de M. *Gilet*.

Mon pauvre *Damilaville* est tout ébouriffé de la crainte de n'être pas à la tête des vingtièmes. Je vous avoue que je lui souhaiterais une autre place ; c'est un lieutenant-colonel dont tout le monde désire que le régiment soit réformé.

N'êtes-vous pas bien aise que l'affaire de Pologne soit accommodée à la plus grande gloire de DIEU et de la raison ? *Joseph Bourdillon*, professeur en droit public, n'a pas laissé de servir dans ce procès. Puissé-je réussir comme lui dans celui des *Sirven* ! puisse-je surtout venir un jour vous dire combien je vous aime, combien je vous suis attaché pour le reste de ma languissante vie !

L E T T R E I V.

A M. D E P E Z A I.

5 de janvier.

JE vous fais juge, Monsieur, des procédés de *J. J. Rousseau* avec moi. Vous savez que ma mauvaise santé m'avait conduit à Genève auprès de M. *Tronchin*, le médecin, qui alors était ami de *Rousseau* : je trouvai les environs de cette ville si agréables que j'achetai, d'un magistrat, quatre-vingt-sept mille livres, une maison de campagne, à condition qu'on m'en rendrait trente-huit mille,

lorsque je la quitterais. *Rousseau* dès-lors conçut le dessein de soulever le peuple de Genève contre les magistrats, et il a eu enfin la funeste et dangereuse satisfaction de voir son projet accompli. 1767.

Il écrivit d'abord à M. *Tronchin* qu'il ne remettrait jamais les pieds dans Genève, tant que j'y ferais; M. *Tronchin* peut vous certifier cette vérité. Voici sa seconde démarche.

Vous connaissez le goût de madame *Denis*, ma nièce, pour les spectacles; elle en donnait dans le château de Tournay et dans celui de Ferney, qui sont sur la frontière de France, et les Genevois y accouraient en foule. *Rousseau* se servit de ce prétexte pour exciter contre moi le parti qui est celui des représentans, et quelques prédicans qu'on nomme ministres.

Voilà pourquoi, Monsieur, il prit le parti des ministres, au sujet de la comédie, contre M. d'*Alembert*, quoiqu'ensuite il ait pris le parti de M. d'*Alembert* contre les ministres, et qu'il ait fini par outrager également les uns et les autres; voilà pourquoi il voulut d'abord m'engager dans une petite guerre au sujet des spectacles; voilà pourquoi, en donnant une comédie et un opéra à Paris, il m'écrivit que je corrompais la république en faisant représenter des tragédies dans mes maisons par la nièce du grand *Corneille*, que plusieurs genevois avaient l'honneur de seconder.

Il ne s'en tint pas là; il suscita plusieurs citoyens ennemis de la magistrature; il les engagea à rendre le conseil de Genève odieux, et à lui faire des reproches de ce qu'il souffrait, malgré la loi, un

1767.

L E T T R E V.

A M. D O R A T.

A Ferney , ce 8 de janvier.

MONSIEUR,

A La réception de la lettre dont vous m'avez honoré , j'ai dit, comme S^t *Augustin* : *O felix culpa* ! Sans cette petite échappée , dont vous vous accusez si galamment , je n'aurais point eu votre lettre qui m'a fait plus de plaisir que l'*Avis aux deux prétendus sages* ne m'a pu causer de peine. Votre plume est comme la lance d'*Achille* , qui guérissait les blessures qu'elle faisait.

Le cardinal de *Bernis* , étant jeune , en arrivant à Paris , commença par faire des vers contre moi , selon l'usage , et finit par me favoriser d'une bienveillance qui ne s'est jamais démentie. Vous me faites espérer les mêmes bontés de vous , pour le peu de temps qui me reste à vivre , et je crie *felix culpa* , à tue-tête.

J'ai déjà lu , Monsieur , votre très-joli poème sur la déclamation ; il est plein de vers heureux et de peintures vraies. Je me suis toujours étonné qu'un art , qui paraît si naturel , fût si difficile. Il y a , ce me semble , dans Paris beaucoup plus de jeunes gens capables de faire des tragédies dignes d'être jouées , qu'il n'y a d'acteurs pour les jouer. J'en

cherche la raison , et je ne fais si elle n'est pas dans la ridicule infamie que des velches ont attachée à réciter ce qu'il est glorieux de faire. Cette contradiction velche doit révolter tous les vrais français. Cette vérité me semble mériter que vous la fassiez valoir dans une seconde édition de votre poème. 1767.

Je ne puis vous dire à quel point j'ai été touché de tout ce que vous avez bien voulu m'écrire.

J'ai l'honneur d'être, &c.

P. S. Ma dernière lettre à M. le chevalier de *Pezai* était écrite avant que j'eusse reçu la vôtre. J'en avais envoyé une copie à un de mes amis ; mais je ne crois pas qu'il y ait un mot qui puisse vous déplaire , et j'espère que les faits énoncés dans ma lettre feront impression sur un cœur comme le vôtre.

L E T T R E V I.

A M. D A M I L A V I L L E.

Jeudi matin , 8 de janvier.

MON cher ami, en attendant que je lise une lettre de vous , que je compte recevoir aujourd'hui , il faut que je vous communique une réponse que j'ai été obligé de faire à M. de *Pezai* , au sujet des vers de M. *Dorat* , que vous devez avoir vus , et qui ne sont pas mal faits. Vous verrez si j'ai tort de regarder *J. J. Rousseau* comme un monstre , et de dire qu'il est un monstre. Le grand mal , dans la littérature,

— c'est qu'on ne veut jamais distinguer l'offenseur de
 1767. l'offensé. M. *Dorat* a ses raisons pour suivre ce torrent, puisqu'il s'y laisse entraîner, et qu'il m'a offensé de gaieté de cœur, sans me connaître.

J'arrête ma plume, en attendant votre lettre, et je vous prie de communiquer à M. d'*Alembert* celle que j'ai écrite à M. de *Pezai*, avant que M. *Dorat* m'eût demandé pardon.

Nous avons reçu votre lettre du 3 de janvier. Nos alarmes et nos peines ont été un peu adoucies, mais ne sont pas terminées.

Il n'y a plus actuellement de communication de Genève avec la France; les troupes sont répandues par toute la frontière; et, par une fatalité singulière, c'est nous qui sommes punis des sottises des Genevois. Genève est le seul endroit où l'on pouvait avoir toutes les choses nécessaires à la vie; nous sommes bloqués, et nous mourons de faim: c'est assurément le moindre de mes chagrins.

Je n'ai pas un moment pour vous en dire davantage. Tout notre triste couvent vous embrasse.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 9 de janvier.

LE favori de *Vénus*, de *Minerve* et de *Mars*, s'est donc ressenti des infirmités attachées à la faiblesse humaine. Il a succombé sous la fatigue des plaisirs; mais je me flatte qu'il est bien rétabli, puisqu'il m'a écrit de sa main; il est d'ailleurs grand médecin, et c'est lui qui guérit les autres. Je n'ai pas l'honneur d'être de l'espèce de mon héros; dès que les neiges couvrent la terre dans mon climat barbare, les taies blanches s'emparent de mes yeux, je perds presque entièrement la vue. Mon héros griffonne de sa main des lettres qu'à peine on peut lire, et moi, je ne peux écrire de ma belle écriture; j'entrerai d'ailleurs incessamment dans ma soixante et quatorzième année, ce qui exige de l'indulgence de mon héros.

Nous faisons à présent la guerre très-paiblement aux citoyens têtus de Genève. J'ai trente dragons autour d'un poulailler qu'on nomme le château de Tournay, que j'avais prêté à M. le duc de *Villars*, sur le chemin des Délices. Je n'ai point de corps d'armée à Ferney; mais j'imagine que, dans cette guerre, on boira plus de vin qu'on ne répandra de sang.

Si vous avez, Monseigneur, une bonne actrice à Bordeaux, je vous enverrai une tragédie nouvelle,

— pour votre carnaval ou pour votre carême. Maman
 1767. *Denis* et tous ceux à qui je l'ai lue disent qu'elle est très-neuve et très-intéressante. La grâce que je vous demanderai , ce sera de mettre tout votre pouvoir de gouverneur à empêcher qu'elle ne soit copiée par le directeur de la comédie , et qu'elle ne soit imprimée à Bordeaux. J'oserais même vous supplier d'ordonner que le directeur fît copier les rôles dans votre hôtel, et qu'on vous rendît l'exemplaire à la fin de chaque répétition et de chaque représentation : en ce cas , je suis à vos ordres.

Voici le mémoire concernant votre protégé, et l'emploi de la lettre de change que vous avez eu la bonté d'envoyer pour lui. Quand même je ne serais pas à Ferney , il restera toujours dans la maison ; maman *Denis* aura soin de lui , et je le laisserai le maître de ma bibliothèque. Il passe sa vie à travailler dans sa chambre , et j'espère qu'il sera un jour très-savant dans l'histoire de France. Je lui ai fait étudier l'Histoire des pairs et des parlemens , ce qui peut lui être fort utile. Il se pourra faire que bientôt je sois absent pour long-temps de Ferney ; je serais même aujourd'hui chez M. le chevalier de *Beauteville* à Soleure , et de là j'irais chez le duc de *Virtemberg* et chez l'électeur palatin , si ma santé me le permettait.

Dans cette incertitude , je vous demande en grâce d'avoir pour moi la même bonté que vous avez eue pour *Galien*. Ni vos affaires ni celles de la succession de M. le prince de *Guise* ne seront arrangées de plus de six mois. Je me trouve , à l'âge de soixante et quatorze ans , dans un état très-désagréable et très-violent. Votre banquier de Bordeaux peut aisément

vous

vous avancer , pour six mois , deux cents louis d'or , en m'envoyant une lettre de change de cette somme sur Genève. Il le fera d'autant plus volontiers que le change est aujourd'hui très-avantageux pour les Français ; et il y gagnera en vous faisant un plaisir qui ne vous coûtera rien. J'aurai l'honneur d'envoyer alors mon reçu , à compte de deux cents louis d'or , à M. l'abbé de *Blet* , sur ce qui m'est dû de votre part. Il joindra ce reçu à ceux que mon notaire a précédemment fournis à vos intendans ; ou , si vous l'ordonnez , j'adresserai ce reçu à vous-même , et vous l'enverrez à M. l'abbé de *Blet*. Je ne vous propose de le lui adresser en droiture que pour éviter le circuit.

Si je suis à Soleure , le trésorier des Suisses me comptera cet argent , et se fera payer à Genève. Je vous aurai une extrême obligation ; car , quoique j'aye essuyé bien des revers en ma vie , je n'en ai point eu de plus imprévu et de plus désagréable que celui que j'éprouve aujourd'hui. Ayez la bonté de me donner vos ordres sur tous ces points , de les adresser à Genève sous l'enveloppe de M. *Hénin* résident de France. La lettre me sera rendue exactement , quoiqu'il n'y ait plus de communication entre le territoire de France et celui de Genève ; et , si je suis à Soleure , madame *Denis* m'enverra votre lettre. Vous pouvez prescrire aussi ce que vous voulez qu'elle dépense par an pour les menues nécessités de *Galien* ; elle vous enverra le compte au bout de l'année.

Je n'ai d'autres nouvelles à vous mander des pays étrangers , sinon que le corps des négocians français,

— 1767. qui est à Vienne, m'a écrit que vous partiez incessamment pour aller chercher une archiduchesse, et qu'il me demandait des harangues pour toute la famille impériale et pour votre Excellence. J'ai répondu lanternes à ce corps qui me paraît mal informé.

A l'égard du petit corps de troupes qui est dans mes terres, j'ai bien peur d'être obligé, si je reste dans le pays, de faire plus d'une harangue inutile pour l'empêcher de couper mes bois. On dit que M. de *la Borde* ne fera plus banquier du roi. C'est pour moi un nouveau coup, car c'est lui qui me faisait vivre.

Je me recommande à vos bontés, et je vous supplie d'agréer mon très-tendre respect. V.

L E T T R E V I I I .

A M. LE DUC DE CHOISEUL,

Sur le cordon de troupes auprès de Genève.

9 de janvier.

MON HÉROS, MON PROTECTEUR,

C'EST pour le coup que vous êtes mon colonel. Le satrape *Elochivis* environne mes poulaillers de ses innombrables armées, et le bon homme qui cultive son jardin au pied du mont Caucaze est terriblement embarrassé par votre funeste ambition.

Permettez - moi la liberté grande de vous dire —
 que vous avez le diable au corps. Maman *Denis* 1767.
 et moi , nous nous jetons à vos pieds. Ce n'est
 pas les Gênevois que vous punissez , c'est nous ,
 grâces à Dieu. Nous sommes cent personnes à Ferney
 qui manquons de tout , et les Gênevois ne manquent
 de rien. Nous n'avons pas aujourd'hui de quoi donner
 à dîner aux généraux de votre armée.

A peine l'ambassadeur de votre sublime Porte eut-il
 assuré que le roi de Perse prenait les honnêtes Scythes
 sous sa protection et sauve-garde spéciale , que tous
 les bons Scythes s'enfuirent. Les habitans de Scytho-
 polis peuvent aller où ils veulent , et revenir , et
 passer et repasser , avec un passe-port du chiaoux
Hénin ; et nous , pauvres Persans , parce que nous
 sommes votre peuple , nous ne pouvons ni avoir à
 manger , ni recevoir nos lettres de Babylone , ni
 envoyer nos esclaves chercher une médecine chez les
 apothicaires de Scythopolis.

Si votre tête repose sur les deux oreillers de la
 justice et de la compassion , daignez répandre la
 rosée de vos faveurs sur notre disette.

Dès qu'on eut publié votre rescrit impérial dans la
 superbe ville de Gex , où il n'y a ni pain ni pâte , et
 qu'on eut reçu la défense d'envoyer du foin chez les
 ennemis , on leur en fit passer cent fois plus qu'ils
 n'en mangeront en une année. Je souhaite qu'il en
 reste assez pour nourrir les troupes invincibles qui
 bordent actuellement les frontières de la Perse.

Que votre sublimité permette donc que nous lui
 adressions une requête qui ne sera point écrite en
 lettres d'or , sur un parchemin couleur de pourpre,

— selon l'usage, attendu qu'il nous reste à peine une
1767. feuille de papier, que nous réservons pour votre
éloge.

Nous demandons un passe-port signé de votre main prodigue en bienfaits, pour aller, nous et nos gens, à Genève ou en Suisse, selon nos besoins; et nous prions *Zoroastre*, qu'il intercède auprès du grand *Orosmade*, pour que tous les péchés de la chair que vous avez pu commettre vous soient remis.

L E T T R E I X.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

13 de janvier, au soir, par Genève, malgré les troupes.

A PRÈS avoir eu l'honneur de recevoir votre lettre de Bordeaux, concernant *Galien*, je vous écrivis, Monseigneur, le 9 de janvier. Je reçois aujourd'hui votre lettre du 29, par laquelle je vois que je suis heureusement entré dans toutes vos vues, et que j'avais heureusement prévenu vos ordres concernant ce jeune homme.

Je suis encore fort incertain si je partirai ou non, pour aller chez monsieur l'ambassadeur en Suisse, et de là régler mes affaires avec M. le duc de *Virtemberg*. Vous seriez d'ailleurs bien étonné de la raison principale qui peut me forcer, d'un moment à l'autre, à faire ce voyage. C'est un homme que vous connaissez, un homme qui vous a obligation, un homme dont vous vous êtes plaint quelquefois à moi-même, un homme qui est mon ami depuis plus de soixante années, un

homme enfin qui, par la plus singulière aventure du monde, m'a mis dans le plus étrange embarras. Je suis compromis pour lui de la manière la plus cruelle ; mais je n'ai à lui reprocher que de s'être conduit avec un peu trop de mollesse ; et, quoi qu'il arrive, je ne trahirai point une amitié de soixante années, et j'aime mieux tout souffrir que de le compromettre à mon tour. Je vous défie de deviner le mot de l'énigme, et vous sentez bien que je ne puis l'écrire ; mais vous devinez aisément la personne. Tout ce que je fais, c'est qu'il faut s'attendre à tout dans cette vie ; se tenir prêt à tout, savoir se sacrifier pour l'amitié, et se résigner à la fatalité aveugle qui dispose des choses de ce monde. — 1767.

Cela n'empêchera pas que je ne vous envoie ma tragédie des Scythes, pour votre carnaval, dès que vous m'en aurez donné l'ordre ; cela vous amusera, et il faut s'amuser.

Je vous demande très-humblement pardon de la prière que je vous ai faite ; mais l'état où je suis m'y a forcé. Si je reste dans mes montagnes, nous serons obligés d'envoyer à dix lieues chercher des provisions, parce que la communication est interrompue avec Genève par des troupes ; nos fermiers se sont enfuis sans nous payer ; et, si je vais en Suisse et ailleurs, le secours que j'ai pris la liberté de vous demander ne me sera pas moins nécessaire.

Je suis bien de votre avis quand vous me marquez que *Galien* n'est pas encore en état de faire l'histoire du Dauphiné ; mais je pense qu'il est très à propos de lui laisser amasser les matériaux qu'il trouve dans ma bibliothèque et dans celles de plusieurs maisons

1767.

de Genève, où on se fait un plaisir de l'aider dans ses recherches. Il travaille beaucoup, et même avec passion ; il cultive sa mémoire qui est, comme tout le monde en conviendra, tout-à-fait étonnante ; et, s'il n'est pas un jour votre secrétaire, vous ne pourrez mieux faire que de le faire agréer à la bibliothèque du roi, place très-conforme au genre d'étude vers lequel il se porte avec une espèce de fureur. Quand même je ne serais pas à Ferney, il pourra toujours assembler ses matériaux dans ma bibliothèque et dans celles dont je vous ai parlé ; après quoi, son style, que je ne trouve rien moins que mauvais, venant à se perfectionner au bout de quelque temps, on le confiera à quelque savant bénédictin du Dauphiné, pour en tirer les anecdotes les plus curieuses pour l'embellissement de l'histoire de cette province, pour laquelle il a un violent penchant, et sur laquelle il a déjà huit porte-feuilles d'anecdotes et de recherches qu'il a faites depuis son arrivée, sans compter ce qu'il avait déjà recueilli dans l'endroit où vous l'avez si judicieusement tenu pendant deux ans, temps qu'il a mis à profit, contre l'ordinaire. Enfin j'augure bien de cette histoire du Dauphiné. Cette province, heureusement pour lui, n'a pas un écrivain dont la lecture soit supportable. Elle peut être enfin le fondement de sa fortune.

En vous priant d'agréer mes hommages et ceux de madame *Denis*, permettez que je vous envoie un fragment d'un endroit de ma lettre à la personne dont je vous ai parlé ; vous verrez par là à quel homme j'ai affaire. Je vous conjure de me garder le plus profond secret. V.

A M. D'ETALLONDE DE MORIVAL.

13 de janvier.

UN homme qui a été sensiblement touché de vos malheurs, Monsieur, et qui est encore saisi d'horreur du désastre d'un de vos amis (*), désirerait infiniment de vous rendre service. Ayez la bonté de faire savoir à quoi vous vous sentez le plus propre ; si vous parlez allemand, si vous avez une belle écriture, si vous souhaiteriez d'être placé chez quelque prince d'Allemagne, ou chez quelque seigneur, en qualité de lecteur, de secrétaire, de bibliothécaire ; si vous êtes engagé au service de sa Majesté le roi de Prusse, si vous souhaitez qu'on lui demande votre congé, si on peut vous recommander à lui comme homme de lettres ; en ce cas, on serait obligé de l'instruire de votre nom, de votre âge et de votre malheur. Il en serait touché ; il déteste les barbares ; il a trouvé votre condamnation abominable.

Ne vous informez point qui vous écrit ; mais écrivez un long détail à Genève, à M. *Misopriest*, chez M. *Souchay* marchand de draps, au Lion d'or. Ayez la bonté de dire à M. *Haas*, chez qui vous logez, qu'on lui remboursera tous les ports de lettres qu'on vous enverra sous enveloppe.

Voulez-vous bien aussi, Monsieur, nous faire

(*) Le chevalier de la Barre.

— 1767. savoir ce que monsieur votre père vous donne par an , et si vous avez une paye à Vésel. On ne peut vous rien dire de plus pour le présent , et on attend votre réponse.

L E T T R E X I.

A M: D A M I L A V I L L E.

14 de janvier.

VOTRE lettre du 8 de janvier , mon cher ami , m'a remis un peu de baume dans le sang ; c'est le sort de toutes vos lettres. Le président du bureau n'est pas pour les fidelles ; mais le chevalier de *Châtellux* est fidelle ; M. de *Monthion* est fidelle aussi , et c'est beaucoup. Il y a vingt ans qu'on n'aurait pas trouvé les mêmes appuis. Laissez crier les barbares , laissez glapir les Velches : la philosophie est bonne à quelque chose.

Il se peut faire qu'en brûlant une toise cube de papiers , lorsque je faisais mes paquets , j'aye brûlé aussi le billet de onze cents livres , dont vous me parlez ; mais le remède est entre vos mains.

Je suppose que vous avez déjà donné les trois cents livres à M. *Lambertad* (*). Il faut pardonner si on n'a pas encore exécuté tous ses ordres. Il doit deviner la confusion horrible où l'on est ; nous avons des troupes , et nous ne mangeons actuellement que de la vache.

(*) D'*Alembert*.

Les *Sirven* ont de l'argent pour leur voyage et pour leur séjour ; ils sont à vos ordres. Je mourrai content , quand nous aurons joint la vengeance des *Sirven* à celle des *Calas*. 1767.

Envoyez , je vous prie , à M. *Lambertad* la copie de ma lettre à M. le chevalier de *Peiai* ; elle le regarde beaucoup. Je puise ma sensibilité pour les innocens malheureux dans le même fond dont je tire mon inflexibilité envers les perfides. Si je haïssais moins *Rousseau* , je vous aimerais moins. *Ecr. l'inf.*

LETTRE XII.

A M. LE MARQUIS DE FLORIAN , à Paris.

Le 14 de janvier.

MON cher grand écuyer de Bablone , il est juste qu'on vous envoie les Scythes et les Persans ; cela amusera la famille : notre abbé turc y a des droits incontestables. Vous pourrez prier mademoiselle *Durancy* à dîner ; elle trouvera son rôle noté dans l'exemplaire que je vous enverrai : voilà pour votre divertissement du carnaval. Nous répétons la pièce ici ; elle sera parfaitement jouée par M. et madame de *la Harpe* , et j'espère qu'après Pâques , M. de *la Harpe* vous rapportera une pièce intéressante et bien écrite.

Nous remercions mon turc bien tendrement.

—
1767. Madame *Denis* et moi, nous l'aimons à la folie, puisqu'il a du courage et qu'il en inspire. C'est une énigme dont il devinera le mot aisément.

Je viens d'écrire à *Morival*, ou plutôt de lui faire écrire; et, dès que j'aurai sa réponse, j'agirai fortement auprès du prince dont il dépend. Ce prince m'écrit tous les quinze jours; il fait tout ce que je veux. Les choses dans ce monde prennent des faces bien différentes; tout ressemble à *Janus*; tout, avec le temps, a un double visage. Ce prince ne connaît point *Morival*, sans doute; mais il connaît très-bien son désastre. Il m'en a écrit plusieurs fois avec la plus violente indignation, et avec une horreur presque égale à celle que je ressens encore.

Il y a des monstres qui mériteraient d'être décimés. Je vous prie de me dire bien positivement si le premier mémoire que vous eûtes la bonté de m'envoyer de la campagne est exactement vrai. En cas que le frère de *Morival* veuille fournir quelques anecdotes nouvelles, vous pourrez nous les faire tenir sous l'enveloppe de M. *Hénin* résident du roi à Genève.

Vous savez que nous sommes actuellement environnés de troupes, comme de tracasseries. Nous mangeons de la vache, le pain vaut cinq sous la livre, le bois est plus cher qu'à Paris. Nous manquons de tout, excepté de neige. Oh, pour cette denrée, nous pouvons en fournir l'Europe! il y en a dix pieds de haut dans mes jardins, et trente sur les montagnes. Je ne dirai pas que je prie DIEU qu'aini soit de vous.

Florianet a écrit une lettre charmante, en latin, à

père *Adam*. Je vous prie de le baiser pour moi des deux côtés. J'embrasse de tout mon cœur la mère et le fils. 1767.

L E T T R E X I I I .

A M. LE MARQUIS D'ARGENCE DE DIRAC.

17 de janvier.

JE vous écris, mon cher Marquis, mourant de froid et de faim, au milieu des neiges, environné de la légion de Flandre et du régiment de Conti, qui ne sont pas plus à leur aise que moi.

J'ai été sur le point de partir pour Soleure, avec monsieur l'ambassadeur de France; j'avais fait tous mes paquets. J'ai perdu, dans ce remue-ménage, l'original de votre lettre à M. le comte de *Périgord*. Je vous supplie de me renvoyer la copie que vous avez signée de votre main; et, sur le champ, nous mettrons la main à l'œuvre, et tout sera en règle. Les Gênois payeront, je crois, leurs folies un peu cher. Ils se sont conduits en impertinens et en insensés; ils ont irrité M. le duc de *Choiseul*, ils ont abusé de ses bontés, et ils n'ont que ce qu'ils méritent.

M. *Boursier* ne peut vous envoyer que dans un mois, ou environ, les bouteilles de *Coladon* qu'il vous a promises. Ces liqueurs sont fort nécessaires pour le temps qu'il fait; elles doivent réchauffer des cœurs

— glacés par huit ou dix pieds de neige, qui couvrent
1767. la terre dans nos cantons.

Conservez-moi votre amitié, mon cher Marquis;
la mienne pour vous ne finira qu'avec ma vie.

L E T T R E X I V.

A M. L E R I C H E,

DIRECTEUR-RECEVEUR DES DOMAINES DU ROI,
à Besançon.

18 de janvier.

MES fréquentes maladies, Monsieur, et des affaires non moins tristes que les maladies, m'ont privé long-temps de la consolation de vous écrire.

Il y a un paquet pour vous à Nyon en Suisse, depuis plus de quinze jours; les neiges ne lui permettent pas de passer, et je ne fais même par quelle voie il pourra vous parvenir, à moins que vous ne m'en indiquiez une.

Je vous suis très-obligé des éclaircissemens historiques que vous avez bien voulu me donner sur un des plus grands génies qu'ait jamais produit la Franche-Comté, *Nonotte*. Le mal est que beaucoup d'imbécilles sont gouvernés par des gens de cette espèce, et qu'on les croit souvent sur leur parole. Les honnêtes gens, qui pourraient les écraser, ne font point un corps, et les fanatiques en font un considérable. Si on ne se réunit pas, tout est perdu. Il est

bien juste que les esprits raisonnables soient amis; —
et votre amitié, Monsieur, fait une de mes conso- 1767.
lations.

L E T T R E X V.

A M. LE COMTE DE LA TOURAILLE.

Au château de Ferney, le 19 de janvier.

JE suis vieux, Monsieur, malade, borgne d'un œil, et maléficié de l'autre. Je joins à tous ces agrémens celui d'être assiégé, ou du moins bloqué. Nous n'avons, dans ma petite retraite, ni de quoi manger, ni de quoi boire, ni de quoi nous chauffer; nous sommes entourés de soldats de six pieds, et de neiges hautes de dix ou douze; et tout cela, parce que *Jean-Jacques Rousseau* a échauffé quelques têtes d'horlogers et de marchands de draps. La situation très-triste où nous nous trouvons ne m'a pas permis de répondre plutôt à l'honneur de votre lettre: vous êtes trop généreux pour n'avoir pas pour moi plus de pitié que de colère.

Nous avons ici M. et madame de *la Harpe* qui sont tous deux très-aimables. M. de *la Harpe* commence à prendre un vol supérieur; il a remporté deux prix de suite à l'académie, par d'excellens ouvrages. J'espère qu'il vous donnera à Pâques une fort bonne tragédie. Il eut l'honneur de dédier à M. le prince de *Condé* sa tragédie de *Warwick*, qui avait beaucoup réussi. J'ai vu une ode de lui à son altesse sérénissime,

— dans laquelle il y a autant de poésie que dans les
1767. plus belles de *Roussseau*. Il mérite assurément la protection du digne petit-fils du *grand Condé*. Il a beaucoup de mérite, et il est très-pauvre. Il ne partage actuellement que la disette où nous sommes.

Adieu, Monsieur; agréez les assurances de mes tendres et respectueux sentimens, et ayez la bonté de me mettre aux pieds de son altesse sérénissime.

L E T T R E X V I.

A M A D A M E

LA MARQUISE DE BOUFFLERS.

A Ferney, 21 de janvier.

MADAME,

NON-SEULEMENT je voudrais faire ma cour à madame la princesse de *Beauvau*, mais assurément je voudrais venir, à la suite, me mettre à vos pieds dans les beaux climats où vous êtes; et croyez que ce n'est pas pour le climat, c'est pour vous, s'il vous plaît, Madame. M. le chevalier de *Boufflers*, qui a ragailardi mes vieux jours, fait que je ne voulais pas les finir sans avoir eu la consolation de passer avec vous quelques momens. Il est fort difficile actuellement que j'aye cet honneur; trente pieds de neige sur nos montagnes, dix dans nos plaines, des rhumatismes, des soldats et de la misère forment la

belle situation où je me trouve. Nous faisons la guerre à Genève ; il vaudrait mieux la faire aux loups qui viennent manger les petits garçons. Nous avons bloqué Genève de façon que cette ville est dans la plus grande abondance, et nous dans la plus effroyable disette. Pour moi , quoique je n'aye plus de dents , je me rendrai à discrétion à quiconque voudra me fournir des poulardes. J'ai fait bâtir un assez joli château , et je compte y mettre le feu incessamment pour me chauffer. J'ajoute à tous les avantages dont je jouis , que je suis borgne et presque aveugle , grâce à mes montagnes de neige et de glace. Promenez-vous , Madame , sous des berceaux d'oliviers et d'orangers , et je pardonnerai tout à la nature.

Je ne suis point étonné que M. de *Sudre* ne soit pas premier capitoul ; car c'est celui qui mérite le mieux cette place. Je vous remercie de votre bonne volonté pour lui. Permettez-moi de présenter mon respect à M. le prince de *Beauvau* et à madame la princesse de *Beauvau* , et agréez celui que je vous ai voué pour le peu de temps que j'ai à vivre. V.

Je ne fais sur quel horizon est actuellement M. le chevalier de *Boufflers* ; mais , quelque part où il soit , il n'y aura jamais rien de plus singulier ni de plus aimable que lui.

1767.

L E T T R E X V I I.

A M. D O R A T.

Du 28 de janvier.

LA rigueur extrême de la saison , Monsieur , a trop augmenté mes souffrances continuelles pour me permettre de répondre , aussitôt que je l'aurais voulu , à votre lettre du 14 de janvier. L'état douloureux où je suis a été encore augmenté par l'extrême disette où la cessation de tout commerce avec Genève nous a réduits. Ma situation , devenue très-désagréable , ne m'a pas assurément rendu insensible aux jolis vers dont vous avez semé votre lettre. Il aurait été encore plus doux pour moi , je vous l'avoue , que vous eussiez employé vos talens aimables à répandre dans le public les sentimens dont vous m'avez honoré dans vos lettres particulières. Personne n'a été plus pénétré que moi de votre mérite ; personne n'a mieux senti combien vous seriez d'honneur un jour à l'académie française qui cherche , comme vous savez , à n'admettre dans son corps que des hommes qui pensent comme vous. J'y ai quelques amis , et ces amis ne sont pas assurément contents de la conduite de *Rousseau* , et le sont très-peu de ses ouvrages. M. d'*Alembert* et M. *Marmontel* n'ont pas à se louer de lui.

Vous savez d'ailleurs que M. le duc de *Choiseul* n'est que trop informé des manœuvres lâches et criminelles de cet homme ; vous savez que son complice

complice a été arrêté dans Paris. J'ignore , après tout
cela , comment vous avez appelé du nom de grand-
homme un charlatan qui n'est connu que par des
paradoxes ridicules et par une conduite coupable. 1767.

Vous sentez d'ailleurs la valeur de ces expressions ,
à la page 8 de votre *Avis* :

Achevez enfin , par vos mœurs ,
Ce qu'ont ébauché vos ouvrages.

Je n'avais point vu votre *Avis* imprimé , on ne
m'en avait envoyé que les premiers vers manuscrits.
Je laisse à votre probité et aux sentimens que vous
me témoignez le soin de réparer ce que ces deux
vers ont d'outrageant et d'odieux. Pesez, Monsieur ,
ce mot de *mœurs*. J'ose vous dire que ni ma famille ,
ni mes amis , ni la famille des *Calas* , ni celle des
Sirven , ni la petite-fille du grand *Corneille* , ne m'ac-
cuseront de manquer de mœurs. Vous conviendrez
du moins qu'il y a quelque différence entre votre
compatriote qui a marié un gentilhomme de beau-
coup de mérite avec mademoiselle *Corneille* , et un
garçon horloger de Genève , qui écrit que monsieur le
dauphin doit épouser la fille du bourreau , si elle
lui plaît.

Les *mœurs* , Monsieur , n'ont rien de commun avec
les querelles de littérature ; mais elles sont liées
essentiellement à l'honnêteté et à la probité dont
vous faites profession. C'est à vos mœurs même que
je m'adresse. Les deux lettres que vous avez eu la
bonté de m'écrire , l'amitié de M. le chevalier de
Pezai , la vôtre que j'ambitionne , et dont vous m'avez

— 1767. flatté, me donnent de justes espérances. Ce sera pour moi la plus chère des consolations de pouvoir me livrer sans réserve à tous les sentimens avec lesquels j'ai l'honneur d'être, Monsieur, &c.

L E T T R E X V I I I.

A M. LE COMTE DE ROCHEFORT.

A Ferney, 28 de janvier.

VOICI, Monsieur, les lettres que j'ai reçues pour vous. Je suis bien fâché de ne vous les pas rendre en main propre; madame *Denis* partage mes regrets.

La malheureuse affaire dont vous avez la bonté de me parler ne devait me regarder en aucune manière; j'ai été la victime de l'amitié, de la scélératesse et du hasard. Je finis ma carrière comme je l'ai commencée, par le malheur.

Vous savez d'ailleurs que nous sommes entourés de foldats et de neige. Je suis dans la Sibérie; je ne puis l'habiter, et je n'en puis sortir. J'ai des malades sans secours, cent bouches à nourrir, et aucunes provisions. Vous avez vu Ferney assez agréable; c'est actuellement l'endroit de la nature le plus disgracié et le plus misérable. Vous nous auriez consolés, Monsieur, et nous ne nous consolons de votre absence que parce que nous n'aurions eu que nos misères à vous offrir.

Ce pauvre père *Adam* est malade à la mort; il

ne peut avoir ni médecin ni médecine ; ainsi il
 réchappera. 1767.

Conservez-moi vos bontés , et foyez bien convaincu
 de mon tendre et respectueux attachement.

L E T T R E X I X.

A M. M A R M O N T E L.

A Ferney , 28 de janvier.

ENFIN donc , mon cher confrère ; voilà le mérite
 accueilli comme il doit l'être. Ce ne sont pas là les
 prestiges et le charlatanisme d'un malheureux géne-
 vois dont Paris a été quelque temps infatué. Voilà
 un beau jour pour la littérature ; et , ce qui n'est
 pas moins beau , mon cher ami , c'est la sensibilité
 avec laquelle vous parlez du triomphe d'un autre.
 C'est-là le partage des vrais talens ; il faut que ceux
 qui les possèdent soient unis contre ceux qui les
 haïssent. C'est aux *Chaumeix* , aux *Frérons* , aux gaze-
 tiers ecclésiastiques , à la canaille qui cherche de
 petites places , ou à la canaille qui les a , de s'élever
 contre ceux qui cultivent les arts. Le seul bruit
 d'une union fraternelle entre les d'*Alembert* , les
Thomas , vous et quelques autres , fera périr cette
 vermine.

Embrassez pour moi notre cher et illustre confrère
 qui est , avec vous , la gloire de notre académie.

Présentez , je vous prie , à madame *Geoffrin* mes
 très-tendres respects. L'affaire des *Sirven* , qu'elle

— a prise sous sa protection , devrait être plus avancée
 1767. qu'elle ne l'est ; on en a déjà pourtant parlé au conseil du roi. M. *Chardon* est nommé pour rapporteur. J'aurais bien voulu que M. de *Beaumont* vous eût consulté , mon cher confrère , sur son factum dont le fond mérite l'attention publique ; ce sujet pouvait faire une réputation immortelle à un homme éloquent.

J'attends toujours votre *Bélisaire* ; il me consolera. Je suis dans un état pire que le sien , entre trente pieds de neige , des soldats , la famine , les rhumatismes et le scorbut ; mais il faut remercier DIEU de tout , car tout est bien. Je vous embrasse avec la plus sincère et la plus inviolable amitié. V.

L E T T R E X X.

A M A D A M E

LA MARQUISE DE BOUFFLERS.

A Ferney , 30 de janvier.

A Mon âge , Madame , on ne peut plus satisfaire ses passions. Il y a un mois que je suis dans mon lit ; et , si je me faisais traîner à Lyon pour vous faire ma cour , vingt pieds de neige , qui couvrent nos montagnes , m'empêcheraient d'arriver.

Je ne fais si j'ai eu l'honneur de vous mander que nous avons la guerre et la famine dans la très-belle

et très-détestable vallée où je comptais mourir doucement : il nous manque l'agrément de la peste. 1767.

Je n'aurais pas été étonné, Madame, qu'un ministre, haut de six pieds ou de trois et demi, m'eût refusé, si je lui avais demandé quelque chose ; mais je le suis qu'on ait eu si peu d'égard pour un prince beau et bien fait, et qui a beaucoup d'esprit. Il y a quelque chose qui a plus de crédit que lui.

Je ne fais, Madame, si vous allez à la cour ou à la ville ; mais, en quelque lieu que vous soyez, vous ferez les délices de tous ceux qui seront assez heureux de vivre avec vous. Cette consolation m'a toujours été enlevée ; votre souvenir peut seul consoler le plus respectueux et le plus attaché de vos anciens serviteurs. *Voltaire.*

L E T T R E X X I.

A M. D A M I L A V I L L E.

30 de janvier.

QUOI que vous en disiez, mon cher ami, et quoi qu'on en dise, nous serons toujours dans des tranfes cruelles. Cette affaire peut avoir les suites les plus funestes, puisqu'on a manqué d'arrêter le mal dans son principe. Je m'abandonne à la destinée ; c'est tout ce qu'on peut faire quand on ne peut remuer, et qu'on est dans son lit, entouré de soldats et de neiges.

M. *Chardon* me mande qu'il a trouvé le mémoire

— 1767. Voilà comme les mémoires des intendants, en 1698, auraient dû être faits; on y verrait clair, on connaîtrait le fort et le faible des provinces. Le pays sauvage où je suis, Monsieur, ressemble assez à votre Sainte-Lucie; il est au bout du monde, et a été jusqu'à présent un peu abandonné à sa misère.

Je suis trop vieux pour rien entreprendre; et, après ma mort, tout retombera dans son ancienne horreur. Il faudrait être le maître absolu de son terrain pour fonder une colonie: ce n'est pas où les Français réussissent le mieux. Nous trouverons toujours cent filles d'opéra contre une *Didon*.

Je serai très-affligé si le mémoire pour les *Sirven* n'est digne ni de l'avocat ni de la cause; mais je me console, puisque c'est vous, Monsieur, qui rapporterez l'affaire. L'éloquence du rapporteur fait bien plus d'impression que celle de l'avocat. Vous verrez, quand vous jugerez cette affaire, que la sentence qui a condamné les *Sirven*, qui les a dépouillés de leurs biens, qui a fait mourir la mère, et qui tient le père et les deux filles dans la misère et dans l'opprobre, est encore plus absurde que l'arrêt contre les *Calas*. Il me semble que les juges des *Calas* pouvaient au moins alléguer quelques faibles et malheureux prétextes; mais je n'en ai découvert aucun dans la sentence contre les *Sirven*. Un grand roi m'a fait l'honneur de me mander, à cette occasion, que jamais on ne devrait permettre l'exécution d'un arrêt de mort qu'après qu'elle aurait été approuvée par le conseil d'Etat du souverain. On en use ainsi dans les trois quarts de l'Europe. Il est bien étrange que la nation la plus gaie du monde soit si souvent la plus cruelle.

Je vous demande pardon , Monsieur ; je suis assez
comme les autres vieillards qui se plaignent toujours ;
mais je fais qu'heureusement le corps des maîtres des
requêtes n'a jamais été si bien composé qu'aujourd'hui ,
que jamais il n'y a eu plus de lumières , et que la
raison l'emporte sur la forme atroce et barbare dont
on s'est quelquefois piqué , à ce qu'on dit , dans
d'autres compagnies. Vous m'avez inspiré de la fran-
chise ; je la pousse peut-être trop loin , mais je ne
puis pousser trop loin les autres sentimens que je vous
dois , et le respect infini avec lequel j'ai l'honneur
d'être , Monsieur, votre, &c.

L E T T R E X X I V.

A M. D A M I L A V I L L E.

2 de février.

MON cher ami , voilà donc mademoiselle *Calas*
mariée à un homme d'une très-grande considération ,
dans son espèce. C'est le fruit de vos soins : ce sont
des vengeurs qui vont naître. Puissions-nous marier
ainsi une fille de *Sirven* ! mais la pauvre diable n'a
pas l'air à la danse.

J'ai actuellement bonne opinion de notre nouvelle
affaire. M. *Chardon* est un adepte. Le conseil com-
mence à être composé de sages , si une autre compa-
gnie l'est de fanatiques.

L'affaire de la *Doiret* , qui m'avait donné tant d'in-
quiétude , est finie d'une manière plus heureuse que

— je n'aurais pu le prévoir : il ne s'agit plus que d'obte-
1767. nir des fermiers généraux la destitution d'un scélérat.
Vous savez que les temps n'étaient pas favorables.
D'Hémeri est venu enlever à Nancy un libraire, nommé
le Clerc, accusé par les jésuites. Qui croirait que les
jésuites eussent encore le pouvoir de nuire, et que
cette vipère coupée en morceaux pût mordre dans
le seul trou qui lui reste ?

Mon neveu, conseiller au grand conseil, s'est
comporté, dans toute cette affaire, en digne philoso-
phe. Il y a encore des hommes. Un des malheureux
d'Abbeville est chez le roi de Prusse.

Personne ne fait de qui est le Triumvirat. Ce n'est
pas un ouvrage fait pour le théâtre français, mais les
notes sont faites pour l'Europe : il y a de terribles
fautes d'impression.

Je vous embrasse, et mon cœur vole vers le vôtre.
Ecr. l'inf.

L E T T R E X X V.

1767.

A M. LE COMTE DE BERNSTORFF,

PREMIER MINISTRE DU ROI DE DANEMARCK.

4 de février.

MONSIEUR,

LA famille *Sirven*, qui va manifester à Paris son innocence et les bienfaits de sa Majesté, a dû remercier aujourd'hui votre Excellence de ces mêmes bienfaits dont elle vous est redevable. Je ne vous dois pas moins de reconnaissance, Monsieur, de la lettre du roi dont vous m'avez procuré la faveur. J'y reconnais un monarque pénétré de vos principes: On juge du prince par le ministre, et du ministre par le prince. Il y a plus de cent ans que la bienfaisance est assise sur le trône de Danemarck. Heureux le pays ainsi gouverné !

Permettez, Monsieur, qu'avec mes très-humbles remerciemens, je vous adresse ceux que je dois à sa Majesté.

J'ai l'honneur d'être, avec beaucoup de respect, Monsieur, de votre Excellence, &c.

1767.

L E T T R E X X V I.

A M. D A M I L A V I L L E .

4 de février.

LE discours de M. *Thomas* , mon cher ami , est un des plus beaux et des plus grands services rendus à la littérature. Voilà l'homme que j'aimerai tant que j'aurai un souffle de vie , et tant que je détesterai les ennemis de la raison.

A propos de raison , avouez que j'ai un bon second dans mon conseiller au grand conseil ; tous les oncles n'ont pas de pareils neveux.

J'augure bien de l'affaire des *Sirven*. Le roi de Danemarck m'écrit une lettre charmante , de sa main (*), sans que je l'aye prévenu , et leur envoie un secours. Tout vient du Nord. N'admirez-vous pas le roi de Pologne , qui a forcé doucement les évêques à être tolérans ? N'oubliez jamais la condamnation de l'évêque de Rostou , pour avoir dit qu'il y a deux puissances.

Vous n'aurez point sitôt les Scythes ; il y a toujours quelque chose à changer à ces maudits ouvrages-là. J'espère que M. de *la Harpe* vous donnera , à Pâques , quelque chose de meilleur que les Scythes.

On ne peut vous aimer plus tendrement que je vous aime.

(*) On n'a point trouvé cette lettre du roi.

L E T T R E X X V I I.

1767.

A M. LE COMTE DE ROCHEFORT.

4 de février.

IL y a environ cinquante ans , mon Chevalier , que j'ai eu l'honneur de jouer aux échecs avec monfieur le vice-chancelier ; mais il me gagnait , comme de raifon. J'étais attaché à toute fa maifon. Il y avait furtout un certain évêque de....., grand philofophe et très-favant , qui m'honorait de la plus fincère amitié. Un vice-chancelier ne fe fouvient pas de tout cela , mais les petits ne l'oublient pas. J'ai le cœur pénétré de fes bontés , et de la juftice qu'il a rendue dans l'affaire qui m'intéreffait par contre-coup.

Je prends la liberté de lui écrire quatre mots ; car il ne faut pas de verbiage pour les hommes en place. On donne à la Chine vingt coup de lattes à ceux qui écrivent aux miniftres des lettres trop longues et du galimatias.

Je vous écrirais bien au long , à vous , mon Chevalier , fi j'en croyais mon cœur qui eft bavard de fon naturel ; je vous dirais combien je fuis enchanté de vous et de vos bons offices ; mais la guerre de Genève, les embarras qu'elle caufe, les effroyables neiges qui m'environnent , la fièvre , les rhumatismes , impofent filence à ma bavarderie. Cependant il faut que je vous demande fi vous avez entendu la mufique de Pandore , de M. de *la Borde*.

Vous me permettez donc de vous embraffer fans cérémonie.

1767.

L E T T R E X X V I I I.

A M. D E C H A B A N O N.

A Ferney, 6 de février.

JE vous réponds tard, mon cher confrère ; j'ai été malade, je suis en Sibérie ; on fait la guerre près de ma tanière, et j'y suis bloqué. Nous avons été exposés à la disette ; aucun fléau ne nous a manqué. L'espérance de voir votre tragédie entre dans mes consolations. Je loue toujours beaucoup le dessein que vous avez de la faire imprimer, afin que son succès ne dépende pas du jeu d'un acteur. On dit que le théâtre n'est pas aujourd'hui sur un pied à donner beaucoup de tentation aux auteurs ; et d'ailleurs on juge toujours mieux dans le recueillement du cabinet qu'à travers les illusions de la scène. J'ai fait une pièce fort médiocre, intitulée Les Scythes ; j'ai eu bravement l'impudence de mettre des agriculteurs et des pâtres en parallèle avec des souverains et des petits-mâîtres. Je l'avais fait imprimer, et ne comptais point la livrer aux comédiens ; mais je ne me gouverne pas par moi-même ; il a fallu céder aux desirs de mes amis dont les volontés sont des ordres pour moi. C'est à vous à voir si vous aurez plus de courage que je n'en ai eu.

Avez-vous entendu la musique de Pandore ? Confiez-moi ce que vous en pensez ; il faut dire la vérité à ses amis. Je crois qu'il y a des morceaux très-agréables ; mais on dit qu'en général la musique n'est

pas assez forte. Je ne m'y connais point, et vous êtes passé maître. Dites-moi la vérité, encore une fois, et fiez-vous à ma discrétion. Adieu; je ne suis pas trop en état de causer avec un homme qui se porte bien; mais je ne vous en aime pas moins. V.

L E T T R E X X I X.

A M. ELIE DE BEAUMONT, *avocat.*

A Ferney, le 9 de février.

JE suis bien plus satisfait encore, mon cher *Cicéron*, de votre dernier mémoire, sur la terre de Canon, que des premiers. Vous prévenez toutes les objections, vous étouffez tous les murmures. *Misericordia cum accusantibus erit.* Je serai bien trompé si *Cicéron* ne gagne pas son procès *pro domo sua*; et j'imagine que vous souperez à Canon, cette année, avec madame de *Beaumont*: vous savez cependant qu'on n'est sûr de rien avec les hommes.

A l'égard de *Sirven*, je m'en remets entièrement à vous; je n'ai plus rien ni à dire ni à faire. J'attends beaucoup de M. *Chardon* qui est, je crois, rapporteur de votre affaire, et qui est furement celui des *Sirven*. Le père et les filles partiront, s'il le faut; et, si le père suffit, il partira seul. On n'attend que vos ordres, et ils seront exécutés sur le champ.

Notre petite société de Ferney est bien attachée à M. et à madame de *Beaumont*; nous voudrions que Canon et Ferney ne fussent pas si éloignés l'un de l'autre.

— horreurs des agitations que j'ai éprouvées. Je joins
 1767. ici deux exemplaires de cette nouvelle correction que vous pourrez aisément faire porter sur les anciennes éditions que vous avez , et surtout sur celles envoyées en dernier lieu par M. le duc de *Praslin*.

Cette scène du père et de la fille est de moitié plus courte qu'elle n'était ; ni *Sozame* ni les Scythes ne se doutent de la résolution d'*Obéide*. Les imprécations feront toujours un très-grand effet , à moins qu'elles ne soient ridiculement jouées. Je conviens que ce cinquième acte était extrêmement difficile ; mais enfin je crois être parvenu à faire à peu-près tout ce que vous vouliez , et j'ose espérer que vous en viendrez à votre honneur. Ce sera à M. de *Thibouville* à arranger les rôles , les décorations et les habits avec *le Kain* ; c'est , de toutes les pièces , celle qui exige le moins de frais.

Le rôle d'*Obéide* demande d'autant plus d'art qu'elle pense presque toujours le contraire de ce qu'elle dit. Je ne fais pas comment j'ai pu faire un pareil rôle qui est tout l'opposé de mon caractère. Je ne dis que trop ce que je pense , mais je le dis avec tant de plaisir , quand je m'étends sur les sentimens qui m'attachent à mes anges , que je ne me corrigerai jamais de ma naïveté.

J'ai oublié, dans mes dernières lettres, de vous dire qu'il était impossible qu'on pût penser à *le Kain* dans cette édition du Triumvirat. Vous savez qu'on ne fait pas ce qu'on veut des libraires ; et moi , je fais ce que c'est que d'être loin de Paris.

Quant aux affaires de Genève, elles s'arrangeront sans doute , car elles ne sont que ridicules ; elles ne

méritent qu'un *Lutrin*. J'en avais ébauché quelque chose pour vous faire rire, et pour faire rire messieurs les ducs de *Choiseul* et de *Praslin*; mais, pendant tout le mois de janvier, je n'ai pas eu envie de rire. — 1767.

Respect et tendresse.

L E T T R E X X X I I.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 9 de février.

Vous connaissez, Monseigneur, la main qui vous écrit et le cœur qui dicte la lettre. Les neiges m'ôtent l'usage des yeux cet hiver-ci avec plus de rigueur que les autres; mais j'espère voir encore un peu clair au printemps. L'aventure dont vous avez la bonté de me parler dans v^{os} deux lettres, est une de ces fatalités qu'on ne peut pas prévoir. Je pense que vous croyez à la destinée; pour moi, c'est mon dogme favori. Toutes les affaires de ce monde me paraissent des boules poussées les unes par les autres. Aurait-on jamais imaginé que ce serait la sœur de ce brave *Thurot* tué en Irlande, qui serait envoyée à cent cinquante lieues à un homme qu'elle ne connaît pas, qui s'attirerait une affaire capitale pour le plus médiocre intérêt, et qui mettrait dans le plus grand danger celui qui lui rendrait gratuitement service. L'affaire a été extrêmement grave; elle a été portée au conseil des parties. On a voulu la criminaliser et la renvoyer au parlement. C'est principalement monsieur le vice-chancelier

— dont les bontés et la justice ont détourné ce coup.
1767. Cette funeste affaire avait bien des branches. Vous ne devez pas être étonné du parti qu'on allait prendre, c'était le seul convenable; et, quoiqu'il fût douloureux, on y était parfaitement résolu; car il faut prendre son parti sans pusillanimité dans toutes les occasions de la vie, tant que l'ame bat dans le corps. On risquait, à la vérité, de perdre tout son bien en France; on jouait gros jeu; mais, après tout, on avait brelan de rois en quatrième. Je vous donne cette énigme à expliquer. J'ajouterai seulement qu'il y a des jeux où l'on peut perdre avec quatre rois, et qu'il vaut mieux ne pas jouer du tout. Je crois que la personne à laquelle vous daignez vous intéresser ne jouera de sa vie.

Cette affaire d'ailleurs a été aussi ruineuse qu'inquiétante; et la personne en question vous a une obligation infinie de la bonté que vous avez eue de la recommander à M. l'abbé de *Blet*.

On aura l'honneur, Monseigneur, de vous envoyer, par l'ordinaire prochain, ce qui doit contribuer à vos amusemens du carnaval ou du carême; il faut le temps de mettre tout en règle, et de préparer les instructions nécessaires. Si on n'avait que soixante et dix ans, ce qui est une bagatelle, on viendrait en poste avec ses marionnettes, et on aurait la satisfaction de vous voir dans votre gloire de niquée.

Voici une requête d'une autre espèce, que le griffonneur de la lettre vous présente, et par laquelle il vous demande votre protection. Quoiqu'il s'agisse de toiles, il n'en est pas moins attaché à l'histoire, et il croit que, s'il dirigeait les toiles de Voiron, il

pourrait très-commodément visiter tous les bénédictins du Dauphiné. Il faudrait précisément en quelle année un dauphin de Viennois fondait des messes, ce qui serait d'une merveilleuse utilité pour le reste du royaume.

1767.

Voici à présent d'une autre écriture. Vous voyez, Monseigneur, que celle de votre protégé s'est assez formée ; s'il continue, il se rendra digne de vous servir, ce qui vaudra mieux que l'inspection des toiles de son village. Je doute fort que M. de *Trudaine* déplace un homme qui est dans son poste depuis longtemps, pour favoriser un enfant de cet emploi.

Quoi qu'il en soit, je joins toujours la requête à cette lettre. Agréez le tendre et profond respect avec lequel je serai jusqu'au dernier moment de ma vie. V.

L'aventure de la sœur de *Thurot* n'est plus bonne qu'à oublier.

Il y a à Voiron, village de Graisivodan, en Dauphiné, une fabrique de toiles dont l'inspection ne se donnait qu'à un des habitans de l'endroit ; cependant une personne, qui demeure à Romans, et qui possède déjà plusieurs autres inspections considérables, a trouvé le moyen de se faire encore revêtir de celle-ci.

M. de *Trudaine* est le maître d'accorder ce petit appui au sieur *Claude Gallien*, natif de Voiron. Il soulagerait une famille nombreuse, connue depuis très-long-temps, domiciliée et estimée dans ledit endroit. Le père, l'oncle et les frères de *Claude Gallien* ont tous été au service ; son frère fut tué à Crevelt,

— étant pour lors dans les volontaires de Dauphiné :
1767. c'était l'aîné de la famille.

Claude Gallien demande très-humblement la protection de M. de *Trudaine*.

L E T T R E X X X I I I.

A M. D'ETALLONDE DE MORIVAL.

Le 10 de février.

DANS la situation où vous êtes, Monsieur, j'ai cru ne pouvoir mieux faire que de prendre la liberté de vous recommander fortement au maître que vous servez aujourd'hui. Il est vrai que ma recommandation est bien peu de chose, et qu'il ne m'appartient pas d'oser espérer qu'il puisse y avoir égard; mais il me parut, l'année passée, si touché et si indigné de l'horrible destinée de votre ami et de la barbarie de vos juges, qu'il me fit l'honneur de m'en écrire plusieurs fois, avec tant de compassion et tant de philosophie, que j'ai cru devoir lui parler à cœur ouvert en dernier lieu de ce qui vous regarde. Il fait que vous n'êtes coupable que de vous être moqué inconsidérément d'une superstition que tous les hommes sensés détestent dans le fond de leur cœur. Vous avez ri des grimaces des singes dans le pays des singes, et les singes vous ont déchirés. Tout ce qu'il y a d'honnêtes gens en France (et il y en a beaucoup) ont regardé votre arrêt avec horreur. Vous auriez pu aisément vous réfugier, sous un autre nom, dans

quelque province ; mais , puisque vous avez pris le parti de servir un grand roi philosophe , il faut espérer que vous ne vous en repentirez pas. Les épreuves sont longues dans le service où vous êtes , la discipline sévère , la fortune médiocre , mais honnête. Je voudrais bien qu'en considération de votre malheur et de votre jeunesse , il vous encourageât par quelque grade. Je lui ai mandé que vous m'aviez écrit une lettre pleine de raison , que vous avez de l'esprit , que vous êtes rempli de bonne volonté , que votre fatale aventure servira à vous rendre plus circonspect et plus attaché à vos devoirs.

1767.

Vous saurez sans doute bientôt l'allemand parfaitement ; cela ne vous fera pas inutile. Il y aura mille occasions où le roi pourra vous employer , en conséquence des bons témoignages qu'on rendra de vous. Quelquefois les plus grands malheurs ont ouvert le chemin de la fortune. Si vous trouvez , dans le pays où vous êtes , quelque poste à votre convenance , quelque place que vous puissiez demander , vous n'avez qu'à m'écrire à la même adresse , et je prendrai la liberté d'en écrire au roi. Mon premier dessein était de vous faire entrer dans un établissement qu'on projetait à Clèves , mais il est survenu des obstacles ; ce projet a été dérangé , et les bontés du roi que vous servez me paraissent à présent d'une grande ressource.

Celui qui vous écrit désire passionnément de vous servir , et voudrait , s'il le pouvait , faire repentir les barbares qui ont traité des enfans avec tant d'inhumanité.

1767.

L E T T R E X X X I V.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

11 de février, à huit heures du matin.

LES plus importantes affaires de ce monde, sans doute, sont des tragédies ; car elles poursuivent l'ame, le jour et la nuit. Ma première idée, quand on veut m'ôter un vers que j'aime, c'est de murmurer et de gronder ; la seconde c'est de me rendre. J'aimais ce vers :

Elle m'a plus coûté que vous ne pouvez croire.

mais il était six heures du matin ; et, actuellement qu'il en est huit, j'aime mieux celui-ci :

Me dompter en tout temps est mon fort et ma gloire.

Ainsi donc, mes anges, n'en croyez point mes deux paquets qui sont partis ce matin ; croyez ce billet-ci qui court après. Je vous demande bien pardon, mes anges, de vous donner tant de peine pour si peu de chose. J'ai fait humainement tout ce que j'ai pu. Il ne faut pas demander à un artiste plus qu'il ne peut faire ; il y a un terme à tout, personne ne peut travailler que suivant ses forces.

Voici le temps de copier les rôles et de les apprendre ; il n'y a plus à reculer ni à travailler. Je demande seulement qu'on joue la Jeune indienne avec les Scythes ; je serai bien aise de donner cette marque

d'attention à M. de *Champfort*, qui est, dit-on, très-aimable, et qui me témoigne beaucoup d'amitié. — 1767.

Si mademoiselle *Durancy* entend, comme je le crois, le grand art des silences, si elle fait dire de ces non qui veulent dire oui, si elle fait accompagner une cruauté d'un soupir, et démentir quelquefois ses paroles, je réponds du succès, sinon je réponds des sifflets. J'avoue qu'un grand succès serait nécessaire pour faire enrager les ennemis de la raison, sans parler des miens. La pièce dépend entièrement des acteurs.

Je fais bien qu'il y aura quelques mouvemens, au cinquième acte, parmi les mal-intentionnés du parterre; mais j'espère que le receveur de la comédie sera content de la pièce. Laissions dire *Fréron* et l'avocat *Coqueley*, son approbateur, et les soldats de *Corbulon*, s'il y en a encore; et qu'on sonne le boute-selle.

L E T T R E X X X V.

A M. LE CHEVALIER DE CHATELUX.

11 de février.

JE vous devais déjà, Monsieur, beaucoup de reconnaissance pour les efforts généreux que vous aviez faits auprès d'un homme respectable, qui, cette fois, a été seul de son avis pour n'avoir pas été du vôtre. Je suis encore plus reconnaissant de la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, et des sentimens que vous y témoignez. Il y a si peu de personnes qui cherchent à s'instruire de ce qui mérite

— le plus l'attention de tous les hommes ; les préjugés
1767. sont si forts , la faiblesse si grande , l'ignorance si commune , le fanatisme si aveugle et si insolent , qu'on ne peut trop estimer ceux qui ont assez de courage pour secouer un joug si odieux et si déshonorant pour la nature humaine. Cette vraie philosophie qu'on cherche à décrier , élève le courage et rend le cœur compatissant. J'ai trouvé souvent l'humanité parmi les officiers, et la barbarie parmi les gens de robe. Je suis persuadé qu'un conseil de guerre aurait mis en prison , pour un an , le chevalier de *la Barre* coupable d'une très-grande indécence ; mais que ceux qui hasardent leur vie pour le service du roi et de l'État n'auraient point fait donner la question à un enfant , et ne l'auraient point condamné à un supplice horrible. La jurisprudence du fanatisme est quelque chose d'exécration , c'est une fureur monstrueuse. Tandis que d'un côté la raison adoucit les mœurs et que les lumières s'étendent , les ténèbres s'épaississent de l'autre , et la superstition endurecit les âmes.

Continuez , Monsieur , à prendre le parti de l'humanité. L'exemple d'un homme de votre nom et de votre mérite pourra beaucoup. Mon âge et mes maladies ne me permettent pas d'espérer de longues années ; je mourrai consolé en laissant au monde des hommes tels que vous. Je vous supplie d'agréer mon sincère et respectueux attachement.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 11 de février.

COMME je dictais, Monseigneur, les petites instructions nécessaires pour la représentation de la pièce dont je vous offrais les prémices pour Bordeaux, j'apprends une funeste nouvelle qui suspend entièrement mon travail (*), et qui me fait partager votre douleur. J'ignore si cette perte ne vous obligera point de retourner à Paris; en tout cas, je serai toujours à vos ordres. Je voudrais que ma santé et mon âge pussent me permettre de vous faire ma cour dans quelque endroit que vous fussiez; mais mon état douloureux me condamne à la retraite; et, si j'avais été obligé de quitter Ferney, ce n'aurait été que pour une autre solitude, et je ne pourrais jamais quitter la solitude que pour vous. Mon petit pays, que vous avez trouvé si agréable et si riant, et qui est en effet le plus beau paysage qui soit au monde, est bien horrible cet hiver, et il devient presque inhabitable, si les affaires de Genève restent dans la confusion où elles sont. Toute communication avec Lyon et avec les provinces voisines est absolument interrompue, et la plus extrême disette en tout genre a succédé à l'abondance. Nos laboureurs déjà découragés ne peuvent même préparer les focs de leurs charrues. Notre position est unique; car vous savez que nous

(*) Voyez la lettre du 16 mars.

— sommes absolument séparés de la France par le lac,
1767. et qu'il est de toute impossibilité que le pays de Gex puisse se soutenir par lui-même.

Je fais que chaque province a ses embarras , et qu'il est bien difficile que le ministère remédie à tout. Les abus sont malheureusement nécessaires dans ce monde. Je sens bien qu'il n'est pas possible de punir les Gênevois sans que nous en sentions les contre-coups.

Je vous demande pardon de vous parler de ces misères , dans un temps où la perte que vous avez faite vous occupe tout entier ; mais je ne vous dis un mot de ma situation que pour vous marquer l'envie extrême que j'aurais de pouvoir servir à vous consoler , si je pouvais être assez heureux pour vous revoir encore , et pour vous renouveler mon tendre et profond respect. V.

L E T T R E X X X V I I .

A M. M A R M O N T E L,

A Fecney , le 12 de février.

M O N très-cher confrère , vous me mandez que vous m'envoyez *Bélisaire* , et je ne l'ai point reçu. Vous ne savez pas avec quelle impatience nous devons tout ce qui vient de vous. Votre libraire a-t-il fait mettre au carrosse de Lyon ce livre que j'attends pour ma consolation et pour mon instruction ? l'a-t-on envoyé par la poste , avec un contre-feing ? Les

paquets contre-signés me parviennent toujours ,
quelque gros qu'ils soient ; enfin je vous porte mes
plaintes et mes désirs. Ayez pitié de madame *Denis*
et de moi ; faites-nous lire ce *Bélisaire*. Si vous avez
rendu *Justinien* et *Théodora* bien odieux , je vous en
remercie bien d'avance. Je vous supplie de demander
à madame *Geoffrin*, si son cher roi de Pologne ne
s'est pas entendu habilement avec l'impératrice de
Russie , pour forcer les évêques sarmates à être tolé-
rants , et à établir la liberté de conscience ; je serais
bien fâché de m'être trompé. Je suppose que madame
Geoffrin voudra bien me faire savoir si j'ai tort ou
raison, qu'elle m'en dira un petit mot, ou qu'elle vous
permettra que vous me disiez ce petit mot de sa part.
Présentez-lui mon très-tendre respect. Aimez-moi ,
mon cher confrère ; continuez à rendre l'académie
respectable. Ayons dans notre corps le plus de
Marmontel et de *Thomas* que nous pourrons. M. de
la Harpe sera bien digne un jour d'entrer *in nostro*
docto corpore. Il a l'esprit très-juste , il est l'ennemi du
phébus , son goût est très-épuré et ses mœurs très-
honnêtes ; il a paru vous combattre un peu , au
sujet de *Lucain* ; mais c'est en vous estimant et en
vous rendant justice , et vous pourrez être sûr d'avoir
en lui un ami attaché et fidelle. J'espère qu'il ne
reviendra à Paris qu'avec une très-bonne tragédie ,
quoiqu'il n'y ait rien de si difficile à faire , et quoi-
qu'on ne sache pas trop à quoi le succès d'une pièce de
théâtre est attaché. Il y en a une qui a eu un grand
succès, et qu'on m'a voulu faire lire ; j'y suis depuis
trois mois , j'en ai déjà lu trois actes ; j'espère la
finir avant la fin d'avril. Je ne vous parle point des

— Scythes , parce qu'on ne fait qui meurt ni qui vit.
 1767. Vous le saurez le mercredi des cendres , qui est souvent un jour de pénitence pour les auteurs. Mais , sifflé ou toléré , sachez que je vous aime de tout mon cœur. V.

L E T T R E X X X V I I I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

14 de février.

MES chers anges , par excès de précautions et par nouvelle surabondance de droit , j'adresse encore un nouvel exemplaire à M. le duc de *Praslin* , pour que vous ayez la bonté de le communiquer. Il y a quelque peu de vers encore de changés , et les notes instructives sont plus amples. Il serait trop aisé de jouer le rôle d'*Obeïde* à contre-sens ; c'est dans ce rôle que la lettre tue , et que l'esprit vivifie ; car dans ce rôle , pendant plus de quatre actes , *oui* veut dire *non*. *J'ai pris mon parti* signifie *je suis au désespoir*. *Tout m'est indifférent* veut dire évidemment *je suis très-sensible*.

Ce rôle joué d'une manière attendrissante , fait , ce me semble , un très-grand effet ; et , si nous avons deux vieillards , je crois que tout ira bien.

J'espère toujours qu'après Pâques M. de *la Harpe* donnera quelque chose de meilleur que les Scythes. Il s'est trompé dans son *Gustave* , mais il n'en vaudra que mieux ; et il est , en vérité , le seul qui ait un

style raisonnable. Par quelle fatalité faut-il que des pièces qu'on ne peut lire aient eu de si prodigieux succès ? Cela est horriblement velche, et les Velches ne se corrigeront jamais. Vous qui êtes français, tenez toujours pour le bon goût. 1767.

Je recommande mes corrections à vos bontés angéliques. Je vous prie de les faire porter sur l'exemplaire de *le Kain* et sur les autres. Après cette importunité, je vous demande une autre grâce, c'est d'envoyer un exemplaire bien corrigé à madame de *Florian* qui n'en fera pas un mauvais usage, et qui ne le laissera pas courir. Il ne ferait pas mal qu'elle fit une répétition ; elle s'y connaît, elle dit son mot net et court. Plus j'y pense, plus j'aime les Scythes. Je prie DIEU qu'ainsi soit de vous. Le sujet est heureux, ou je suis bien trompé. Si la pièce est bien jouée, elle pourra valoir de l'argent au tripot, et donner du plaisir à mes anges ; mais, pour moi, je suis incapable de plaisir ; je ne le suis pas de consolation, et ma plus grande est l'amitié dont mes anges m'honorent.

1767.

L E T T R E X X X . I X .

A M. M A R M O N T E L.

16 de février.

*B*ELISAIRE arrive , nous nous jetons dessus , maman et moi , comme des gourmands. Nous tombons sur le chapitre quinzième ; c'est le chapitre de la tolérance , le catéchisme des rois ; c'est la liberté de penser soutenue avec autant de courage que d'adresse ; rien n'est plus sage , rien n'est plus hardi. Je me hâte de vous dire combien vous nous avez fait de plaisir. Nous nous attendons bien que tout le reste sera de la même force , car vous ne pouvez penser qu'avec votre esprit et écrire que de votre style. Je vous en dirai davantage quand j'aurai tout lu.

Je vous demande votre indulgence pour la tragédie des Scythes. Elle est d'un jeune homme qui ne devait pas faire de pièce de théâtre à son âge ; mais , comme il essuyait une espèce de petite persécution , il a cru devoir imiter *Alcibiade* qui fit couper la queue à son chien pour détourner les caquets.

Grand merci , encore une fois , de votre beau chapitre ; vous venez de rendre service au genre-humain. DIEU vous préserve des regards malins !

Je vous quitte pour entendre la lecture du reste. Bonsoir , mon très-cher confrère. V.

LETTRE

L E T T R E X L,

1767.

A M. ELIE DE BEAUMONT, *avocat.*

A Ferney ; le 16 de février.

MON cher *Cicéron*, vous venez de faire pleurer le bon homme *Sirven* de tendresse et de reconnaissance. Recevez mes nouveaux remercimens ; ajoutez à toutes vos bontés celle de dire à M. *Target*, votre ami, combien je suis touché de ce qu'il veut élever sa voix en faveur des filles de *Sirven*. Je vous réponds que ce bon homme ne s'adressera pas à d'autres qu'à vous. Les *Calas* étaient conduits par cinq ou six protestans du Languedoc, et *Sirven* n'a d'appui que moi ; il ne peut ni ne doit se conduire que par mes conseils et par vos ordres.

Vous savez avec quelle impatience j'attends votre mémoire imprimée. Il n'y a certainement pas un instant à perdre. M. *Chardon* m'a mandé qu'il ferait bientôt prêt, malgré l'affaire de la Cayenne qui lui prend tout son temps. Il est humain, il est philosophe et bon juge ; je compte sur lui comme sur vous. Vous aurez la gloire d'écraser deux fois le fanatisme ; et les protestans, éclairés d'ailleurs par votre excellent mémoire contre M. de *la Roque*, ne seront plus fâchés contre madame de *Beaumont*, à qui je présente mes très-tendres respects.

N. B. Vous ferez très-bien d'avertir par une note que ces longs délais ne doivent être imputés

Corresp. générale.

Tome IX.

E

— ni aux *Sirven* ni à vous. La note est nécessaire, et je
1767. vous en remercie. Je vous suis aussi tendrement
attaché que si j'avais vécu avec vous.

L E T T R E X L I.

A M. D A M I L A V I L L E.

16 de février.

L'ARTICLE de votre lettre du 10, concernant un intendant, m'étonne autant qu'il m'afflige. Je crois qu'il fera bon, dans l'occasion, de lui faire parler fortement en votre faveur, sans paraître instruit de ce que vous me mandez. Il m'était venu voir à Ferney, et j'en avais été très-content. Je me flatte encore qu'il ne sera pas difficile de le ramener.

Je ne connais point M. *Cassen*; j'étais fort content de M. *Mariette*, et je vous prie instamment de le lui dire: mais il faut laisser faire M. de *Beaumont*, et ne le pas décourager. Il est actif; sa gloire est intéressée au succès; il est ami de M. *Cassen*; il fait encore travailler M. *Target*, qui est, dit-on, un excellent avocat, et qui doit donner un factum en faveur des filles *Sirven*.

Je vous demande deux grâces, mon cher ami; c'est de voir *Mariette* pour le consoler, et *Target* et *Cassen* pour les remercier. J'ai très-bonne opinion du procès. Je suis persuadé que les maîtres des requêtes mettront ce dernier fleuron à leur couronne civique. M. de

Beaumont croit m'apprendre qu'il a obtenu pour rapporteur M. *Chardon* ; et il y a près d'un mois que M. *Chardon* m'a mandé qu'il était rapporteur. Il paraît prendre l'affaire des *Sirven* à cœur autant que nous-mêmes. Il m'a fait l'honneur de m'envoyer un mémoire sur l'île de Sainte-Lucie dont il a été intendant : ce mémoire m'a paru un chef-d'œuvre. J'ai été d'autant plus touché de cette marque de confiance, qu'elle me fait espérer qu'il aura quelque envie de s'attirer, dans l'affaire des *Sirven*, les applaudissemens des ames qui sont sensibles au mérite.

Nous avons reçu, maman *Denis* et moi, le *Bélisaire*. Nous nous sommes jetés par un heureux instinct sur le chapitre *de la tolérance*, qui est le quinzième chapitre ; il nous a enlevés. Si tout le reste est de cette force, l'ouvrage aura le succès le plus durable. Vous me ferez plaisir d'acheter pour moi un exemplaire de mes sottises chez *Merlin*, de le faire relier, et de le faire présenter de ma part à M. *Marmontel*. Voici un petit mot pour lui, et l'autre pour M. de *Beaumont*. Pardon, mon très-cher ami, de toutes les peines que je vous donne.

A U M E M E.

17 de février.

SUR votre lettre, mon cher ami, qui nous a paru un peu équivoque, nous avons cru ne pouvoir mieux faire que de faire signer le mémoire par les *Sirven*, et de l'envoyer à M. de *Courteille*, pour le rendre à M. de *Beaumont*.

— 1767. Nous avons jugé, madame *Denis* et moi, que c'était le seul moyen de faire paraître cet excellent ouvrage, tel qu'il est, signé par les intéressés. J'estime trop M. de *Beaumont* pour croire qu'il veuille rien changer à un mémoire si touchant et si victorieux : c'est un chef-d'œuvre de raison, d'éloquence et de sentiment. Faites l'impossible pour qu'il paraisse tel que je le renvoie. Je mande à M. de *Courteille* qu'il peut vous le remettre; et je n'écirai à M. de *Beaumont* qu'en conformité de ce que vous m'aurez mandé. Dites-moi, je vous prie, comment réussit le *Bélisaire* dans lequel il y a un si beau morceau sur la tolérance.

Je vous ai mandé que le roi de Danemarck venait de se mettre dans le rang de nos bienfaiteurs. J'ai brelan de roi quatrième, mais il faut que je gagne la partie. N'admirez-vous pas comme cette vie est mêlée de haut et de bas, de blanc et de noir? et n'êtes-vous pas fâché que, parmi mes quatre rois, il n'y en ait pas un du midi?

L E T T R E X L I I.

A M. L E K A I N.

17 de février.

PROBABLEMENT, mon grand peintre tragique commencera les répétitions des Scythes dans le temps qu'il recevra ma lettre. Je vous avertis, mon cher ami, que je fais partir aujourd'hui, à l'adresse de M. le duc de *Praslin*, un exemplaire chargé de notes qui

disent aux acteurs dans quel esprit la pièce a été composée. Il n'y en'a point pour *Athamare*, parce que c'est vous qui le jouez. — 1767.

Le rôle d'*Obéide* ne sera point du tout difficile, si l'actrice veut seulement jeter un coup d'œil sur ces notes. Je suppose que M. *Molé* sera en état de jouer *Indatire* qui n'a point du tout un rôle fatigant. Je crois qu'en général la pièce favorise assez le jeu des acteurs. Il y a plusieurs morceaux qui ne demandent que de la simplicité; mais je vous avoue que je ne saurais souffrir cette familiarité comique qu'on introduit quelquefois dans la tragédie, et qui l'avilit ridiculement au lieu de la rendre naturelle.

J'espère qu'il ne m'arrivera plus ce qui m'arriva dans *Tancrède*, où l'on faillit à faire tomber la pièce en y inférant des vers ridicules tels que ceux-ci :

Voyant tomber leurs chefs, les Maures *furieux*
L'ont accablé de traits dans leur rage *cruelle*.

Je fais bien qu'au théâtre on ne se soucie guère du style; mais le théâtre devient barbare, et ce n'est pas à moi de fomenter la barbarie.

Je ne croyais pas, à mon âge, donner encore une pièce à représenter; mais, quand on est soutenu par vos talens, il n'y a rien qu'on ne puisse hasarder.

Je pense que vous donnerez le rôle d'*Obéide* à mademoiselle *Durancy*. Je vous prie de l'embrasser pour moi des deux côtés, si elle veut bien le souffrir. V.

1767.

L E T T R E X L I I I.

A M. D A M I L A V I L L E.

20 de février.

LES aveugles , mon cher ami , sont sujets à faire d'énormes méprises. Lorsque le paquet contenant le mémoire des *Sirven* arriva , nous ne songeâmes pas seulement s'il était accompagné d'une lettre. Nous nous jetâmes dessus avec avidité : il fut lu sur le champ, à haute et intelligible voix, par M. de *la Harpe*. Nous pleurions tous, nous disions tous : Ce M. de *Beaumont* s'est surpassé ; le mémoire des *Sirven* est bien supérieur au mémoire des *Calas* ; le conseil du roi fondra en larmes. Aussitôt nous envoyons le mémoire aux *Sirven* pour le signer ; ils le signent ; le mémoire part à l'adresse de M. de *Courteille*. Quand tout cela est fait , on lit votre lettre ; on voit que le mémoire est de vous, qu'il n'est point juridique , que *Sirven* ne devait point le signer : alors nous nous promettons le secret. Je vous écris un mot à la hâte ; je vous dis que votre mémoire est chez M. de *Courteille*. Si on ne vous l'a pas remis, courez vite chez lui , reprenez votre excellent ouvrage ; et , si vous voulez qu'il soit imprimé, renvoyez-le-moi ; il fera un grand effet dans les pays étrangers ; mais surtout que M. de *Beaumont* donne le sien ; il nous fait périr par ses lenteurs. Il y a six ans qu'une famille innocente gémit, et il y a deux ans que M. de *Beaumont* devrait avoir

fini ses peines : il ne fait donc pas combien la vie est courte. — 1767.

Bonsoir, mon très-cher ami ; mon corps et mes yeux vont bien mal ; mais aussi j'entre dans ma soixante et quatorzième année, malgré la fausse date de mes estampes. *Ecr. l'inf.*

L E T T R E X L I V.

A M. LE DUC DE CHOISEUL.

A Ferney, 20 de février.

MONSIEUR,

J'AI reçu les deux lettres dont vous m'avez honoré, avec un passe-port général, mais non pas dans leur temps, parce que vos bontés ne me sont parvenues que par les cascades de la dragonnade.

Je vous ai envoyé le discours de M. de *la Harpe*, qui a remporté le prix à l'académie. La justice qu'il vous a rendue a beaucoup contribué à lui faire remporter ce prix. Son ouvrage a été applaudi de tout le public.

Je ne fais si on vous a envoyé le mémoire ci-joint ; permettez-moi la liberté de vous le présenter ; comptez qu'il est exact et fidèle. Il sera bien difficile de vivre dorénavant dans le pays de Gex sans votre protection. Je vous la demande aussi pour les Scythes ; je les ai retravaillés suivant les judicieuses remarques que vous avez daigné faire. Je n'en ai fait imprimer

— que quelques exemplaires, pour épargner la peine
1767. des copistes; l'édition ne paraîtra à Paris que quand vous en serez content.

Je serais bien flatté si vous pouviez honorer la première représentation de votre présence.

J'ai bien des querelles avec M. d'*Argental* pour les *Scythes*, sur le cinquième acte; mais je m'en rapporte à vous.

Je suis pénétré de vos bontés, elles font ma consolation dans mes misères. M. le chevalier de *Faucourt* ne m'a vu qu'aveugle et malade. J'étais mort, si je ne m'étais pas égayé aux dépens de *Jean-Jacques*, de la demoiselle *le Vasseur* et de *Catherine*.

Je me mets à vos pieds avec la plus tendre reconnaissance et le plus profond respect.

LETTRE XLV,

A M. DORAT,

Le 20 de février.

Il est vrai, Monsieur, que j'avais été flatté de la promesse que vous m'aviez faite, lorsqu'une lettre, que j'avais écrite à M. de *Pezei*, m'en attira une très-obligeante de vous. Cette espérance adoucissait beaucoup le mal dont je ne connaissais qu'une partie. Des vers tels que vous les savez faire auraient plu davantage au public, que la publication de quelques lettres qui ne sont pas faites pour lui.

Les procédés de *J. J. Rousseau* ne sont point des

querelles de littérature ; ce sont des complots formés par l'ingratitude et par la méchanceté la plus noire, dont les médiateurs de Genève et le ministère de France sont assez instruits. Au reste , personne n'a jamais souhaité plus passionnément que moi l'union des gens de lettres ; personne n'a mieux senti combien ils seraient utiles , et à quel point ils seraient respectés du public, s'ils se soutenaient les uns les autres. Il faut laisser aux folliculaires, aux *Desfontaines*, aux *Frérons*, l'infame métier de déchirer leurs confrères pour gagner quelque argent : ce sont des misérables qui ont fait de la littérature une arène de gladiateurs.

Vous avez redoublé mon estime pour vous , Monsieur , en m'apprenant que vous n'aviez nul commerce avec ce vil *Fréron* qui est , dit-on , l'opprobre de la société, et dont on ne prononce le nom qu'avec horreur et mépris. Cet homme, assurément , n'était fait ni pour apprécier vos agréables ouvrages , ni pour approcher de votre personne. S'il y avait encore des *Chaulieu* et des *la Fare* , ce serait leur société qui vous conviendrait , ainsi qu'à M. de *Pezeai* votre ami.

Je vous répéterai encore que j'ai été très-touché des lettres que vous m'avez écrites ; mais le public les ignore , et il a vu la pièce que vous m'aviez promis de réparer. Je vous en parle pour la dernière fois. Je ne veux plus me livrer qu'au plaisir de vous dire combien j'ambitionne votre estime et votre amitié , et avec quels sentimens j'ai l'honneur d'être votre , &c.

1767.

L E T T R E X L V I.

A M. LE DUC DE LA VALLIERE.

A Ferney, 21 de février.

IL est vrai , monsieur le Duc , que j'ai fait une drôle de tragédie où j'ai mis un petit-mâitre persan avec des payfans scythes , et une demoiselle de qualité qui raccommode ses chemises et celles de son père , supposé qu'on eût des chemises en Scythie. Comme vous ne haïssez pas les choses bizarres , j'aurais pris , sans doute , la liberté de vous envoyer cette facétie , si je n'étais occupé à la corriger ; ce qui me coûte beaucoup , attendu que j'ai eu , il y a quelque temps , un petit *soupçon* d'apoplexie qui m'a un peu affaibli le cervelet. J'ai l'honneur d'entrer dans ma soixante et quatorzième année , quoi qu'en disent mes mauvaises estampes. Vous voyez que ma tragédie n'est pas un jeu d'enfant ; mais elle tient beaucoup du radotage , ce qui revient à peu-près au même.

Où j'ai perdu entièrement la mémoire, ou je me souviens très-bien que je vous ai remercié de votre beau certificat en faveur d'*Urceus Codrus*. Celui qui écrit sous ma dictée (parce que je suis aveugle tout l'hiver) se souvient très-bien de vous avoir remercié de votre témoignage sur *Urceus*. Nous sommes exacts, nous autres solitaires , parce que nous ne sommes point distraits par le fracas.

On dit que vous faites un bijou de l'hôtel Jansen. —
Je m'en rapporte bien à vous , surtout si vous avez 1767.
autant d'argent que de goût.

On dit qu'on joue chez vous un jeu prodigieux.
Fi ! cela n'est pas philosophe. Vous n'êtes pas encore
au point où je vous voudrais.

Cependant conservez - moi vos bontés ; j'ai besoin
de cette consolation , après avoir été vingt ans sans
vous faire ma cour ; car , si vous vous en souvenez ,
je me suis enfui de France au Catilina de *Crébillon* :
c'était pardieu un détestable ouvrage , c'était le
tombeau du sens commun ; mais je veux actuellement
qu'on ait de l'indulgence pour les vieillards.

Je vous suis attaché pour le reste de ma vie avec
bien du respect et avec toute la vivacité des sentimens
d'un jeune homme. *Voltaire.*

L E T T R E X L V I I .

A M. LE MARQUIS DE CHAUVELIN.

A Ferney , 23 de février.

JE suis partagé , Monsieur , entre la reconnaissance
que je vous dois et l'admiration où je suis qu'au
milieu de vos occupations , et même de vos dissipations ,
vous ayez pu faire un plan si rempli de génie et de
ressources. Nous convenons qu'il est l'ouvrage d'un
esprit supérieur. Vous me direz , pourquoi ne l'adoptez-
vous donc pas ? Vous en verrez les raisons dans le
petit mémoire que nous envoyons à M. et à madame
d'*Argental*.

—
1767. Madame *Denis*, M. et madame de *la Harpe*, nos acteurs et moi, nous avons retourné de tous les sens ce que vous nous proposez. Nous nous sommes représenté vivement l'action, et tout ce qu'elle comporte, et tout ce qu'elle doit faire dire; nous sommes tous d'un avis unanime; nous osons même nous flatter que, quand vous verrez nos raisons déduites dans notre mémoire, elles vous paraîtront convaincantes.

Il est vrai que, malgré toutes nos raisons, nous tremblons d'avoir tort lorsque nous disputons contre vous. Nous sentons bien qu'il y a quelque chose de hasardé dans ce cinquième acte, mais nous ne pouvons juger que d'après l'impression qu'il nous laisse. Nous le jouons, et il nous fait un effet terrible.

Comment voulez-vous que nous abandonnions ce qui nous touche pour un plan qui, tout ingénieux qu'il est, nous paraît avoir des difficultés insurmontables? Il en fera toujours d'une tragédie comme de toutes les affaires de ce monde; il faut choisir entre les inconvéniens les moins grands. Il y aura sans doute des critiques. *Zaire*, *Mérope*, *Tancrède*, &c. en ont essuyé beaucoup, et le *Siège de Calais* a inspiré le plus grand enthousiasme. Il faut se soumettre à cette bizarrerie des hommes: mais nous sommes tous persuadés que la chaleur du cinquième acte doit l'emporter sur toutes les critiques qu'on fera de sang froid.

Le spectateur assurément se doute bien, dans la tragédie d'*Olimpie*, que cette *Olimpie* se jettera dans le bûcher de sa mère; et c'est précisément ce doute qui inspire la curiosité et l'attendrissement. Il est dans la nature humaine de vouloir voir comment les choses

qu'on devine seront accomplies. C'est ce que nous détaillons dans notre mémoire que nous vous supplions de lire avec impartialité. Pour moi, je me défie de mes idées ; j'aime et je respecte les vôtres autant que votre personne. C'est avec timidité et avec honte que je suis d'un autre avis que vous ; mais enfin il ne faut jamais , dans aucun art , travailler contre son propre sentiment , comme en morale il ne faut point agir contre sa conscience : on est sûr alors de travailler très-mal ; l'enthousiasme est entièrement éteint, l'esprit mis à la gêne perd toute son élasticité. On écrit raisonnablement , mais froidement. En un mot, lisez nos représentations, et jugez.

Agréez , Monsieur , mon tendre et respectueux attachement pour vous, pour madame de *Chauvelin* et pour tout ce qui vous appartient.

N. B. Depuis ma lettre écrite, nous avons joué la pièce ; le cinquième acte a fait plus d'effet que les autres , et on a répandu beaucoup de larmes.

LETTRE XLVIII.

A M. LE KAIN.

A Ferney, 23 de février.

MON cher ami , le petit concile de Ferney a répondu au grand concile de l'hôtel d'Argental. Nous trouvons le projet qu'on nous propose, froid et impraticable. Nous trouvons insipide ce *je ne puis* , substitué à ce terrible *je l'accepte*.

— 1767. Nous croyons, d'après l'expérience, que ce *je l'accepte*, prononcé avec un ton de désespoir et de fermeté, après un morne silence, fait l'effet le plus tragique.

Nous pensons que l'étonnement, le doute et la curiosité du spectateur doivent suivre ce mouvement de l'actrice. Nous sommes persuadés, d'après nos propres sensations, que tout le rôle d'*Obéide*, au cinquième acte, tient le spectateur en haleine, et le remue d'autant plus fortement qu'il devine dans le fond de son cœur ce qui doit arriver.

Nous avons pesé les inconvéniens et ce qui nous paraît des beautés, nous avons conclu qu'il serait abominable de faire traîner *Athamare* à la torture et aux supplices, et que, si dans ce moment *Obéide* prenait la résolution de s'offrir pour l'immoler, afin de lui épargner des souffrances, cela ressemblerait à un bourreau qui va donner le coup de grâce; et si elle ne prend que dans ce moment la résolution de se tuer, cette inspiration subite ne fait pas, à beaucoup près, le même effet qu'un dessein pris dès la première scène, et qui rend son rôle théâtral pendant l'acte tout entier.

Nous alléguons beaucoup d'autres raisons que nous détaillons dans un mémoire que nous envoyons à M. d'*Argental*; nous craignons à la vérité de nous tromper, en combattant l'avis des connaisseurs les plus éclairés, mais nous ne pouvons juger que d'après notre sentiment. Nous avons vu l'effet, et M. d'*Argental* ne l'a pas vu. Nous ne craignons rien de ce qu'ils craignent, et un endroit qui ne leur a fait aucune peine nous en fait beaucoup. C'est ainsi que les opinions se partagent sur toutes les affaires de ce

monde ; mais , après avoir tout pesé , tout discuté ,
il faut prendre enfin un parti. Ce parti est celui de
jouer la pièce , telle que je vous l'ai envoyée par
M. *Marin*. Je vous prie seulement de changer ce
vers : 1767.

Vous voyez , vous sentez quel meurtre se prépare.

Il faut mettre à la place :

Vous savez quel tourment un refus lui prépare.

Je suis persuadé que vous donnerez à l'actrice toute
l'intelligence du rôle d'*Obéide*.

Nous nous flattons que le quatrième acte sera
extrêmement théâtral ; je suis bien sûr que vous le
ferez réussir , quand vous direz au bon homme
Hermodan , avec une pitié noble : *Vieillard , ton fils
n'est plus.*

Encore une fois , nous pouvons nous tromper ,
madame *Denis* , madame de *la Harpe* , madame
Dupuits , M. de *la Harpe* , M. *Dupuits* , M. *Cramer*
et moi ; mais répétez comme nous avons répété , et
jugez d'après l'effet.

Je suis d'ailleurs dans la nécessité absolue de faire
réimprimer la pièce incessamment , et j'attends de vos
nouvelles avec la plus vive impatience.

Depuis ma lettre écrite , nous venons de jouer la
pièce ; le cinquième acte a fait un plus grand effet
encore que le quatrième. On a versé beaucoup de
larmes , et il n'y a point de critique qui tienne contre
des larmes. Si j'avais le malheur de croire une seule
des critiques qu'on me fait , la pièce serait perdue :

1767. croyez-en mon expérience et l'effet dont je viens d'être témoin.

Souvenez-vous du quatrième acte de *Tancrède* qu'on voulait me faire changer.

LETTRE XLIX.

A U M E M E.

25 de février.

NE vous laissez point subjugué, mon cher ami, par un plan tout-à-fait anti-théâtral qu'on propose. Je ne répons pas de l'effet d'une pièce où tout est simple et naturel, dans un temps où le public égaré semble ne vouloir que des événemens incroyables, entassés les uns sur les autres, avec des vers aussi barbares que ceux de *Garnier* et de *Hardy*. Résistez au torrent du goût le plus détestable qui ait jamais déshonoré la nation. J'aime mieux tomber avec un ouvrage fait selon les règles de l'art, que de réussir par un poème barbare.

Je ne puis d'ailleurs m'imaginer que la nature ne parle pas au cœur des Parisiens comme elle nous parle; et je ne vois pas pourquoi ce qui nous fait répandre des larmes, serait mal reçu chez vous.

Je vous ai envoyé quelques changemens, et je me flatte que vous en avez fait usage. En voici encore un au quatrième acte, dans lequel *Indatire* a nécessairement trop raison contre *Atkamare*. Je fortifie

vosre

votre rôle autant que la situation le permet ; c'est
après ce vers d'*Indatire* : 1767.

A servir sous un maître on me verrait descendre !

A T H A M A R E.

Va , l'honneur de servir un maître généreux ,
Qui met un digne prix aux exploits belliqueux ,
Vaut mieux que de ramper dans une république ,
Insensible au mérite, et même tyrannique.
Tu peux prétendre à tout en marchant sous ma loi.
J'ai parmi , &c.

Il faut encore , mon cher ami , que je vous dise
que , si dans la scène entre *Obéide* et son père , au cin-
quième acte , il y a encore quelques longueurs , il
faudra retrancher les quatre vers d'*Obéide* :

Une invincible loi me tient sous son empire , &c.

Mais j'avoue que je les supprimerais à regret. Encore,
une fois , laissez dire les critiques de cabinet, et
rapportez-vous-en à l'effet que fait la pièce au théâtre ;
il n'y a point de meilleur juge.

1767.

L E T T R E L.

A M. CHRISTIN, *avocat à Saint-Claude.*

25 de février.

MON cher avocat philosophe , il y a plus de cent lieues malheureusement de Saint - Claude à Ferney , et le chemin ne s'accourcira pas de sitôt. On dit que vous avez reçu pour moi un gros paquet de livres d'envoi de ce pauvre *Fantet*; je vous supplie de l'ouvrir, de lui renvoyer sa *Matière médicale* en dix volumes, dont je n'ai que faire : il y a là de quoi empoisonner un royaume. Je me contente de ma casse , et je ne veux pas d'autre remède.

Je vous envoie six exemplaires de la deuxième édition du Commentaire (*). Je ne risque que cette demi-douzaine , crainte des écornifleurs. M. *Servan*, avocat général de Grenoble , a fait un discours très-pathétique sur le même sujet; il est imprimé, et vous l'avez peut-être vu. La raison et l'humanité commencent à percer de tous côtés. L'impératrice de Russie m'écrit ces propres mots : *Malheur aux persécuteurs ; ils méritent d'être mis au rang des furies*. Mais , tandis que la raison parle, le fanatisme hurle; on poursuit *Fantet* ; on en poursuit bien d'autres. M. *le Riche* se signale en faveur de *Fantet*. J'espère qu'il viendra à bout de mettre un frein à la persécution. Si j'étais plus jeune , si je pouvais agir , je ne laisserais pas

(*) Sur le *Traité des délits et des peines*.

accabler ainsi un infortuné. Je fais de loin ce que je puis , et c'est fort peu de chose. 1767.

Madame *Denis* vous fait bien ses complimens : je vous embrasse de tout mon cœur. *Ecr. l'inf.*

L E T T R E L I.

A M. M A R I O T T,

A V O C A T G E N E R A L D' A N G L E T E R R E.

26 de février.

M O N S I E U R ,

Je prends le parti de vous écrire par Calais plutôt que par la Hollande , parce que , dans le commerce des hommes comme dans la physique , il faut toujours prendre la voie la plus courte. Il est vrai que j'ai passé près de trois mois sans vous répondre ; mais c'est que je suis plus vieux que *Milton* , et que je suis presque aussi aveugle que lui. Comme on envie toujours son prochain , je suis jaloux de milord *Chesterfield* qui est sourd. La lecture me paraît plus nécessaire dans la retraite que la conversation. Il est certain qu'un bon livre vaut beaucoup mieux que tout ce qu'on dit au hasard. Il me semble que celui qui veut s'instruire doit préférer ses yeux à ses oreilles ; mais pour celui qui ne veut que s'amuser , je consens de tout mon cœur qu'il soit aveugle , et qu'il puisse écouter des bagatelles toute la journée.

—
1767. Je conçois que votre belle imagination est quelquefois très-ennuyée des tristes détails de votre charge. Si on n'était pas soutenu par l'estime publique et par l'espérance , il n'y a personne qui voulût être avocat général. Il faut avoir un grand courage , quand on fait d'aussi beaux vers que vous , pour s'appesantir sur des matières contentieuses , et pour deviner l'esprit d'un testateur et l'esprit de la loi.

Ma mauvaise santé ne m'a jamais permis de me livrer aux affaires de ce monde ; c'est un grand service que mes maladies m'ont rendu. Je vis depuis quinze ans dans la retraite avec une partie de ma famille ; je suis entouré du plus beau paysage du monde. Quand la nature ramène le printemps , elle me rend mes yeux qu'elle m'a ôtés pendant l'hiver ; ainsi j'ai le plaisir de renaître , ce que les autres hommes n'ont point.

Jean-Jacques , dont vous me parlez , a quitté son pays pour le vôtre , et moi j'ai quitté , il y a longtemps , le mien pour le sien , ou du moins pour le voisinage. Voilà comme les hommes sont ballottés par la fortune. Sa sacrée majesté le hasard décide de tout.

Le cardinal *Bentivoglio* , que vous me citez , dit à la vérité beaucoup de mal du pays des Suisses , et même ne traite pas trop bien leurs personnes ; mais c'est qu'il passa du côté du mont Saint-Bernard , et que cet endroit est le plus horrible qu'il y ait dans le monde. Le pays de Vaud au contraire , et celui de Genève , mais surtout celui de Gex que j'habite , forment un jardin délicieux. La moitié de la Suisse est l'enfer , et l'autre moitié est le paradis.

Rousseau a choisi , comme vous le dites , le plus vilain canton de l'Angleterre ; chacun cherche ce qui

lui convient : mais il ne faudrait pas juger des bords charmans de la Tamise par les rochers de Derbyshire. 1767. Je crois la querelle de M. *Hume* et de *Jean-Jacques Rousseau* terminée par le mépris public que *Rousseau* s'est attiré , et par l'estime que M. *Hume* mérite. Tout ce qui m'a paru plaisant , c'est la logique de *Jean-Jacques* qui s'est efforcé de prouver que M. *Hume* n'a été son bienfaiteur que par mauvaise volonté ; il pousse contre lui trois argumens qu'il appelle *trois soufflets sur la joue de son protecteur*. Si le roi d'Angleterre lui avait donné une pension , sans doute le quatrième soufflet aurait été pour sa Majesté. Cet homme me paraît complètement fou. Il y en a plusieurs à Genève. On y est plus mélancolique encore qu'en Angleterre ; et je crois , proportion gardée , qu'il y a plus de suicides à Genève qu'à Londres. Ce n'est pas que le suicide soit toujours de la folie. On dit qu'il y a des occasions où un sage peut prendre ce parti ; mais , en général , ce n'est pas dans un accès de raison qu'on se tue.

Si vous voyez M. *Franklin* , je vous supplie , Monsieur , de vouloir bien l'affurer de mon estime et de ma reconnaissance. C'est avec ces mêmes sentimens que j'ai l'honneur d'être avec beaucoup de respect , Monsieur , votre , &c.

1767.

L E T T R E L I I.

A M. D A M I L A V I L L E.

27 de février.

EN réponse à votre lettre du 21, mon cher ami, je vous dirai d'abord que j'ai été plus occupé que vous ne pensez de l'abominable calomnie qu'un homme en place a vomie contre vous. J'ai écrit à un de ses parens d'une manière très-forte qui ne compromet personne, et qui ne laisse pas même soupçonner que vous soyez instruit de ce procédé infame. Vous êtes d'ailleurs à portée d'employer des gens de mérite qui le détromperont ou qui le défarmeront.

J'admire sous quelles formes différentes le fanatisme se reproduit : c'est un *Protée* né dans l'enfer, qui prend toutes sortes de figures sur la terre. Je ne suis pas fâché de l'éclat qu'on a voulu faire contre *Bélisaire*. On ne peut que se rendre ridicule et odieux en attaquant une morale si pure. Les ennemis de la raison achèvent d'amonceler des charbons ardents sur leur tête ; le livre qu'ils attaquent en sera plus connu et plus goûté. DIEU et la raison savent tirer le bien du mal.

Je crois enfin l'affaire de M. *Lambertad* finie ; ce n'a pas été sans peine. La communication entre nous et Genève est absolument interdite, et sans les bontés de M. le duc de *Choiseul*, nous mourrions de faim, après avoir fait vivre tant de monde.

J'ai été très-content de la conversation du curé et du marguillier, dans laquelle on rend justice aux vues saines et patriotiques du ministère. Plus la permission qu'il a donnée d'exporter les blés mérite notre reconnaissance, et plus nous en devons aussi au *Dictionnaire encyclopédique* qui démontre en tant d'endroits les avantages de cette exportation. Il est certain que c'est le plus grand encouragement qu'on pût donner à l'agriculture. Je le sens bien, moi qui suis un des plus forts laboureurs de ce petit pays.

Je suis pour les Scythes à peu-près dans le même cas où *Beaumont* est pour son mémoire. J'éprouve des difficultés de la part de mes avocats ; et ce qui finirait en deux jours, si j'étais à Paris, traîne des mois entiers : voilà pourquoi vous n'avez point eu les Scythes. On dit que le tragique est absolument tombé ; je n'ai pas de peine à le croire.

M. le chevalier de *Châtellux* est une belle ame. Il a des parens qui ne sont pas si philosophes que lui. Je vous assure qu'on l'a échappé belle, et qu'il y avait là de quoi perdre un homme sans ressource. Je suis affligé que vous n'ayez rien à me dire de *Platon* sur toutes les occasions que je saisis de lui rendre justice.

Voici les propres mots d'une lettre de l'impératrice de Russie, en m'envoyant son édit sur la tolérance (*). *L'apothéose n'est pas si fort à désirer qu'on le pense ; on le partage avec des veaux, des chats, des oignons, &c. &c. &c. Malheur aux persécuteurs ! ils méritent d'être rangés avec ces divinités-là.* Elle m'ajoute que les suffrages de

(*) Du 9 de janvier 1767.

— MM. Diderot et d'Alembert l'encouragent beaucoup à bien
1767. faire.

Voici le premier chant de la Guerre de Genève, puisque vous voulez vous amuser de cette plaisanterie.

L E T T R E L I I I.

A M. LE COMTE DE TRESSAN.

A Ferney, 28 de février.

VOTRE souvenir m'a bien touché, Monsieur, et votre ouvrage a fait sur moi l'impression, la plus tendre. Voilà comme je voudrais qu'on fît les oraisons funèbres. Il faut que ce soit le cœur qui parle ; il faut avoir vécu intimement avec le mort qu'on regrette.

C'étaient les parens ou les amis qui faisaient les oraisons funèbres chez les Romains. L'étranger qui s'en mêle, a toujours l'air charlatan ; il y a même une espèce de ridicule à débiter avec emphase l'éloge d'un homme qu'on n'a jamais vu. Mais où sont les courtisans dignes de louer un bon roi ? il n'y a peut-être que vous. Les patriciens romains savaient tous parfaitement leur langue ; les lettres de *Brutus* sont peut-être plus belles que celles de *Cicéron* ; *César* écrivait comme *Salluste* : il n'en est pas ainsi parmi nous autres Velches. Votre ouvrage est vrai, il est attendrissant, il est bien écrit. Je vous remercie tendrement de me l'avoir envoyé.

Je me suis informé de vous à tous ceux qui ont pu m'en donner des nouvelles ; je ne vous ai jamais

oublié. Je savais que vous aviez fait des pertes , et je croyais qu'on vous avait dédommagé. Vous comptez donc aller vivre en philosophe à la campagne ? Je souhaite que ce goût vous dure comme à moi. Il y a treize ans que j'ai pris ce parti dont je me trouve fort bien. Ce n'est guère que dans la retraite qu'on peut méditer à son aise. — 1767.

Je signe de tout mon cœur votre profession de foi. Il paraît que nous avons le même catéchisme. Vous me paraissez d'ailleurs tenir pour ce feu élémentaire que *Newton* se garda bien toujours d'appeler corporel. Ce principe peut mener loin ; et si DIEU , par hasard , avait accordé la pensée à quelques monades de ce feu élémentaire , les docteurs n'auraient rien à dire : on aurait seulement à leur dire que leur feu n'est pas bien lumineux , et que leur monade est un peu impertinente.

Je suis affligé que vous ayez la goutte , mais il paraît que ce n'est pas votre tête qu'elle attaque.

Vous faites donc actuellement des vers pour votre fille , après en avoir fait pour la mère. Si elle tient de vous , elle sera charmante ; elle aura du sentiment et de l'esprit. Il faut que vous me permettiez de lui présenter ici mes respects.

Je n'oublierai jamais mon cher *Panpan* (*) ; c'est une ame digne de la vôtre. Que fera-t-il quand vous ne ferez plus en Lorraine ? Toute la cour de votre bon roi va s'éparpiller , et la Lorraine ne sera plus qu'une province. On commençait à penser : ces belles semences ne produiront plus rien ; c'est vers la Marne qu'il faudra voyager.

(*) M. de Vaux.

— 1767. Notre lac de Genève fait bien ses complimens à la Marne. Ne tremblez point pour les personnes dont vous vous souvenez ; jamais querelle ne fut plus pacifique. Nous avons , à la vérité , des dragons ; mais ils sont aussi tranquilles que les Gênois.

Adieu , Monsieur ; conservez-moi des bontés qui font la consolation de ma vieillesse. Votre paquet m'est venu par Paris , après bien des cascades.

LETTRE LIV.

A M. MARMONTEL.

28 de février.

CHANCELIER de *Bélisaire* , on m'a dit que la sorbonne demande des cartons. Ce n'est pas *Bélisaire* qui est aveugle , c'est la sorbonne. Voici les propres mots d'une lettre de l'impératrice de Russie , en m'envoyant son édit sur la tolérance : „ L'apothéose „ n'est pas si fort à désirer que l'on pense ; on la partage avec des veaux , des chats , des oignons , &c. „ &c. &c. Malheur aux persécuteurs ! ils méritent „ d'être rangés avec ces divinités-là „.

Elle ambitionnera votre suffrage , mon cher confrère , dès qu'elle aura lu votre *Bélisaire* , et n'y fera pas assurément de carton. Cet ouvrage fera du bien à notre nation , je peux vous en répondre. Tout ce que je vous écris est toujours pour madame *Geoffrin* , car j'ai la vanité de croire que je pense comme elle. Si le roi de Pologne et l'impératrice de

Russie ne s'entendaient pas sur la tolérance, je serais trop affligé. —
1767.

Bonsoir, mon cher confrère; jouissez de votre gloire et du ridicule des docteurs. V.

L E T T R E L V.

A M. PANCKOUCKE, libraire à Paris.

28 de février.

J'ai reçu de vous, Monsieur, une lettre charmante, et j'ai lu avec beaucoup de plaisir votre traduction de *Lucrèce* et votre mémoire sur l'impossibilité de la quadrature du cercle. Je vois que vous étiez fait pour être l'ami de M. de *Buffon* et non pas de *Catherin Fréron*. Vous nous rappelez ces beaux jours où les *Etienne* honoraient la typographie par la science.

Je doute fort que M. de *la Harpe*, que je crois très-supérieur au *Tassoni*, veuille s'abaisser à traduire le *Tassoni*. *La Secchia rapita* est un très-plat ouvrage, sans invention, sans imagination, sans variété, sans esprit et sans grâces. Il n'a eu cours en Italie, que parce que l'auteur y nomme un grand nombre de familles auxquelles on s'intéressait. Si on voulait faire un poème burlesque, il faudrait choisir pour sujet les querelles de Genève, et surtout être plus plaisant que *Tassoni* qui ne l'est point du tout en cherchant toujours à l'être.

Je vous suis très-obligé, Monsieur, de la bonté que vous avez de m'envoyer le livre que j'estime

— le plus (*). Je vous supplie de vouloir bien me
 1767. mander dans quel temps il doit arriver à Lyon, afin
 de prendre des mesures pour le faire venir à Ferney.
 Toute communication est interrompue entre Lyon
 et Genève, et entre Genève et le pays de Gex. J'ef-
 père que, malgré ces obstacles, je ne serai pas privé
 du beau présent que vous voulez bien me faire. J'ai
 reçu les volumes de M. de *Buffon*, et je vous en
 remercie. Tout ce qui me viendra de vous me sera
 précieux, excepté les feuilles de l'*Année littéraire* aux-
 quelles je me flatte que vous avez renoncé. Un homme
 de lettres comme vous, qui imprime M. de *Buffon*,
 n'est pas fait pour imprimer des sottises du Pont-
 neuf.

Au reste, Monsieur, je voudrais pouvoir vous
 prouver l'estime que vous m'avez inspirée quand j'ai
 eu le plaisir de vous voir à Ferney. Tous les gens
 qui pensent doivent ambitionner votre amitié, et
 c'est avec ces sentimens que j'ai l'honneur d'être, &c.

L E T T R E L V I.

A M. L A C O M B E, *libraire à Paris.*

À Ferney, février.

NON, Monsieur, vous n'êtes point mon libraire,
 vous êtes mon ami, vous êtes un homme de lettres et
 de goût, qui avez bien voulu faire imprimer un
 ouvrage d'un de mes autres amis, et qui voulez bien

●(*) *L'Encyclopédie.*

vous charger de donner une édition correcte des Scythes , dès que je pourrai vous faire connaître l'original. 1767.

La cruelle saison que nous éprouvons dans nos climats , Monsieur , m'a réduit à un état qui ne m'a pas permis de répondre , aussitôt que je l'aurais voulu , à vos judicieuses lettres : je n'ai pu vous remercier de votre almanach , ni le lire. Les neiges , dans lesquelles je suis enterré , ont attaqué mes yeux plus violemment que jamais. On dit que c'était la maladie de *Virgile* ; je n'ai que cela de commun avec lui. Je n'ai ni son talent ni la faveur d'*Auguste* , et je ne crois pas que je soupe jamais avec M. de *Laverdi* , comme *Virgile* avec *Mécène*.

Je vous enverrai , n'en doutez pas , les Scythes que je vous promets , et qui sont à vous. Je suis dans leur pays , et j'attends les dernières résolutions de quelques amis que j'ai à Babylone , pour savoir si l'impression doit précéder la représentation. Cette pièce réussira plus auprès des Français que les héros romains. Il y a de l'amour comme dans l'opéra comique , et c'est ce qu'il faut à vos belles dames.

J'ai préparé un avis au public , dans lequel je dis que le sieur *Duchefne* , qui demeurait au *Temple du goût* , mais qui n'en avait aucun , s'est avisé de défigurer tous mes ouvrages , et qu'il a obtenu un privilège du roi pour me rendre ridicule. Je crois du moins que son privilège est expiré , et qu'il m'est permis de donner mes ouvrages à qui bon me semble.

Je finis , selon ma coutume , par les sentimens de l'amitié , sans formules inutiles.

1767.

L E T T R E L V I I.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney , 1 de mars.

Vous avez daigné , Monseigneur , faire une petite visite à Ferney ; madame *Denis* part pour vous la rendre. Sa santé est déplorable , et il n'y a plus à Genève ni médecin qu'on puisse consulter , ni aucun secours qu'on puisse attendre ; d'ailleurs vingt ans d'absence ont dérangé ma fortune , et n'ont pas accommodé la sienne. Ma fille adoptive *Corneille* l'accompagne à Paris , où elle verra massacrer les pièces de son grand-oncle ; pour moi , je reste dans mon désert : il faut bien qu'il y ait quelqu'un qui prenne soin du ménage de campagne ; c'est ma consolation. J'en éprouverais une plus flatteuse , si je pouvais vous faire ma cour ; mais c'est un bonheur auquel je ne puis prétendre , et la vie de Paris ne convient ni à mon âge , ni à mes maladies , ni aux circonstances où je me trouve. Je serai très-affligé de mourir sans avoir pris congé de vous. Je me regarde déjà comme un homme mort , quoique j'aye égayé mon agonie autant que je l'ai pu. Non-seulement je vous dis un adieu éternel quand vous honorâtes ma retraite de votre présence , mais j'ai toujours eu depuis le chagrin de ne pouvoir vous écrire que des choses vagues. La douceur d'ouvrir son cœur est aujourd'hui interdite. J'ai respecté les entraves qu'on met à la liberté de s'expliquer par lettres ; je n'ai pu que vous

ennuyer. J'aurais désiré faire un petit voyage à Bordeaux , et vous contempler dans votre gloire ; mais c'est encore un plaisir auquel il faut que je renonce. Me voilà donc mort et enterré. 1767.

La bonté que vous avez de faire payer ce qui m'est dû de ma rente , fera tout entière pour madame *Denis* et pour madame *Dupuits*. Il faut tout à des femmes, et rien à un vieux solitaire. Je ne me suis pas même réservé de chevaux pour me promener. Si j'étais seul , je n'aurais besoin de rien. Je vous remercie au nom de madame *Denis* qui bientôt vous remerciera elle-même , et vous présentera mes hommages , mon attachement inviolable et mon respect. V.

L E T T R E L V I I I.

A M. L E K A I N.

2 de mars.

MON cher ami , vous êtes bien sûr que je m'intéresse plus à votre santé qu'à tous les Scythes du monde. Ménagez-vous , je vous en prie ; il faut se bien porter pour être héros : tous ceux de l'antiquité avaient une santé de fer. Il importe fort peu qu'on joue les Scythes devant ou après Pâques ; mais , si vous en pouvez donner quatre ou cinq représentations avant la fin du carême , je vous conseille de ne pas perdre ces quatre ou cinq bonnes chambrées , parce qu'il est presque impossible que , dans la quinzaine de Pâques , l'édition de *Cramer* ne devienne publique.

1767. Je n'avais point eu dessein d'abord de faire jouer cette pièce, et la préface l'indique assez ; mais, puisqu'on la joue à Genève, à Lausanne et chez moi, et qu'on la jouera à Lyon et à Bordeaux, il est bien juste que vous en donniez quelques représentations. Comptez que j'aurai soin de vos intérêts dans l'édition qu'on en fera à Paris, quoiqu'il soit difficile d'obtenir des libraires des conditions aussi favorables, pour une pièce déjà imprimée, que pour une qui serait toute neuve.

Je vous prie de vous amuser, pendant votre convalescence, à faire collationner sur les rôles tous les changemens que je vous ai envoyés. En voici un que je vous recommande ; c'est à la première scène du cinquième acte. Il m'a paru, à la représentation, que c'était à *Sorame* à parler avant sa fille, et qu'*Obéide* devait être trop consternée pour répondre à la proposition qu'on lui fait d'immoler *Athamare*. Voici ce petit changement :

O B É I D E.

Je n'en apprends que trop.

S O Z A M E.

Je vous l'ai déclaré ;

Je respecte un usage en ces lieux consacré,
Mais des sévères lois par vos aïeux dictées,
Les têtes de nos rois pourraient être exceptées.

L E S C Y T H E.

Plus les princes sont grands, &c.

Au reste, je ne compte sur le rôle d'*Obéide* qu'autant que vous voudrez bien conduire l'actrice. Vous avez reçu, sans doute, l'imprimé en marge duquel
j'ai

j'ai écrit mes petites indications. Ce personnage exige une douleur presque toujours étouffée, des repos, des soupirs, un jeu muet, une grande intelligence du théâtre. Ce n'est guère qu'au cinquième acte que ces sentimens se déploient sur le pont aux ânes des imprécations, pont aux ânes que l'on passe toujours avec succès. — 1767.

Madame *Denis* vous fait mille complimens ; elle ne joue plus la comédie, ni moi non plus ; mais M. de *la Harpe* est un excellent acteur. Je vous embrasse de toute mon ame. V.

L E T T R E L I X.

A M. ELIE DE BEAUMONT, *avocat*.

A Ferney, le 4 de mars.

MES yeux ne me permettent pas d'écrire, mon cher *Cicéron* ; je n'ai pas actuellement auprès de moi celui qui vous fait d'ordinaire mes remerciemens, mais vous n'en verrez pas moins que j'ai reçu votre mémoire. Nous l'avons lu, nous avons pleuré. Ou les hommes feront de bronze, ou les *Sirven* seront justifiés comme les *Calas*. La consultation est de la plus grande habileté, et d'une bienfaisance qui fera beaucoup d'honneur à celui qui l'a rédigée. La victoire me paraît sûre. Les protestans et les catholiques vous béniront également, et personne assurément ne vous enviera la terre de Canon. On dira qu'il est bien permis au défenseur de l'humanité de se défendre

— lui-même, et de réclamer le bien des ancêtres de sa
1767. femme.

Je vous prie de vouloir bien me faire envoyer un second exemplaire par M. *Damilaville*. Le premier sera pour messieurs du conseil de Berne, le second sera signé par *Sirven* et ses filles. Messieurs de Berne doivent en avoir un, parce qu'ils ont promis de continuer aux *Sirven* la petite pension qu'ils veulent bien leur faire pendant qu'ils poursuivront leur procès à Paris, et qu'ils ont mis pour condition qu'ils verraient le mémoire par lequel ils seraient appelés à venir auprès de vous. Je vous enverrai *Sirven* et une de ses filles, aussitôt que vous l'ordonnerez. Il y en a une qui est incapable de faire le voyage.

Je ne puis trop vous réitérer mes tendres remerciemens. Je vous embrasse cent fois, sage et éloquent vengeur de l'innocence.

L E T T R E L X.

A M. LE MARQUIS DE FLORIAN.

Le 4 de mars.

GRAND-TURC, grand écuyer persan, cadi, et vous grande écuyère, tombe sur vous la rosée du ciel, et soit votre rosier toujours fleuri! Qui a donc fait la chanson de *Molé*? elle est naïve et plaisante. N'en fera-t-on point sur la sorbonne qui persécute si sottement *Marmontel*?

Les *Gilli* m'ont fait pis ; leur banqueroute est forte. —
je serai fort obligé à monsieur le cadi s'il fait agir 1767.
vigoureusement le procureur boiteux dans mon affaire
contre des normands.

Madame *Denis* et moi remercions le grand-turc de la main levée. *Mahomet* favorise ses bons serviteurs. J'aurai bientôt , je crois , une plus grande obligation aux maîtres des requêtes. Vous avez vu , sans doute , le mémoire de M. de *Beaumont* ; il faudrait avoir une ame de bronze pour ne pas accorder une évocation aux *Sirven*. En vérité , il s'agit dans cette affaire de l'honneur de la France ; il est trop honteux de se faire continuellement un jeu d'une accusation de parricide. Mon cher grand écuyer y est surtout intéressé pour l'honneur de son Languedoc. Pour moi , je m'intéresse plus aux *Sirven* qu'aux Scythes : je n'avais fait cette pièce que pour mon petit théâtre et pour mes chers Genevois qui y sont un peu houspillés. M. et madame de la *Harpe* la jouent très-bien ; elle nous fait un très-grand effet. Les changemens que les anges nous proposent nous paraissent absolument impraticables : ce serait nous couper la gorge. Il faut donner la pièce telle qu'elle est , avec ses défauts ; mais il ne la faut donner que quand mademoiselle *Durancy* fera sûre de son rôle , et qu'elle aura appris à répandre et à retenir des larmes , et quand les deux vieillards sauront imiter la nature , ce qui est aussi rare dans ce tripot que dans celui de *Nicolet*.

Si le grand écuyer et le grand-turc veulent se donner le plaisir des répétitions , ils feront un grand plaisir au scythe qui les embrasse de tout son cœur.

Il leur enverra incessamment la Guerre de Genève,

— dès qu'il en aura fait faire une copie. Cela peut
1767. amuser quelques momens ceux qui connaissent les
masques.

Mille et mille tendres amitiés.

L E T T R E L X I.

A M. L E K A I. N.

4 de mars.

JE me flatte, mon cher ami, que vous aurez rétabli votre santé, quand cette lettre vous parviendra. Je pense que, pour prévenir les éditions dont on me menace de tous côtés, vous devez au moins vous assurer de quatre ou cinq représentations avant Pâques; mon libraire de Paris tiendrait alors la pièce toute prête pour la rentrée, supposé que cette pièce méritât d'être reprise, sinon vous vous contenteriez de ces quatre ou cinq représentations, et il n'en serait plus parlé.

On dit que le public n'aime pas d'*Auberval*, et que *Grandval* conviendrait mieux; c'est à vous à décider, et à faire ce que vous trouverez à propos. Sans vous, rien ne se peut ni ne se doit faire. Prendrez-vous la peine, mon cher ami, d'adoucir la voix de mademoiselle *Durancy*, surtout dans les premiers actes? baissera-t-elle les yeux quand il le faut? dira-t-elle d'une manière attendrissante:

Si la Perse a pour toi des charmes si puissans,

Je ne te contrains pas, quitte-moi, j'y consens;

J'en gémirai, Sulma ; dans mon palais nourrie
 Tu fus en tous les temps le soutien de ma vie ;
 Mais je serais barbare en t'osant proposer
 De supporter un joug qui commence à peser, &c.

 1767.

pleurera-t-elle , et quelquefois soupirera-t-elle sans parler ? passera-t-elle de l'attendrissement à la fermeté, dans les derniers vers du troisième acte ? dira-t-elle bien *non* , de la manière dont on dit *oui* ? Si elle fait tout cela , ce sera vous qu'il faudra remercier. La pièce est difficile à jouer ; elle a surtout besoin de deux vieillards qui soient naturels et attendrissans. Les succès dépendent entièrement des acteurs ; s'il y en avait trois ou quatre comme vous , vos parts seraient au moins de vingt mille livres.

M. de *Thibouville* a la bonté de se charger de bien des détails. Portez-vous bien ; je vous embrasse de tout mon cœur. V.

L E T T R E L X I I.

A M. D O R A T.

4 de mars.

J E ne fais, Monsieur, si mon amour propre corrompt mon jugement, mais vos derniers vers me paraissent valoir mieux que les premiers ; ils sont, à mon gré , plus remplis de grâces. Votre muse fait ce qu'elle veut ; je la remercie d'avoir voulu quelque chose en ma faveur , quoiqu'il y ait encore un

— 1767. coup de patte. Je vous jure sur mon honneur que je n'ai aucune connaissance des vers qu'on a faits contre vous : personne ne m'en a écrit un mot ; il n'y a que vous qui m'en parliez. Toutes ces sottises , couvertes par d'autres sottises , tombent dans un éternel oubli , au bout de vingt-quatre heures. Je suis uniquement occupé de l'affaire des *Sirven*, dont vous avez peut-être entendu parler. Ce nouveau procès de parricide va être jugé au conseil du roi ; il m'intéresse beaucoup plus que les Scythes dont je ne fais nul cas. Je n'avais destiné cet ouvrage qu'à mon petit théâtre ; mais on imprime tout ; on a imprimé ce petit amusement de campagne. Les comédiens se repentiront probablement d'avoir voulu le jouer. J'ai donné un rôle à mademoiselle *Durancy* à qui j'en avais promis un depuis très-long-temps. Je ne connaissais point mademoiselle *Dubois* ; je vis ignoré dans ma retraite , et j'ignore tout. Si j'avais été informé plutôt de son mérite et de ses droits , j'aurais assurément prévenu ses plaintes ; mais je vous prie de lui dire qu'elle n'a rien à regretter : le rôle qu'elle semble désirer est indigne d'elle. C'est une espèce de payfanne , pendant trois actes entiers ; c'est une fille d'un petit canton suisse , qui épouse un suisse ; et un petit-maître français tue son mari. Je ne connais point de pièce plus hasardée ; c'est une espèce de gageure , et je gage avec qui voudra contre le succès. Mais on peut faire une mauvaise pièce de théâtre , et ambitionner votre amitié ; c'est-là ma consolation et ma ressource.

Je vous supplie , Monsieur , de compter sur les sentimens très-sincères de votre très-humble , &c.

A M. DE PEZAI.

A Ferney, 9 de mars.

JE vous répondrai, Monsieur, ce que j'ai répondu à M. *Dorat*, que je ne connais en aucune manière les vers dans lesquels il est maltraité, que personne au monde ne m'a rien écrit sur ce sujet, et j'ajoute que je consens que vous me regardiez comme un mal-honnête homme, si je vous trompe. Je vous dirai plus: je n'ai jamais montré à Ferney ni les vers que M. *Dorat* avait faits contre moi, ni aucune des lettres qu'il m'écrivit depuis, et dans lesquelles la bonté de son cœur réparait, par son repentir, le tort que son imagination m'avait pu faire. Je n'ai pas seulement laissé voir la jolie épître qu'il vient d'adresser à sa muse; je me suis contenté de goûter la satisfaction de voir avec combien de grâces il guérissait les blessures qu'il avait faites.

Ni madame *Denis*, ni M. et madame *Dupuits*, ni M. et madame de *la Harpe*, qui sont chez moi depuis quatre mois, ni mes deux neveux, conseillers au parlement et au grand conseil, n'ont vu aucune de ces pièces. Les affaires qui regardent *Rousseau* sont ici trop sérieuses pour qu'elles puissent être des sujets de pure plaisanterie; et de plus, Monsieur, ces plaisanteries étaient trop cruelles pour qu'elles servissent de matière à nos conversations. M. *Dorat*, sans me connaître, m'avait traité de bouffon dans

— 1767. son *Avis aux sages* ; il m'avait exposé aux rigueurs du gouvernement , en disant qu'on a brûlé des ouvrages qu'on m'attribue ; il finissait enfin par dire *qu'il fallait avoir des mœurs.*

Des outrages si odieux ne devaient pas être manifestés par moi-même ; j'aurais trop rougi devant la petite-fille du grand *Corneille* , devant mes amis et devant ma famille. J'ai dévoré toujours cette injure , et j'ai caché aussi la rétractation.

J'aurais souhaité , sans doute , que M. *Dorat* rendît cette rétractation publique , comme l'outrage l'avait été. Cette réparation publique était digne d'un homme qui a le cœur bon et sensible , et qui voit qu'il a été trompé , qui revient de son illusion , et qui corrige , avec une noblesse courageuse , l'erreur où il est tombé.

Si quelque homme de lettres de Paris , indigné du tort que l'*Avis aux sages* pouvait me faire dans la situation critique où se trouvent aujourd'hui les gens de lettres , a repoussé les injures par des injures ; si , ne sachant pas que M. *Dorat* avait réparé entièrement son tort avec moi , il s'est laissé emporter à un zèle indiscret , je désavoue ce zèle , et je vous jure sur mon honneur que je n'en ai rien appris que par M. *Dorat* lui-même.

Vous sentez bien que , si j'avais écouté les premiers mouvemens de mon cœur ulcéré , rien ne m'aurait empêché de faire le public juge de ce différent , et que je pouvais me servir des mêmes armes qu'on avait employées contre moi ; mais je n'en ai pas même eu la pensée ; et il est impossible que cette idée me soit venue après les lettres de M. *Dorat* , qui m'ont touché sensiblement , qui m'ont fait tout

oublier , et qui m'ont inspiré le désir d'avoir son
amitié. —————
1767.

Voilà , Monsieur , la vérité la plus entière et la plus exacte. M. *Dorat* doit voir quels fruits amers produisent de pareils écarts. Toute satire en attire une autre , et fait naître souvent des inimitiés éternelles. M. de *Pompignan* attaqua tous les gens de lettres dans son discours à l'académie ; il en a été payé. Je ne connais aucune satire qui soit demeurée sans réponse. Les familles , les amis entrent dans ces querelles ; c'est le poison de la littérature. J'ai combattu hardiment dans cette arène , et je n'ai jamais été l'agresseur. Mais je vous jure encore une fois que , dans cette affaire-ci , je ne me suis pas seulement défendu ; je vous répète que j'ai été trop content du repentir de M. *Dorat* , pour avoir sur le cœur le moindre ressentiment. Vous pouvez en croire un homme qui n'a pas la réputation de déguiser ce qu'il pense , qui n'a nulle raison de le déguiser , et qui d'ailleurs est dans un âge où l'on voit de sang froid tous ces petits orages de la société , qui tourmentent vivement la jeunesse.

Je vous parle avec la plus grande franchise. Soyez très-sûr , encore une fois , que je n'ai entendu parler des vers contre M. *Dorat* que par vous et par lui. Cette affaire est très-désagréable , et je ne m'en suis consolé que par les assurances que vous me donnez de votre amitié et de la sienne.

J'ai l'honneur d'être , &c.

1767.

L E T T R E L X I V.

A M. L' A B B É B E R A U D,

Auteur d'un poëme épique sur la conquête de la terre promise.

Le 11 de mai.

NON-SEULEMENT, Monsieur, celui que vous aviez chargé de me faire parvenir votre poëme de *La terre promise* ne m'a point envoyé votre bel ouvrage, mais il ne m'en a point parlé : il ne m'a pas cru capable de lire un poëme aussi curieux.

Je sens tout le prix de ce que j'ai perdu. Rien n'est plus poëtique, sans doute, que les conquêtes de *Josué*, et tout ce qui les a précédé et suivi. Aucune fiction grecque n'en approche, chaque événement est prodige, et les miracles y font un effet d'autant plus admirable qu'on ne peut pas dire que l'auteur y amène la divinité, comme les poètes grecs qui faisaient descendre un dieu sur la scène, quand ils ne savaient comment dénouer leur intrigue. On voit le doigt de DIEU par-tout dans le sujet de votre ouvrage, sans que l'intervention divine soit une ressource nécessaire. *Josué* pouvait aisément passer à gué le Jourdain qui n'a pas quarante-cinq pieds de large, et qui est guéable en cent endroits ; mais DIEU fait remonter le fleuve vers sa source pour manifester sa puissance.

Il n'était pas nécessaire que Jéricho tombât au son des cornemuses , puisque *Josué* avait des intelligences dans la ville par le moyen de *Raab* la prostituée. DIEU fait tomber les murs , pour faire voir qu'il est le maître de tous les événemens. Les Amorrhéens étaient déjà écrasés par une pluie de pierres tombées du ciel ; il n'était pas nécessaire que DIEU arrêtât le soleil et la lune à midi , pour que *Josué* triomphât de ce peu de gens qui venaient d'être lapidés d'en haut. Si DIEU arrête le soleil et la lune , c'est pour faire voir aux Juifs que le soleil et la lune dépendent de lui.

Ce qui me paraît encore de plus favorable à la poésie , c'est que le sujet est petit , et les moyens grands. *Josué* ne conquiert , à la vérité , que trois ou quatre lieues de pays , qu'on perdit bientôt après , mais la nature entière est en convulsion pour la petite tribu d'*Ephraïm*. C'est ainsi qu'*Enée* , dans *Virgile* , s'établit dans un village d'Italie avec le secours des dieux. Le grand avantage que vous avez sur *Virgile* , c'est que vous chantez la vérité , et qu'il n'a chanté que le mensonge. Vous avez l'un et l'autre des héros pieux , ce qui est encore un avantage. Il est vrai qu'on pourrait reprocher quelques cruautés à *Josué* , mais elles sont sacrées , ce qui est bien un autre avantage encore. Il n'y a même que trente rois de condamnés à être pendus , dans ce petit pays de quatre lieues , pour avoir osé résister à un étranger envoyé par le Seigneur ; et vous prouverez , quand il vous plaira , qu'on ne saurait pendre , pour la bonne cause , trop de princes hérétiques.

Jugez , Monsieur , quel est mon regret de n'avoir

— pu lire , dans ma terre non promise , votre poëme
1767. épique sur la terre promise , qui me fait concevoir de
si hautes espérances.

J'ai l'honneur d'être avec tous les sentimens que
je vous dois , Monsieur , votre , &c.

L E T T R E L X V.

A M. L E K A I N.

A Ferney , 11 de mars.

MON cher ami , je fors d'une grande répétition
des Scythes. Le cinquième acte est , sans contredit ,
celui de tous qui a fait le plus d'effet théâtral ; mais
il demande de terribles nuances. Le couplet d'*Athamare* ,
quand il encourage *Obéide* à le frapper , prononcé de
la manière dont vous le direz , avec courage , avec
noblesse , avec un air de maître , contribue beaucoup
au succès. La scène du père et de la fille , l'air morne ,
recueilli , douloureux et terrible qu'*Obéide* y conserve
toujours avec son père , fait de cette scène même une
des plus attachantes ; la curiosité et l'effroi saisissent
toute l'assemblée. Ce cinquième acte vient de faire
le même effet à Lausanne ; c'est celui de tous qui a
le plus réussi. On répète la pièce à Genève , on la
répète à Lyon dans quatre jours. Vous voyez qu'il
est de toute impossibilité d'attendre après Pâques ; le
libraire de Paris serait prévenu par les libraires de
province et par ceux de Suisse. Si j'étais à Paris ,
vous ne seriez pas exposé à ces inconvéniens ; mais

il y a près de vingt ans que les indignes persécutions que j'ai essuyées, pour tout fruit de mes travaux, m'ont fait renoncer à ma patrie. C'est à *Fréron* et *Coqueley*, son approbateur, à triompher dans Paris. — 1767.

Voici un petit résumé de tous les changemens faits à la pièce, afin que, s'il en est échappé quelqu'un dans votre copie, vous puissiez aisément le remplacer. Au reste, vous sentez bien que tout dépend de votre santé : il ne faut pas vous tuer pour des Scythes. Tout dépend surtout de la santé de madame la dauphine, et on n'a pas besoin d'un tel motif pour souhaiter son rétablissement. Je vous embrasse bien tendrement. V.

N. B. Mademoiselle *Dubois* s'est plainte à moi ; elle a cru que vous m'aviez engagé à la priver du rôle d'*Obéide* : je l'ai détrompée comme je le devais.

L E T T R E L X V I.

A M. L E R I C H E.

14 de mars.

LE parlement de Besançon doit être très-flatté, Monsieur, que la cour ne l'ait pas cru persécuteur, et je suis persuadé que le parlement de Dijon montrera bien qu'il ne l'est pas. J'espère même que les principaux magistrats de votre province, justement indignés contre les manœuvres du procureur général, agiront auprès de leurs amis de Dijon. Pour moi, quoique sans crédit, j'y ferai tous mes faibles efforts.

— 1767. M. l'avocat *Arnoult* est l'homme le plus propre à bien servir *Fantet*. Il faut qu'il s'adresse à cet avocat à qui j'écirai dès que j'aurai appris que *Fantet* est à Dijon. Je vais écrire à quelques amis que j'ai dans ce pays-là , et même à monsieur le premier président. Ma recommandation auprès du président *Debrosses* ne ferait pas bien reçue ; il a mieux aimé profiter de ma bonne foi , en me vendant sa terre de Tournay à vie , que de mériter mon amitié par des procédés généreux ; mais j'ai le bonheur d'avoir pour amis des hommes qui ont plus de crédit que lui dans le parlement.

Vos bontés pour *Fantet* redoublent , Monsieur , l'attachement que je vous ai voué. Ne pourrai-je point avoir la consolation de vous posséder quelques jours dans ma retraite ?

L E T T R E L X V I I.

A M. CHRISTIN.

14 de mars.

LE diable est déchaîné , mon cher ami , et quand on n'est pas aussi fort que l'archange *Michel* , qui le battit si bien , il faut faire une honnête retraite. Il est très-prudent à vous de ne point envoyer à Dijon des armes offensives qui pourraient tomber entre les mains des ennemis ; il faut attendre qu'il y ait une trêve , pour avoir des correspondances sûres.

Je trouve qu'on fait beaucoup d'honneur au parlement de Besançon, en avouant qu'il n'est pas persécuteur ; mais je crois qu'on se trompe en regardant comme tel le parlement de Dijon. J'espère que *Fantet* (*) y sera traité aussi favorablement qu'il l'aurait été dans votre province. — 1767.

J'écrirai à des amis qui prendront sa défense ; avertissez-moi quand *Fantet* sera à Dijon , et quand il faudra agir ; j'y mettrai tout mon savoir-faire. J'ai la main heureuse ; l'affaire des *Sirven* prend le train le plus favorable ; et , quoi qu'on en dise et quoi qu'on fasse , la raison et l'humanité l'emportent sur le fanatisme. Puisse la France imiter bientôt la Russie et la Pologne ! L'impératrice de Russie et le roi de Pologne me font l'honneur de m'écrire de leur main qu'ils font tous leurs efforts pour établir la plus grande tolérance dans leurs Etats ; ils poussent l'un et l'autre la bonté jusqu'à me dire que mes faibles écrits n'ont pas peu contribué à leur inspirer ces sentimens. Ma patrie ne va pas encore jusque-là ; mais la dernière aventure du bureau de Colonges prouve assez les progrès de la raison.

Tâchez de faire parvenir des *honnêtetés* à monsieur *le Riche* , et quelques *questions*.

Mille tendres amitiés.

(*) Libraire de Besançon, poursuivi juridiquement pour avoir vendu quelques ouvrages philosophiques.

1767.

L E T T R E L X V I I I.

A M. L I N G U E T,

Sur Montesquieu et Grotius.

15 de mars.

.

Je crois, comme vous, Monsieur, qu'il y a plus d'une inadvertance dans l'*Esprit des lois*. Très-peu de lecteurs font attentifs; on ne s'est point aperçu que presque toutes les citations de *Montesquieu* sont fausses. Il cite le prétendu *Testament du cardinal Richelieu*, et il lui fait dire, au chapitre VI, dans le livre III, que, s'il se trouve dans le peuple quelque malheureux honnête homme, il ne faut pas s'en servir. Ce *Testament*, qui d'ailleurs ne mérite pas la peine d'être cité, dit précisément le contraire; et ce n'est point au sixième, mais au quatrième chapitre.

Il fait dire à *Plutarque* que les femmes n'ont aucune part au véritable amour. Il ne songe pas que c'est un des interlocuteurs qui parle ainsi, et que ce grec, trop grec, est vivement réprimandé par le philosophe *Daphnéus*, pour lequel *Plutarque* décide. Ce dialogue est tout consacré à l'honneur des femmes; mais *Montesquieu* lisait superficiellement, et jugeait trop vite.

C'est

C'est la même négligence qui lui a fait dire que le grand-seigneur n'était point obligé par la loi de tenir sa parole ; que tout le bas commerce était infame chez les Grecs ; qu'il déplore l'aveuglement de *François I* qui rebuta *Christophe Colomb* qui lui proposait les Indes, &c. Vous remarquerez que *Colomb* avait découvert l'Amérique avant que *François I* fût né. — 1767.

La vivacité de son esprit lui fait dire au même endroit, livre IV, chapitre XIX, que le conseil d'Espagne eut tort de défendre l'emploi de l'or en dorure : Un décret pareil, dit-il, ferait semblable à celui que feraient les Etats d'Hollande, s'ils défendaient la cannelle. Il ne fait pas réflexion que les Espagnols n'avaient point de manufactures, qu'ils auraient été obligés d'acheter les étoffes et les galons des étrangers, et que les Hollandais ne pouvaient acheter ailleurs que chez eux-mêmes la cannelle qui croît dans leurs domaines.

Presque tous les exemples qu'il apporte sont tirés des peuples inconnus du fond de l'Asie, sur la foi de quelques voyageurs mal instruits ou menteurs.

Il affirme qu'il n'y a de fleuve navigable en Perse que le Cyrus : il oublie le Tigre, l'Euphrate, l'Oxus, l'Araxe et le Phase, l'Indus même qui a coulé long-temps sous les lois des rois de Perse. *Chardin* nous assure, dans son troisième tome, que le fleuve Zenderouth, qui traverse Ispahan, est aussi large que la Seine à Paris, et qu'il submerge souvent des maisons sur les quais de la ville.

Malheureusement le système de l'*Esprit des lois* a pour fondement une antithèse qui se trouve fautive.

— 1767. Il dit que les monarchies sont établies sur l'honneur, et les républiques sur la vertu; et, pour soutenir ce prétendu bon mot : La nature de l'honneur (dit-il, livre III, chapitre VII) est de demander des préférences, des distinctions; l'honneur est donc, par la chose même, placé dans le gouvernement monarchique. Il devrait songer que, par la chose même, on brigait, dans la république romaine, la préture, le consulat, le triomphe, des couronnes et des statues.

J'ai pris la liberté de relever plusieurs méprises pareilles dans ce livre, d'ailleurs très-estimable. Je ne serai pas étonné que cet ouvrage célèbre vous paraisse plus rempli d'épigrammes que de raisonnemens solides; et cependant il y a tant d'esprit et de génie, qu'on le préférera toujours à *Grotius* et à *Puffendorf*. Leur malheur est d'être ennuyeux; ils sont plus pesans que graves.

- *Grotius*, contre lequel vous vous élevez avec tant de justice, a extorqué de son temps une réputation qu'il était bien loin de mériter. Son *Traité de la religion chrétienne* n'est pas estimé des vrais savans. C'est là qu'il dit, au chapitre XXII de son premier livre, que l'embrasement de l'univers est annoncé dans *Hystaspe* et dans les sibylles. Il ajoute à ces témoignages ceux d'*Ovide* et de *Lucaïn*; il cite *Lycophron* pour prouver l'histoire de *Jonas*.

Si vous voulez juger du caractère de l'esprit de *Grotius*, lisez sa harangue à la reine *Anne* d'Autriche, sur sa grossesse. Il la compare à la juive *Anne* qui eut des enfans étant vieille; il dit que les dauphins, en faisant des gambades sur l'eau, annoncent la fin

des tempêtes, et que, par la même raison, le petit dauphin qui remue dans son ventre annonce la fin des troubles du royaume. 1767.

Je vous citerais cent exemples de cette éloquence de collège, dans *Grotius* qu'on a tant admiré. Il faut du temps pour apprécier les livres, et pour fixer les réputations.

Ne craignez pas que le bas peuple lise jamais *Grotius* et *Puffendorf*; il n'aime pas à s'ennuyer. Il lirait plutôt (s'il le pouvait) quelques chapitres de *l'Esprit des lois*, qui sont à portée de tous les esprits, parce qu'ils sont très-naturels et très-agréables. Mais distinguons, dans ce que vous appelez peuple, les professions qui exigent une éducation honnête, et celles qui ne demandent que le travail des bras et une fatigue de tous les jours. Cette dernière classe est la plus nombreuse. Celle-là, pour tout délassement, et pour tout plaisir, n'ira jamais qu'à la grand'messe et au cabaret, parce qu'on y chante et qu'elle y chante elle-même; mais, pour les artisans plus relevés, qui sont forcés par leurs professions mêmes à réfléchir beaucoup, à perfectionner leur goût, à étendre leurs lumières, ceux-là commencent à lire dans toute l'Europe. Vous ne connaissez guère à Paris les Suisses que par ceux qui sont aux portes des grands seigneurs, ou par ceux à qui *Molière* fait parler un patois inintelligible, dans quelques farces; mais les Parisiens seraient étonnés s'ils voyaient, dans plusieurs villes de Suisse, et surtout dans Genève, presque tous ceux qui sont employés aux manufactures passer à lire le temps qui ne peut être consacré au travail. Non, Monsieur, tout n'est point perdu

— 1767: quand on met le peuple en état de s'apercevoir qu'il a un esprit. Tout est perdu, au contraire, quand on le traite comme une troupe de taureaux; car tôt ou tard ils vous frappent de leurs cornes. Croyez-vous que le peuple ait lu et raisonné dans les guerres civiles de la rose rouge et de la rose blanche en Angleterre, dans celle qui fit périr *Charles I* sur un échafaud, dans les horreurs des *Armagnacs* et des *Bourguignons*, dans celles même de la ligue? Le peuple, ignorant et féroce, était mené par quelques docteurs fanatiques qui criaient: Tuez tout, au nom de DIEU. Je défierais aujourd'hui *Cromwel* de bouleverser l'Angleterre par son galimatias d'énergumène, *Jean de Leyde* de se faire roi de *Münster*, et le cardinal de *Retz* de faire des barricades à Paris. Enfin, Monsieur, ce n'est pas à vous d'empêcher les hommes de lire, vous y perdriez trop, &c.

L E T T R E L X I X.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 16 de mars.

VOTRE lettre du 2 de mars, Monseigneur, m'étonne et m'afflige infiniment. Mon attachement pour vous, mon respect pour votre maison, et toutes les bien-séances réunies ne me permirent pas de vous envoyer une pièce de théâtre le jour que j'apprenais la mort de madame la duchesse de *Fronsac*. Je vous écrivis, et vous demandai vos ordres. Voici la pièce que je

vous envoie. Il se fera passé un temps assez considérable pour que votre affliction vous laisse la liberté de gratifier votre troupe de cette nouveauté , et que vous puissiez même l'honorer de votre présence. — 1767.

M. de *Thibouville* va faire jouer à Paris les *Scythes*; c'est une obligation que je lui ai ; car c'est une peine très-grande et souvent désagréable que de conduire des acteurs.

J'ai chez moi actuellement M. de *la Harpe* et sa femme. Vous n'ignorez pas que M. de *la Harpe* est un homme de très-grand mérite , qui vient de remporter deux prix à notre académie , par deux ouvrages excellens. Il récite les vers comme il les fait ; c'est le meilleur acteur qu'il y ait aujourd'hui en France. Il est un peu petit , mais sa femme est grande. Elle joue comme mademoiselle *Clairon* , à cela près qu'elle est beaucoup plus attendrissante. Je souhaite que la pièce soit jouée à Paris et à Bordeaux comme elle l'est à Ferney.

La petite *Durancy* est mon clerc. Elle vint, il y a dix ans , à Genève ; c'était un enfant. Je lui promis de lui donner un rôle , si jamais elle entrait à Paris à la comédie ; elle me fit même , par plaisanterie , signer cet engagement. Il est devenu sérieux , et il a fallu le remplir. Je lui ai donné le rôle d'*Obéide*. Je ne connais point mademoiselle *Dubois* ; je ne savais pas même quelle sorte d'emploi elle avait à la comédie. Vous savez qu'il y a près de vingt ans que les *Frérons* me chassèrent de Paris où je ne retournerai jamais. Vous savez aussi que les pièces de théâtre font mon amusement ; j'en fais présent aux comédiens , et je ne dois attendre d'eux que des remercimens , et

— non des tracasseries. C'était même pour arrêter toutes
 1767. les querelles de ce tripot, que j'avais fait imprimer la pièce que je ne comptais pas livrer au théâtre, ainsi que je le dis dans la préface. Enfin, la voici avec tous les changemens que j'ai faits depuis, et avec les directions, en marge, pour l'intelligence de la pièce, et pour gouverner le jeu des acteurs. Je ne fais si vous ferez en état de vous en amuser, mais vous le ferez toujours de la protéger.

Ces petites fêtes font l'agrément de ma vieillesse. Je vous envoie la pièce dans un autre paquet, et j'annonce sur l'enveloppe le titre du livre, afin qu'il puisse servir de passe-port.

Je me doutais bien que *Gallien* qui, dans ma tragédie, joue le rôle du jeune scythe, ne jouerait pas dans votre réponse celui d'un futur inspecteur des toiles; mais vous êtes assez puissant pour lui procurer autre chose. L'histoire et la bibliographie font son fait; mais on risque avec cela de mourir de faim, si on n'a pas quelque chose d'ailleurs. Il attend tout de vos bontés. Il travaille toujours beaucoup, et il a déjà plusieurs porte-feuilles remplis de bons matériaux sur le Dauphiné où il voudrait bien aller faire un tour, pour voir les parens près Grenoble qui n'est pas loin d'ici.

Comme il se connaît en livres rares, il en a acheté un petit nombre de ce genre, et que vous n'avez pas. Il veut vous les offrir; mais, comme ce sont de ces livres sur lesquels on n'entend pas raillerie en France, je ne suis point d'avis qu'il vous les envoie; il y aurait du danger, et les conséquences en pourraient être fâcheuses: il vaut mieux qu'il les garde jusqu'à ce.

que vous m'avez fait connaître vos ordres sur ces deux derniers articles.

 1767.

Agréez , Monseigneur , les sentimens inaltérables du respect et de l'attachement que je conserverai pour vous jusqu'au dernier moment de ma vie. V.

L E T T R E L X X.

A M. D E C H A B A N O N.

16 de mars.

NON-SEULEMENT je corromps la jeunesse , mon cher et jeune confrère , mais la vieillesse ne m'empêche point de donner de mauvais exemples. Je suis honteux de faire des tragédies à mon âge. Je vous réponds un peu tard , parce que j'ai passé mon temps à soutenir la guerre contre mes anges. Je suis quelquefois très-docile , et quelquefois très-opiniâtre. Je souhaite que vous n'avez pas été trop docile en changeant votre plan ; vous aurez sans doute senti que le nouveau servira mieux votre génie : c'est toujours le plan qui nous échauffe le plus que l'on doit choisir. Celui que j'avais imaginé pour mes pauvres Scythes m'animait , et celui qu'on me proposait me glaçait. J'ai travaillé pour mes Suisses et pour moi ; la pièce nous a amusés à Ferney , et c'est tout ce que je voulais ; car , en cultivant son jardin , il faut aussi ne pas oublier son théâtre.

Nous avons suspendu nos plaisirs sur la nouvelle du triste état où était madame la dauphine ; nous

— sommes bons français, quoique nous ne soyons que
1767. des fuyes.

M. de *la Borde* m'avait recommandé de l'informer de tout ce qu'on me manderait sur son Pêché originel. Je n'eus d'abord que des choses très-flatteuses à lui faire savoir; mais depuis il m'est revenu qu'on faisait des critiques, et que l'on trouvait quelques endroits faibles; je m'en rapporte à vous: il y a bien de l'arbitraire dans la musique; les oreilles que *Cicéron* appelle superbes sont fort capricieuses. Il n'en est pas ainsi du cœur, c'est un juge infailible; et, quand il est ému dans une tragédie, toutes les critiques n'ont qu'à se taire.

Mon petit *la Harpe* a fait une réponse à l'abbé de *Rancé*. Cet abbé de *Rancé* avait écrit ce qu'on appelle, je ne sais pourquoi, une héroïde à ses moines: M. de *la Harpe* fait répondre un moine qui assurément vaut mieux que l'abbé. C'est un des meilleurs ouvrages que j'aye vus; il faudrait qu'il fût entre les mains de tous les novices, il n'y aurait plus de profès. Jamais on n'a mieux peint l'horreur de la vie monacale.

J'ignore encore si la folle sorbonne a condamné le sage *Bélisaire*. De quoi se mêle-t-elle?

Si vous avez l'*Histoire de la philosophie* par *Deslandes*, vous y verrez, tome III, page 299: La faculté de théologie est le corps le plus méprisable qui soit dans le royaume. Je serais bien fâché de penser comme M. *Deslandes*, à Dieu ne plaise; personne ne respecte plus que moi la sacrée faculté; mais je vous aime encore davantage. V.

L E T T R E L X X I.

1767.

A M. LE COMTE DE BOISGELIN,

MAITRE DE LA GARDE-ROBE DU ROI.

A Ferney , Mars.

C E que vous m'avez envoyé, Monsieur, m'a mortellement ennuyé. Voilà tout ce que je peux vous en dire : je n'aime pas les phrases. Vous avez un frère qui m'a accoutumé au bon.

On m'a parlé d'un homme de Nancy qu'on dit fouré à la bastille, sur la dénonciation d'un jésuite ; il s'appelle, je crois, *le Clerc* : il avait la protection de madame la marquise de *Boufflers*, votre belle-mère, si on ne m'a pas trompé. En ce cas, je présume que vous daignerez agir tous deux en sa faveur. Rien ne rafraîchit le sang comme de secourir les malheureux.

J'étais impotent et aveugle quand madame de *Boufflers* a passé par Lyon. Je suis encore à peu près dans le même état ; je ne vaux rien des pieds jusqu'à la tête ; et à l'égard de ma pauvre ame, elle est extrêmement sensible à votre souvenir et à vos bontés dont je vous demande la continuation avec la sensibilité la plus respectueuse.

1767.

L E T T R E L X X I I.

A M. MARMONTEL.

16 de mars.

JE prie le secrétaire de *Bélisaire* de dire à madame *Geoffrin* que j'avais bien raison de n'être point surpris du billet du roi de Pologne. Il vient de m'écrire sur la tolérance une lettre dans le goût et dans le style de *Trajan* ou de *Julien* (*). Il faudrait la graver dans les écoles de sorbonne, et y graver surtout ce grand mot de l'impératrice de Russie : *Malheur aux persécuteurs !*

Mon cher confrère, un grand siècle se forme dans le Nord, un pauvre siècle déshonore la France. Cependant l'Europe parle notre langue. A qui en a-t-on l'obligation ? à ceux qui écrivent comme vous, à ceux qu'on persécute. *Non lasciar la magnanima impressa.*

L E T T R E L X X I I I.

A M. DAMILAVILLE.

18 de mars.

VOICI, mon cher ami, une réponse à M. de *Beaumont*. Son mémoire réussit beaucoup. S'il avait conservé ce bel épiphonème : *Vous n'avez point*

(*) Voyez à la fin de la correspondance de l'impératrice de Russie, les lettres des souverains, &c.

d'enfans ! il aurait réussi davantage ; mais, tel qu'il est, il inspire la conviction. 1767.

Voici la réponse tout ouverte que je vous envoie pour M. *Linguet*.

Et voici une réponse d'un moine à une héroïde de l'abbé de *Rancé*. Le moine vaut mieux que l'abbé. C'est, à mon gré, le meilleur ouvrage de M. de *la Harpe*. Faites-en faire tant de copies qu'il vous plaira, et ensuite ayez la bonté d'envoyer cet exemplaire, avec la lettre ci-jointe, à M. *Barthe* secrétaire de l'abbé de la *Trape*.

Je vous enverrai incessamment ce que M. *Lambert* demande. Nous avons suspendu à Ferney les représentations des *Scythes* ; nous ne prétendons pas nous réjouir, quand la cour est dans les alarmes ou dans le deuil. J'ignore le sort de madame la dauphine ; mais il ne peut être que funeste. Quoique nous ne soyons que des suisses, nous avons le cœur aussi français que les Parisiens.

Je voudrais que les sorboniqueurs, qui persécutent *Marmontel*, apprissent que l'impératrice de Russie, les rois de Danemarck, de Pologne, de Prusse, et la moitié des princes d'Allemagne, établissent hautement la liberté de conscience dans leurs États, et que cette liberté les enrichit. J'ai reçu du roi de Pologne une lettre qui ferait honneur à *Trajan*, pour le fond et pour le style.

Je vous embrasse ; aimez-moi comme je vous aime.

1767.

L E T T R E L X X I V.

A M. ELIE DE BEAUMONT, *avocat.*

A Ferney, le 18 de mars.

JE doute fort, mon cher *Cicéron*, que le conseil de Berne ajoute rien à la modique pension qu'il fait aux *Sirven*; c'est beaucoup s'il la continue. M. *Seigneux de Correvon*, à qui vous écrivez, ne peut nous être d'aucun secours; il n'a que sa bonne volonté.

Je sens bien que la réconciliation du premier président avec le parlement de Toulouse peut nous être défavorable; mais j'espère que le conseil ne voudra pas se relâcher sur le droit qu'il a de prononcer des évocations que la voix publique demande, et que l'équité exige. Les conseillers d'Etat et les maîtres des requêtes paraissent penser unanimement sur cette affaire. Votre mémoire vous fait beaucoup d'honneur; il a consolé ce pauvre *Sirven*. Je vous l'enverrai dès que le tribunal qui doit le juger sera nommé. Cinq années de désespoir ont un peu affaibli sa tête; il ne répondra peut-être qu'en pleurant; mais, après votre mémoire, je ne fais rien de plus éloquent que des pleurs.

M. *Seigneux de Correvon* voulait l'engager à faire travailler M. *Loyseau*; vous pensez bien qu'il n'en fera rien. J'imagine que rien ne sera décidé qu'après Pâques. J'exécuterai tous vos ordres ponctuellement, et au moment que vous prescrirez.

Bien des respects à madame de Canon.

A M. LE MARQUIS D'ARGENCE DE DIRAC.

si de mara.

IL est arrivé, Monsieur, bien des événemens qui nous obligent de différer. L'affaire des *Sirven*, qui commence à faire un grand bruit à Paris, et qui va être jugée au conseil du roi, m'occupe à présent tout entier, et ne me permet pas une diversion qui pourrait lui nuire. Beaucoup d'autres considérations me persuadent qu'il faut attendre encore quelque temps. M. *Boursier* doit vous envoyer incessamment trois ou quatre petits paquets du *Coladon* que vous aimez tant; vous pourrez en donner une boîte à M. le chevalier de *Châtelux*, s'il est dans vos cantons. Les affaires de Genève sont toujours dans la même situation, et elles y feront encore probablement longtemps. Plus de communication entre la France et le territoire de Genève, plus de voitures ni de Lyon, ni de Dijon; nous sommes enfermés comme dans une ville assiégée.

M. le duc de *Choiseul* a eu pour moi les plus grandes bontés, mais je n'en souffre pas moins; je suis toujours très-languissant, mon âge avance, ma force diminue; mais mon attachement pour vous ne diminuera jamais.

1767.

L E T T R E L X X V I.

A M. D E C H A B A N O N.

21 de mars.

SI vous êtes sage, mon cher confrère, vous attendrez la fin d'avril pour revenir dans votre couvent. Nous espérons que la communication avec Lyon et la Bourgogne sera r'ouverte dans ce temps-là, ou du moins au commencement de mai. Je ne fais si vous savez que nous sommes entourés de troupes et de misère. Nous aurons encore des neiges sur nos montagnes pendant plus d'un mois; les désastres nous environnent, et les secours nous manquent. Je suis obligé en conscience de vous en avertir, afin que, si vous nous faites le plaisir de venir plutôt, vous ne soyez pas étonné de souffrir comme nous. Je crois même qu'il vous faudra un passe-port de M. le duc de Choiseul.

Je n'aime point du tout cette guerre, toute ridicule qu'elle est. Je me ferais retiré à Lyon, si je n'avais pas eu trop de monde à transporter.

On joue actuellement les Scythes à Genève et à Lyon; on va les jouer à Paris, dès que les spectacles se r'ouvriront. Les méchants m'attribuent tant d'ouvrages hétérodoxes, que j'ai voulu leur faire voir que je ne faisais que de mauvaises tragédies. J'ai prouvé par-là mon alibi; j'ai fait comme *Alcibiade* qui fit couper la queue à son chien, afin qu'on ne l'accusât pas d'autres sottises. Les Scythes pourront être sifflés

par les Velches , mais j'aime mieux être fiffé par le
parterre , que d'être calomnié par les cagots. 1767.

Mes respects à *Eudoxie* ou *Eudocie* , et à monsieur
son père que j'aime de tout mon cœur. V.

L E T T R E L X X V I I.

A M. LE MARQUIS DE VILLEVIEILLE.

23 de mars.

IL est vrai que le diable est déchaîné. Votre confiseur
est devenu martyr pour des confitures qui ne sont pas
à mi-sucré. Il faut espérer que madame de *Boufflers*
abrégera le temps de ses souffrances. Je prendrai
toutes les mesures possibles pour recevoir le présent
de M. de *Montcomble* , malgré l'interruption de tout
commerce avec Lyon.

Je vous demande en grâce de me ménager toujours
les bontés de M. de *Clausonet*. Voici une plaisanterie
qui pourra vous réjouir , vous et M. *Duché*.

Adieu , Monsieur ; je vous aime trop pour faire
avec vous la moindre cérémonie.

L E T T R E L X X V I I I.

A M. D O R A T.

Du 23 de mars.

JE réponds , Monsieur , à votre lettre du 17 de
mars , et je vous demande en grâce qu'après ce der-
nier éclaircissement il ne soit plus jamais question
entre nous d'une affaire si désagréable.

— 1767. Tout ce que j'ai mandé à M. le chevalier de *Pezai* est dans la plus exacte vérité. Il est très-vrai que je n'ai jamais montré à personne ni vos lettres, ni vos premiers vers imprimés, ni vos seconds manuscrits.

Il est très-vrai que madame *Denis*, ayant appris de Paris l'effet dangereux que pouvait faire l'*Avis* imprimé chez *Forri*, me demanda, en présence de M. de *la Harpe*, ce que c'était que cette triste aventure. J'avais la pièce, et je ne la communiquai pas; je dis que vous aviez tout réparé, que je vous croyais un très-bon cœur, que vous m'aviez écrit une lettre pleine de candeur, que vous étiez, de toute façon, au-dessus de la jalousie qui est le vice des esprits médiocres. Je citai un endroit de votre lettre, très-bien écrit, et qui m'avait fait impression. Si M. de *la Harpe* a fait quelque usage de cette seule confidence, je l'ignore entièrement. Je viens de lui en parler; il m'a dit qu'il était très-affligé d'avoir eu sujet de se plaindre de vous. Je vous prie de considérer que c'est un jeune homme qui a autant de talens que peu de fortune. Il a une femme et des enfans. Qui pourra seconder ses talens, sinon des gens de lettres aussi capables d'en juger que vous? Nous sommes dans un temps où la littérature n'est que trop persécutée; elle le serait certainement moins, si ceux qui la cultivent étaient unis.

Il faut tout oublier, Monsieur, et ne se souvenir que du besoin que nous avons de nous soutenir les uns les autres. Nous avons tous la même façon de penser; faudra-t-il que nous soyons la victime de ceux qui ne pensent point, ou qui pensent mal?

Ce qui est encore malheureusement très-vrai, c'est
que,

que , lorsque votre *Avis* parut , lorsqu'on eut la cruauté d'y trop remarquer l'injustice publique faite, par nos ennemis communs , à certains ouvrages , j'avais , dans ce temps-là même , une affaire très-sérieuse , et la calomnie me poursuivait vivement. 1767.

Je ne vous dissimulai pas combien il était dangereux pour moi d'être confondu avec *Rousseau* convaincu , aux yeux de M. le duc de *Choiseul* , et même à ceux du roi , des manœuvres les plus criminelles. Je pousserai même la franchise avec vous , jusqu'à vous avouer que je venais de recevoir des reproches de M. le duc de *Choiseul* sur les affaires qui concernaient ce genevois. Vous voyez que vous aviez fait beaucoup plus de mal que vous ne pensiez en faire.

N'en parlons plus ; j'ai tout oublié pour jamais , et je ne suis sensible qu'à votre mérite et à vos politesses. Je veux que M. le chevalier de *Pezai* en soit le garant. Tout ce que j'oserais exiger d'un homme aussi bien né que vous l'êtes , ce serait de sentir combien votre supériorité doit vous écarter de tout commerce avec *Fréron*. Ni ses mœurs , ni ses talens ne doivent le mettre à portée de vous compter parmi ceux qui le tolèrent.

Ceux qui , comme vous , Monsieur , ont tant de droits de prétendre à l'estime du public , ne sont pas faits pour soutenir ceux qui en sont l'exécration.

1767.

L E T T R E L X X I X.

A M. D A M I L A V I L L E.

27 de mars.

JE ne fais comment les paquets que vous m'avez adressés me parviendront. Il n'y a plus de voitures de Lyon à Genève ; et , malgré toutes les bontés de M. le duc de *Choiseul* , nous ferons dans l'état le plus gênant et le plus désagréable , jusqu'à ce que l'on ait fait un nouveau chemin. Nous ne pouvions même faire venir des étoffes de Lyon que par le courier. Un commis du bureau de Colonges , aussi insolent que fripon , nous a saisi nos étoffes ; ainsi je ne vois pas comment les cinquante mémoires de M. de *Beaumont* , en faveur des *Sirven* , me parviendront. Nous souffrons infiniment des mesures qu'on a prises très-justement contre Genève ; nous payons les fautes de cette ville. Il est bon d'être philosophe , mais il est triste d'être toujours obligé de se servir de sa philosophie.

Je reçois dans ce moment votre lettre du 21. M. *Boursier* assure qu'il vous a dépêché , par Lyon , à M. de *Courteille* , les instrumens de mathématiques de M. *Lambertad*. Il est très-vraisemblable qu'on ne quittera point l'affaire de la Cayenne pour celle d'un particulier : nous sommes résignés à tout.

L'aventure de madame *Lejeune* a du moins produit un grand bien. On lui a saisi deux cents exemplaires du dernier livre de feu M. *Boulanger*. Je viens de

lire ce livre abominable , pour la troisième fois : je sens combien il est dangereux. Il détruirait absolument le pouvoir des ecclésiastiques , avec tous les mystères de notre sainte religion. L'auteur ne veut que de la vertu et de la probité , qui sont si mal-aisées à rencontrer , et qui ne suffisent pas. — 1767.

Vous aurez bientôt une lettre ostensible , sur les *Sirven* , qui peut-être fera imprimable , supposé qu'il soit permis d'imprimer des choses utiles. On joue actuellement les Scythes à Lausanne , à Genève , à Lyon , à Bordeaux , et probablement à Paris. J'aime assez les choses dont personne ne s'est encore avisé ; mais je crains que Paris ne soit plus difficile que les provinces.

Adieu , mon cher ami ; je vous embrasse. E. L.


L E T T R E L X X X.

A M. ***, avocat à Besançon ,

Ecrit sous le nom d'un membre du conseil de Zurich en Suisse.

Mars.

Nous nous intéressons beaucoup , Monsieur , dans notre république , à la triste aventure du sieur *Fantet*. Il était presque le seul dont nous tirassions les livres qui ont illustré votre patrie , et qui forment l'esprit et les mœurs de notre jeunesse. Nous devons à *Fantet*

— 1767. les œuvres  chancelier d'Aguesseau et du président de Thou. C'est lui seul qui nous a fait connaître les *Essais de morale de Nicole*, les *Oraisons funèbres de Bossuet*, les *Sermons de Massillon* et ceux de Bourdaloue, ouvrages propres à toutes les religions ; nous lui devons l'*Esprit des lois* qui est encore un de ces livres qui peuvent instruire toutes les nations de l'Europe.

Je fais, en mon particulier, que le sieur *Fantet* joint à l'utilité de sa profession une probité qui doit le rendre cher à tous les honnêtes gens, et qu'il a employé au soulagement de ses parens le peu qu'il a pu gagner par une louable industrie.

Je ne suis point surpris qu'une cabale jalouse ait voulu le perdre. Je vois que votre parlement ne connaît que la justice, qu'il n'a acception de personne, et que, dans toute cette affaire, il n'a consulté que la raison et la loi. Il a voulu et il a dû examiner par lui-même si, dans la multitude des livres dont *Fantet* fait commerce, il ne s'en trouverait pas quelques-uns de dangereux, et qu'on ne doit pas mettre entre les mains de la jeunesse ; c'est une affaire de police, une précaution très-sage des magistrats.

Quand on leur a proposé de jeter ce que vous appelez des monitoires, nous voyons qu'ils se sont conduits avec la même équité et la même impartialité, en refusant d'accorder cette procédure extraordinaire. Elle n'est faite que pour les grands crimes ; elle est inconnue chez tous les peuples qui concilient la sévérité des lois avec la liberté du citoyen ; elle ne sert qu'à répandre le trouble dans les consciences, et l'alarme dans les familles. C'est une Inquisition réelle qui invite tous les citoyens à faire le métier

infame de délateur ; c'est une arme sacrée qu'on met entre les mains de l'envie et de la calomnie , pour frapper l'innocent en sûreté de conscience. Elle expose toutes les personnes faibles à se déshonorer , sous prétexte d'un motif de religion ; elle est , en cette occasion , contraire à toutes les lois , puisqu'elle a pour but la réparation d'un délit , et que l'objet de ce monitoire serait d'établir un délit , lorsqu'il n'y en a point.

Un monitoire , en ce cas , serait un ordre de chercher , au nom de DIEU , à perdre un citoyen ; ce serait insulter à la fois la loi et la religion , et les rendre toutes deux complices d'un crime infiniment plus grand que celui qu'on impute au sieur *Fantet*. Un monitoire , en un mot , est une espèce de proscription. Cette manière de procéder serait ici d'autant plus injuste que , de vos prêtres qui avaient accusé *Fantet* , les uns ont été confondus à la confrontation , les autres se sont rétractés. Un monitoire alors n'eût été qu'une permission accordée aux calomniateurs de chercher à calomnier encore , et d'employer la confession pour se venger. Voyez quel effet horrible ont produit les monitoires contre les *Calas* et les *Sirven* !

Votre parlement , en rejetant une voie si odieuse , et en procédant contre *Fantet* , avec toute la sévérité de la loi , a rempli tous les devoirs de la justice qui doit rechercher les coupables , et ne pas souhaiter qu'il y ait des coupables. Cette conduite lui attire les bénédictions de toutes les provinces voisines.

J'ai interrompu cette lettre , Monsieur , pour lire en public les remontrances que votre parlement fait au roi sur cette affaire. Nous les regardons comme un

—
 • 1767. monument d'équité et de sagesse , digne du corps qui les a rédigées , et du roi à qui elles sont adressées. Il nous semble que votre patrie sera toujours heureuse , quand vos souverains continueront de prêter une oreille attentive à ceux qui , en parlant pour le bien public , ne peuvent avoir d'autre intérêt que ce bien public même dont ils sont les ministres.

J'ai l'honneur d'être bien respectueusement, Monsieur , votre , &c. D.....

du conseil des deux cents.

P. S. Nous avons admiré le factum en faveur de *Fantet*. Voilà , Monsieur , le triomphe des avocats : faire servir l'éloquence à protéger , sans intérêt , l'innocent ; couvrir de honte les délateurs ; inspirer une juste horreur de ces cabales pernicieuses qui n'ont de religion que pour haïr et pour nuire , qui font des choses sacrées l'instrument de leurs passions : c'est-là , sans doute , le plus beau des ministères. C'est ainsi que M. de *Beaumont* défend à Paris l'innocence des *Sirven* , après avoir si glorieusement combattu pour les *Calas*. De tels avocats méritent les couronnes qu'on donnait à ceux qui avaient sauvé des citoyens dans les batailles. Mais que méritent ceux qui les oppriment ?

L E T T R E L X X X I.

1767.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

1 d'avril, et ce n'est pas un poisson d'avril.

JE reçois, mon cher ange, votre lettre du 26 de mars. Vous n'avez donc pas reçu mes dernières? vous n'avez donc pas touché les Quarante écus (*) que je vous ai envoyés par M. le duc de *Praslin*, ou bien vous n'avez pas été content de cette somme? Il est pourtant très-vrai que nous n'avons pas davantage à dépenser, l'un portant l'autre. Voilà à quoi se réduit tout le fracas de Paris et de Londres. Serait-il possible que ma dernière lettre adressée à Lyon ne vous fût pas parvenue? Je vous y rendais compte de mes arrangemens avec madame *Denis*, et ce compte était conforme à ce que j'écris à M. de *Thibouville*. Ma lettre est pour vous et pour lui. Mandez-moi, je vous en conjure, si vous avez reçu cette lettre qui doit être timbrée de Lyon; cela est de la plus grande importance; car, si elle ne vous a pas été rendue, c'est une preuve que mon correspondant est au moins très-négligent. Je vous disais que j'étais dans les bonnes grâces de M. *Janet*, et je vous le prouve, puisque c'est lui qui vous envoie ma lettre et la Princesse de Babylone.

Vous me demandez pourquoi j'ai chez moi un jésuite? je voudrais en avoir deux; et, si on me fâche,

(*) Le roman intitulé l'Homme aux quarante écus.

1767. je me ferai communier par eux deux fois par jour. Je ne veux point être martyr à mon âge. J'ai beau travailler sans relâche au Siècle de *Louis XIV*, j'ai beau voyager avec une Princesse de Babylone, m'amuser à des tragédies et des comédies, être agriculteur et maçon, on s'obstine à m'imputer toutes les nouveautés dangereuses qui paraissent. Il y a un baron d'*Holbac* à Paris, qui fait venir toutes les brochures imprimées à Amsterdam chez *Marc-Michel Rey*. Ce libraire, qui est celui de *Jean-Jacques*, les met probablement sous mon nom. Il est physiquement impossible que j'aye pu suffire à composer toutes ces rapsodies ; n'importe, on me les attribue pour les vendre.

J'ai lu la relation dont vous me parlez ; elle n'est point du tout sage et modérée, comme on vous l'a dit ; elle me paraît très-outrageante pour les juges. Jugez donc, mon cher ange, quel doit être mon état ; calomnié continuellement, pouvant être condamné sans être entendu, je passe mes derniers jours dans une crainte trop fondée. Cinquante ans de travaux ne m'ont fait que cinquante ennemis de plus, et je suis toujours prêt à aller chercher ailleurs, non pas le repos, mais la sécurité. Si la nature ne m'avait pas donné deux antidotes excellens, l'amour du travail et la gaieté, il y a long-temps que je ferais mort de désespoir.

Dieu soit béni, puisque madame d'*Argental* se porte mieux. Je me recommande à ses bontés.

LETTRE LXXXII.

1767.

A M. DAMILAVILLE.

3 d'avril.

MON cher ami, je suis actuellement séparé du reste du monde. Nous ne savons plus de quel côté nous tourner pour faire venir les choses les plus nécessaires à la vie, et je mets les bons livres parmi les choses absolument nécessaires.

Je me fais bien bon gré de vous avoir envoyé ma lettre pour M. *Linguet*. Je le croyais de vos amis intimes, puisqu'il m'envoyait son livre par vous, et que M. *Thiriot* me l'avait vanté comme un des meilleurs ouvrages qu'on eût vus depuis long-temps. Je n'ai pas plus reçu le livre que les autres ballots; mais je vous en crois sur ce que vous me dites. Il est bon de savoir à qui on a affaire. Vous vous êtes conduit très-sagement; je vous en loue, et je vous en remercie.

On m'a envoyé la lettre de l'abbé *Monduit*. Il me semble qu'elle n'est que plaisante, et qu'elle n'a aucune teinture d'impiété. L'auteur s'égaie peut-être un peu aux dépens de quelques docteurs de sorbonne, mais il paraît respecter beaucoup la religion; c'est, comme nous l'avons dit tant de fois ensemble, le premier devoir d'un bon sujet et d'un bon écrivain. Aussi je ne connais aucun philosophe qui ne soit excellent citoyen et excellent chrétien. Ils n'ont été calomniés que par des misérables qui ne sont ni l'un ni l'autre.

1767. Je ne fais point qui est M. de *la Férière*; mais il paraît que c'est un *Burrhus*. Je souhaite qu'il ne trouve point de *Narcisse*.

On m'avait déjà touché quelque chose de ce qu'on imputait à *Tronchin*. Je ne l'en ai jamais cru capable, quoiqu'il me fît l'injustice d'imaginer que je favorisais les représentans de Genève. Je suis bien loin de prendre aucun parti dans ces démêlés; je n'ai d'autre avis que celui dont le roi fera. Il faudrait que je fusse insensé pour me mêler d'une affaire pour laquelle le roi a nommé un plénipotentiaire. Je suis auprès de Genève, comme si j'en étais à cent lieues; et j'ai assez de mes propres chagrins, sans me mêler des tracasseries des autres. Je suis exactement le conseil de *Pythagore*: *Dans la tempête, adorez l'écho.*

Adieu, mon très-cher ami.

LETTRE LXXXIII.

A M. LE MARQUIS DE FLORIAN.

3 d'avril.

MON cher grand écuyer, parmi toutes mes détresses il y en a une qui m'afflige infiniment, et qui hâtera mon petit voyage à Montbeillard et ailleurs. Plusieurs personnes dans Paris accusent *Tronchin* d'avoir dit au roi qu'il n'était point mon ami, et qu'il ne pouvait pas l'être, et d'en avoir donné une raison très-ridicule, surtout dans la bouche d'un médecin. Je le crois fort incapable d'une telle indignité et d'une telle

extravagance. Ce qui a donné lieu à la calomnie, c'est que *Tronchin* a trop laissé voir, trop dit, trop répété que je prenais le parti des représentans, en quoi il s'est bien trompé. Je ne prends assurément aucun parti dans les tracasseries de Genève; et vous avez bien dû vous en apercevoir par la petite plaisanterie intitulée la Guerre genevoise, qu'on a dû vous communiquer de ma part.

Je n'ai d'autre avis sur ces querelles que celui dont le roi fera; et il ne m'appartient pas d'avoir une opinion quand le roi a nommé des plénipotentiaires. Je dois attendre qu'ils aient prononcé, et m'en rapporter entièrement au jugement de M. le duc de *Choiseul*.

Voilà à peu-près la vingtième niche qu'on me fait depuis trois mois dans mon désert.

Votre cidre n'arrivera pas et sera gâté. Il arrive la même chose à mon vin de Bourgogne. Vingt ballots envoyés de Paris, avec toutes les formalités requises, sont arrêtés, et DIEU sait quand ils pourront venir, et dans quel état ils viendront. J'aurais bien assurément l'honnêteté de vous envoyer des *honnêtetés*; mais on est si malhonnête, que je ne puis même vous procurer ce léger amusement.

Je viens d'écrire à *Morival*; et, dès que j'aurai sa réponse, j'agirai fortement auprès du prince dont il dépend. Ce prince m'écrit tous les quinze jours; il fait tout ce que je veux. Les choses, dans ce monde, prennent des faces bien différentes; tout ressemble à *Janus*; tout, avec le temps, a un double visage. Ce prince ne connaît point *Morival*, sans doute, mais il connaît très-bien son désastre. Il m'en a écrit plusieurs

— fois avec la plus violente indignation, et avec une
 1767. horreur presque égale à celle que je ressens encore. Il y a des monstres qui mériteraient d'être décimés.

Je ne fais si je vous ai mandé que je suis enchanté de la nouvelle calomnie répandue sur les *Calas*. Il est heureux que les dévots, qui persécutent cette famille et moi, soient reconnus pour des calomnieux. Ils font du bien sans le savoir; ils servent la cause des *Sirven*. Je recommande bien cette cause à mon cher grand Turc (*). Il y a des gens qui disent qu'on pourrait bien la renvoyer au parlement de Paris. Je compte alors sur la candeur, sur le zèle, sur la justesse d'esprit de mon gros goutteux que j'embrasse de tout mon cœur, aussi-bien que sa mère.

Vivez tous sainement et gaiement, il n'y a que cela de bon.

Nouvelles tracasseries encore de la part des commis, et point de justice; et je partirai, mais gardez-moi le secret; car je crains la rumeur publique. Je vous embrasse tous bien tendrement.

(*) M. l'abbé Mignot qui faisait alors une histoire des Turcs.

A M. CHARDON.

5 d'avril.

MONSIEUR,

IL paraît, par la lettre dont vous m'honorez, du 27 de mars, que vous avez vu des choses bien tristes dans les deux hémisphères. Si le pays d'Eldorado avait été cultivable, il y a grande apparence que l'amiral *Drack* s'en ferait emparé, ou que les Hollandais y auraient envoyé quelques colonies de Surinam. On a bien raison de dire de la France : *Non illi imperium pelagi* ; mais, si on ajoute, *Illa se jactet in aulâ*, ce ne fera pas *in aulâ tolofanâ*.

Je suis persuadé, Monsieur, que vous auriez couru toute l'Amérique, sans pouvoir trouver, chez les nations nommées sauvages, deux exemples consécutifs d'accusations de parricides, et surtout de parricides commis par amour de la religion. Vous auriez trouvé encore moins, chez des peuples qui n'ont qu'une raison simple et grossière, des pères de famille condamnés à la roue et à la corde, sur les indices les plus frivoles, et contre toutes les probabilités humaines.

Il faut que la raison languedochienne soit d'une autre espèce que celle des autres hommes. Notre jurisprudence a produit d'étranges scènes depuis quelques années ; elles font frémir le reste de l'Europe. Il est bien cruel que, depuis Moscou jusqu'au Rhin, on dise que, n'ayant su nous défendre ni

1767. sur mer ni sur terre , nous avons eu le courage de rouer l'innocent *Calas* , de pendre en effigie et de ruiner en réalité la famille *Sirven* , de disloquer dans les tortures le petit-fils d'un lieutenant général , un enfant de dix-neuf ans ; de lui couper la main et la langue , de jeter sa tête d'un côté , et son corps de l'autre , dans les flammes , pour avoir chanté deux chansons grivoises , et avoir passé devant une procession de capucins sans ôter son chapeau. Je voudrais que les gens qui sont si fiers et si rogues sur leurs pail- lers , voyageassent un peu dans l'Europe , qu'ils entendissent ce que l'on dit d'eux , qu'ils vissent au moins les lettres que des princes éclairés écrivent sur leur conduite ; ils rougiraient , et la France ne présenterait plus aux autres nations le spectacle inconcevable de l'atrocité fanatique qui règne d'un côté , et de la douceur , de la politesse , des grâces , de l'enjouement et de la philosophie indulgente qui règnent de l'autre , et tout cela dans une même ville , dans une ville sur laquelle toute l'Europe n'a les yeux que parce que les beaux arts y ont été cultivés ; car il est très-vrai que ce sont nos beaux arts seuls qui engagent les Russes et les Sarmates à parler notre langue. Ces arts , autrefois si bien cultivés en France , font que les autres nations nous pardonnent nos férociétés et nos folies.

Vous me paraissez trop philosophe , Monsieur , et vous me marquez trop de bonté , pour que je ne vous parle pas avec toute la vérité qui est dans mon cœur. Je vous plains infiniment de remuer , dans l'horrible château où vous allez tous les jours , le cloaque de nos malheurs. La brillante fonction de faire valoir

le code de la raison et de l'innocence des *Sirven*, sera plus consolante pour une ame comme la vôtre. Je suis bien sensiblement touché des dispositions où vous êtes de sacrifier votre temps, et même votre santé, pour rapporter et pour juger l'affaire des *Sirven*, dans le temps que vous êtes enfoncé dans le labyrinthe de la Cayenne. Nous vous supplions, *Sirven* et moi, de ne vous point gêner. Nous attendrons votre commodité avec une patience qui ne nous coûtera rien, et qui ne diminuera pas assurément notre reconnaissance. Que cette malheureuse famille soit justifiée à la Saint-Jean ou à la Pentecôte, il n'importe; elle jouit du moins de la liberté et du soleil, et l'intendant de la Cayenne n'en jouit pas. C'est au plus malheureux que vous donnez bien justement vos premiers soins; et je suis encore étonné que, dans la multitude de vos affaires, vous ayez trouvé le temps de m'écrire une lettre que j'ai relue plusieurs fois avec autant d'attendrissement que d'admiration. Pénétré de ces sentimens et d'un sincère respect, j'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre, &c.

L E T T R E L X X X V.

A M. D A M I L A V I L L E.

9 d'avril.

O N reçoit dans ce moment la nouvelle que l'étui de mathématiques est arrivé. Le quart de cercle que vous demandez ne sera pas sitôt prêt : vous savez que jamais les ouvriers de Genève n'ont été si profonds.

1767, politiques et si mauvais artisans. On se donne beaucoup, dans ce pays-là, le passe-temps de se tuer : voilà quatre suicides en six semaines : mais on n'accuse pas encore les pères de tuer leurs enfans ; il faut espérer que cette mode nous viendra de France.

L'aventure de la servante est heureuse. *Fréron* la contait en s'enivrant avec ses garçons empoisonneurs. Je vous l'ai déjà dit, nos ennemis amassent des charbons ardens sur leur tête. M. de *Lavaisse*, à qui je fais mille tendres complimens, fait la demeure de M. l'abbé *Sabathier* ; il faudra absolument le faire appeler en témoignage.

J'apprends qu'une horde de barbares a fait beau bruit aux Scythes ; ces gens-là ne respectent point la vieillesse.

Adieu, mon digne et vertueux ami ; souvenez-vous de ce que vous avez promis de donner à madame de *Florian*.

Embrassez bien pour moi le très-aimable *Lambertad*.

A U M E M E.

10 d'avril.

JE reçois, mon cher ami, votre lettre du 8. *Coqueley* a certainement approuvé les infamies de *Fréron* sur la famille *Calas*, j'en suis certain ; mais, pour ne pas compromettre M. de *Beaumont*, retranchons ce passage. Je crois que vous pouvez très-bien faire imprimer la lettre, par *Merlin*, avec l'addition que je vous envoie ; cette publication me paraît essentielle. Au reste, les Velches sont bien velches ; mais il faut
les

lés forcer à goûter le noble et le simple. Ils commen-
cent à n'aimer que les tours de passe-passe et les tours
de force. Le goût dégénère en tout genre ; c'est aux
Français à ramener les Velches. 1767.

On m'a envoyé de province une espèce de dialogue
entre l'auteur de *Bélisaire* et un moine. L'auteur a
trouvé dans S^t Paul qu'il ne faut pas damner *Marc-*
Aurèle. Il pourrait faire rougir la forbonne si les
corps rougissaient. *Ecr. l'inf.*

L E T T R E L X X X V I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

11 d'avril.

JE reçois deux lettres bien consolantes de mon-
sieur d'*Argental* et de M. de *Thibouville*, écrites du
2 d'avril. Ma réponse est qu'on s'encourage à retou-
cher son tableau, lorsqu'en général les connaisseurs
sont contents ; mais qu'on est très-découragé quand
les faux connaisseurs et les cabales décrivent l'ouvrage
à tort et à travers : alors on ne met de nouvelles
touches que d'une main tremblante, et le pinceau
tombe des mains.

Vous me faites bien du plaisir, mon cher ange,
de me dire que mademoiselle *Durancy* a saisi enfin
l'esprit de son rôle, et qu'elle a très-bien joué ; mais
je doute qu'elle ait pleuré, et c'était-là l'essentiel.
Madame de *la Harpe* pleure.

Je vais écrire à M. le maréchal de *Richelieu*, qui
ne fait que rire de toutes les choses qui sont très-

Corresp. générale.

Tome IX. K

— 1767. essentielles pour les amateurs des beaux arts , et je lui parlerai de mademoiselle *Durancy* comme je le dois. Mais vous avez à Paris M. le duc de *Duràs* qui a du goût et de la justice. Je suppose , mon cher ange , que vous avez raccommode la sottise de *Lacombe*. Vous me demandez pourquoi j'ai choisi ce libraire ; c'est qu'il avait rassemblé , il y a deux ans , avec beaucoup d'intelligence , quantité de choses éparées dans mes ouvrages , et qu'il en avait fait une espèce de poétique qui eut assez de succès.

Il m'écrivit des lettres fort spirituelles, Je ne savais pas qu'il fût lié avec *Fréron*. Il me semble qu'il en a agi comme les Suisses qui servaient tantôt la France, et tantôt la maison d'Autriche. Enfin , il me fallait un libraire , et j'ai préféré un homme d'esprit à un sot.

Il faut vous dire encore que , lorsque je lui envoyai la pièce à imprimer , mon seul but était de faire connaître aux méchans , et à ceux qui écoutent les méchans , qu'un homme occupé d'une tragédie ne pouvait l'être de toutes les brochures qu'on m'attribuait. Vous savez bien que je voulais prouver mon alibi.

A présent que je suis un peu plus tranquille et un peu plus rassuré contre la rage des Velches, j'ai revu les *Scythes* avec des yeux plus éclairés , et j'y ai fait des changemens assez importants. Je crois que la meilleure façon de vous faire tenir toutes ces corrections éparées , est de les rassembler dans le volume même ; j'y ferai mettre des cartons bien propres , afin de ménager vos yeux.

J'attends l'édition de *Lacombe* , pour vous renvoyer deux exemplaires bien corrigés. Mais croirez-vous

bien que je n'ai pas cette édition encore ? La communication interrompue entre Lyon et mon petit pays me prive de tous les secours. J'ai vingt ballots à Lyon qui ne m'arriveront probablement que dans trois mois. Je ne fais pas pourquoi je ris de la guerre de Genève ; car elle me gêne infiniment , et me rend l'habitation que j'ai bâtie insupportable.

Si je ne puis avoir l'édition de *Lacombe* , je me servirai de celle des *Cramer* , quoiqu'elle soit déjà chargée de corrections qui font peine à la vue.

Quand vous aurez la pièce en état , je vous demanderai en grâce qu'on la joue deux fois après Pâques , en attendant Fontainebleau. Une fois même me suffirait pour juger enfin de la disposition des esprits qu'on ne peut connaître que quand ils sont calmés.

Peut-être le rôle d'*Athamare* n'est pas trop fait pour *le Kain*. Il faudrait un jeune homme beau , bien fait , passionné , pleurant tantôt d'attendrissement et tantôt de colère , n'ayant que des paroles de feu à la bouche , dans sa scène avec *Obéide* au troisième acte ; point de lenteur , point de gestes compassés.

Il faudrait d'autres vieillards que d'*Auberval* , il faudrait d'autres confidens ; mais le spectacle de Paris , le seul spectacle qui lui fasse honneur dans l'Europe , est tombé dans la plus honteuse décadence , et je vous avoue que je ne crois pas qu'il se relève.

M. de *la Harpe* était le seul qui pût le soutenir ; le mauvais goût et les mauvaises intentions l'effraient. Il n'a rien , il n'a été que persécuté ; il pourra bien renoncer au théâtre , et passer dans les pays étrangers.

— 1767. Vous me parlez des caricatures que vous avez de ma personne. Je n'ai jamais eu l'impudence d'oser proposer à quelqu'un un présent si ridicule. Je ne ressemble point à *Jean-Jacques* qui veut à toute force une statue. Il s'est trouvé un sculpteur, dans les rochers du mont Jura, qui s'est avisé de m'ébaucher de toutes les manières; si vous m'ordonnez de vous envoyer une de ces figures de *Callot*, je vous obéirai. Je vous assure que je suis très-affligé de n'être sous vos yeux qu'en peinture.

Mademoiselle *Sainval*, comme je vous l'ai dit, me demande à jouer *Olimpie*. Si elle a ce qu'on n'a plus au théâtre, c'est-à-dire des larmes, de tout mon cœur.

Vous trouvez qu'on peut faire un partage des autres pièces entre mademoiselle *Dubois* et mademoiselle *Durancy*; votre volonté soit faite.

Je compte qu'une grande partie de cette lettre est pour M. de *Thibouville* aussi-bien que pour mes anges. J'obéirai d'ailleurs aux ordres de M. de *Thibouville*, à la première occasion que je trouverai.

Je me mets aux pieds de madame d'*Argental*.

LETTRE LXXXVII.

1767.

A M. LE PRINCE GALITZIN,

AMBASSADEUR DE RUSSIE, à Paris.

A Ferney, 11 d'avril.

MONSIEUR,

VOTRE Excellence ne doute pas à quel point son souvenir m'est précieux. Je vous suis attaché à deux grands titres, comme à l'ambassadeur de l'impératrice, et comme à un homme bienfaisant.

Je vous remercie de l'imprimé que vous avez bien voulu m'envoyer. Sa Majesté impériale avait déjà daigné m'en gratifier, il y a trois mois, avant qu'il fût public. Je n'y ai rien trouvé ni à resserrer, ni à étendre. Cet ouvrage me paraît digne du siècle qu'elle fait naître. J'oserais bien répondre qu'elle fera goûter à son vaste empire tous les fruits que *Pierre le grand* a semés. Ce fut *Pierre* qui forma l'homme, mais c'est *Catherine II* qui l'anime du feu céleste.

J'ai une opinion particulière sur l'affaire de Pologne, quoiqu'il ne m'appartienne guère d'avoir une opinion politique. Je crois fermement que tout s'arrangera au gré de l'impératrice et du roi, et que ces deux monarques philosophes donneront à l'Europe étonnée le grand exemple de la tolérance. Les pays, qui ne produisaient autrefois que des conquérans, vont produire des sages; et, de la Chine jusqu'à l'Italie (exclusivement), les hommes apprendront à penser. Je mourrai content d'avoir vu une si belle révolution commencée dans les esprits.

1767.

LETTRE LXXXVIII.

A MADAME

LA MARQUISE DE FLORIAN.

Le 11 d'avril.

FAMILLE aimable , je vous embrasse tous. J'aimerais mieux assurément être picard que suisse ; et , pour comble de désagrément , il faudra qu'au mois de mai je quitte la Suisse pour la Suabe. Il est comique que le bien d'un parisien soit en Suabe ; mais la chose est ainsi. La destinée est une drôle de chose. Je ne dois ni ne veux mourir avant d'avoir mis ordre à mes affaires.

La destinée des Scythes est à peu-près comme la mienne ; ce sont des orages suivis d'un beau jour. Ne regrettez point Paris quand vous serez à Ornoi : il n'y a plus à Paris que l'opéra comique et le singe de *Nicolet*.

Je vois que les deux magistrats resteront à Paris. Je prie le grand-turc de me dire pourquoi le baron de *Tott* est à Neuchâtel ; il me semble qu'il n'y a nul rapport entre Neuchâtel et Constantinople.

Quand M. d'*Ornoi* rencontrera par hasard mon boiteux de procureur , je le prie de vouloir bien l'engager à recommander au marquis de *Lereau* de marcher droit.

Vous trouverez du blé en Picardie ; nous en manquons au pays de Gex : il faudra faire une transmigration à Babylone. On ne fait plus où se fourrer

pour être bien. Je fais qu'il faut s'accommoder de tout ; mais cela n'est pas aussi aisé qu'on dirait bien. 1767.

Je finis, comme j'ai commencé, par vous embrasser du meilleur de mon cœur.

L E T T R E L X X X I X.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

13 d'avril.

Je supplie mes anges et M. de *Thibouville* de lire les nouveaux changemens ci-joints. Il ne faut plaindre ni la peine de l'auteur, ni celle du libraire, ni celle des comédiens.

Pour engager le libraire à faire des cartons, ou à faire une édition nouvelle, il ne donnera que trois cents livres à *le Kain*, et je lui donnerai les trois cents autres.

J'ose me persuader que mes juges, en voyant ce nouveau mémoire de leur client, me donneront cause gagnée.

Je ne fais pas pourquoi on a imprimé à Paris :

Nous marchons dans la nuit, et d'abyme en abyme.

Je vous assure que mon vers

Nous partons, nous marchons de montagne en abyme.

est beaucoup plus convenable aux voisins du mont Jura. Je vois de mes fenêtres une montagne, au milieu de laquelle se forment des nuages. Elle conduit à des précipices de quatre cents pieds de profondeur, et quand on est englouti dans cet abyme, on trouve

— d'autres montagnes qui mènent à d'autres précipices.
 1767. Je peins la nature telle qu'elle est , et telle que je l'ai vue. Je vous demande en grâce de faire jouer les Scythes après Pâques , de n'en faire annoncer qu'une représentation , et d'en donner deux si le public les redemande , après quoi on les jouera à Fontainebleau.

Les papiers publics disent qu'on les reprendra à la rentrée ; il ne faut pas les démentir , ce serait avouer une chute complète ; les *Frérons* triompheraient. *Le Kain* me doit au moins cette complaisance ; il pourrait bien retarder d'un jour son voyage de Grenoble.

J'avoue que le rôle d'*Athamare* ne lui convient point. Il faudrait un jeune homme beau , bien fait , brillant , ayant une belle jambe et une belle voix , vif , tendre , emporté , pleurant tantôt de tendresse et tantôt de colère ; mais , comme il n'a rien de tout cela , qu'il y supplée un peu par des mouvemens moins lents. Que mademoiselle *Durancy* passe toute la semaine de Quasimodo à pleurer ; qu'on la fouette jusqu'à ce qu'elle répande des larmes : si elle ne fait pas pleurer , elle ne fait rien.

Ah , mon Dieu ! peut-on me proposer d'établir une loi par laquelle on est obligé de se marier au bout de quatre ans ? cela serait , en vérité , d'un comique à faire rire. Il n'est permis d'ailleurs de supposer des lois que quand il en a existé de pareilles. La loi de venger le sang de son mari , ou de son père , ou de son frère , a été connue de vingt nations ; celle de n'être reçu dans un pays qu'à condition qu'on s'y mariera , ressemblerait à l'usage du château de Cutendre où l'on n'entrait que deux à deux.

Dieu me préserve de charger d'aventures et

d'épisodes la noble simplicité, si difficile à saisir, si difficile à traiter, si difficile à bien jouer !

1767.

Rendez-moi mademoiselle *le Couvreur* et *Dufresne*, je vous réponds bien du troisième acte. Le meilleur conseil qu'on m'ait jamais donné se trouve exécuté dans ces vers :

Va, si j'aime en secret les lieux où je suis née,
Mon cœur doit s'en punir, il se doit imposer
Un frein qui le retienne et qu'il n'ose briser :
N'en demande pas plus.

Je vous dirai de même : *N'en demandez pas plus, ce serait tout gâter*. J'ose vous répondre que, si les comédiens approchaient un peu de la manière dont nous jouons les Scythes à Ferney, s'ils avaient la vérité, la simplicité, l'empressement, l'attendrissement de nos acteurs, ils feraient fortune ; mais la même raison pour laquelle ils ne peuvent jouer ni *Mithridate*, ni *Bérénice*, ni tant d'autres pièces, leur fera toujours jouer les Scythes médiocrement. N'importe, je demande à cors et à cris deux représentations après Pâques.

Si mon cher ange parvient à faire chasser le monstre qui déshonore la littérature depuis si longtemps, les gens de lettres lui devront une statue. Je demande pardon à M. *Coquelin* ; mais un avocat plaide furieusement contre lui-même, quand il se fait l'approbateur de *Fréron*. C'est se faire le recéleur de *Cartouche*. On le dit parent de monsieur le procureur général : son parent devait bien lui dire qu'il se déshonorait. On ne connaît pas toutes les scélératesses de *Fréron*. C'est lui qui a répandu dans Paris la

— calomnie contre les *Calas*. Il a voulu engager un des
 1767. gueux , avec lesquels il s'enivre, à faire des vers sur les
 prétendus aveux de la pauvre *Viguière*. Je suis bien
 fâché que la vérité se soit trop tôt découverte. Il fallait
 laisser parler et triompher les *Frérons* pendant quinze
 jours , et ensuite montrer leur turpitude. Les colombes
 n'ont pas eu la prudence du serpent.

Déployez vos ailes , mes anges , jetez le diable
 dans l'abyme , et tirez les Scythes du tombeau.

Respect et tendresse. V.

L E T T R E X C.

A U M E M E.

15 d'avril.

MON divin ange , battez des ailes plus que jamais ,
 et ne laissez pas à l'infame cabale un prétexte de dire
 qu'on n'ose plus rejouer les Scythes. Je suis persuadé
 que, si on annonce cette pièce avec des vers nouveaux
 répandus dans l'ouvrage , elle attirera un très - grand
 concours. Les acteurs rassurés par le succès des deux
 dernières représentations , rempliront mieux leurs
 personnages.

Mademoiselle *Duranty* plus pénétrée de son rôle
 versera enfin des larmes et en fera répandre.

On pourrait faire précéder la représentation d'un
 petit compliment, dans lequel on dirait que l'éloigne-
 ment des lieux n'a pas permis que les acteurs reçussent
 avant Pâques les changemens qu'on avait envoyés.
 On pourrait faire entendre qu'il est triste qu'un

homme , qui travaille depuis cinquante ans pour les
plaisirs de Paris, vive et meure dans un désert éloigné
de Paris. 1767.

Voyez s'il serait convenable qu'au premier acte,
dans la scène des deux vieillards, *Sozame* dît :

. . . . Ah ! crois moi , ces lauriers sont affreux ;
Ce grand art d'opprimer , trop indigne du brave ,
D'être esclave d'un roi , pour faire un peuple esclave ,
Ces honneurs , cet éclat par le meurtre achetés ,
Dans le fond de mon cœur je les ai détestés.
Enfin , Cyrus sur moi répandant ses largesses , &c.

Je vous supplie de vouloir bien faire parvenir mes
réponses à mademoiselle *Durancy* et à mademoiselle
Sainval.

Dites bien , quelque mardi , à M. le duc de *Choiseul*
combien je suis outré contre lui ; il ne fait pas quel
tort il me fait. Je suis vexé dans les lieux que j'ai
défrichés , embellis et enrichis ; cela n'est pas juste :
je suis entré dans toutes ses vues , et il ne daigne
écouter aucune de mes prières.

Joignez-y le fardeau insupportable de plus de cin-
quante lettres par semaine , auxquelles je suis obligé
de répondre ; la régie d'une terre , vingt ouvrages
qui viennent à la traverse , et jugez si j'ai du temps
de reste pour limer une tragédie. Plaignez-moi et
faites jouer les Scythes.

Mademoiselle *Sainval* veut s'essayer dans *Olimpie* ;
pourquoi non ?

1767.

L E T T R E X C I.

A M. LE MARQUIS DE FLORIAN.

Le 16 d'avril.

EN réponse à la lettre du 3 d'avril du cher grand écuyer, je dirai à toute la famille que mon voyage à Montbelliard est absolument nécessaire; mais je ne le ferai que dans la saison la plus favorable.

Le succès de l'affaire des *Sirven* me paraît infail-
libre, quoi qu'en dise *Fréron*. La calomnie absurde
contre cette pauvre servante des *Calas* ne peut servir
qu'à indigner tout le conseil que cette calomnie atta-
quait vivement, en supposant qu'il avait protégé des
coupables contre un parlement équitable et judicieux.
Plus la rage du fanatisme exhale de poison, plus elle
rend service à la vérité. Rien n'est plus heureux que
de réduire ses ennemis à mentir.

Le prince au service duquel est *Morival*, m'a
mandé qu'il l'avait fait enseigne, et qu'il aurait soin
de lui. Il est aussi indigné que moi de cette abomi-
nable aventure que j'ai toujours sur le cœur.

Nous sommes embarrassés de toutes les façons à
Ferney. Vous pensez bien, Messieurs, que les commis
condamnés à restituer les cinquante louis d'or, cher-
chent à les regagner par toutes les vexations de leur
métier. Nous sommes en pays ennemi. Il est triste de
batailler continuellement avec les fermiers généraux.
Notre position, qui était si heureuse, est devenue

tout-à-fait désagréable : il faut quelquefois savoir boire la lie de son vin. Nous serons plus heureux quand vous pourrez venir passer quelques mois chez nous. Notre transplantation à Ornoi est actuellement de toute impossibilité. — 1767.

J'aurais souhaité que *Tronchin* eût été plus médecin que politique , qu'il se fût moins occupé des tracasseries d'une ville qu'il a abandonnée. S'il a pris parti dans ces troubles , il devait me connaître assez pour savoir que je me moque de tous les partis. Quoi qu'il en soit , il est plaisant que *Tronchin* soit à Paris , et moi aux portes de Genève , *Rousseau* en Angleterre , et l'abbé de *Caveyrac* à Rome. Voilà comme la fortune ballotte le genre-humain.

Je demande à monsieur le grand-turc pourquoi son baron de *Tott* est à Neuchâtel. Dites-moi, je vous prie, mon turc, si ce turc de *Tott* vous a donné de bons mémoires sur le gouvernement de ses Turcs. N'êtes-vous pas bien fâché qu'Athènes et Corinthe soient sous les lois d'un bacha ou d'un pacha.

Mille amitiés à tous. Le turc est prié d'écrire un mot.

1767.

L E T T R E X C I I .

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

19 d'avril.

JE devrais dépouiller le vieil homme dans ce saint jour de Pâques , et me défaire du vieux levain ,

Mais enfin je suis scythe , et le fus pour vous plaire.

Je plaide encore pour les Scythes du fond de mes déserts. Voilà trois éditions de ces pauvres Scythes , celle des *Cramer* , celle de *Lacombe* , et une autre qu'un nommé *Pellet* vient de faire à Genève ; on en donnera pourtant bientôt une quatrième , dans laquelle seront tous les changemens que j'ai envoyés à mes anges et à M. de *Thibouville* , avec ceux que je ferai encore , si DIEU prend pitié de moi. Je ne plains point ma peine , mais voyez ma misère. Toutes les lettres qu'on m'écrit se contredisent à faire pouffer de rire. Une des critiques les plus plaisantes est celle de quelques belles dames qui disent : Ah ! pourquoi *Obéide* va-t-elle s'aviser d'épouser un jeune scythe , c'est-à-dire un suisse du canton de Zug , lorsque dans le fond de son cœur elle aime *Athamare* , c'est-à-dire un marquis français ? Mais , ô mes très-belles dames ! ayez la bonté de considérer que son marquis français est marié , et qu'elle ne peut savoir que madame la marquise est morte. Cette fille fait très-bien de chercher à oublier pour jamais un marquis qui a ruiné son

pauvre père ; et ces vers que vous m'avez conseillés ,
 et que j'ai ajoutés trop tard , ces vers assez passables ,
 dis-je , répondent à toutes ces critiques : 1767:

Au parti que je prends je me suis condamnée ,
 Va , si j'aime en secret les lieux où je suis née ,
 Mon cœur doit s'en punir , il se doit imposer
 Un frein qui le retienne et qu'il n'ose briser.

Je vous assure encore que le second acte , récité par
 madame de *la Harpe* , arrache des larmes. Soyez bien
 persuadé que si la scène du troisième acte , entre
Athamare et *Obéide* , était bien jouée , elle ferait une
 très-vive impression.

Pleurez donc , mademoiselle *Obéide* , lorsqu' *Athamare*
 vous dit :

Elle l'est dans la haine ; et lui seul est coupable.

Pleurez en disant :

Tu ne le fus que trop ; tu l'es de me revoir ,
 De m'aimer , d'attendrir un cœur au désespoir.
 Destructeur malheureux d'une triste famille ,
 Laisse pleurer en paix et le père et la fille , &c.

Et vous , *Athamare* , dites d'une manière vive et
 sensible :

Juge de mon amour ; il me force au respect.
 J'obéis... Dieux puissans , qui voyez mon offense ,
 Secondez mon amour , et guidez ma vengeance , &c.

La scène des deux vieillards , au quatrième acte ,
 attendrit tous ceux qui n'ont point abjuré les

— 1767. sentimens de la simple nature. Mais ces sentimens sont toujours étouffés dans un parterre rempli de petits critiques à qui la nature est toujours étrangère dans le tumulte des cabales. C'est ce qui arriva à la scène touchante de *Sémiramis* et de *Ninias* ; c'est ce qui arriva à la scène de l'urne dans *Oreste* ; c'est ce que vous avez vu dans *Tancrède* et dans *Olimpie*. *Trois amis y seront*, &c. est très à sa place, très-naturel, très-touchant ; mais des acteurs froids et intimidés rendent tout ridicule aux yeux d'un public frivole et barbare, qui ne court à une première représentation que pour faire tomber la pièce.

Les deux dernières représentations ne subjuguèrent l'hydre qu'à moitié, parce que les acteurs n'étaient point encore parvenus à ce degré nécessaire de sensibilité qui est le maître des cœurs. Ce n'est qu'avec le temps qu'on goûtera ces mœurs champêtres, cette simplicité si touchante, mise en opposition avec l'insolence du despotisme et la fureur des passions d'un jeune prince qui se croit tout permis. C'est précisément au parterre que cela doit plaire. Tous les gens de lettres sont de mon avis. On s'apercevra aussi que le style n'est point négligé, et que sa naïveté convenable au sujet, loin d'être un défaut, est un véritable ornement ; car tout ce qui est convenable est bien. Les mots de *toison* de *glèbe*, de *gazons*, de *mousse*, de *feuillage*, de *soie*, de *lacs*, de *fontaines*, de *pâtre*, &c., qui seraient ridicules dans une autre tragédie, sont ici heureusement employés. Mais cette convenance n'est sentie qu'à la longue ; elle plaît quand on y est accoutumé.

J'ai dit, dans la préface, que la pièce est très-difficile

à

à jouer, et j'ai eu grande raison. Voilà les acteurs —
 enfin peu accoutumés. Profitez donc, je vous en 1767.
 supplie, mes anges, de ce moment favorable. Faites
 reprendre la pièce après Pâques. La nature, après
 tout, est par-tout la même, et il faudra bien qu'elle
 parle dans votre Babylone comme dans ma Scythie.
 Si *Briard* peut avoir plus de sentiment, si *Dauberval*
 peut être moins gauche, si *Pin* pouvait être moins
 ridicule, s'ils pouvaient prendre des leçons dont ils ont
 besoin, si de jeunes bergères vêtues de blanc venaient
 attacher des guirlandes, dans le deuxième acte,
 aux arbres qui entourent l'autel, pendant qu'*Obéide*
 parle; si elles venaient le couvrir d'un crêpe dans
 la première scène du cinquième acte, si tous les
 acteurs étaient de concert, si les confidens étaient sup-
 portables, je vous réponds que cela ferait un beau
 spectacle.

Essayez, je vous en prie; et surtout qu'*Obéide* sache
 pleurer. Je vois bien qu'elle n'est point faite pour les
 rôles attendrissans; il lui faudra des *Léontine* qui
 disent des injures à un empereur dans sa maison,
 contre toute bienséance et contre toute vraisemblance.
 Il lui faudra des *Cléopâtre* qui fassent à leurs fils la
 proposition absurde d'assassiner leur maîtresse. Le
 parterre aime encore ces sottises gigantesques, à la
 bonne heure; pour moi, qui suis le très-humble et
 très-obéissant serviteur du naturel et du vrai, je
 déteste cordialement ces prestiges dramatiques.

Je crois que je vais quitter bientôt ma Scythie, et
 en chercher une autre; ma santé ne peut plus tenir
 à l'hiver barbare qui nous accable au mois d'avril,
 et aux neiges qui nous environnent, lorsqu'ailleurs

— on mange des petits pois. Les commis sont devenus
 1767. plus affreux que les neiges. Je veux fuir les loups
 et les frimats.

En voilà trop ; respect et tendresse, mes anges.

L E T T R E X C I I I.

A M. D E B E L L O I.

A Ferney, le 19 d'avril.

JE suis bien touché, Monsieur, de vos sentimens nobles, de votre lettre et de vos vers (*). Il n'y a point de pièces de théâtre qui ait excité en moi tant de sensibilité. Vous faites plus d'honneur à la littérature que tous les *Frérons* ne peuvent lui faire de honte. On reconnaît bien en vous le véritable talent. Il ressemble parfaitement au portrait que S^t *Paul* fait de la charité ; il la peint indulgente, pleine de bonté, et exempte d'envie : c'est le meilleur morceau de saint *Paul*, sans contredit ; et vous me pardonnerez de vous citer un apôtre le saint jour de Pâques.

Il est vrai que nos beaux arts penchent un peu vers leur chute ; mais ce qui me console, c'est que vous êtes jeune, et que vous aurez tout le temps de former des auteurs et des acteurs. Les vers que vous m'envoyez sont charmans. J'ai avec moi M. et madame de la *Harpe* qui en sentent tout le prix, aussi bien que ma nièce. Il y a long-temps que nous aurions

(*) Epître sur la tragédie des Scythes.

joué le Siège de Calais sur notre petit théâtre de Ferney, —
 si notre compagnie eût été plus nombreuse. Nous ne 1767.
 pouvons malheureusement jouer que des pièces où il
 y a peu d'acteurs. M. de *Chabanon* va venir chez nous
 avec une tragédie ; nous la jouerons ; et, dès que vous
 aurez donné la Comtesse de Vergy, notre petit théâtre
 s'en fera. On ne s'est pas mal tiré de la Partie
 de chasse d'*Henri IV* de M. *Collé*. Où est le temps que
 je n'avais que soixante et dix ans ! je vous assure que
 je jouais les vieillards parfaitement. Ma nièce faisait
 verser des larmes, et c'est-là le grand point. Pour M. et
 madame de *la Harpe*, je ne connais guère de plus
 grands acteurs.

Vous voyez que vos beaux fruits de Babylone
 croissent entre nos montagnes de Scythie ; mais ce sont
 des ananas cultivés à l'ombre dans une serre, loin de
 votre brillant soleil.

Adieu, Monsieur ; vous me faites aimer plus que
 jamais les arts que j'ai cultivés toute ma vie. Je vous
 remercie, je vous aime ; je vous estime trop pour
 employer ici les vaines formules ordinaires qui n'ont
 pas certainement été inventées par l'amitié. V.

1767.

L E T T R E X C I V.

A M. LE COMTE DE ROCHEFORT.

20 d'avril.

J'A I reçu votre lettre du 9 d'avril , mon très-aimable et preux chevalier (puisque vous ne voulez pas que je vous appelle Monsieur). Je vous avais écrit, huit ou dix jours auparavant, par M. de *Chenevières*. Je n'ai reçu aucun des paquets dont vous me parlez. Toutes les choses de ce monde n'atteignent pas à leur but. Il faut se consoler ; la patience est une vertu nécessaire.

Je vous fais mon compliment sur votre mariage ; faites-nous beaucoup d'enfans qui pensent comme vous : vous ne sauriez guère rendre un plus grand service à la société. Je vous écris à Châlons-sur-Marne. J'aimerais mieux que ce fût à Châlons-sur-Saône, j'aurais le bonheur d'être moins éloigné de vous. Je ne puis rien vous mander, je suis dans la solitude et dans les neiges , bloqué par vos troupes et malade. Quand vous ferez à la source des plaisirs et des nouvelles, n'oubliez pas les solitaires dont vous avez fait la conquête.

A M. M A R I N,

C E N S E U R R O Y A L , à *Paris*.

22 d'avril.

Vous devez être bien ennuyé , Monsieur , des misérables tracasseries de la littérature. Vous êtes plus fait pour les agrémens de la société que pour les misères de ce tripot. En voici une que je recommande à vos bons offices. Vous êtes le premier qui m'avez instruit de l'insolence des libraires d'Hollande ; il est dans votre caractère que vous soyez le premier qui m'aidiez à confondre ces abominables impostures.

Puis-je vous supplier , Monsieur , de vouloir bien faire rendre mes barbares (*) à l'avocat devenu libraire (**), qui plaide pour moi au bas du Parnasse ? Il me paraît un homme de beaucoup d'esprit, et plus fait pour être mon juge que pour être mon imprimeur.

On dit qu'on ôte à *Fréron* ses feuilles ; mais , quand on fait les poisons de *la Voisin* , on ne se contenta pas de cette cérémonie.

Le Kain est allé chercher des acteurs en province : il n'en trouvera pas ; il n'y en a que pour l'opéra comique. C'est le spectacle de la nation , en attendant *Polichinelle*.

*Fuit Ilium , et ingens**Gloria Teucrorum.*

(*) Les Scythes.

(**) M. Lacombe.

—
1767. J'attends avec impatience le décret de la sorbonne pour damner les *Scipions* et les *Catons*. Il ne manquait plus que cela pour l'honneur de la patrie.

Je vous souhaite les bonnes fêtes, comme disent les Italiens.

L E T T R E X C V I.

A M. LE BARON DE TOTT, à *Neuchâtel*.

A Ferney, le 23 d'avril.

MONSIEUR,

JE m'attendais bien que vous m'instruiriez, mais je n'espérais pas que les Turcs me fissent jamais rire. Vous me faites voir que la bonne plaisanterie se trouve en tout pays.

Je vous remercie de tout mon cœur de vos anecdotes, mais quelques agrémens que vous ayez répandus sur tout ce que vous me dites de ces tartares circoncis, je suis toujours fâché de les voir les maîtres du pays d'*Orphée* et d'*Homère*. Je n'aime point un peuple qui n'a été que destructeur, et qui est l'ennemi des arts. Je plains mon neveu de faire l'histoire de cette vilaine nation. La véritable histoire est celle des mœurs, des lois, des arts et des progrès de l'esprit humain. L'histoire des Turcs n'est que celle des brigandages; et j'aimerais autant faire les mémoires des loups du mont Jura auprès desquels j'ai l'honneur de demeurer. Il faut que nous soyons bien curieux, nous autres

Velches de l'occident, puisque nous compilons sans
cesse ce qu'on doit penser des peuples de l'Asie qui 1767.
n'ont jamais pensé à nous.

Au reste, je crois le canal de la mer Noire beaucoup
plus beau que le lac de Neuchâtel, et Stamboul une
plus belle ville que Genève; et je m'étonne que vous
ayez quitté les bords de la Propontide pour la Suisse:
mais un ami comme M. *Dupeyroux* vaut mieux que
tous les visirs et tous les cadis.

J'ai l'honneur d'être, &c.

L E T T R E X C V I I.

A M. C O Q U E L E Y,

C E N S E U R R O Y A L, à *Paris*.

A Ferney, 24 d'avril.

DA NS la lettre dont vous m'honorez, Monsieur,
vous m'apprenez que j'ai mal épelé votre nom qui
est mieux orthographié dans l'histoire du président de
Thou. Comme je n'ai cette histoire qu'en latin, et
que de *Thou* a défiguré tous les noms propres, je n'ai
point consulté ses dix gros volumes, et je n'ai pu
vous donner un nom en *us*; ainsi vous pardonnerez
ma méprise: mais si votre nom se trouve dans cette
histoire, il ne doit pas certainement être au bas des
feuilles de *Fréron*. Vous étiez son approbateur, et il
avait trompé apparemment votre sagesse et votre
vigilance, lorsqu'une de ses feuilles lui valut le fort

— ou le four-l'évêque, et lui attira même l'Ecoffaïse
 1767. qui le fit punir sur tous les théâtres de l'Europe. Franchement, un homme bien né, un avocat au parlement, un homme de mérite, ne pouvait pas continuer à être le réviseur d'un *Fréron*. Je vous fais très-bon gré, Monsieur, d'avoir séparé votre cause de la sienne; mais je ne pouvais pas en être instruit. Je suis très-fâché d'avoir été trompé. Je vous demande pardon pour moi et pour ceux qui ne m'ont pas averti. Je transporte, par cette présente, mon indignation et mon mépris, c'est-à-dire les sentimens contraires à ceux que vous m'inspirez : j'en fais une donation authentique et irrévocable à celui qui a signé et approuvé la lettre supposée que ce misérable imprima contre le jugement du conseil en faveur de l'innocence des *Calas*. Il crut se mettre à couvert en alléguant que cette lettre n'était que contre moi; mais, dans le fond, toutes les raisons pitoyables par lesquelles il croyait prouver que je m'étais trompé en défendant l'innocence des *Calas*, tombaient également sur tous les avocats qui s'étaient servis des mêmes moyens que moi, sur les rapporteurs qui employèrent ces mêmes moyens, et enfin sur tous les juges qui les consacrèrent d'une voix unanime par le jugement le plus solennel.

Cette feuille de *Fréron* et celle qui lui avait mérité le supplice de l'Ecoffaïse sont les seules de ce polisson que j'aye jamais lues. Je vous avoue que je ne conçus pas comment on permettait de si infames impostures. Un homme très-considérable me répondit que l'excès du mépris qu'on avait pour lui l'avait sauvé, et qu'on ne prend pas garde aux discours de la canaille. Je

trouve cette réponse fort mauvaise , et je ne vois pas qu'un délit doive être toléré uniquement parce qu'on en méprise l'auteur. 1767.

Voilà mes sentimens , Monsieur ; ils sont aussi vrais que la douleur où je suis de vous avoir cru coupable , et que l'estime respectueuse avec laquelle j'ai l'honneur d'être , Monsieur , votre , &c.

L E T T R E X C V I I I .

A M. PERRAND , *chanoine d'Annecy.* (*)

24 d'avril.

MONSIEUR ,

VOTRE procureur *Vachat* n'imité ni votre politesse ni vos procédés honnêtes. Il exige toujours un prix exorbitant de deux arpens de terre achetés autrefois de M. de *Montréal* , et relevans de votre chapitre. Il suppose , dans son exploit , qu'il y avait une maison sur ce terrain , et il est évident , par son exploit même et par le plan levé en 1709 , que le terrain en question confinait à cette maison ou masure ; ainsi il accuse faux pour embarrasser et intimider une veuve qu'il croit hors d'état de se défendre.

Les deux arpens qui vous doivent un cens , sont un terrain absolument inutile , que j'ai enclavé dans mon jardin , et qui ne produit rien du tout. Il y avait autrefois dans un de ces arpens une petite vigne entourée de gros noyers lesquels subsistent encore ,

(*) Cette lettre fut écrite au nom de quelque habitante de Fernex ou de Tournay.

— et qui , par conséquent , ne valait pas la culture. Ce
 1767. peu de vigne a été arraché il y a long-temps. Vous savez , Monsieur , ce que valent les vignes dans ce pays-ci ; vous savez que les payfans ne veulent pas même boire du vin qu'elles donnent.

Et à l'égard de l'autre arpent sur lequel il y a aujourd'hui des arbres d'ombrage plantés , vous savez que ce qui ne produit aucun avantage n'a pas une grande valeur. Les terres à froment même ne sont estimées dans ce pays-ci que vingt écus l'arpent ou la pose. Quand on évaluerait ces deux poses ensemble à cent écus , je ne devrais au sieur *Vachat* que le sixième de cent écus , qui font cinquante livres.

Vous avez eu la générosité de me mander que votre procureur devait en user avec moi selon l'usage ordinaire , qui est de n'exiger que la moitié des lods. Si donc , Monsieur , le sieur *Vachat* s'était conformé à la noblesse de vos procédés , il n'aurait exigé que vingt-cinq livres de France ; et , s'il avait imité la manière dont j'en use avec mes vassaux , il se serait réduit à douze livres dix sous.

Je suis bien loin de demander une telle diminution , je n'en demande aucune , je suis prête à payer tout ce que vous jugerez convenable ; c'est à messieurs du chapitre qu'il appartient de mettre un prix au fonds dont nous vous devons le cens. *Vachat* étant votre fermier , ne peut exiger pour lods et ventes que la sixième partie de ce fonds même ; cependant , il exige plus que la valeur du terrain. Il veut me ruiner en frais ; il a pris pour m'assigner le temps où j'étais très-malade , et où je ne pouvais répondre ; il m'a fait condamner par défaut , il m'a traduite au

parlement de Dijon, et il a dit publiquement qu'il me ferait perdre plus de deux mille écus pour ce cens de deux fous et demi. — 1767.

Votre chapitre, Monsieur, est trop équitable et trop religieux pour ne pas réprimer une telle vexation. Je n'ai jamais contesté votre droit, sur quelque titre qu'il puisse être fondé. Je suis si ennemie des procès, que je n'ai pas seulement répondu aux manœuvres de *Vachat*. Je suis prête à consigner le double et le triple, s'il le faut, de la somme qui vous est due. Ayez la bonté d'évaluer le fonds vous-même, et cette évaluation servira de règle pour l'avenir. Je vous propose de nommer qui il vous plaira pour arbitre de cette évaluation. Voulez-vous choisir monsieur le maire de Gex, M. de *Menthon* gentilhomme du voisinage, et le curé de la terre de Ferney où ces terrains sont situés ? Vous préviendrez par-là non-seulement ce procès injuste, mais tous les procès à venir. Ce fera une action digne de votre piété et de votre justice.

1767.

L E T T R E X C I X.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney , 25 d'avril.

J'IGNORE , Monseigneur , si vous vous amusez encore des spectacles dans votre royaume de Guienne. Je vous envoie à tout hasard cette nouvelle édition ; et en cas que vos occupations vous permettent de jeter les yeux sur cette pièce , la voici telle que nous la jouons sur le théâtre de Ferney.

Je ne fais par quelle heureuse fatalité nous sommes les seuls qui ayons des acteurs dignes des restes de ce beau siècle sur la fin duquel vous êtes né. Nous avons surtout, dans notre retraite de Scythes, un jeune homme nommé M. de *la Harpe* , dont je crois avoir déjà eu l'honneur de vous parler. Il a remporté deux prix cette année à votre académie. Il est l'auteur du *Comte de Warwick* , tragédie dans laquelle il y a de très-beaux morceaux. C'est un jeune homme d'un rare mérite , et qui n'a absolument que ce mérite pour toute fortune. Il a une femme dont la figure est fort au-dessus de celle de mademoiselle *Clairon* , qui a beaucoup plus d'esprit , et dont la voix est bien plus touchante. Je les ai tous deux chez moi depuis longtemps. Ce sont à mon gré les deux meilleurs acteurs que j'aye encore vus. Vous n'avez pas à la comédie française une seule actrice qui puisse jouer les rôles que mademoiselle *le Couvreur* rendait si intéressans ;

et , hors *le Kain* qui n'est excellent que dans *Oreste* et dans *Sémiramis*, vous n'avez pas un seul acteur à la comédie. — 1767.

Mademoiselle *Durancy* joue, dit-on (et c'est la voix publique), avec toute l'intelligence et tout l'art imaginable. Elle est faite pour remplacer mademoiselle *Duménil*; mais elle ne fait point pleurer, et par conséquent ne fera jamais répandre de larmes.

J'ai vu une trentaine d'acteurs de province, qui sont venus dans ma Scythie en divers temps; il n'y en a pas un qui soit seulement capable de jouer un rôle de confident; ce sont des bateleurs faits uniquement pour l'opéra comique. Tout dégénère en France furieusement, et cependant nous vivons encore sur notre crédit, et on se fait honneur de parler notre langue dans l'Europe.

Nous sommes toujours bloqués dans nos retraites couvertes de neiges. Nous n'avons plus aucune communication avec Genève*, et malgré toutes les bontés de M. le duc de *Choiseul*, dont j'ai le plus grand besoin, notre pays souffre infiniment. Nous ne pouvons ni vendre nos denrées, ni en acheter. Le pain vaut cinq sous la livre depuis très-long-temps. Les saisons conspirent aussi contre nous; et enfin, n'ayant plus ni de quoi nous chauffer, ni de quoi manger, ni de quoi boire, je ferai forcé de transporter mes petits pénates et toute ma famille auprès de Lyon, uniquement pour vivre. Je tâcherai d'y mener votre protégé, si je m'accommode du château que l'on me propose. Il aura plus de secours pour faire son histoire du Dauphiné, dont il est toujours entêté, et qui ne fera pas extrêmement intéressante.

— 1767. Je ne fais pas trop à quoi vous le destinez , ni ce qu'il pourra devenir. Il est bien dangereux, pour qui n'a nulle fortune , de n'avoir aucun talent décidé, ni aucun but réel, ni aucun moyen de mériter sa fortune par de vrais services. Il a une aversion mortelle pour copier et pour faire la fonction de secrétaire à laquelle je pensais que vous le destiniez. Il n'a point réformé sa main, et j'ai peur qu'il ne soit au nombre de tant de jeunes gens de Paris qui prétendent à tout , sans être bons à rien. Il est bien loin d'avoir encore des idées nettes, et de se faire un plan régulier de conduite. Je lui recommande cent fois de se faire un caractère lisible pour vous être utile dans votre secrétairerie, de lire de bons livres pour se former le style, d'étudier surtout à fond l'histoire de la pairie et des parlemens , d'avoir une teinture des lois ; il pourrait par-là vous rendre service aussi-bien qu'à M. le duc de *Fronsac* ; mais il vole d'objet en objet sans s'arrêter à aucun.

Il a fait venir de Paris , à grands frais , des bouquins que l'on ne voudrait pas ramasser. Il achète à Genève tous les libelles dignes de la canaille, et j'ai peur que ses fréquens voyages à Genève ne le gâtent beaucoup. Il est défendu à tous les Français d'y aller. Si vous le jugiez à propos , on prierait le commandant des troupes de ne le pas laisser passer. J'ai peur encore que sa manière de se présenter et de parler ne soit un obstacle à une profession sérieuse et utile. C'est un grand malheur d'être abandonné à soi-même, dans un âge où l'on a besoin de former son extérieur et son ame.

Je m'étonne comment M. le duc de *Fronsac* ne l'a pas pris pour voyager avec lui ; il aurait pu en faire

un domestique utile. Il a de la bonté pour lui ;
 l'envie de plaire à un maître aurait pu fixer ce jeune
 homme. Vous avez daigné l'élever dans votre maison
 dès son enfance ; ce voyage lui aurait fait plus de
 bien que dix ans de séjour auprès de moi. Il me
 voit très-peu ; je ne puis le réduire à aucune étude
 suivie.

1767.

Je vous ai rendu le compte le plus fidèle de
 tout ; je me recommande à vos bontés, et je vous
 supplie d'agréer mon respect et mon attachement
 inviolable. V.

L E T T R E C.

A M. V E R N E S.

Le 25 d'avril.

MON cher prêtre philosophe et citoyen, je vous
 envoie deux mémoires des *Sirven*. Ce petit imprimé
 vous mettra au fait de leur affaire. Comptez qu'ils
 seront justifiés comme les *Calas*. Je suis un peu opiniâtre
 de mon naturel, *Jean-Jacques* n'écrit que pour écrire,
 et moi j'écris pour agir.

Bénissez DIEU, mon cher huguenot, qui chasse
 par-tout les jésuites, et qui rend la sorbonne ridicule.
 Il est vrai qu'il traite fort mal le pays de Gex, mais
 il faut lui pardonner le mal en faveur du bien. Je me
 suis mis, depuis long-temps, à rire de tout, ne pou-
 vant faire mieux.

— Rien ne vous empêche, de venir chez nous en passant par Verfoi, Gentoux et Collex, alors nous parlerons de perruques.

1767.

Je vous donne ma bénédiction.

L E T T R E C I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

27 d'avril.

JE reçois la lettre du 21 d'avril, toute de la main de mon ange. Il doit être bien sûr que je pèse toutes ses raisons; mais je conjure tous les anges du monde, en comptant M. de *Thibouville*, d'examiner les miennes. J'ai toujours voulu faire d'*Obéide* une femme qui croit dompter sa passion secrète pour *Athamare*, qui sacrifie tout à son père, et je n'ai point voulu déshonorer ce sacrifice par la moindre contrainte. Elle s'impose elle-même un joug qu'elle ne puisse jamais secouer; elle se punit elle-même, en épousant *Indatire*, des sentimens secrets qu'elle éprouve encore pour *Athamare*, et qu'elle veut étouffer. *Athamare* est marié, *Obéide* ne doit pas concevoir la moindre espérance qu'elle puisse être un jour sa femme. Elle doit dérober à tout le monde et à elle-même le penchant criminel et honteux qu'elle sent pour un prince qui n'a persécuté son père que parce qu'il n'a pas pu déshonorer la fille. Voilà sa situation, voilà son caractère.

Une froide scène entre son père et elle, au premier acte, pour l'engager à se marier avec *Indatire*, ne ferait qu'une

qu'une malheureuse répétition de la scène d'*Argire* et d'*Aménaiide* dans *Tancrède*, au premier acte. Il est bien plus beau, bien plus théâtral qu'*Obéide* prenne d'elle-même la résolution, puisqu'elle a déjà pris d'elle-même la résolution de fuir *Athamare*, et de suivre son père dans des déserts. Ce serait avilir ce caractère si neuf et si noble que de la forcer, de quelque manière que ce fût, à épouser *Indatire*; ce serait faire une petite fille d'une héroïne respectable. Un monologue serait pire encore; cela est bon pour *Alzire*. Mais lorsque, dans son indignation contre *Athamare*; dans la certitude de ne pouvoir jamais être à lui, dans le plaisir consolant de se livrer à toutes les volontés de son père, dans l'impossibilité où elle croit être de jamais sortir de la Scythie, dans l'opiniâtreté de courage avec laquelle elle s'est fait une nouvelle patrie, elle a conclu ce mariage qui semble devoir la rendre moins malheureuse, tout à coup elle revoit *Athamare*, elle le revoit souverain, maître de sa main, et mettant sa couronne à ses pieds; alors son ame est déchirée: et si tout cela n'est pas théâtral, neuf et touchant, j'avoue que je n'ai aucune connaissance du théâtre ni du cœur humain.

Je vous répète que, si quelques-unes de vos belles dames de Paris ont trouvé qu'*Obéide* épousait trop légèrement *Indatire*, c'est qu'elles ont elles-mêmes jugé trop légèrement; c'est qu'elles ont trop écouté les règles ordinaires du roman, qui veulent qu'une héroïne ne fasse jamais d'infidélité à ce qu'elle aime. Elles n'ont pas démêlé, dans le tapage des premières représentations, qu'*Obéide* devait détester *Athamare*, et ne jamais espérer d'être à lui, puisqu'il était marié.

— Elles ont apparemment imaginé qu'*Obéide* devait
 1767. savoir qu'*Athamare* était veuf, ce qu'elle ne peut certainement avoir deviné. Il faut laisser à ces très-mauvaises critiques le temps de s'évanouir, comme aux critiques de *Méropé*, de *Zaïre*, de *Tancrède*, et de toutes les autres pièces qui sont restées au théâtre.

Je vois trop évidemment, et je sens avec trop de force, combien je gâterais tout mon ouvrage, pour que je puisse travailler sur un plan si contraire au mien. Je ne conçois pas, encore une fois, comment ce qui intéresse à la lecture pourrait ne point intéresser au théâtre. Je ne dis pas assurément qu'*Obéide* doive toujours pleurer; au contraire, j'ai dit qu'elle devait avoir presque toujours une douleur concentrée; douleur qui vaut bien les larmes, mais qui demande une actrice consommée. J'ai marqué les endroits où elle doit pleurer, et où madame de *la Harpe* pleure. C'est à ces vers :

D'une pitié bien juste elle sera frappée,
 En voyant de mes pleurs une lettre trempée, &c.
 Laisse dans ces déserts ta fidelle *Obéide*.
 Ah! c'est pour mon malheur

Ah! fatal *Athamare*!

Quel démon t'a conduit dans ce séjour barbare?
 Que t'a fait *Obéide*? &c.

A l'égard des détails, vous les trouverez tout comme vous les désirez.

On veut qu'*Athamare* soit moins criminel, et moi je voudrais qu'il fût cent fois plus coupable.

Venons maintenant à ce qui m'est essentiel pour de très-fortes raisons; c'est de donner incessamment deux représentations avec tous les changemens qui sont très-considérables; de n'annoncer que ces deux représentations qui probablement vaudront deux bonnes chambrées aux comédiens. Je vous demande en grâce de me procurer cette satisfaction; c'est d'ailleurs le seul moyen de savoir à quoi m'en tenir. Je vous envoie un nouvel exemplaire où tout est corrigé, jusqu'aux virgules. Il servira aisément aux comédiens; je leur demande une répétition et deux représentations; ce n'est pas trop, et ils me doivent cette complaisance.

J'ajoute encore que, quand cette pièce sera bien jouée (si elle peut l'être), elle doit faire beaucoup plus d'effet à Paris qu'à Fontainebleau. C'est auprès du parterre qu'*Indatire* doit réussir à la longue, et jamais à la cour.

Je fais bien qu'*Athamare* n'est point dans le caractère de *le Kain*; il lui faut du funeste, du pathétique, du terrible. *Athamare* est un jeune cheval échappé, amoureux comme un fou; mais, pourvu qu'il mette dans son rôle plus d'empressement qu'il n'y en a mis, tout ira bien; le quatrième et le cinquième acte doivent faire un très-grand effet.

Enfin, le plus grand plaisir que vous me puissiez faire, dans les circonstances où je me trouve, c'est de me procurer ces deux représentations. Je vous en conjure, mes chers anges; quand cela ne servirait qu'à faire crever *Fréron*, ce serait une très-bonne affaire.

J'aurai à M. de Thibouville une obligation que je

— ne puis exprimer, s'il engage les comédiens à me
 1767. rendre la justice que je demande. Le rôle d'*Indatire*
 ne peut tuer *Molé*; et il me tue s'il ne le joue pas.

L E T T R E C I I.

A M. LE MARQUIS DE VILLEVIEILLE.

27 d'avril.

JE prie mon digne chevalier de vouloir bien me
 mander dans quel endroit du Languedoc demeure
 le sieur de *la Beaumelle*. Je me réjouis avec mon brave
 chevalier de l'expulsion des jésuites. Le Japon com-
 mença par chasser ces fripons-là; les Chinois ont
 imité le Japon; la France et l'Espagne imitent les
 Chinois. Puisse-t-on exterminer de la terre tous les
 moines qui ne valent pas mieux que ces faquins de
Loyola! Si on laissait faire la sorbonne, elle serait pire
 que les jésuites: on est environné de monstres.

On embrasse bien tendrement notre digne chevalier.
 On l'exhorte à combattre toujours, et à cacher ses
 marches aux ennemis.

A M. L E K A I N.

27 d'avril.

Vous me ferez un extrême plaisir, mon cher ami, d'essayer une ou deux représentations des Scythes, à votre retour de Grenoble, suivant la leçon nouvelle ci-jointe. Engagez M. *Molé* à se prêter à mes desirs. Je serais au désespoir de nuire à sa santé ; mais il joue dans le comique, et son rôle dans les Scythes est bien moins violent que plusieurs rôles de comédie ; je m'en tiendrai même à une seule représentation. Elle vous attirera certainement beaucoup de monde, en annonçant qu'elle sera donnée suivant une nouvelle édition qu'on a reçue de Genève.

J'ai à vous demander pardon, mon cher ami, de vous avoir fait un rôle dont le fond n'est pas aussi intéressant que celui d'*Indatire* ; il n'a pas ce tragique fier et terrible de *Ninias*, d'*Oreste* et de quelques autres rôles dans lesquels j'ai servi heureusement vos grands talens. C'est un très-jeune homme amoureux comme un fou, fier, sensible, empressé, emporté, qui ne doit mettre dans l'exécution de son personnage aucune de ces pauses, lesquelles font ailleurs un très-bel effet. Il doit surtout couper la parole à *Obéide* avec un empressement plein de douleur et d'amour. Je ne doute pas que vous n'ayez réparé, par cet art que vous entendez si bien, le peu de convenance qui se trouve

— peut-être entre ce personnage et le caractère dominant
1767. de votre jeu.

J'ai envoyé à M. d'*Argental* deux exemplaires pareils à celui que je vous envoie. J'ai été dans la nécessité absolue de m'en tenir à cette édition, parce que l'on réimprime actuellement la pièce en plusieurs endroits, et qu'on la traduit en italien et en hollandais. Je n'ai pas eu un moment à perdre, et il est impossible d'y rien changer désormais sans faire du tort aux traducteurs et aux éditeurs.

Je vous embrasse de tout mon cœur. Si vous avez de l'amitié pour moi, faites ce que je vous demande. Il vous sera bien aisé de faire porter sur les rôles les changemens que vous trouverez à la main dans l'exemplaire ci-joint. V.

L E T T R E C I V.

A M. L A C O M B E , *libraire à Paris.*

A Ferney , avril.

Si vous m'aviez pu répondre plutôt, Monsieur, je vous aurais envoyé tous les changemens que j'ai faits à mesure pour mon petit théâtre de Ferney, et votre nouvelle édition des *Scythes* aurait été complète. Je vous les envoie à tout hasard, par M. *Marin*.

Je compte toujours sur votre amitié, et je vous prie de donner un petit honoraire de vingt-cinq louis d'or à M. *le Kain*, pour toutes les peines qu'il a bien voulu prendre; car, quoique cette pièce ne fût point faite du

tout pour Paris, il faut pourtant témoigner sa reconnaissance à celui qui s'est donné tant de peine pour si peu de chose. Je suppose que la pièce a quelque succès : si vous y perdez, je suis prêt à vous dédommager ; vous n'avez qu'à parler. 1767.

Je voudrais vous avoir donné un meilleur ouvrage, mais à mon âge on ne fait ce que l'on veut en aucun genre : on boit tristement la lie de son vin.

Mandez-moi, le plutôt que vous pourrez, quel est l'auteur du *Supplément à la philosophie de l'histoire* de feu M. l'abbé Bazin, mon cher oncle. C'est un digne homme qui mérite de recevoir incessamment de mes nouvelles ; mais vous me ferez plus de plaisir de me donner des vôtres.

N. B. Je suis bien fâché contre vous de ce que dans votre *Avant-coureur* vous imprimez toujours français par un o. Je vous demande en grâce de distinguer mon bon patron St François d'Assise de mes chers compatriotes. Imprimez, je vous en prie, anglais, français. Si j'osais, j'irais jusqu'à vous prier de mettre un a à tous les imparfaits, &c ; mais je ne suis pas encore assez sûr de votre amitié pour vous proposer une si grande conspiration.

1767.

L E T T R E C V.

A M. D A M I L A V I L L E.

4 de mai.

JE vois, mon cher ami, qu'il y a dans le monde des gens alertes qui ont dévalisé les licenciés espagnols (*) que je vous avais envoyés; et, à l'égard de la destruction des jésuites, je ne compte pas qu'elle soit sitôt prête, attendu la négligence et l'imbécillité des gens qui s'en sont chargés.

J'envoie à M. d'*Alembert* un exemplaire de sa lettre au conseiller, par M. *Necker*. Il doit vous faire remettre aussi des chiffons qui ne valent pas cette lettre, deux Zapata et deux Honnêtetés.

Je suis bien faible, bien languissant, mon cher ami; c'est un grand effort d'écrire de ma main; mon cœur vous en dit cent fois plus que je ne vous en écris.

Ah! qu'importe que les jésuites soient chassés d'Espagne, s'il n'est pas permis de penser en France!

(*) Les questions de Zapata, v Philosophie, tome. I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

4 de mai.

Vous êtes plus aimable que jamais , mon cher ange , et moi plus importun et plus insupportable que je ne l'ai encore été. Moi qui suis ordinairement si docile , je me trouve d'une opiniâtreté qui me fait sentir combien je vieillis. Ce monologue que vous demandez , je l'ai entrepris de deux façons. Elles détruisent également tout le rôle d'*Obéide*. Ce monologue développe tout d'un coup ce qu'*Obéide* veut se cacher à elle-même dans tout le cours de la pièce. Tout ce qu'elle dira ensuite n'est plus qu'une froide répétition de son monologue ; il n'y a plus de gradations , plus de nuance , plus de pièce. Il est de plus si indécent qu'une jeune fille aime un homme marié , cela est si révoltant chez toutes les nations du monde , que , quand vous y aurez fait réflexion , vous jugerez ce parti impraticable.

Il y a plus encore ; c'est que ce monologue est inutile. Tout monologue qui ne fournit pas de grands mouvemens d'éloquence est froid. Je travaille tous les jours à ces pauvres Scythes , malgré les éditions qu'on en fait par-tout.

Lacombe vient d'en faire une qu'il m'envoie , mais il n'y a pas la moitié des changemens que j'ai faits ; il ne pouvait pas encore les avoir reçus. Il n'a fait cette nouvelle édition que dans la juste espérance où

— 1767. il était que la pièce serait reprise après Pâques. C'est encore une raison de plus pour que je puisse exiger de lui qu'il donne cent écus à *le Kain* ; j'aime beaucoup mieux les donner moi-même.

Il est bien vrai que tout dépend des acteurs. Il y a une différence immense entre bien jouer et jouer d'une manière touchante, entre se faire applaudir et faire verser des larmes. M. de *Chabanon* et M. de *la Harpe* viennent d'en arracher à toutes les femmes, dans le rôle de *Nemours* et dans celui de *Vendôme*, et à moi aussi.

Je doute fort qu'on puisse faire des recrues pour Paris. On a écarté et rebuté les bons acteurs qui se sont présentés ; je ne crois pas qu'il y en ait actuellement deux en province dignes d'être essayés à Paris. Je vous l'ai déjà dit, les troupes ne subsistent plus que de l'opéra comique. Tout va au diable, mes anges, et moi aussi.

Ma transmigration de Babylone me tient fort au cœur. Ce que vous me faites entrevoir redoublera mes efforts ; mais j'ai bien peur que la situation présente de mes affaires ne me rende cette transmigration aussi difficile que mon monologue. Je me trouve à peu-près dans le cas de ne pouvoir ni vivre dans le pays de Gex, ni aller ailleurs. Figurez-vous que j'ai fondé une colonie à Ferney ; que j'y ai établi des marchands, des artistes, un chirurgien ; que je leur bâtis des maisons ; que, si je vais ailleurs, ma colonie tombe ; mais aussi, si je reste, je meurs de faim et de froid. On a dévasté tous les bois ; le pain vaut cinq sous la livre ; il n'y a ni police ni commerce. J'ai envoyé à M. le duc de *Choiseul*, conjointement avec

le syndic de la noblesse, un mémoire très-circonstancié. J'ai proposé que M. le duc de *Choiseul* renvoyât ce mémoire à M. le chevalier de *Faucourt* qui commande dans notre petite province. Il a oublié mon mémoire, on s'en est moqué ; et il a tort, car c'est le seul moyen de rendre la vie à un pays désolé, qui ne fera plus en état de payer les impôts. On a voulu faire, malgré mon avis, un chemin qui conduisît de Lyon en Suisse en droiture ; ce chemin s'est trouvé impraticable.

Je vous demande pardon de vous ennuyer de ces détails ; mais je vois qu'avec la meilleure volonté du monde on nous ruinera sans en retirer le moindre avantage. Je me suis dégoûté de la Guerre de Genève ; je n'ai point mis au net le second chant, et je n'ai pas actuellement envie de rire.

J'écris lettre sur lettre au sculpteur qui s'est avisé de faire mon buste : c'est un original capable de me faire attendre trois mois au moins, et ce buste sera au rang de mes œuvres posthumes.

Il peut être encore un acteur à Genève, dont on pourrait faire quelque chose. Il est malade ; quand il sera guéri, je le ferai venir ; *la Harpe* le dégourdira : pour moi, je suis tout engourdi. D'ordinaire la vieillesse est triste, mais la vieillesse des gens de lettres est la plus sotte chose qu'il y ait au monde. J'ai pourtant un cœur de vingt ans pour toutes vos bontés ; je suis sensible comme un enfant ; je vous aime avec la plus vive tendresse. V.

1767.

L E T T R E C V I I .

A M. D E B O R D E S , à Lyon.

13 de mai.

MON âge commence à désespérer , mon cher confrère , de venir *cum penatibus et magnis diis*. Il m'arrive des dérangemens dans ma fortune qui pourront bien me faire rester dans ma Scythie.

Il y a près de cinq mois qu'on m'avait mandé, des frontières d'Espagne , que beaucoup de moines avaient eu part à la révolte générale qui devait se manifester le même jour dans toutes les provinces. Je n'en croyais rien , et me voilà défabusé. On n'a chassé que les jésuites ;

Mais à tous penillons Dieu doint pareille joie !

Voici une Lettre sur les panégyriques , laquelle n'est pas le panégyrique des moines.

Connaissez-vous l'Anecdote sur Bélisaire ? Si vous ne l'avez pas , je vous l'enverrai ; et tant que je serai près de Genève , je me charge de vous fournir toutes les nouveautés : vous n'avez qu'à parler.

Je crois que vous jugez très-bien M. *Thomas* , en lui accordant de grandes idées et de grandes expressions.

Vous m'affligez en m'apprenant qu'il y a tant de fots et de méchaps à Lyon. C'est la destinée de toutes les grandes villes ; mais je crois qu'il y a plus de

justes qu'il n'y en avait à Sodôme. Il y a du moins
trois fois plus de philosophes. Je vous nommerais
bien quinze personnes qui pensent comme vous et
moi. Il me semble que la lumière s'étend de tout
côté : mais les initiés ne communiquent pas assez
entre eux ; ils sont tièdes , et le zèle du fanatisme est
toujours ardent. — 1767.

L'anecdote qu'on vous a contée sur ce malheureux
J. J. est très-vraie : ce misérable a laissé mourir ses
enfans à l'hôpital , malgré la pitié d'une personne
compatissante qui voulait les secourir. Comptez que
Rousseau est un monstre d'orgueil , de bassesse , d'atro-
cité et de contradictions.

L E T T R E C V I I I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

15 de mai.

Nous jouons donc plus souvent les Scythes en
Scythie qu'à Paris. C'est en essayant mon habit de
Sozame que je présente encore ma requête à M. et
madame d'*Argental* , à M. de *Thibouville* , à M. de
Chauvelin (à qui je n'ai pas encore pu faire réponse),
et à toutes les belles dames qui se sont imaginées
qu'*Obéide* doit commencer par un beau monologue
sur son amour adultère pour un homme marié qui
a voulu l'enlever et en faire une fille entretenue :
monologue qui certainement jetterait de l'indécence,
du froid et du ridicule sur tout son rôle.

— 1767. De l'indécence, parce qu'elle ne doit pas balancer lorsqu'elle croit son amant marié ; du froid, parce que les combats secrets qu'elle éprouve ensuite ne seraient qu'une répétition de ce que son monologue aurait dit ; du ridicule, parce qu'alors elle serait forcée de dire, dans son entrevue avec *Athamare* : *Ah, ah ! votre femme est donc morte ? tant mieux : tirez-moi d'ici au plus vite, et allons nous marier à Ecbatane.*

Oui, j'aurai le courage
D'enfouir mes jours dans ce désert sauvage.

Cela seul, dit de la manière dont madame de *la Harpe* le récite, fait cent fois plus d'effet qu'un monologue qui est presque toujours du remplissage.

Ah, si vous aviez deux vieillards attendrissans ! Non, vous dis-je ; cette pièce n'a jamais été bien jouée que par nous. J'avertirai toujours qu'il faut qu'*Obéide* pleure à ces vers :

Laisse dans ces déserts ta fidelle Obéide . . .
Quand je dois tant haïr ce funeste Athamare . . .
Si tout finit pour moi, toi seul en es la cause ;
Toi seul m'as condamnée à vivre en ces déserts.
Ah ! c'est pour mon malheur ! . . .
Va, c'est toi qui reviens pour m'arracher le cœur.

Et puis, quand son père lui dit :

Mais qu'il parte à l'instant ; que jamais sa présence
N'épouvante un asile ouvert à l'innocence.

comme elle doit répondre avec une voix entrecoupée :

C'est ce que je prétends, Seigneur.

comme elle doit dire douloureusement :

1767.

Et plût aux Dieux

Que son fatal aspect n'eût point blessé mes yeux !

• Relisez la pièce d'une tire , je vous en prie , et voyez si , étant jouée avec un concert unanime , par des acteurs intelligens et animés , elle ne doit pas attacher le spectateur d'un bout à l'autre. Voyez si le style n'est pas convenable au sujet ; si ce n'est pas une critique ridicule et digne d'un *Fréron* , de vouloir qu'*Obéide* parle comme *Sémiramis* , *Sorame* comme *Mahomet* , et *Indatire* comme *César*.

On ne laisse pas de sentir un peu d'indignation de se voir si mal jugé. Ah , Velches ! maudits Velches ! quand je vous donne du grand , vous dites que je suis boursoufflé , et quand je vous donne du simple , vous dites que je suis bas. Allez , vous ne méritez pas les peines que je prends pour vous depuis cinquante années ; je vous abandonne à votre sens réprouvé.

M. le marquis de *Chauvelin* , je vous demande pardon de ne vous avoir pas écrit. Lisez la pièce , en voilà trois exemplaires ; voyez l'effet qu'elle fera sur vous.

Messieurs , détrompez tant que vous pourrez les belles dames ; je les respecte fort , mais jamais je n'approuverai le monologue qu'elles demandent sur un amour adultère dont il ne faut pas dire un mot.

Et toi , pauvre théâtre français , qui n'as qu'un seul acteur , et encore est-il trop gros ; toi qui n'approches pas de notre petit théâtre de Ferney , est-il possible

— que tu n'ayes ni confident ni second rôle ? ferme
1767. donc ta porte, malheureux !

Faites comme vous pourrez, mes anges ; mais venons-en à notre honneur, et mettez - moi dans l'occasion aux pieds d'*Elochivis* et de *Nalrisp*. (*)

A l'égard de *Valider* (**), je crois que cette ame-là se soucie peu d'une tragédie, et que vous ne vivez pas le long du jour avec lui.

Le feseur de buste a mandé qu'il avait envoyé, par une diligence qui va de Besançon à Paris, un petit buste d'ivoire dont l'original vous adore. Ce n'était pas ce que je lui avais demandé ; je ne l'ai point vu : je suis contredit en tout dans les déserts de Scythie.

Je reçois dans le moment une lettre de M. de *Thibouville*, lettre funeste, lettre odieuse, dans laquelle il propose un froid réchauffé du monologue d'*Alzire* : cela est intolérable. Ce qui est bon dans *Alzire* est affreux dans les Scythes. Il est beau qu'*Obéide*, étant adultère dans son cœur, se cache dans son crime ; il est beau qu'elle l'expie en épousant *Indatire* ; mais il faut que l'actrice fasse sentir qu'elle est folle d'*Athamare* ; il y a vingt vers qui le disent. Comment n'a-t-on pas compris que ce détestable monologue serait absolument incompatible avec le rôle d'*Obéide* ? Une telle proposition excite ma juste colère.

M. de *Thibouville* me mande que mon ange prend des bouillons purgatifs. Ah ! mes anges, portez-vous bien, si vous voulez que je vive. V.

(*) *Choiseul* et *Praslin*.

(**) *Laverdi*.

● L E T T R E C I X.

1767.

A U M E M E.

16 de mai.

JE dépêche aujourd'hui à M. d'*Argental*, par M. le duc de *Praslin*, trois exemplaires d'une nouvelle édition de Genève. Je vous enverrai incessamment celle de Lyon, qui sera, je crois, plus correcte. Je n'impute toutes ces éditions qu'on s'empresse de faire, qu'à cet heureux contraste des mœurs républicaines et agrestes, avec les mœurs fardées des cours. Je ne pense pas que la pièce ait un grand mérite; cependant, si vous nous l'aviez vu jouer, je crois que vous en seriez assez content. *Le Kain* trouverait peut-être du plaisir à dire :

Nul monarque avant moi sur le trône affermi,
 N'a quitté ses Etats pour chercher un ami;
 Je donne cet exemple, et ton maître te prie;
 Entends sa voix, entends la voix de ta patrie,
 Celle de ton devoir qui doit te rappeler,
 Et des pleurs qu'à tes yeux mes remords font couler.

J'ai aussi un peu fortifié la scène avec *Indatire*, afin qu'il ne fût pas tout-à-fait écrasé par le scythe.

Le quatrième acte, au moyen de quelques légers changemens, a fait une très-grande sensation; les deux vieillards ont fait verser des larmes. C'est un grand jeu de théâtre, c'est la nature elle-même. Les

Corresp. générale.

Tome IX. N

— galans velches ne sont pas encore accoutumés à ces
1767. tableaux pathétiques. Je n'ai jamais vu sur notre
théâtre un vieillard attendrissant; *Sarazin*, même ne
jouait *Lusignan* que comme un capucin.

Madame de *la Harpe* a fait pleurer dès la première
scène, en disant :

Laisse dans ces déserts ta fidelle Obéide. . . .

Quand je dois tant haïr ce funeste Athamare. . . .

Tranquilles, sans regrets, sans cruels souvenirs. . . .

Il faut convenir que ce rôle est très-neuf au
théâtre; et, en vérité, c'est quelque chose que de
faire du neuf aujourd'hui. Ces vers,

Quand je dois tant haïr ce funeste Athamare.

et ceux-ci,

Va, si mon cœur m'appelle aux lieux où je suis née,
Ce cœur doit s'en punir; il se doit imposer
Un frein qui le retienne et qu'il n'ose briser.

Ces vers, dis-je, contiennent tout le monologue
qu'on propose; et ils font un bien plus grand effet
dans le dialogue. Il y a cent fois plus de délicatesse,
plus d'intérêt, de curiosité, plus de passion, plus de
décence, que si elle commençait grossièrement par
se dire à elle-même, dans un monologue inutile,
qu'elle aime un homme marié.

Il n'y a personne de nos acteurs de Ferney, qui
ne sente vivement combien ce monologue gâterait
le rôle entier d'*Obéide*; à quel point il serait déplacé,

et combien il serait contradictoire avec son caractère. Comment irriter, par degrés, la curiosité du spectateur? comment lui donner le plaisir de deviner qu'*Obéide* idolâtre un homme qu'elle doit haïr, quand elle aura dit platement, dans un très-froid monologue, ce qu'elle doit, ce qu'elle veut se cacher à elle-même? — 1767.

Je n'aime pas assurément les longs et insupportables romans de *Paméla* et de *Clarisse*. Ils ont réussi, parce qu'ils ont excité la curiosité du lecteur, à travers un fatras d'inutilités : mais, si l'auteur avait été assez mal-avisé pour annoncer, dès le commencement, que *Clarisse* et *Paméla* aimaient leurs persécuteurs, tout était perdu, le lecteur aurait jeté le livre.

Serait-il possible que ces insulaires connussent mieux la nature que vos Velches? ne sentez-vous pas que ce qui est à sa place dans *Alzire*, serait détestable dans *Obéide*. ●●●

La pièce a été mal jouée sur votre théâtre, il faut en convenir, et la malignité a pris ce prétexte pour accabler la pièce : c'est ce qui m'est toujours arrivé. On s'est attaché à de petits détails, à des mots, pour justifier cette malignité. J'ai ôté ce prétexte autant que je l'ai pu; mais je ne puis vous donner des acteurs. *Le Kain* n'est point assez jeune, et mademoiselle *Durancy* ne fait point pleurer; vos vieillards font à la glace. Il n'y a pas un rôle dans la pièce qui ne dût contribuer à l'harmonie du tableau. Les confidens même y ont un caractère; mais où trouver des confidens qui sachent parler avec intérêt?

Malgré cette difette, mademoiselle *Durancy*, les

— le *Kain*, les *Brizard*, les *Molé*, en jouant avec un
 1767. peu plus de chaleur et de véhémence (c'est-à-dire, comme nous jouons), pourraient certainement attirer beaucoup de monde, et subjuguier enfin la cabale, comme ils ont fait dans *Adélaïde du Guesclin*, laquelle ne vaut pas certainement les *Scythes*.

Le rôle d'*Athamare* est actuellement plus favorable à l'acteur. Il arrivait au second acte sans parler; il faut qu'il attire sur lui toute l'attention. Ce sont de ces défauts dont je ne me suis aperçu que sur notre théâtre.

Je m'attendais que les comédiens répondraient à toutes les peines que je me suis données, et à tous les services que je leur ai rendus depuis cinquante ans. Ils devaient reprendre les représentations des *Scythes*; c'est une loi dont ils ne se sont écartés que pour moi. Ils ont mieux aimé manquer à ce qu'ils me doivent, et jouer les *Illinois* pour faire mieux tomber les *Scythes*. Ils savent bien que c'est à peu-près le même sujet. Leur conduite est le vrai secret de dégoûter le public d'un sujet neuf qu'ils vont rendre trivial. Je ne méritais pas cette ingratitude de leur part. Ma consolation est qu'il y a plus d'éditions des *Scythes*, que les comédiens n'en ont donné de représentations.

A M, LE MARQUIS DE CHAUVÉLIN.

16 de mai.

IL y a long-temps, monsieur le Marquis, que je vous dois les plus tendres remerciemens. Je voudrais faire mieux pour vous remercier. Je voudrais mériter vos bontés; mais je suis un de ces justes à qui la grâce manque. Il n'y a point de janséniste qui ne vous dise que la bonne volonté ne suffit pas. J'ai fait comme la plupart des hommes qui cherchent à justifier leurs faiblesses.

J'ai écrit plusieurs lettres à M. d'Argentan pour tâcher de lui prouver que j'ai raison d'être stérile.

Voici la copie de la dernière lettre que je viens d'écrire à un de ses amis. Je la soumets à votre jugement, et je vous supplie de lire un des trois exemplaires de la dernière édition de Genève, que je viens de faire partir.

Imaginez, en lisant, des acteurs attendrissans, des voix touchantes, des vieillards désespérés, de jeunes amans bien passionnés, et jugez sur l'impression que vous aura fait la lecture.

Il se peut que je sois bien baissé; mais j'ose vous répondre que mes sentimens pour vous ne le sont pas, et que mon très-tendre respect et ma reconnaissance n'éprouvent aucune diminution. V.

1767.

L E T T R E C X I.

A M. D A M I L A V I L L E.

16 de mai.

JE vois bien, Monsieur, par votre lettre du 9 de mai, que ce pauvre homme qui fut mis à Valladolid n'a pu arriver à Paris dans votre hôtel. *M. Boursier*, votre ami, m'a promis qu'il tenterait de vous faire tenir ce magot par une autre voie.

Ce pauvre *Boursier* est bien embarrassé. Je ne crois pas qu'il aille sur la Saône. Il prendra patience. On dit que c'est la vertu des ânes, mais il faut que chacun porte son bât dans ce monde.

Je vous demande en grâce de m'envoyer le petit libelle forbonique contre *Bélisaire*. Il y a cent lieues et cent siècles des honnêtes gens d'aujourd'hui à la forbonne. J'ai toujours fait une prière à DIEU, qui est fort courte; la voici : *Mon DIEU, rendez nos ennemis bien ridicules !* DIEU m'a exaucé.

Je vous embrasse tendrement ; tantôt je pleure, tantôt je ris.

A M. MARMONTEL.

16 de mai.

COMMENT, mon cher confrère, toute l'académie françoise ne se récrie-t-elle pas contre l'insolente et ridicule absurdité des chats fourrés qui osent condamner cette proposition : *La vérité luit par sa propre lumière, et on n'éclaire pas les esprits à la lueur des bûchers*. C'est dire évidemment que les flammes des seuls bûchers peuvent éclairer les hommes, et que les bourreaux sont les seuls apôtres. Ce fera bien alors que, suivant *Jean-Jacques*, il faudra que les jeunes princes épousent les filles des bourreaux; et vous êtes trop heureux, après tout, que ces polissons aient dit une si horrible sottise. Il est bon d'avoir affaire à de si fots ennemis.

Pourquoi ne m'avez-vous pas envoyé sur le champ toutes les bêtises qu'on a écrites contre votre excellent ouvrage? Vous avez raison de ne point répondre, de ne vous point compromettre; mais il y a des théologiens qui prendront votre parti sérieusement et vigoureusement. Il ne s'agit plus ici de plaisanter, il faut écraser ces fots monstres. Celui qui s'en chargera déclarera qu'il ne vous a pas consulté, qu'il ne vous connaît point, qu'il ne connaît que votre livre, et qu'il écrit au nom de la nation contre les ennemis de toute nation.

— N. B. Si vous avez lu le livre de la Tolérance,
 1767. il y a deux pages entières de citations de pères de
 l'Eglise contre la proposition diabolique des chats
 fourrés.

On vous embrasse le plus tendrement du monde.

LETTRE CXIII.

A M A D A M E

LA MARQUISE DU DEFFANT.

18 de mai.

IL y a plus de six semaines , Madame , que je suis toujours prêt à vous écrire , à m'informer de votre santé , à vous demander comment vous supportez la vie , vous et M. le président *Hénault* , et à m'entretenir avec vous sur toutes les illusions de ce monde ; mais je me suis trouvé exposé à tous les fléaux de la guerre , et à celui de trente pieds de neige dont j'ai été long-temps environné. Les neiges et les glaces me privent tous les ans de la vue pendant quatre mois ; j'ai l'honneur d'être alors , comme vous savez , votre confrère des quinze-vingts ; mais les quinze-vingts ne souffrent pas , et j'éprouve des douleurs très-cuivantes. Je renais au printemps , et je passe de la Sibérie à Naples , sans changer de lieu : voilà ma destinée.

Pardonnez-moi si j'ai passé tant de temps sans vous écrire ; vous savez que je vous aimerai toujours. Vous me direz : *Montrez-moi votre foi par vos œuvres ;*

on écrit, quand on aime. Cela est vrai; mais, pour écrire des choses agréables, il faut que l'ame et le corps soient à leur aise, et j'en ai été bien loin. Vous me mandez que vous vous ennuyez, et moi je vous réponds que j'enrage. Voilà les deux pivots de la vie, de l'insipidité ou du trouble. 1767.

Quand je vous dis que j'enrage, c'est un peu exagérer; cela veut dire seulement que j'ai de quoi enrager. Les troubles de Genève ont dérangé tous mes plans; j'ai été exposé, pendant quelque temps, à la famine; il ne m'a manqué que la peste, mais les fluxions sur les yeux m'en ont tenu lieu. Je me dépique actuellement en jouant la comédie. Je joue assez bien le rôle de vieillard, et cela d'après nature; et je dicte ma lettre en essayant mon habit de théâtre.

Vous vous êtes fait lire, sans doute, le quinzième chapitre de *Bélisaire*; c'est le meilleur de tout l'ouvrage, ou je m'y connais bien mal. Mais n'avez-vous pas été étonnée de la décision de la forbonne qui condamne cette proposition : *La vérité luit de sa propre lumière, et on n'éclaire point les hommes par les flammes des bûchers.* Si la forbonne a raison, les bourreaux seront donc les seuls apôtres.

Je ne conçois pas comment on peut hasarder quelque chose d'aussi sot et d'aussi abominable. Je ne fais comment il arrive que les compagnies disent et font de plus énormes sottises que les particuliers; c'est peut-être parce qu'un particulier a tout à craindre, et que les compagnies ne craignent rien. Chaque membre rejette le blâme sur son confrère.

A propos de sottises, je vous ferai présenter très-humblement, de ma part, ma sottise des Scythes.

— dont on fait une nouvelle édition , et je vous prierai
 1767. d'en juger , pourvu que vous vous la fassiez lire par
 . quelqu'un qui sache lire des vers ; c'est un talent
 aussi rare que celui d'en faire de bons.

De toutes les sottises énormes que j'ai vues dans
 ma vie , je n'en connais point de plus grande que
 celle des jésuites. Ils passaient pour de fins politiques,
 et ils ont trouvé le secret de se faire chasser déjà de
 trois royaumes , en attendant mieux. Vous voyez
 qu'ils étaient bien loin de mériter leur réputation.

Il y a une femme qui s'en fait une bien grande ;
 c'est la *Sémiramis* du Nord , qui fait marcher cinquante
 mille hommes en Pologne , pour établir la tolérance
 et la liberté de conscience. C'est une chose unique
 dans l'histoire de ce monde , et je vous réponds que
 cela ira loin. Je me vante à vous d'être un peu dans
 ses bonnes grâces ; je suis son chevalier envers et contre
 tous. Je fais bien qu'on lui reproche quelque bagatelle
 au sujet de son mari ; mais ce sont des affaires de
 famille , dont je ne me mêle pas ; et d'ailleurs il n'est
 pas mal qu'on ait une faute à réparer , cela engage
 à faire de grands efforts pour forcer le public à l'estime
 et à l'admiration , et assurément son vilain mari
 n'aurait fait aucune des grandes choses que ma *Catherine*
 fait tous les jours.

Il me prend envie , Madame , pour vous défen-
 nuyer , de vous envoyer un petit ouvrage concernant
Catherine , et Dieu veuille qu'il ne vous ennuye pas.
 Je m'imagine que les femmes ne sont pas fâchées
 qu'on loue leur espèce , et qu'on les croie capables
 de grandes choses. Vous saurez d'ailleurs qu'elle va
 faire le tour de son vaste empire. Elle m'a promis de

m'écrire des extrémités de l'Asie ; cela forme un beau spectacle. 1767.

Il y a loin de l'impératrice de Russie à nos dames du Marais , qui font des visites de quartier. J'aime tout ce qui est grand , et je suis fâché que nos Velches soient si petits. Nous avons pourtant encore un prodigieux avantage , c'est qu'on parle français à Astracan , et qu'il y a des professeurs en langue française à Moscou. Je trouve cela plus honorable encore que d'avoir chassé les jésuites. C'est une belle époque , sans doute , que l'expulsion de ces renards ; mais convenez que *Catherine* a fait cent fois plus en réduisant tout le clergé de son empire à être uniquement à ses gages.

Adieu , Madame ; si j'étais à Paris , je préférerais votre société à tout ce qui se fait en Europe et en Asie. V.

LETTRE CXIV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

25 de mai.

JE commence , mon cher ange , ma réplique à votre lettre du 14 , par vous dire combien je suis étonné que vous ayez de la bile ; c'est donc pour la première fois de votre vie. Il n'y a pourtant nulle bile dans votre lettre ; au contraire , vous m'y comblez de bontés , et vous compatissez à mes angoisses. C'est à moi qu'il appartient d'avoir de la bile ; je ne peux

— ni rester où je suis , ni m'en aller. Vous savez que
 1767. j'ai donné la terre de Ferney à madame *Denis*. J'ai
 arrangé mes affaires de famille de façon qu'il ne me
 reste que des rentes viagères qu'on me paye fort mal,
 et M. le duc de *Virtemberg* surtout me met , malgré
 toutes ses promesses , dans l'impuissance de faire
 une acquisition auprès de Lyon.

Madame *Denis* , qui est très-commodément logée ,
 se transplanterait avec beaucoup de peine. Tout notre
 pauvre petit pays est si effarouché qu'il est impossible
 de trouver un fermier ; nous sommes donc forcés de
 rester dans cette terre ingrate.

Je vous avouerai de plus qu'il y a un certain
 ressort que je n'aime pas ; l'affaire d'Abbeville me
 tient au cœur , je n'oublie rien ; la Saint-Barthelemi
 me fait autant de peine que si elle était arrivée hier.

Il faut que je vous dise , à propos d'Abbeville ,
 qu'un de ces infortunés jeunes gens qui méritaient
 d'être six mois à Saint-Lazare , et qui a été condamné
 au plus horrible supplice pour une mièvreté , ayant ,
 pour comble de malheur , un père très-avare , a été
 obligé de se faire soldat chez le roi de Prusse. Il a
 beaucoup d'esprit ; il m'a écrit ; j'ai représenté son
 état au roi de Prusse qui , sur le champ , l'a fait officier.
 J'espère qu'il fera un jour à la tête des armées , et
 qu'il prendra Abbeville ; mais , en attendant , je ne
 crois pas que je doive me mettre dans le ressort. Mon
 cœur est trop plein , et je dis trop ce que je pense.

Après vous avoir ainsi rendu compte de mon ame
 et de ma situation , je dois vous parler de M. et de
 madame de *Beaumont* , et de leur procès au conseil.
 Ils demandent que vous disiez un mot en leur faveur

à M. le duc de *Praslin* et à M. le duc de *Choiseul*. —
 Le défenseur des *Calas* et des *Sirven* mérite vos bontés, 1767.
 et n'a pas besoin de ma recommandation auprès de
 vous.

Je viens enfin aux Scythes ; ils avancent la fin de
 mes jours, ils me tuent comme *Indatire* et *Obeïde*.
 Le procédé des comédiens a été pour moi le coup de
 pied de l'âne ; il faut dix ans pour ressusciter, quand
 on est mort d'un pareil coup, témoin *Oreste*, témoin
Adélaïde du Guesclin, témoin *Sémiramis*. J'avais
 un besoin extrême du succès de cet ouvrage ; j'ai
 été contredit en tout, et je finis ma carrière par
 essuyer l'affront et l'injustice inouïe qu'on me fait
 avec ingratitude. Cela n'empêchera pas que *le Kain*
 ne touche le petit honoraire qu'on lui a promis ; il
 peut y compter, on le portera chez lui au mois de juin.

L E T T R E C X V.

A M. D'ETALLONDE DE MORIVAL.

26 de mai.

JE fus très-consolé, Monsieur, quand le roi de
 Prusse daigna me mander qu'il vous ferait du bien.
 Il a rempli sur le champ ses promesses, et j'ai l'hon-
 neur de lui écrire aujourd'hui pour l'en remercier du
 fond de mon cœur. Il est assurément bien loin de
 penser comme vos infames persécuteurs. Je voudrais
 que vous commandassiez un jour ses armées, et que
 vous vinssiez assiéger Abbeville. Je ne fais rien de
 plus déshonorant pour notre nation que l'arrêt atroce

— rendu contre des jeunes gens de famille, que par-tout
1767. ailleurs on aurait condamnés à six mois de prison.

Le nonce disait hautement à Paris que l'inquisition elle-même n'aurait jamais été si cruelle. Je mets cet assassinat à côté de celui des *Calas*, et immédiatement au-dessous de la Saint-Barthelemi. Notre nation est frivole, mais elle est cruelle. Il y a peut-être dans la France sept à huit cents personnes de mœurs douces et de bonne compagnie, qui sont la fleur de la nation, et qui font illusion aux étrangers. Dans ce nombre il s'en trouve toujours dix ou douze qui cultivent les arts avec succès. On juge de la nation par eux, on se trompe cruellement. Nos vieux prêtres et nos vieux magistrats sont précisément ce qu'étaient les anciens druides qui sacrifiaient des hommes : les mœurs ne changent point.

Vous savez que M. le chevalier de *la Barre* est mort en héros. Sa fermeté noble et simple, dans une si grande jeunesse, m'arrache encore des larmes. J'eus hier la visite d'un officier de la légion de *Soubise*, qui est d'Abbeville. Il m'a dit qu'il s'était donné tous les mouvemens possibles pour prévenir l'exécrable catastrophe qui a indigné tous les gens sensés de l'Europe. Tout ce qu'il m'a dit a bien redoublé ma sensibilité. Quelle religion, Monsieur, qu'une secte absurde qui ne se soutient que par des bourreaux, et dont les chefs s'engraissent de la substance des malheureux !

Servez un roi philosophe, et détestez à jamais la plus détestable des superstitions.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney , 27 de mai.

IL me paraît , Monseigneur , que le royaume du prince noir m'a été plus favorable que les Velches de Paris. J'en ai uniquement l'obligation au maître de l'Aquitaine. Il faut qu'il ait lui-même ordonné des répétitions sous ses yeux , et que l'envie de lui plaire ait mis les acteurs au-dessus d'eux-mêmes. Vous connaissez Paris ; il n'est rempli que de petites cabales en tout genre. Zaire , Oreste , Sémiramis , Mahomet , Tancrède , l'Orphelin de la Chine , tombèrent à la première représentation ; elles furent accablées de critiques , elles ne se relevèrent qu'avec le temps. On se faisait un plaisir de me mettre fort au-dessous de *Crébillon* , pour plaire à madame de *Pompadour* qui disait que le Catilina de ce *Crébillon* était la seule bonne pièce qu'on eût jamais faite. Voilà comme on juge de tout , jusqu'à ce que le temps fasse justice. S'il est permis de comparer les petites choses aux grandes , vous savez que le maréchal de *Villars* ne jouit de sa réputation qu'à l'âge de près de quatre-vingts ans. Le favori de *Vénus* , de *Minerve* et de *Mars* fait lui-même quelles contradictions il a essuyées dans sa carrière de la gloire. Il faut se soumettre à cette loi générale qui existe dans le monde depuis le péché originel : il mit dans le cœur humain l'envie et la malignité , qui sans doute n'y étaient pas auparavant,

— Je vous avertis que nous avons ici la meilleure
1767. troupe de l'Europe, et que l'envie n'est point entrée
dans notre tripot. Nous avons un jeune M. de
la Harpe, auteur du *Comte de Varvick*. Il est, par
sa figure et par la beauté de son organe, beaucoup
plus fait que *le Kain* pour jouer *Athamare*. Jamais
je n'ai rien vu de plus parfait qu'un M. de *Chabanon*
qui a joué *Indatire*. La femme de M. de *la Harpe*
était *Obéide*. Sa figure est fort supérieure à celle de
mademoiselle *Clairon*; elle a une voix aussi théâtrale,
elle fait pleurer et frémir. Les deux vieillards étaient
de la plus grande vérité. Je ne me suis pas mal tiré
du rôle de *Sozame*; et surtout, quand je me plaignais
des cours, je puis me vanter d'avoir fait une impres-
sion singulière. La pièce n'a point été ainsi jouée à
Paris, il s'en faut de beaucoup. A qui en est la
faute? à mon séjour en Scythie. M. d'*Argental* ne s'en
est point mêlé; il est très-malade, et je crains même
que sa maladie ne soit trop sérieuse.

J'avais vu chez moi mademoiselle *Durancy*, il y
a quelques années; je lui avais trouvé du talent;
elle me demanda le rôle d'*Obéide*. On dit qu'elle le
joua très-mal à la première représentation, mais
qu'à la troisième et quatrième elle fit un très-grand
effet. On me mande qu'elle joue avec beaucoup
d'intelligence et de vérité, mais qu'elle n'est pas d'une
figure agréable, et qu'elle n'a pas le don des larmes.
On dit que les autres actrices n'ont point de talent,
et que le théâtre tragique n'a jamais été dans un état
plus pitoyable. On me mande que, lorsqu'un acteur
de province se présente pour doubler les premiers
rôles, ceux qui sont chargés de ces rôles ne manquent
pas

pas de les accabler de dégoûts , et de les faire ren-
voyer. Si on est aussi malin dans ce tripot qu'à la
cour , je vous réponds que vous n'aurez d'autre
théâtre que celui de l'opéra comique. C'est à vous ,
qui êtes doyen de l'académie, et premier gentilhomme
de la chambre , de protéger les beaux arts ; ils en
ont besoin. Vous savez dans quelle décadence est ma
chère patrie dans tous les genres.

1767.

Vous conservez votre gloire ; mais la France a un
peu perdu la sienne. Il faut espérer que nous aurons
du moins encore quelques crépuscules des beaux
jours du siècle de *Louis XIV.*

Agréez , Monseigneur , mon tendre et profond
respect. V.

L E T T R E C X V I I.

A U M E M E.

Mai.

JE vous supplie , Monseigneur , de lire attentivement
ce mémoire. Vous savez que j'ai rendu quelques
services aux protestans. J'ignore s'ils les ont mérités ;
mais vous m'avouerez que *la Beaumelle* est un ingrat.

Je soumets ce mémoire à vos lumières , et la vérité
à votre protection. Vous ferez indigné , quand vous
verrez tant de calomnies et d'horreurs rassemblées ,
et ce que nous avons de plus auguste avili avec tant
d'insolence. On n'oserait imaginer qu'un tel homme
pût calomnier la cour impunément. Il est dans le

Corresp. générale.

Tome IX.

O

— pays de Foix , à Mazères. Peut-être un mot de vous
1767. pourrait le faire rentrer en lui-même.

Galien attend toujours la décision de son sort. Il a un frère , âgé de quatorze ans tout au plus , qui a été au Canada , à Alger , à Maroc , en qualité de mousse. Il est de retour , et est venu voir son frère ici ; il y a resté sept ou huit jours , et ensuite , avec une petite pacotille , il est retourné en Dauphiné chez ses parens , où l'aîné l'aurait bien voulu suivre , à ce qu'il m'a paru , pour peu de temps.

Peut-être ne savez-vous pas que j'ai donné la terre de Ferney à madame *Denis* , et que je ne me suis réservé que la douceur de finir , dans mon obscurité , une vie mêlée de bien des chagrins , comme l'est la carrière de presque tous les hommes. Ce n'est qu'avec cette triste vie que finira le tendre et respectueux attachement que je vous ai voué jusqu'à mon dernier moment.

Je vous supplie instamment de me conserver vos bontés ; elles me sont nécessaires par le prix que mon cœur y met ; elles sont la plus chère consolation du plus ancien serviteur que vous ayez. V.

L E T T R E C X V I I I .

A M. LE MARQUIS ALBERGATI CAPACELLI.

A Ferney , le 2 de juin.

Vous envoyez , Monsieur , des tableaux à un aveugle , et des filles à un eunuque ; l'état où je suis tombé ne me permet plus de lire. Un homme , qui prononce fort mal l'italien , m'a lu une partie de votre

traduction du *Comminge*. Il m'a fait entendre, dans son baragouin, de beaux vers sur un triste sujet. 1767.
Le saint homme *Rancé* ne s'attendait pas que ses moines fussent un jour le sujet d'une tragédie. Les jésuites fournissent actuellement une matière plus intéressante. Je les recommande à quelque muse : la mienne, aussi languissante que mon corps, ne peut plus chanter les moines. Portez-vous mieux que moi, et vivez. V.

L E T T R E C X I X.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

4 de juin.

MON cher ange éprouve donc aussi les misères de l'humanité ; il est donc malade aussi-bien que moi : il fait des remèdes, il évacue sa bile ; la mienne ne sort que par le bout de ma plume, quand j'écris des pouilles à mon cher ange sur des monologues. Guérissez-vous, prolongez votre agréable carrière : voilà le point important.

Le grand malheur de la mienne, c'est que je la finis sans avoir pu vous voir ; j'ai le cœur percé de me voir privé de cette consolation. Voulez-vous, pour nous amuser tous deux, que je vous dise encore un petit mot des Scythes ? vous daignez toujours vous y intéresser. *Le Kain* m'a mandé qu'on ne m'avait fait un petit passe-droit qu'à la sollicitation de *Molé* ; mais je vois bien que vous êtes tous des fripons qui avez persisté dans l'idée de ne reprendre

— la pièce qu'à Fontainebleau. Eh bien, j'y consens ;
 1767. je demande seulement qu'on essaye les Scythes une seule fois à Paris, deux ou trois jours avant que les comédiens partent pour la cour. Cette représentation servira de répétition, et la pièce n'en fera que mieux jouée devant mes deux patrons.

J'ai le malheur d'aimer mieux les Scythes qu'aucune de mes tragédies. Premièrement, parce qu'ils ont été honnis ; en second lieu, parce qu'elle est pleine de vers naturels, que tout le monde peut s'appliquer, et qui appartiennent à toutes les conditions de la vie, autant qu'à la pièce même.

Je crois vous avoir satisfait sur tout ce que vous me demandiez, et je suis prêt à vous rendre ce vers que vous aimez :

Ah ! l'on venge mon fils, je retrouve mes sens.

Cela est fort aisé ; nous n'aurons pas là-dessus de querelle. J'aime aussi à me rendre à votre avis sur mademoiselle *Durancy*. Bien des gens m'ont mandé qu'elle et *le Kain* avaient très-mal joué aux deux premières représentations : cela est très-vraisemblable ; la pièce est difficile à jouer, et le parterre n'encourageait pas les acteurs ; mais je suis persuadé qu'à la longue les acteurs et le public s'accoutumeront à ce nouveau genre. Il me semble que ce contraste des mœurs champêtres avec celles de la cour doit être bien reçu quand les cabales seront affaiblies. Une femme qui ne s'avoue point à elle-même la passion malheureuse dont elle est dévorée, est encore quelque chose d'assez neuf au théâtre. Si j'ai encore un peu d'amour propre d'auteur, vous devez me le pardonner ; c'est

vous qui, depuis environ treize ans, m'avez fait rentrer dans le champ de bataille dont je croyais être sorti pour jamais. Je ne suis plus qu'un poète de province; mes pauvres pièces réussissent mieux à Genève et à Bordeaux qu'à Paris. Pourquoi vient-on de rejouer à Genève, six fois de suite, *Olimpie*? pourquoi votre troupe royale ne la rejoue-t-elle point? J'aime mes enfans quand on les abandonne. 1767.

Adieu, mon cher ange; je me mets aux pieds de madame d'*Argental*. Faites-moi savoir, je vous prie, des nouvelles de votre santé. J'espère que M. de *Thibouville* ne se refroidira pas dans son zèle; je suis pénétré pour lui de reconnaissance. V.

L E T T R E C X X.

A M. D A M I L A V I L L E.

4 de juin.

MON cher ami, faites d'abord mes complimens à la sorbonne du service qu'elle nous a rendu; car les choses spirituelles doivent marcher devant les temporelles : ensuite ayez la charité de reprendre l'affaire des *Sirven*. M. *Chardon* peut à présent rapporter l'affaire. *Sirven* est prêt à partir pour Paris; je vous l'adresserai. Il faudra qu'il se cache, jusqu'à ce que son affaire soit en règle.

Je tremble pour celle de notre ami *Beaumont*; on me mande qu'elle a un côté odieux, et un autre qui est très-défavorable. L'odieux est qu'un philosophe, que le défenseur des *Calas* et des *Sirven* reproche à un

— mort d'avoir été huguenot, et demande que la terre de
 1767. Canon soit confisquée pour avoir été vendue à un
 catholique ; le défavorable est qu'il plaide contre des
 lettres patentes du roi. Il est vrai qu'il plaide pour sa
 femme qui demande à rentrer dans son bien ; mais
 elle n'y peut rentrer qu'en cas que le roi lui donne
 la confiscation. Il reste à savoir si ce bien de ses
 pères a été vendu à vil prix. Tout cela me paraît
 bien délicat. C'est une affaire de faveur ; et il est fort
 à craindre que le secrétaire d'Etat, qui a signé les
 lettres patentes de son adverse partie, ne soutienne
 son ouvrage. Je crois que M. *Chardon* est le rappor-
 teur. Je serais fâché que M. *Chardon* fût contre lui,
 et plus fâché encore si, M. *Chardon* étant pour lui,
 le conseil n'était pas de l'avis du rapporteur. L'affaire
 de *Sirven* me paraît bien plus favorable et bien plus
 claire. Je m'intéresse vivement à l'une et à l'autre.

Voici un petit mot pour *Protagoras*, qui est d'une
 autre nature. Tout ce qui est dans ce billet est pour
 vous comme pour lui ; tout est commun entre les
 frères.

Ma santé devient tous les jours plus faible ; tout
 périt chez moi, hors les sentimens qui m'attachent à
 vous. Je vous embrasse bien fort, mon très-cher ami.

P. S. J'ai lu les inepties contre mon ami *Bélisaire*.
 Ces sottises sont écrites par des vandales dont il
 triomphera. On a fait, contre le pauvre abbé
Bazin, un livre bien plus savant, qui mérite peut-être
 une réponse. Tout cela part, dit-on, du collège
 Mazarin. Il faudra que nous disions, comme du
 temps de la fronde : *Point de Mazarin*.

A M. LE MARQUIS DE FLORIAN.

9 de juin.

SEIGNEURS châtelains, nous vous rendons grâce, du pied des Alpes, d'avoir pensé à nous dans les plaines de Picardie. Il n'y a que trois jours que nous avons du beau temps. J'ai été bien près d'aller m'établir auprès de Lyon, tant j'étais las des tracasseries genevoises qui ne finiront pas de sitôt.

Le diable est à Neuchâtel, comme il est à Genève; mais il est principalement dans le corps de J. J. qui s'est brouillé, en Angleterre, avec tout le canton où il demeurerait. Il s'est enfui au plus vite, après avoir laissé sur sa table une lettre dans laquelle il chantait pouille à ses hôtes et à ses voisins. Ensuite il écrivit une lettre au grand chancelier, pour le prier de lui donner un messager d'Etat, qui le conduisît au premier port en sûreté. Le chancelier lui fit dire que tout le monde, en Angleterre, était sous la protection des lois. Enfin *Rousseau* est parti avec sa *vachine*, et il est allé maudire le genre-humain ailleurs.

J'ai reçu une lettre pleine d'esprit et de bon sens du jeune *Morival*, enseigne de la colonelle de son régiment. S'il vient jamais assiéger Abbeville, soyez sûrs qu'il vous donnera des sauve-gardes, mais il n'en donnera pas à tout le monde.

J'attends avec impatience l'*Etat des finances*, que l'on dit imprimé au louvre. Je trouve cette confiance

— et cette franchise très-noble. C'est ainsi qu'en usa
 1767. M. *Desmarets*; et cette méthode fut très-applaudie. Le seul secret, pour faire contribuer sans murmure, est de montrer le bon usage qu'on a fait des contributions. Personne n'en fera moins mauvaise chère, pour payer les deux vingtièmes. Cet impôt, d'ailleurs, n'étant point arbitraire, n'est sujet à aucune malversation; et cela console le peuple: c'est à l'Etat que l'on paye, et non pas aux fermiers généraux.

Je vous envoie un petit mémoire qui regarde un peu votre pays de Languedoc. Il a déjà eu son effet. M. de *Gudane*, commandant au pays de Foix, a menacé le sieur *la Beaumelle* de le mettre, pour le reste de sa vie, dans un cachot, s'il continuait à vomir ses calomnies.

MM. de *Chabanon* et de *la Harpe* sont toujours à Ferney; mais point de tragédies. M. de *Chabanon* en fait une, encore y a-t-il bien de la peine. Pour moi, je suis hors de combat. Je me console en formant des jeunes gens. Madame de *Fontaine-Martel* disait que, quand on avait le malheur de ne pouvoir plus être catin, il fallait être m.....

Aimez-moi toujours un peu, et soyez sûrs de ma tendre amitié.

L E T T R E C X X I I.

1767.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

10 de juin.

SI vous vous portez bien, mon cher ange, j'en suis bien aise; pour moi je me porte mal. C'est ainsi qu'écrivait *Cicéron*, et je ne vois pas trop pourquoi on nous a conservé ces niaiseries. M. de *Thibouville* me mande que votre santé est meilleure, et que vous n'êtes point au lait; il dit grand bien de votre régime. Jouissez, mes anges, d'une bonne santé, sans laquelle il n'y a rien. M. de *Thibouville* m'écrit une lettre peu déchiffrable, mais dans laquelle j'ai entrevu que (*) mademoiselle *Durancy* a passé de Scythie au Canada; qu'elle s'est perfectionnée dans les mœurs sauvages, et qu'au lieu de se sacrifier pour son amant, elle le tue par mégarde. C'est-là, sans doute, un beau coup de théâtre, et digne d'un parterre velche. Voici ce que je dois répondre à M. de *Thibouville* sur les Scythes, et ce que je vous prie de lui communiquer.

Puisque vous renoncez à votre diabolique monologue, je vous aimerai toujours, et il n'y aura rien que je ne fasse pour vous plaire. Je serai de votre avis sur tous les petits détails dont vous me parlez, du moins sur une bonne partie.

J'attendrai surtout Fontainebleau, pour envoyer à peu-près tout ce que vous désirez. Je me flatte

(*) Les *Illinois*, tragédie.

— toujours que la naïveté singulière des Scythes les
 1767. sauvera à la fin ; car la naïveté est un mérite tout
 neuf , et il faut du neuf aux Velches. Mettez votre
 gloire à faire réussir ce que vous avez éprouvé ,
 et ne vous laissez jamais séduire par ces Velches
 capricieux.

A vous , M. *le Kain* ; continuez , combattez pour
 la bonne cause ; ne vous laissez point abattre par les
 cabales et par le mauvais goût. J'aimerai toujours
 vos talens et votre personne ; et , s'il me reste des
 forces , c'est pour vous que je les emploierai.

Voilà , mon cher ange , tous mes sentimens que
 je dépose entre vos mains , et que je vous supplie de
 faire valoir avec votre bonté ordinaire : mais surtout
 ayez soin d'une santé si chère à tous ceux qui ont ou
 qui ont eu le bonheur de vivre avec vous. V.

L E T T R E C X X I I I.

A M. LE MARQUIS D'ARGENCE DE DIRAC.

11 de juin.

MON cher Marquis , j'allais vous écrire , quand j'ai
 reçu votre lettre. Je n'ai pas , depuis quelque temps ,
 une destinée fort heureuse. J'ai été bien consolé
 quand vous m'avez appris que vous viendriez passer
 quelque temps dans votre ancien hermitage , et
 accepter une cellule dans l'abbaye de Ferney ; mais
 voici une nouvelle contradiction qui me survient.
 Je ne fais si vous êtes instruit que j'ai la plus grande

partie de mon bien chez M. le duc de *Virtemberg*.
 On propose un arrangement, et je me trouve dans
 la nécessité d'aller à Montbelliard. Ce voyage me
 déplaît fort, mais il m'est indispensable. Je vous prie
 de m'instruire au juste du temps auquel vous pourrez
 venir, afin que je règle ma marche.

Je présume qu'on commencera le procès des *Sirven*
 au conseil, pendant votre séjour à Paris. Il me paraît
 presque impossible qu'on ne leur rende pas la même
 justice qu'aux *Calas*.

Vous allez voir des remontrances sur les deux
 vingtièmes. C'est fort bien de remontrer, mais il
 faut payer ses dettes. Si le parlement trouve le secret
 de libérer l'État, sans contribution, il me paraîtra
 fort habile. Messieurs vos fils seront, sans doute,
 du camp de Compiègne. N'irez-vous pas à ce spec-
 tacle ? il est plus beau que ceux dont vous me parlez.
 Voulez-vous bien me mettre aux pieds de madame
 la princesse de *Ligne* ? Je la crois très-favorable à la
 bonne cause. Adieu ; je vous embrasse de tout mon
 cœur.

L E T T R E C X X I V.

A M. D A M I L A V I L L E.

12 de juin.

Jeu vu M. de *Voltaire*, Monsieur, comme vous
 me l'avez ordonné par votre lettre du 2 de juin. Sa
 santé décline toujours, et ses sentimens pour vous
 ne s'affaiblissent pas.

— 1767. *Sirven*, que vous protégez, est parti avec une lettre pour vous. Nous nous flattons que vous le présenterez à M. *Cassen* avocat au conseil, et qu'il obtiendra le rapport de son affaire.

La seconde lettre de M. *Lambertad* se débite à Genève, mais elle n'est point encore à Lyon. Je ne fais comment je pourrai faire pour la lui envoyer; car il est très-sévèrement défendu de faire passer des imprimés du pays étranger à Paris, quoiqu'il soit permis d'en envoyer de Paris chez l'étranger. La raison m'en paraît plausible : les livres imprimés hors de France n'ont ni approbation ni privilège, et peuvent être suspects; mais les moindres brochures imprimées en France, étant imprimées avec permission, et munies de l'approbation des hommes les plus sages, elles portent leur passe-port avec elles. Ainsi j'ai reçu, sans difficulté, l'excellent *Supplément à la Philosophie de l'histoire* et l'*Examen de Bélisaire*, composés au collège Mazarin; mais je ne crois pas qu'on puisse avoir les réponses à Paris. Il est d'ailleurs très-difficile de répondre à ces ouvrages supérieurs qui confondent la raison humaine.

On a fait en Hollande une sixième édition du Dictionnaire philosophique. Apparemment que ce livre n'est pas aussi dangereux qu'on l'avait présumé d'abord. On y a ajouté plusieurs articles de divers auteurs. J'en ai acheté un exemplaire. Je vous avoue que j'ai été très-content d'y voir par-tout l'*Immortalité de l'ame*, et l'*Adoration d'un DIEU*. Au reste, il est ridicule d'avoir attribué ce livre à M. de *Voltaire*, votre ami; c'est évidemment un choix, fait avec assez d'art, de plus de vingt auteurs différens.

On me mande aussi qu'on imprime à Amsterdam un ouvrage curieux de feu milord *Bolingbroke* ; mais il faut plus de trois mois pour que les livres ~~Hol-~~ ^{1767.} lande parviennent ici par l'Allemagne. Je crois que toutes ces nouveautés vous intéressent moins que les deux vingtièmes. Nous sommes gens de calcul à Genève ; et nous jugeons que la continuation de cet impôt est indispensable , parce que l'Etat doit payer les dettes de l'Etat.

Au reste , nous espérons que nos affaires finiront bientôt , grâce aux bontés de sa Majesté , qui est aussi aimée et aussi révérée à Genève qu'en France.

J'ai l'honneur d'être , Monsieur , votre très-humble serviteur ,

BOURSIER.

L E T T R E C X X V.

A M. L E R I C H E.

19 de juin.

UN solitaire , Monsieur , chez qui vous avez bien voulu accepter , pour trop peu de temps , une petite cellule , et qui a été bien affligé de votre prompt départ , prie le Seigneur continuellement pour votre salut et pour celui de vos frères qui souffrent persécution en ce monde. Il se flatte que votre voyage à Paris fera du bien au petit troupeau des fidèles.

On a dû vous remercier de la bonté que vous avez eue de vous charger d'un paquet que vous avez fait rendre à son adresse. Si , à votre retour , vous passez

— par Lyon, songez que nous sommes sur votre route,
 1767. et n'oubliez pas les bons moines qui vous sont
 essentiellement dévoués. Comptez surtout que vous
 avez en moi un serviteur attaché pour jamais.

L E T T R E C X X V I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

20 de juin.

MON cher ange se trouve-t-il mieux de son régime ? peut-on avoir une humeur d'artreuse, et avoir l'humeur si douce ? Donnez-moi votre secret, car je suis insupportable quand je souffre. Je me tapis dans ma cellule, j'y suis inaccessible ; je ne vois ni les frères de mon couvent, ni nos commandans, ni nos inspecteurs, ni les officiers, hauts de six pieds, qui viennent remplir mon château que j'avais bâti pour vivre en retraite.

Je me flatte que vous avez bien voulu instruire M. de *Thibouville* et le *Kain* des articles qui étaient pour eux dans ma précédente lettre.

J'avais pris la liberté de vous adresser, il y a environ un mois, une lettre pour M. de *Belloi*, dans laquelle il y avait de petits vers en réponse à une belle et longue épître dont il m'avait gratifié.

On m'apprend qu'il a fourré une lettre de moi dans le *Mercury* ; je ne fais si c'est celle dont je vous parle. Mais pourquoi imprimer les lettres de ses amis ? est-ce qu'on écrit au public, quand on fait des réponses inutiles à des lettres qui ne sont que des complimens ?

M. de *Chabanon* refait son *Eudoxie* pour la troisième fois et notre petit *la Harpe* commence une pièce nouvelle, après en avoir fait une autre à moitié. Vous voyez qu'une tragédie n'est pas aisée à faire. On a représenté *Sémiramis* sur mon théâtre, et elle a été très-bien jouée. J'avais perdu de vue cet ouvrage; il m'a fait sentir que les *Scythes* sont un peu ginguets, en comparaison.

Cependant j'ai toujours du faible pour les *Scythes*, et je vous les recommande pour *Fontainebleau*.

J'élève un acteur de province, qui a de la figure, de la noblesse et de l'ame; quand je lui aurai bien fait dégorger le ton provincial, je vous l'enverrai. Nous verrons enfin si on pourra vous fournir un acteur supportable.

Je ne fais si vous avez entendu parler d'un livre, composé par un barbare, intitulé *Supplément à la Philosophie de l'histoire*. L'auteur n'est ni poli ni gai; il est hérissé de grec; sa science n'est pas à l'usage du beau monde et des belles dames. Il m'appelle *Capanée*, quoique je n'aye jamais été au siège de *Thèbes*. Il voudrait me faire passer pour un impie; voyez la malice! On donne des privilèges à ces livres-là, et les réponses ne sont pas permises. Avouez qu'il y a d'horribles injustices dans ce monde. Mais portez-vous bien, vous et madame d'*Argental*; conservez-moi vos bontés; jouissez d'une vie heureuse; peu de gens en font là.. V.



L E T T R E C X X V I I .

A M. LE COMTE DE LAURENCIN.

Au château de Ferney , le 24 de juin.

MONSIEUR ,

J'AI été très-touché de votre lettre. Je dois à la sensibilité que vous me témoignez l'aveu de l'état où je me trouve. Je me suis retiré , il y a environ treize ans , dans le pays de Gex , près de la Franche-Comté , où j'ai la plus grande partie de ma fortune ; mais mon âge , ma faible santé , les neiges dont je suis entouré huit mois de l'année dans un pays d'ailleurs très-riant , et surtout les troubles de Genève , et l'interruption de tout commerce avec cette ville , m'avaient fait penser à faire une acquisition dans un climat plus doux. On m'a offert vingt maisons dans le voisinage de Lyon. Tout ce que vous voulez bien m'écrire , et votre façon de penser qui me charme , me détermineraient à préférer votre château , pourvu que vous n'en fortifiez pas ; mais j'ai avec moi tant de personnes dont je ne puis me séparer , que ma transmigration devient très-difficile ; car , outre une de mes nièces , à qui j'ai donné la terre que j'habite , j'ai marié une descendante du grand *Corneille* à un gentilhomme du voisinage ; ils logent dans le château avec leurs enfans. J'ai encore deux autres ménages dont je prends soin ; un parent impotent , qu'on ne peut transporter , un aumônier auparavant jésuite,

jésuite , un jeune homme que M. le maréchal de *Richelieu* m'a confié , un domestique trop nombreux ; et enfin je suis obligé de gouverner cette terre , parce que la cessation du commerce avec Genève empêche qu'on ne trouve des fermiers. — 1767.

Toutes ces raisons me forcent à demeurer où je suis , quelque dur que soit le climat , dans quelque gêne que les troubles de Genève puissent me mettre. M. le duc de *Choiseul* a bien voulu adoucir le désagrément de ma situation par toutes les facilités possibles. D'ailleurs , ma terre et une autre dont je jouis aux portes de Genève , ont un privilège presque unique dans le royaume , celui de ne rien payer au roi , et d'être parfaitement libres , excepté dans le ressort de la justice. Ainsi vous voyez , Monsieur , que tout est compensé , et que je dois supporter les inconvéniens , en jouissant des avantages.

Je vous remercie de vos offres , Monsieur , avec bien de la reconnaissance. Vos sentimens m'ont encore plus flatté ; je vois combien vous avez cultivé votre raison. Vous avez un cœur généreux et un esprit juste. Je voudrais vous envoyer des livres qui puissent occuper votre loisir. Je commence par vous adresser un petit écrit qui a paru sur la cruelle aventure des *Calas* et des *Sirven* ; je l'envoie à M. *Tabareau* qui vous le fera tenir. Si je trouve quelque occasion de vous faire des envois plus considérables , je ne la manquerai pas. Il est fort difficile de faire passer des livres de Genève à Lyon. Il est triste que ces ressources de l'ame , et les consolations de la retraite soient interdites. J'ai l'honneur d'être , &c.

1767.

LETTRE CXXVIII.

A M. DAMILAVILLE.

24 de juin.

MONSIEUR,

JE reçois la vôtre du 16 de juin. Je vois que c'est toujours à vous que les infortunés doivent avoir recours. Le sieur *Nervis* (*) s'est un peu trop hâté d'aller à Paris ; mais il n'a pas été possible de modérer son empressement. Il n'était pas d'ailleurs trop content de Genève. Je fais que sa présence n'imposera pas beaucoup : la veuve respectable d'un homme livré par le fanatisme au plus horrible supplice , accompagnée de deux filles dont l'une était belle , devait faire une impression bien différente. Je crois que le mieux que peut faire *Nervis* , est de ne se montrer que très-peu.

M. *Cassen* , son avocat , me paraît un homme de mérite , qui pense sagement , et qui agit avec noblesse. Heureusement , l'affaire est uniquement entre ses mains. Je fais que le triste procès de M. de *Beaumont* peut faire grand tort à la cause que vous soutenez. Le public n'est pas dupe : il verra trop que l'envie de briller lui a fait entreprendre la cause des *Calas* et des *Sirven* , et que l'intérêt lui fait réclamer la cruauté de ces mêmes lois contre lesquelles il s'élève dans ses mémoires pour ses deux cliens protestans. Ils sont

(*) *Sirven*.

tous révoltés, ils se plaignent amèrement. Cette contradiction frappante qui les indignent, les refroidit beaucoup pour le pauvre *Nervis*; mais leur ressentiment n'aura aucune influence sur le rapporteur et sur les juges. 1767.

Il n'est point du tout vrai que la communication avec Genève soit rétablie; au contraire, les défenses de rien laisser passer sont plus sévères que jamais. On ouvre plusieurs lettres. J'ai heureusement reçu tous vos paquets, parce qu'on sait que nous sommes tous deux bons serviteurs du roi, et que nous ne nous mêlons d'aucune affaire suspecte.

Bélisaire qui est, je crois, de M. de *Marmontel*, a été reçu dans toutes les cours étrangères avec transport. Mes correspondans me mandent que l'impératrice de Russie l'a lu sur le Volga, où elle est embarquée (*). On me mande aussi qu'elle a fait un présent considérable à madame de *Beaumont*; mais ce n'est pas la vôtre, c'est une madame de *Beaumont-le-Prince* qui fait des espèces de catéchismes pour les jeunes demoiselles.

Il me semble qu'on ne connaît point encore, hors de Paris, le *Supplément à la Philosophie de l'histoire*. Il est d'un nommé *Larcher*, ancien répétiteur du collège Mazarin, qui l'a composé sous les yeux de *Riballier*. Il n'est pas trop honnête qu'on permette de traiter de *Capanée* feu l'abbé *Bazin* qui était un homme très-pieux. On veut le faire passer, dans la préface, page 33, pour un impie, parce qu'il a dit que la famine, la peste et la guerre sont envoyées par la

(*) Lettre du 29 de mai 1767, Correspondance de l'impératrice de Russie.

— Providence. Vous voyez bien que ces messieurs , qui
 1767. osent nier la Providence , se rendent gaiement coupables de la plus horrible impiété , quand ils en accusent leurs adversaires. Il est à croire que les mêmes personnes , qui ont permis la rapsodie infame de *Larcher* , permettront une réponse honnête. Ils le doivent d'autant plus que ce *Larcher* s'appuie de l'autorité de l'hérétique *Warburton* qui a scandalisé toutes les Eglises de la chrétienté , en voulant prouver que les Juifs ne connurent jamais l'immortalité de l'ame , et en voulant prouver que cette ignorance même imprimait le caractère de la divinité à la révélation de *Moïse*. Au reste , je doute fort que les gens du monde lisent tous ces fatras. On ne peut guère faire naître des fleurs au milieu de tant de chardons.

J'ai dû vous mander déjà qu'on a lu avec beaucoup de satisfaction l'ouvrage du bachelier sur les *trente-sept propositions de Bélisaire*. Ce bachelier paraît orthodoxe , et , qui plus est , de bonne compagnie.

Voilà donc *J. J.* à Vésel. Il n'y tiendra pas ; il n'y a que des soldats ; mais il ira souvent en Hollande où il fera imprimer toutes ses rêveries. On parle d'un roman intitulé *L'homme sauvage* ; on l'attribue à un de vos amis. Je vous supplie de vouloir bien me l'envoyer par la voie dont vous vous servez ordinairement.

Adieu , Monsieur ; toute ma famille vous fait les plus sincères et les plus tendres complimens.

BOURSIER.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

4 de juillet.

Vous ferez peut-être aussi affligé que moi, mon cher ange, de ne recevoir qu'un maudit livre de prose, au lieu des vers scythes que vous attendiez. Ce n'est pas que vous ne soyez bientôt muni de vos vers scythes, mais enfin ils devaient arriver les premiers, puisque vous les aviez ordonnés; et il est triste de ne recevoir que la prose du neveu de l'abbé *Bazin*, quand on attend des couplets de tragédie. *Bazin minor* vous a adressé sa petite drôlerie, par *M. Marin*: elle est toute à l'honneur des dames, et même des petits garçons que les ennemis de l'abbé *Bazin* ont si indignement accusés. Il est juste de prendre la défense de la plus jolie partie du genre-humain, que des pédans ont cruellement attaquée.

A l'égard de la défense juridique des *Sirven*, j'ai bien peur qu'elle ne soit pas admise. Le procureur général de Toulouse est à Paris; il réclame vivement les droits de son corps, et ce droit est celui de juger les *Sirven*, et probablement de les condamner. De plus, on me mande que les protestans ont excité une émeute vers la Saintonge, qu'ils ont poursuivi trois curés, qu'ils en ont tué un, qu'on a envoyé des troupes contre eux, qu'on a tué six-vingts hommes. Je veux croire que tout cela est fort exagéré; mais il faut bien qu'il se soit passé quelque chose de funeste;

— 1767. et vous m'avouerez que ces circonstances ne sont pas favorables pour obtenir, contre les lois du royaume, une nouvelle attribution de juges en faveur d'une famille huguenotte. Pour comble de disgrâce, le huguenot *la Beaumelle*, beau-frère du jeune huguenot *Lavaisse*, s'est rendu coupable d'une nouvelle horreur.

J'ai découvert enfin que c'était lui qui m'avait fait adresser quatre-vingt-quatorze lettres anonymes; le compte est net, et le fait est rare. J'en ai reçu enfin une quatre-vingt-quinzième qui m'a mis hors de doute. Il y a d'étranges pervers dans le monde.

L'ami *Damilaville* ira sans doute chez vous, pour consulter l'oracle. Il est fâché, aussi-bien que moi, du procès de M. de *Beaumont*. C'est une chose assez douloureuse que M. de *Beaumont*, dans ce procès, paraisse, en quelque façon, comme délateur des protestans, après avoir été leur défenseur; qu'il demande la confiscation du bien d'un protestant, et qu'il réclame des lois rigoureuses contre lesquelles il s'est élevé lui-même. Il est vrai qu'il redemande le bien des ancêtres de sa femme; mais malheureusement, les apparences sont odieuses; il a des ennemis, ces ennemis se déchaînent; tout cela fait au pauvre *Sirven* un tort irréparable.

Pour me consoler, M. de *Chabanon* achève aujourd'hui sa tragédie; mais M. de *la Harpe* n'est pas si avancé, il s'en faut beaucoup. Deux tragédies, à la fois, sorties des cavernes du mont Jura, auraient été pour moi une chose bien douce.

Je vous assure que j'ai besoin d'être réconforté. Je ne peux plus rien faire par moi-même pour le

tripot ; j'ai besoin de jeunes gens qui prennent ma place pour vous plaire.

 1767.

Je me mets aux pieds de madame d'*Argental*, je me recommande aux bontés de M. de *Thibouville*. J'espère que les fatrapes *Nalriss* et *Elochivis* ne seront pas regardés à Fontainebleau comme des fatrapes de mauvais goût, quand ils protégeront des Scythes. Agréez, mon divin ange, les tendres sentimens de tout ce qui habite Ferney, et surtout mon culte de dulia. V.

L E T T R E C X X X.

A M. D A M I L A V I L L E.

A Ferney, 4 de juillet.

Vous savez, mon cher ami, que ce fut vous qui, dans le temps du triomphe de la famille *Calas* et de M. *Lavaisse*, m'apprîtes que M. *Lavaisse* était beau-frère de ce malheureux *la Beaumelle*. Monsieur son père m'écrivit de Toulouse que, quelque temps après, mademoiselle sa fille, veuve d'un homme assez riche, avait en effet épousé *la Beaumelle*, malgré toutes les représentations. Je fus affligé qu'une famille à laquelle je m'intéresse, fût alliée à un homme si coupable ; mais je n'en demeurai pas moins attaché à cette famille.

Vous n'ignorez pas que j'ai reçu dans ma retraite un nombre prodigieux de lettres anonymes ; j'en ai

— 1767. reçu quatre-vingt-quatorze de la même écriture, et je les ai toutes brûlées. Enfin, j'en ai reçu une quatre-vingt-quinzième, qui ne peut être écrite que par *la Beaumelle*, ou par son frère, ou par quelqu'un à qui ils l'auront dictée, puisque, dans cette lettre, il n'est question que de *la Beaumelle* même. J'ai pris le parti de l'envoyer au ministère. J'avais d'ailleurs dessein d'instruire le public littéraire de cette étrange manœuvre, et de faire connaître celui qui outrageait ma vieillesse avec tant d'acharnement, pour récompense des services rendus à la famille dans laquelle il est entré. J'ai même envoyé à M. *Lavaisse* le père cette déclaration que je devais rendre publique, et que j'ai supprimée, en attendant que je prenne une résolution plus convenable.

Dans ces circonstances, M. *Lavaisse de Vidou* m'a écrit le 25 de juin. Il ignore apparemment la conduite de son beau-frère : je le plains beaucoup. Je vous prie de lui faire part de mes sentimens, et de lui montrer cette lettre.

Je crains bien que nous n'ayons d'autre parti à prendre, au sujet des *Sirven*, que celui de la douleur et de la résignation. Ils sont innocens ; on n'en peut douter. On leur a ôté leur honneur et leurs biens, on les a condamnés à la mort comme parricides ; on leur doit justice. Mais, d'un côté, le malheureux procès de M. de *Beaumont*, de l'autre, la présence de monsieur le procureur général du Languedoc, qui soutiendra les droits de son parlement, enfin les bruits affreux qui courent sur les protestans des provinces méridionales, ne permettent pas de se flatter qu'on puisse s'adresser au conseil avec succès.

Les nouvelles horreurs de *la Beaumelle* sont encore un obstacle. Toutes ces fatalités réunies laissent peu d'espérance. Vous voyez les choses de plus près ; je m'en rapporte à vous. Je vous supplie de m'instruire de l'état des choses. — 1767.

La multitude de lettres que j'ai à écrire aujourd'hui, et ma santé qui baisse tous les jours, me mettent hors d'état de répondre, aussi long que je le voudrais, à M. *Lavaisse de Vidou*. Le peu que je vous écris, mon cher ami, suffira pour le convaincre de mes sentimens et de l'état où je me trouve. Ayez donc la bonté, encore une fois, de lui faire lire cette lettre ; c'est tout ce que je puis vous dire, dans l'incertitude où je suis, et dans les souffrances de corps que j'éprouve.

Je vous embrasse tendrement, et j'attends mes consolations de votre amitié.

LETTRE CXXXI.

A M. LE MARQUIS D'ARGENCE DE DIRAC.

Le 10 de juillet.

VOTRE vieux philosophe est bien fâché de n'avoir pu voir apparaître encore dans son hermitage le philosophe militaire de Dirac. Comptez, Monsieur, que je sens toute ma perte.

Je ne fais si la nouvelle que vous m'avez apprise d'une émeute des calvinistes, auprès de Sainte-Foi, a eu des suites. On m'a mandé qu'on avait démoli un temple auprès de la Rochelle, et qu'il y avait eu

— du monde tué ; mais je me défie de tous ces bruits, et
 1767. je me flatte encore qu'il n'y a pas eu de sang répandu :
 il ne faut croire le mal que quand on ne peut plus
 faire autrement. Notre petit pays est plus tranquille,
 malgré la prétendue guerre de Genève. Nous sommes
 entourés des troupes les plus honnêtes et les plus
 paisibles ; il n'y a rien eu de tragique que sur le
 théâtre de Ferney , où nous leur avons donné les
 Scythes et Sémiramis ; de grands soupers ont été tous
 nos exploits militaires.

Le ministère a daigné jeter les yeux sur notre
 pays de Gex. On y fait de très-beaux chemins ; on
 m'a même pris quatre-vingts arpens de terre , pour
 ces nouvelles routes ; mais je fais sacrifier mon intérêt
 particulier au bien public.

On a des copies très-imparfaites de la petite
 plaisanterie de la Guerre de Genève : on a mis
Tissot , au lieu d'un médecin nommé *Bonnet* qui
 aimait un peu à boire ; le mal est médiocre. Aimez
 toujours un peu le vieux solitaire. J'apprends , dans
 ce moment , qu'il y a beaucoup de monde décrété
 à Bordeaux , que le curé n'est pas mort , et qu'on
 est fort déchaîné contre les calvinistes. V.

L E T T R E C X X X I I.

1767.

A° M. D E B O R D E S , à Lyon.

10 de juillet.

MON cher confrère en académie , et mon frère en philosophie , mille grâces vous soient rendues de toutes les peines que vous daignez prendre (*). Je n'aime pas les *h* aspirées , cela fait mal à la poitrine ; je suis pour l'euphonie. On disait autrefois *je hésite* , et à présent on dit *j'hésite* ; on est fou d'*Henri IV* , et non plus *de Henri IV* ; on achète du linge d'*Hollande* , et non plus *de Hollande*. Ce qu'on n'adouçira jamais , c'est la canaille de la littérature. Vous en voyez une belle preuve dans ce maraud de *la Beaumelle* qui m'a adressé la plupart de ses lettres anonymes par Lyon , où il faut qu'il ait quelque correspondant. La dernière était datée de Beaujeu , auprès de Lyon. Je crois que ni les ministres , ni monsieur le chancelier , ni la maison de *Noailles* , ni même la maison royale , ne seront contents de ce *la Beaumelle*. En vérité , ceci est plutôt un procès criminel qu'une querelle littéraire. Ce n'est pas le cas de garder le silence. On doit mépriser les critiques , mais il faut confondre les calomniateurs.

On doit encore plus vous aimer.

Voici une petite brochure , en réponse d'une grosse brochure. S'il y a quelque chose de plaisant ,

(*) L'édition des *Scythes* , à Lyon.

— amusez-vous-en ; passez ce qui vous ennuiera.
 1767. Faites-moi votre bibliothécaire, je vous enverrai tout ce que je pourrai faire venir des pays étrangers. Bientôt nous ne pourrons plus avoir de France que des almanachs, ou des fréronades, ou du *Journal chrétien*. Si je suis votre bibliothécaire, foyez, je vous prie, mon *Aristarque*.

Je recommande la Scythie à vos bontés.

LETTRE CXXXIII.

A M. D A M I L A V I L L E.

11 de juillet.

IL est trop certain, mon cher ami, que les protestans de Guienne sont accusés d'avoir voulu assassiner plusieurs curés, et qu'il y a près de deux cents personnes en prison à Bordeaux pour cette fatale aventure qui a retardé l'arrivée de M. le maréchal de *Richelieu* à Paris. C'est dans ces circonstances odieuses que l'infame *la Beaumelle* m'a fait écrire des lettres anonymes. J'ai été forcé d'envoyer aux ministres le mémoire ci-joint.

C'est du moins une consolation pour moi d'avoir à défendre la mémoire de *Louis XIV* et l'honneur de la famille royale, en prenant la juste défense de moi-même contre un scélérat audacieux, aussi ignorant qu'insensé. J'ai toujours été persuadé qu'il faut mépriser les critiques, mais que c'est un devoir de réfuter la calomnie. Au reste, j'ai mauvaise opinion de l'affaire des *Sirven*. Je doute toujours qu'on fasse

un passe-droit au parlement de Toulouse , en faveur des protestans , tandis qu'ils se rendent si coupables , ou du moins si suspects. Tout cela est fort triste : les philosophes ont besoin de constance. — 1767.

Adieu , mon cher ami ; je n'ai pas un moment à moi , je fais la guerre en mourant. Aimez-moi toujours , et fortifiez-moi contre les méchans.

L E T T R E C X X X I V.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

15 de juillet.

JE reçois votre lettre angélique du 10 de juillet , mon tendre et respectable ami. Vous aurez bientôt ces malheureux Scythes ; mais je crois qu'il faut mettre un intervalle entre les sauvages de l'Orient et les sauvages de l'Occident. Je persiste toujours à penser qu'il faut laisser le public dégorger les Illinois ; je pense encore qu'une ou deux représentations suffiront avant Fontainebleau. Faisons-nous un peu désirer , et ne nous prodiguons pas.

Je suis , sans doute , plus affligé que le petit *Lavaisse* ; mais comment voulez-vous que je fasse ? j'ai affaire à un *Déon* et à un *Vergy* , et je ne suis pas ambassadeur de France. Je suis persécuté , depuis long-temps , par mes chers rivaux , les gens de lettres ; c'est un tissu de calomnies , si long et si odieux , qu'il faut bien enfin y mettre ordre. Il y a plus de douze ans que ce *la Beaumelle* me persécute et me fait le même honneur qu'à la maison royale. Il y a plus de fureté

— à s'attaquer à moi qu'aux princes. Si j'étais prince ;
 1767. je ne m'en soucierais guère ; mais je suis un pauvre homme de lettres , sans autre appui que celui de la vérité : il faut bien que je la fasse connaître , ou que je meure calomnié. Il ne s'agit pas ici de la Défense de mon oncle , qui est une pure plaisanterie ; il s'agit des plus horribles impostures dont jamais on ait été noirci.

Je ferai assez hardi pour écrire à M. d'Aguesseau , puisque vous m'encouragez , mon cher ange ; et je tâcherai de ne lui écrire que des choses qui pourront lui plaire et le toucher.

La Harpe (Dieu merci) ne fait point deux tragédies , mais il a abandonné un sujet presque impraticable pour un autre où il est plus à son aise. En un mot , mon atelier aura l'honneur de vous servir.

Je vous avoue que je voudrais bien qu'on jouât *Olimpie* une ou deux fois , avant Fontainebleau ; mais qu'on la jouât comme je l'ai faite : car il est assez dur de se voir mutiler. Il est vrai que je ne le vois point , mais je l'entends dire , et je reçois la blessure par les oreilles : vous savez que les oreilles d'un poète sont délicates. Toute notre petite troupe vous présente ses hommages , ainsi qu'à madame d'Argental.

Je crois M. de *Thibouville* à la campagne. S'il vient à Paris , je vous supplie de ne me pas oublier auprès de lui. Recevez toujours mon culte de doulie.

Je viens d'acheter un *Dictionnaire historique portatif* , par une société de gens de lettres , en quatre gros volumes in-8° , sous le titre d'Amsterdam , qu'on dit imprimé à Paris. Je tombe sur l'article *Tençin* ; madame

—
1767.
votre tante y est indignement outragée. On y dit que *la Frenaye*, conseiller au grand conseil, fut tué chez elle. Quels historiens ! quels *Tite-live* ! Dites-moi, après cela, si je dois souffrir un *la Beaumelle*. Vous devriez bien demander à *Marin* où s'est faite cette infame édition, et qui en sont les auteurs ? V.

L E T T R E C X X X V.

A M. L E K A I N.

17 de juillet.

MON cher ami, je reçois votre lettre du 8 de juillet. J'attends tous les jours l'édition des *Scythes*, faite à Lyon, pour vous l'envoyer ; c'est la seule à laquelle on doit se tenir. Elle est faite entièrement selon les vues de M. d'*Argental* ; on a fait tout ce qu'on a pu pour profiter de ses observations judicieuses. Il est vrai que le rôle que vous voulez bien jouer dans cette pièce ne convient pas tout-à-fait à vos grands talens, et n'a pas ce sublime et cette terreur que vous savez si bien mettre sur la scène. *Athamare* est un très-jeune homme amoureux, vif, pétulant dans sa tendresse, un jeune petit cheval échappé, et puis c'est tout. Il est fait pour un petit blondin nouvellement entré au service ; mais vous savez vous plier à toute sorte de caractères.

Si vous jouez le Droit du seigneur, comme je l'espère, je donne le rôle d'*Acante* à mademoiselle *Doligny*, celui de *Colette* à mademoiselle *Lury*, celui du fermier *Mathurin* à M. *Montfoulon* ; ce sont les dispositions que M. d'*Argental* a faites lui-même.

— 1767. A l'égard d'Olimpie, je suis persuadé que cette pièce, remise au théâtre, vous vaudra quelque argent ; mais il est absolument nécessaire de la jouer comme je l'ai faite, et non pas comme mademoiselle *Clairon* l'a défigurée. Elle a cru devoir sacrifier la pièce à son rôle, supprimer et changer des vers dont la suppression ou le changement ne forment aucun sens. On a surtout dépouillé le cinquième acte de ce qui en faisait toute la terreur et l'intérêt. Une actrice assez bonne, qui a joué Olimpie à Genève, ayant restitué tous les endroits supprimés ou altérés par mademoiselle *Clairon*, a eu un succès si prodigieux que la pièce a été jouée six jours de suite.

Si vous jouez l'Orphelin de la Chine, je vous prie très-instamment de la donner aussi telle qu'elle est imprimée dans l'édition des *Cramer*. Vous devez avoir cette édition ; et, si vous ne l'avez pas, elle est chez M. d'*Argental*.

Voici encore un petit mot pour l'Ecoffaise, que je vous prie de donner à l'assemblée. Nous allons ce soir jouer l'Orphelin de la Chine. M. de *Chabanon* et M. de *la Harpe* travaillent pour vous de toutes leurs forces. J'aurai du moins le plaisir de voir mes amis soutenir le théâtre auquel mon grand âge, mes maladies, et peut-être encore plus mes ennemis me forcent de renoncer. Je vous embrasse de tout mon cœur. V.

LETTRE

LETTRE CXXXVI.

1767.

A M. DE PARCIEUX,

Sur son projet d'amener la rivière d'Yvette à Paris.

A Ferney, le 17 de juillet.

Vous avez dû, Monsieur, recevoir des éloges et des remerciemens de tous les hommes en place : vous n'en recevez aujourd'hui que d'un homme bien inutile, mais bien sensible à votre mérite et à vos grandes vues patriotiques. Si ma vieillesse et mes maladies m'ont fait renoncer à Paris, mon cœur est toujours votre citoyen. Je ne boirai plus des eaux de la Seine, ni d'Arcueil, ni de l'Yvette, ni même de l'Hippocrène, mais je m'intéresserai toujours au grand monument que vous voulez élever. Il est digne des anciens Romains, et malheureusement nous ne sommes pas Romains. Je ne suis point étonné que votre projet soit encouragé par M. de Sartine. Il pense comme *Agrippa* ; mais l'hôtel de ville de Paris n'est pas le capitol. On ne plaint point son argent pour avoir un opéra comique, et on le plaindra pour avoir des aqueducs dignes d'*Auguste*. Je désire passionnément de me tromper. Je voudrais voir la fontaine d'Yvette former un large bassin autour de la statue de *Louis XV* ; je voudrais que toutes les maisons de Paris eussent de l'eau, comme celles de Londres. Nous venons les derniers en tout. Les Anglais nous ont précédés et instruits en mathématiques, les Italiens en architecture, en peinture,

Corresp. générale.

Tome IX.

Q

— en sculpture, en poésie, en musique ; et j'en suis
1767. fâché.

J'ai l'honneur d'être , avec l'estime infinie que vous méritez , et avec la reconnaissance d'un citoyen , Monsieur , votre , &c.

L E T T R E C X X X V I I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

22 de juillet.

AH ! mon respectable ami , mon cher ange , qu'il y a une différence immense entre les sentimens des sociétés de Paris et le reste de l'Europe ! Il y a bien des espèces d'hommes différentes ; et quiconque a le malheur d'être un homme public , est obligé de répondre à tous.

Vous me mandez , dans votre lettre du 15 de juillet , que *la Beaumelle* est oublié , tandis qu'il y a sept éditions de ses calomnies dans les pays étrangers , et que tous les fots , dont le monde est plein , prennent ses impostures pour des vérités. Il est triste en effet que *la Beaumelle* soit le beau-frère de *Lavaisse* ; sa sœur a fait cet indigne mariage malgré son père. Mais dois-je me laisser déshonorer par un scélérat dans toute l'Europe , parce que ce malheureux est le beau-frère d'un homme à qui j'ai rendu service ? n'est-ce pas au contraire à *Lavaisse* de forcer ce malheureux à rentrer dans son devoir , s'il est possible. *La Beaumelle* a fait commencer secrètement une nouvelle édition de ses infamies dans Avignon. Le commandant

du pays de Foix est chargé , par M. le comte de *Saint-Florentin* , de le menacer des plus grands châti-
mens ; mais cela ne le contiendra point ; c'est un
homme de la trempe des *Déon* et des *Vergy* ; il niera
tout , et il en fera quitte pour désavouer l'édition. Je
n'ai de ressource que dans une justification nécessaire.
Je n'envoie mon mémoire qu'aux personnes prin-
cipales de l'Europe, dont les noms sont intéressés dans
les calomnies que *la Beaumelle* a prodiguées : je remplis
un devoir indispensable.

A l'égard des Scythes , je suis indigné de la lenteur
du libraire de Lyon. Il me mande qu'enfin l'édition
sera prête cette semaine ; mais il m'a tant trompé que
je ne peux plus me fier à lui. Un libraire d'une autre
ville veut en faire encore une nouvelle édition. On
n'imprime pas , mais on joue les *Illinois*. Nous
avons joué ici l'*Orphelin de la Chine* ; mais , Dieu
merci , nous ne l'avons pas donné tel qu'on me
fait l'affront de le représenter à Paris. Je ne fais
si de *Belloi* a raison de se plaindre ; mais , pour moi ,
je me plains très-fort d'être défiguré sur le théâtre ,
et par *Duchefne*. Je me flatte que vos bontés pour
moi ne se démentiront pas. Vous m'avouerez qu'il
est désagréable que les comédiens , qui m'ont quel-
ques obligations , prennent la licence de jouer mes
pièces autrement que je ne les ai faites. Quel est le
peintre qui souffrirait qu'on mutilât ses tableaux ?

Ayez soin de votre santé , mon cher ange ; portez-
vous mieux que moi , et je serai consolé d'avoir une
santé détestable.

1767.

LETTRE CXXXVIII.

A M. D A M I L A V I L L E.

22 de juillet.

JE ne puis que vous répéter, mon cher ami, que je suis très-fâché que *Lavaisse* soit le beau frère de *la Beaumelle*, mais que ce n'est pas une raison pour que je me laisse accabler par les calomnies de ce malheureux. Mon mémoire présenté aux ministres a eu déjà une partie de l'effet que je désirais. Le commandant du pays de Foix a envoyé chercher *la Beaumelle*, et l'a menacé des plus grands châtimens; mais cela ne détruit pas l'effet de la calomnie. Le devoir des ministres est de la punir, le mien est de la confondre. Je ne fais ni pardonner aux pervers, ni abandonner les malheureux. J'enverrai de l'argent à *Sirven*; il n'a qu'à parler.

M. *Marin* a dû vous faire tenir un paquet; c'est la seule voie dont je puisse me servir. J'ai écrit à M. d'*Aguesseau*.

On m'assure que la sorbonne lâchera toujours son décret contre *Bélisaire*. Il est difficile de comprendre comment un corps entier s'obstine à se rendre ridicule. *Bélisaire* est traduit dans presque toutes les langues de l'Europe. L'impératrice de Russie m'écrit de Casan en Asie qu'on y imprime actuellement la traduction russe.

Je suis assailli, mon cher ami, à droite et à gauche. Je vous embrasse en courant, mais très-tendrement.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 22 de juillet.

JE me flatte, Monseigneur, que c'est par votre ordre que M. de *Gudane*, commandant au pays de Foix, a fait de justes menaces à *la Beaumelle*; mais ces menaces ne l'empêchent pas de faire secrètement réimprimer dans Avignon les calomnies affreuses qu'il a vomies contre la maison royale et contre tout ce que nous avons de plus respectable en France. Après le crime de *Damiens*, je n'en connais guère de plus grand que celui d'accuser *Louis XIV* d'avoir été un empoisonneur, et de vomir des impostures non moins exécrables contre tous les princes. J'ignore si vous êtes actuellement à Paris ou à Bordeaux; mais, en quelque endroit que vous soyez, vos bontés me sont bien chères, et j'espère qu'elles feront toujours la plus grande douceur de ma retraite. Je compte sur votre protection pour les Scythes à Fontainebleau; j'aurai l'honneur de vous envoyer la nouvelle édition qu'on fait à Lyon. Je vous demanderai qu'il ne soit pas permis aux comédiens de mutiler mes pièces. Vous savez qu'il y a des gens qui croient en savoir beaucoup plus que moi, et qui substituent leurs vers aux miens. Je ne fais pas grand cas de mes vers, mais enfin j'aime mieux mes enfans tortus et bossus que les beaux bâtards que l'on me donne.

Je ne fais pas encore quelles sont vos résolutions sur *Galien*. Il y a long-temps que je ne l'ai vu; il est

— 1767. presque toujours à Genève. Si j'avais cru que vous le destinassiez à être votre secrétaire, je l'aurais engagé à former sa main ; mais, comme vous ne m'avez jamais répondu sur cet article , et que je n'ai point d'autorité sur lui , je me suis borné à le traiter comme un homme qui vous appartient , sans prendre sur moi de lui rien prescrire. Je souhaite toujours qu'il se rende digne de vos bontés.

Je n'ai que des nouvelles fort vagues touchant le curé de Sainte-Foi et les protestans qui sont en prison. Cette affaire m'intéresse , parce qu'elle peut beaucoup nuire à celle des *Sirven* , qui se jugera à Compiègne.

Je vous supplie de conserver vos bontés au plus ancien serviteur que vous ayez , et au plus respectueusement attaché. V.

L E T T R E C X L.

A M. LE MARQUIS DE FLORIAN.

Le 24 de juillet.

MES chers patrons d'Ornoi, je suis toujours prêt à aller trouver le duc de *Virtemberg* , et je ne pars point. Mauvaise santé, travaux nécessaires, affaires qui m'ont traversé, tout s'est opposé jusqu'à présent à mon voyage.

Il est vrai que madame *Denis* a donné de belles fêtes , mais je suis trop vieux et trop malade pour en faire les honneurs. Je crois que l'affaire des *Sirven* sera jugée à Compiègne , à la fin du mois , et nous

espérons qu'elle le fera favorablement. Ce sera une
seconde tête de l'hydre du fanatisme abattue.

 1767.

Je profite de l'adresse que vous m'avez donnée pour vous envoyer un petit mémoire qui regarde un peu votre pays de Languedoc. Il a déjà eu son effet. M. de *Gudane*, commandant au pays de Foix, a menacé le sieur *la Beaumelle* de le mettre pour le reste de sa vie dans un cachot, s'il continuait à vomir ses calomnies.

Je ne fais point encore de nouvelles du procès de M. de *Beaumont*. Son affaire est bien épineuse, et il est triste qu'il réclame en sa faveur la sévérité des mêmes lois contre lesquelles il a paru s'élever, avec l'applaudissement du public, dans le procès des *Calas* et des *Sirven*.

Messieurs de *Chabanon* et de *la Harpe* sont toujours à Ferney; cela vous vaudra deux tragédies nouvelles pour votre hiver. Pour moi, je suis hors de combat, mais j'encourage les combattans.

Aimez-moi toujours un peu, et soyez sûrs de ma tendre amitié.

L E T T R E C X L I.

A M. T A B A R E A U,

DIRECTEUR GENERAL DES POSTES, à *Lyon*.

27 de juillet.

Il a été avéré, mon cher Monsieur, que c'est *la Beaumelle* qui me fit écrire la lettre anonyme dont je me plains il y a trois mois. M. le comte de *Saint-Florentin* l'a fait avertir qu'on le remettrait dans un cu de basse-fosse, s'il continuait ce manège. Il est

— bien triste pour moi que cette aventure m'ait privé
1767. du bonheur de m'approcher de vous.

Voici le troisième chant de la très-ridicule Guerre de Genève ; je crois qu'on m'a volé le second. Un misérable capucin , très-digne , s'étant échappé de son couvent en Savoie , et s'étant réfugié chez moi , m'a volé , au bout de deux ans , des manuscrits , de l'argent et des bijoux. Son nom est *Bastian* ; il s'appelait chez moi *Ricard*. Il porte encore un habit rouge que je lui ai donné. Il est à Lyon depuis quelques jours ; c'est lui probablement qui a fait courir ce second chant. Il faut l'abandonner à la vengeance de S^t François d'Assise.

Savez-vous que le roi d'Espagne a mandé au roi de France que les jésuites avaient fait un complot contre la famille royale ? Voilà d'étranges gens , et la religion est une belle chose ! On m'a mandé , des frontières d'Espagne , il y a long-temps , que les jésuites n'étaient pas les seuls moines coupables. Ils ont été , jusqu'à présent , les seuls punis ; espérons en la justice de DIEU sur toute cette abominable racaille.

Ne pourriez-vous point , Monsieur , vous faire informer secrètement s'il n'y a point quelque négociant protestant à Beaujeu , ou même quelque prédicant secret ? s'il y en a un à Lyon , comment s'appelle-t-il ? comment pourrais-je parvenir à avoir une liste des négocians languedociens protestans qui sont à Lyon ? à qui pourrais-je m'adresser ?

Le prétendu *Pierre III* commence à faire du bruit dans le monde ; mais il n'en fera pas long-temps ; il ressemblera aux ouvrages nouveaux. On rapporte lundi l'affaire des *Sirven*. V.

A M. L' A B B É C O G É , à Paris.

27 de juillet.

Vous êtes bien à plaindre , Monsieur , de vous acharner à calomnier des citoyens et des académiciens que vous ne pouvez connaître.

Vous m'imputez , dans votre critique de *Bélisaire* , à la gloire duquel vous travaillez , vous m'imputez , dis-je , un poëme sur la *Religion naturelle*. Je n'ai jamais fait de poëme sous ce titre. J'en ai fait un , il y a environ trente ans , sur la Loi naturelle , ce qui est très-différent.

Vous m'imputez un Dictionnaire philosophique , ouvrage d'une société de gens de lettres , imprimé , sous ce titre , pour la fixième fois , à Amsterdam , qui est une collection de plus de vingt auteurs , et auquel je n'ai pas la plus légère part.

Page 96 , vous osez profaner le nom sacré du roi , en disant que sa Majesté en a marqué la plus vive indignation à M. le président *Hénault* et à M. *Caperonier*. J'ai en main la lettre de M. le président *Hénault* , qui m'affure que ce bruit odieux est faux. Quant à M. *Caperonier* , j'atteste sa véracité sur votre imposture. Vous avez voulu outrager et perdre un vieillard de soixante et quatorze ans , qui ne fait que du bien dans sa retraite ; il ne vous reste qu'à vous repentir. *Voltaire*.

1767.

L E T T R E C X L I I I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

29 de juillet.

MON divin ange, vos Scythes de Lyon sont prêts; j'y ai fait tout ce que j'ai pu. Je pense que les Illinois ayant voulu imiter les Scythes dans le cinquième acte, il sera bon de ne les jouer qu'une seule fois avant Fontainebleau, deux fois tout au plus.

Vous avez peut-être vu la nouvelle édition du *Cogé*, régent au collège Mazarin, contre *Bélisaire*. Pourquoi me fourre-t-il là? pourquoi une si étrange calomnie? est-il permis de prostituer ainsi le nom du roi? Et cela s'imprime avec permission! et on me dit: Méprisez ces sottises; laissez-vous calomnier; laissez-nous-en rire. Quant à *la Beaumelle*, qui est de la clique des *Frérons*, les avoyers de Berne, plus essentiellement outragés que moi dans les ouvrages de ce misérable, viennent de s'en plaindre à M. de *Choiseul*. Si j'étais souverain à Berne, je ne me plaindrais pas.

Mon cher ange, mettez-moi aux pieds de mes deux protecteurs, et soyez le troisième. V.

L E T T R E C X L I V.

1767.

A M. D A M I L A V I L L E.

1 d'auguste.

MES associés, Monsieur, vous ont envoyé ce que vous demandez et ce qui vous était dû. Si rien ne vous est parvenu, il ne faut s'en prendre qu'à l'interruption du commerce; car il est plus difficile, comme j'ai déjà eu l'honneur de vous le dire, d'envoyer des ballots de ce pays-ci que d'en recevoir. Les bijouteries sont surtout prohibées.

J'ai vu votre ami à la campagne; il traîne une vie assez languissante. Je lui ai parlé du sieur *la Beaumelle*, en conformité de votre lettre du 25 de juillet; il m'a dit que ce malheureux étant sur le point de faire réimprimer ses calomnies contre tout ce que nous avons de plus respectable, on s'était trouvé dans la nécessité de présenter l'antidote contre le poison; que cela ne se pouvait faire décemment que par un mémoire historique, lequel n'a été adressé qu'aux personnes intéressées, aux ministres et aux gens de lettres. S'il avait été possible que le jeune M. *Lavaisse* eût mis un frein à la démence horrible de son beau-frère, et si le repentir avait pu entrer dans l'ame d'un homme aussi méchant et aussi fou, on aurait pris d'autres mesures.

L'aventure de Sainte-Foi est très-vraie, et on informe criminellement depuis un mois. L'évêque d'Agen a jeté un monitoire; il y a beaucoup de protestans en prison. On ne fait pas un mot de tout cela

— à Paris. Il y aurait cinq cents hommes de pendus en
1767. province, que Paris n'en saurait pas un seul mot ;
mais le ministère en est très-instruit.

Votre ami vous est toujours bien tendrement
attaché. Toute ma famille vous présente ses obéis-
sances.

Est-il vrai que mon ancien compatriote *Jean-
Jacques Rousseau* est établi en Auvergne ?

J'ai l'honneur d'être, Monsieur, avec les sentimens
les plus inviolables, Votre, &c.

BOURSIER.

L E T T R E C X L V.

A U ' M E M E.

5 d'auguste.

MON cher ami, *Lacombe* me mande qu'il imprime
le mémoire que je n'avais présenté qu'au vice-chan-
celier, aux ministres et à mes amis. Je compte même
en mettre un beaucoup plus grand et plus instructif
à la tête de la nouvelle édition du *Siècle de Louis XIV.*
Cette nouvelle édition, consacrée principalement
aux belles-lettres et aux beaux arts, est augmentée
d'un grand tiers. Je n'ai rien oublié de ce qui peut
servir à l'honneur de ma patrie et à celui de la vérité.
J'espère que cet ouvrage, aussi philosophique qu'his-
torique, aura l'approbation des honnêtes gens. Mais
si M. *Lavaisse* veut que ce monument, que je tâche
d'élever à la gloire de la France, ne soit point imprimé
avec la réfutation des calomnies de *la Beaumelle*, il

ne tient qu'à lui d'engager le libraire à en suspendre la publication, jusqu'à ce que celui qui a outragé si long-temps et si indignement la vérité et moi, reconnaisse sa faute et s'en repente. Je ne peux qu'à ce prix abandonner ma cause ; il serait trop lâche de se taire , quand l'imposture est si publique. 1767.

Je suis très-affligé que le coupable soit le beau-frère de M. *Lavaisse* , mais je le fais juge lui-même entre son beau-frère et moi. Je vous prie de lui envoyer cette lettre , et de lui témoigner toute ma douleur.

Je vous embrasse bien tendrement. V.

L E T T R E C X L V I.

A M. M A R M O N T E L.

7 d'auguste.

MON CHER CONFRERE ,

Vous savez, sans doute, que ce malheureux *Cogé* a fait une seconde édition de son libelle contre vous, et qu'il y a mis une nouvelle dose de poison. Ne croyez pas que ce soit la rage du fanatisme qui arme ces coquins-là ; ce n'est que la rage de nuire , et la folle espérance de se faire une réputation en attaquant ceux qui en ont. La démence de ce malheureux a été portée au point qu'il a osé compromettre le nom du roi dans une de ses notes , page 96. Il dit, dans cette note , *que vous répandez le déisme, que vous habillez Bélisaire des haillons des déistes ; que les jeunes empoisonneurs et blasphémateurs de Picardie, condamnés au feu,*

— l'année dernière , ont avoué que c'était de pareilles lectures
 1767. qui les avaient portés aux horreurs dont ils étaient coupables ; que le jour que MM. le président Hénault , Caperonier et le Beau eurent l'honneur de présenter au roi les deux derniers volumes de l'académie des belles-lettres , sa Majesté témoigna la plus grande indignation contre M. de V. , &c.

Vous savez , mon cher confrère , que j'ai les lettres de M. le président Hénault et de M. Caperonier , qui donnent un démenti formel à ce maraud. Il a osé prostituer le nom du roi , pour calomnier les membres d'une académie qui est sous la protection immédiate de sa Majesté.

De quelque crédit que le fanatisme se vante aujourd'hui , je doute qu'il puisse se soutenir contre la vérité qui l'écrase , et contre l'opprobre dont il se couvre lui-même.

Vous savez que Cogé , secrétaire de Riballier , vous prodigue , dans sa nouvelle édition , le titre de *séditieux* ; mais vous devez savoir aussi que votre *séditieux Bélisaire* vient d'être traduit en russe , sous les yeux de l'impératrice de Russie. C'est elle-même qui me fait l'honneur de me le mander. Il est aussi traduit en anglais et en suédois ; cela est triste pour maître Riballier.

On s'est trop réjoui de la destruction des jésuites. Je savais bien que les jansénistes prendraient la place vacante. On nous a délivrés des renards , et on nous a livrés aux loups. Si j'étais à Paris , mon avis ferait que l'académie demandât justice au roi. Elle mettrait à ses pieds , d'un côté , les éloges donnés à votre *Bélisaire* par l'Europe entière , et de l'autre , les impostures de deux cuistres de collège. Je voudrais qu'un

corps soutînt ses membres , quand ses membres lui
font honneur. ————— 1767.

Je n'ai que le temps de vous dire combien je vous estime et je vous aime.

P. S. On écrit de Vienne que , leurs Majestés impériales ayant lu *Bélisaire* , et l'ayant honoré de leur approbation , ce livre s'imprime actuellement dans cette capitale , quoiqu'on y fache très-bien ce qui se passe à Paris.

LETTRE CXLVII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

7 d'auguste.

MON cher ange , je vous crois actuellement à Paris , et j'ai bien des choses à vous dire sur le tripot. En premier lieu , les exemplaires de l'édition de Lyon sont encore en chemin de Lyon à Ferney ; et , grâce à l'interruption du commerce , ils y feront encore long-temps. Sur votre premier ordre , j'écirai au libraire de Lyon de faire partir les exemplaires au moins à l'adresse de M. le duc de *Praslin*.

Secondement , il faut que vous sachiez que le *Kain* m'écrit que M. le duc de *Duras* a perdu une petite distribution de rôles que j'avais envoyée , et qu'il en faut une seconde ; mais , dans cette seconde , il me semble qu'on enfle un peu la liste des pièces destinées à mademoiselle *Durancy*. On demande pour elle *Alzire* , *Electre* , *Auréli*e , *Aménaïde* , *Idamé* , *Zulime* ,

— 1767. *Obéide*. Je ferai sur le champ ce que vous aurez ordonné. Vous savez qu'il y a des contestations entre mademoiselle *Durancy* et mademoiselle *Dubois*.

Après le tripot de la comédie, vient celui de la typographie. Il me paraît que c'était à *Lavaisse* à mettre un frein aux horreurs dont son beau-frère est coupable, et que, s'il n'a pu en venir à bout, c'est une preuve que ce beau-frère est un monstre incorrigible. Vous ne savez pas, mon cher ange, combien le reste de l'Europe est différent de Paris, et avec quelle avidité de telles calomnies sont recherchées; elles sont répétées par mille échos. Vous pouvez, ainsi que M. le duc de *Praslin*, mépriser les *Déon* et les *Vergy*; M. le prince de *Condé* peut dédaigner un misérable qui traite son père d'assassin; mais les gens de lettres ne sont pas dans une situation à négliger de pareilles atteintes. Il est assurément bien nécessaire de réprimer cet excès parvenu à son comble. La vie d'un homme de lettres est un combat perpétuel.

Les jansénistes, d'un autre côté, sont devenus plus persécuteurs et plus insolens que les jésuites. On nous a défaits des renards, mais on nous laisse en proie aux loups. Ce sont des jansénistes qui ont fait ce malheureux *Dictionnaire historique* où feu madame de *Tençin* est si mal traitée.

Je reviens à la comédie. Vous allez avoir une nouvelle pièce dont *le Kain* ne me parle pas. Je suis bien aise qu'il y ait quelques nouveautés qui fassent entièrement oublier les *Illinois*. Les nouveautés de MM. de *Chabanon* et de *la Harpe* ne seront pas de sitôt prêtes. Tant mieux; plus ils travailleront, plus ils réussiront. M. de *Chabanon* vous est toujours très-attaché,

attaché , maman aussi , et moi aussi qui vous adore. —
 Madame d'Argental me boude , mais mettez-moi à 1767.
 ses pieds. V.

L E T T R E C X L V I I I.

A M. L A C O M B E , *libraire à Paris.*

A Ferney , le 7 d'août.

IL ferait , sans doute , bien flatteur pour moi qu'un homme de lettres tel que vous , Monsieur , qui a bien voulu se donner à la typographie , entreprît la nouvelle édition du *Siècle de Louis XIV* , que j'ai consacré principalement à la gloire des belles-lettres et des beaux arts. J'ai augmenté le catalogue raisonné des gens de lettres d'un grand tiers , et j'ai tâché de détruire plus d'un préjugé et plus d'une fable , qui déshonoraient un peu l'histoire littéraire de ce beau siècle. J'en ai usé ainsi dans la liste des souverains contemporains , des princes du sang , des généraux et des ministres. D'anciens recueils que j'avais faits pour mon usage , m'ont beaucoup servi. J'ai reçu de toutes parts , depuis dix années , des instructions que je fais entrer dans le corps de l'ouvrage : j'ose enfin le regarder comme un monument élevé à l'honneur de la France.

Il est très-triste pour moi que cette édition ne se fasse pas en France ; mais vous savez que je suis plus près de Genève et de Lausanne que de Paris. L'édition est commencée. Ma méthode , dont je n'ai jamais pu me départir , est de faire imprimer sous mes yeux , et de corriger à chaque feuille ce que je trouve de

Corresp. générale.

Tome IX. R

— 1767. défectueux dans le style. J'en use ainsi en vers et en prose. On voit mieux ses fautes quand elles sont imprimées.

Au reste, cette édition est principalement destinée aux pays étrangers. Vous ne sauriez croire quels progrès a fait notre langue, depuis dix ans, dans le Nord : on y recherche nos livres avec plus d'avidité qu'en France. Nos gens de lettres instruisent vingt nations, tandis qu'ils sont persécutés à Paris, même par ceux qui osent se dire leurs confrères.

Quant au mémoire qui regarde les calomnies absurdes du sieur *la Beaumelle*, il était encore plus nécessaire pour les étrangers que pour les Français. On fait bien à Paris que *Louis XIV* n'a point empoisonné le marquis de *Louvois* ; que le dauphin, père du roi, ne s'est point entendu avec les ennemis de l'Etat pour faire prendre Lille ; que monsieur le Duc, père de M. le prince de *Condé* d'aujourd'hui, n'a point fait assassiner M. *Vergier* : mais à Vienne, à Bade, à Berlin, à Stockholm, à Pétersbourg, on peut aisément se laisser séduire par le ton audacieux dont *la Beaumelle* débite ces abominables impostures. Ces mensonges imprimés sont d'autant plus dangereux, qu'ils se trouvent aussi à la suite des lettres de madame de *Maintenon*, qui sont, pour la plupart, authentiques. Le faux prend la couleur de la vérité à laquelle il est mêlé. La calomnie se perpétue dans l'Europe, si on ne prend soin de la détruire. Il est de mon devoir de venger l'honneur de tant de personnes de tout rang outragées, surtout dans des notes infames dont ce malheureux a défiguré mon propre ouvrage. J'étais historiographe de France, lorsque je

commençai le Siècle de *Louis XIV* : je dois finir ce que j'ai commencé ; je dois laver ce monument de la fange dont on l'a souillé ; enfin, je dois me presser, ayant peu de temps à vivre. 1767.

N. B. Vous saurez, Monsieur, en qualité d'homme d'esprit et de goût, qu'il y a dans le monde un nommé *M. Laurent*, auteur du *Compère Matthieu*, lequel a fait un petit ouvrage intitulé l'Ingénu, lequel est fort couru des hommes, des femmes, des filles, et même des prêtres. Ce *M. Laurent* m'est venu voir : il m'a dit, avant de repartir pour la Hollande, que, si vous pouviez imprimer ce petit ouvrage, il vous l'enverrait de Lyon à Paris, par la poste. *M. Marin* m'a mandé qu'il avait lu, par hasard, cet ouvrage, et qu'on donnerait une permission tacite sans aucune difficulté.

L E T T R E · C X L I X.

A M. GUYOT, *avocat.*

A Ferney, 7 d'août.

IL est très-certain, Monsieur, que la France manque d'un bon vocabulaire ; l'Espagne et l'Italie en ont : tous les mots y sont marqués avec leurs étymologies, leurs significations propres et figurées, avec des exemples tirés des meilleurs auteurs, dans les différens styles. Il faut remarquer surtout qu'en espagnol et en italien, on écrit comme on parle. Tout cela est à désirer dans nos dictionnaires. Notre écriture est perpétuellement en contradiction avec notre prononciation. Il n'y a point de raison pour

— 1767. laquelle je *croyois*, j'*octroyois*, doivent s'écrire ainsi, quand on prononce, je *croyais*, j'*octroyais*. Le second *oi* ne doit pas être plus privilégié que le premier. Du temps de *Corneille*, on prononçait encore je *connois*, et même on retranchait l'*s*. Vous voyez dans *Héraclius* :

Qu'il entre; à quel dessein vient-il parler à moi,
Lui que je ne vois point, qu'à peine je *connoi*?

On ne souffrirait point aujourd'hui une pareille rime, puisque l'on prononce je *connais*.

Notre langue est très-irrégulière. Les langages, à mon gré, sont comme les gouvernemens; les plus parfaits sont ceux où il y a moins d'arbitraire. Il est bien ridicule que d'*augustus* on ait fait *aoust*, de *pavonem*, *paon*, de *Cadomum*, *Caën*, de *gustus*, *goût*. Les lettres retranchées dans la prononciation prouvent que nous parlions très-durement; ces mêmes lettres, que l'on écrit encore, sont nos anciens habits de sauvages.

Que de termes éloignés de leur origine! *Pédant*, qui signifiait instructeur de la jeunesse, est devenu une injure; de *fatuus*, qui signifiait prophète, on a fait un fat; *idiot*, qui signifiait solitaire, ne signifie plus qu'un sot.

Nous avons des architraves et point de *trave*, des archivoltas et point de *volte*, en architecture; des soucoupes, après avoir banni les *coupes*; on est impotent et on n'est point *potent*; il y a des gens implacables et pas un de *placable*. On ne finirait pas si on voulait exposer tous nos besoins; cependant notre langue se parle à Vienne, à Berlin, à

Stockholm , à Copenhague , à Moscou ; elle est la langue de l'Europe ; mais c'est grâce à nos bons livres et non à la régularité de notre idiome. Nos excellens artistes ont fait prendre notre pierre pour de l'albâtre. 1767.

J'attends, Monsieur, votre *Vocabulaire* pour fixer mes idées, et je vous remercie, par avance, de votre politesse et de vos instructions.

L E T T R E C L.

A M. D A M I L A V I L L E.

8 d'auguste.

JE vous ai obligation, mon cher ami, de m'avoir fait connaître jusqu'où un *Cogé* pouvait porter l'insolence. M. *Caperonier* vient de m'écrire une lettre dans laquelle il donne un démenti formel à ce maraud. Il est bon de répandre, parmi les sages et les gens de bien, la turpitude des méchans. Cette turpitude est bien punissable. Il n'est pas permis de prendre le nom de DIEU en vain. Je vous l'avais bien dit qu'il fallait passer sa vie à combattre. Un homme de lettres, pour peu qu'il ait de réputation, est un *Hercule* qui combat des hydres. Prêtez-moi votre massue : j'ai plus de courage que de force. Si j'avais de la fanté, tous ces drôles-là verraient beau jeu.

M. le prince de *Gallitzin* me mande que le livre intitulé *L'ordre essentiel et naturel des sociétés politiques*, (*) est fort au-dessus de *Montesquieu*. N'est-ce pas le livre

(*) Par M. de la Rivierre.

— que vous m'avez dit ne rien valoir du tout ? Le titre
1767. m'en déplaît fort. Il y a long-temps qu'on ne m'a
envoyé de bons livres de Paris.

J'ai fait chercher l'Ingénu dont vous me parlez ;
on ne le connaît point. Il est très-triste qu'on m'im-
pute tous les jours non-seulement des ouvrages que
je n'ai point faits, mais aussi des écrits qui n'existent
point. Je fais que bien des gens parlent de l'Ingénu,
et tout ce que je puis répondre très-ingénuement,
c'est que je ne l'ai point vu encore. Je vous embrasse
bien tendrement.

J'ai lu le plaidoyer de *Loyseau* contre Berne, par-
devant l'Europe. Le cas est singulier. Ce *Loyseau* veut
se faire de la réputation, à quelque prix que ce soit ;
mais je crois qu'on s'intéressera fort peu à cette affaire
dans Paris.

L E T T R E C L I.

A M. LE MARQUIS DE MIRANDA,

CAMERIER MAJOR DU ROI D'ESPAGNE.

● *Ecrit sous le nom d'un amman de Basle.*

10 d'août.

Vous osez penser dans un pays où l'on a regardé
souvent cette liberté comme une espèce de crime. Il
a été un temps, à la cour d'Espagne, surtout lorsque
les jésuites avaient du crédit, qu'il était presque
défendu de cultiver sa raison. L'abrutissement de
l'esprit était un mérite à la cour. Vos rois semblaient

être comme les docteurs de la comédie italienne ,
 qui choisissaient des *Arlequins* pour leurs confidens
 et leurs favoris , parce que les *Arlequins* sont des
 balourds. Vous avez enfin un ministre éclairé qui ,
 ayant lui-même beaucoup d'esprit , a permis qu'on
 en eût. Il a surtout senti le vôtre ; mais les préjugés
 sont encore plus forts que vous et lui. *Cicéron* et
Virgile auraient beau venir dans votre cour , ils
 verraient que des moines et des prêtres seraient plus
 écoutés qu'eux ; ils seraient forcés de fuir ou d'être
 hypocrites. Vous avez , aux barrières de Madrid , la
 douane des pensées ; elles y sont saisies aux portes
 comme les marchandises d'Angleterre.

On met chez vous aux galères un libraire qui
 prête un livre à un officier de la cour pour le
 défennuyer pendant sa maladie. Cette persécution ,
 faite à l'esprit humain , rend votre cour et votre
 religion odieuses à nous autres républicains. Les
 Grecs esclaves ont cent fois plus de liberté dans
 Constantinople que vous n'en avez dans Madrid.
 Cette crainte , si lâche et si tyrannique , cette crainte ,
 où est toujours votre gouvernement , que les hommes
 n'ouvrent les yeux à la lumière , fait voir à quel point
 vous sentez que votre religion serait détestée si elle
 était connue. Il faut bien que vous en ayez aperçu
 l'absurdité , puisque vous empêchez qu'on ne l'exa-
 mine. Vous ressemblez à cette reine des *Mille et une*
nuits , qui , étant extrêmement laide , punissait de
 mort quiconque osait la regarder entre deux yeux.

Voilà , Monsieur , l'état où a été votre cour jusqu'au
 ministère de M. le comte d'*Aranda* , et jusqu'à ce
 qu'un homme de votre mérite ait approché de la

—
1767. personne de sa Majesté. Mais la tyrannie monacale dure encore. Vous ne pouvez ouvrir votre ame qu'à quelques amis intimes, en très-petit nombre. Vous n'osez dire à l'oreille d'un courtisan ce qu'un anglais dirait en plein parlement.

Vous êtes né avec un génie supérieur ; vous faites d'aussi jolis vers que *Lopez de Véga* ; vous écrivez mieux en prose que *Gratien*. Si vous étiez en France, on croirait que vous êtes le fils de l'abbé de *Chaulieu* et de madame de *Sévigné*. Si vous étiez né anglais, vous deviendriez l'oracle de la chambre des pairs. De quoi cela vous servira-t-il à Madrid, si vous confusiez votre jeunesse à vous contraindre ? Vous êtes un aigle enfermé dans une grande cage, un aigle gardé par des hiboux.

Je vous parle avec la liberté d'un républicain et d'un protestant philosophe. Votre religion, j'ose le dire, a fait plus de mal au genre-humain que les *Attila* et les *Tamerlan*. Elle a avili la nature ; elle a fait d'infames hypocrites de ceux qui auraient été des héros ; elle a engraisé les moines et les prêtres du sang des peuples. Il faut, à Madrid et à Naples, que la postérité du *Cid* baise la main et la robe d'un dominicain. Vous êtes encore à savoir qu'il ne faut baiser de main que celle de sa maîtresse.

Je vous suis très-obligé, monsieur le Marquis, de la relation d'*Erèse* que vous voulez bien m'envoyer. Il paraît que vous connaissez bien les hommes, et de là je conclus que vous avez bien des momens de dégoût ; mais je suppose que vous avez trouvé dans Madrid une société digne de vous, et que vous pouvez philosopher, à votre aise, dans votre *catus selectus*.

Vous ferez insensiblement des disciples de la raison ; vous élèverez les ames en leur communiquant la vôtre , et , quand vous ferez dans les grandes places , votre exemple et votre protection donneront aux ames toute l'élévation dont elles manquent. Il ne faut que trois ou quatre hommes de courage pour changer l'esprit d'une nation. Voyez ce que fait l'impératrice de Russie ; elle a fait traduire le livre de *Bélisaire* , que des cuistres de sorbonne voulaient condamner. Elle a traduit elle-même le chapitre contre lequel les théologiens s'étaient élevés avec une fureur imbécille. On est philosophe à la cour ; on y foule aux pieds les préjugés du peuple. C'est une extrême sottise , dans les souverains , de regarder la religion catholique comme le soutien de leurs trônes ; elle n'a presque servi qu'à les renverser. L'Angleterre et la Prusse n'ont été puissantes qu'en secouant le joug de Rome.

Puissiez-vous , Monsieur , quand vous ferez en place , enchaîner cette idole , si vous ne pouvez la briser. C'est ce que j'attends d'un esprit tel que le vôtre. Vous cueillez actuellement les fleurs , vous ferez un jour mûrir les fruits.

Je suis , avec bien du respect et un véritable attachement , Monsieur ,

votre très-humble , très-obéissant
serviteur , *Erimbolt.*

1767.

L E T T R E C L I I.

A M. D A M I L A V I L L E.

12 d'août.

JE crois qu'il faut laisser imprimer le mémoire qui devait précéder la nouvelle édition du *Siècle de Louis XIV*. C'est une affaire qui n'est pas seulement littéraire ; elle est personnelle à plusieurs grandes maisons du royaume, qui m'ont témoigné leur indignation contre ce malheureux *la Beaumelle*. Ses calomnies, peut-être peu connues à Paris, sont répandues dans les pays étrangers. Il m'a traité comme *Louis XIV*, et je ne suis pas roi. Un pauvre particulier doit se défendre ; il doit décrier au moins le témoignage de son ennemi.

Je ne reviens point de mon étonnement, quand mes amis me disent qu'il faut mépriser de telles impostures. Je n'entends pas quel honneur il y a à se laisser diffamer, et je suis bien persuadé qu'aucun de ceux qui me disent, gardez le silence, ne le garderait à ma place.

Voici une grâce que je vous demande. M. *Diderot* peut vous dire dans quel temps il croit qu'on ait écrit le *Mercurius trismégiste* que nous avons en grec. Je ne fais si je me trompe, mais ce livre me paraît de la plus haute antiquité, et je le crois fort antérieur à *Timée de Locres*. Engagez le *Platon moderne* à me donner sur cela quatre lignes d'éclaircissement, que vous me ferez parvenir. Il y a loin de *Mercurius*

Trismégiste à la Beaumelle, mais il faut répondre
à tout. 1767.

Adieu, mon cher ami; je vous embrasse de tout
mon cœur.

L E T T R E C L I I I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

13 d'auguste.

AH! mon Dieu, on me mande que madame
d'*Argental* est à l'extrémité. Je venais de vous écrire
une lettre de quatre pages, je la déchire : je ne
respire point. Madame d'*Argental* est-elle en vie? Mon
adorable ange, ordonnez que vos gens nous écrivent
un mot. Nous sommes dans des tranfes mortelles.
Un mot, par un de vos gens, je vous en conjure. V.

L E T T R E C L I V.

A M. LE PRINCE GALLITZIN,

AMBASSADEUR DE RUSSIE, à *Paris*.

A Ferney, du 14 d'auguste.

MONSIEUR LE PRINCE,

JE vois, par les lettres dont sa Majesté impériale et
votre Excellence m'honorent, combien votre nation
s'élève, et je crains que la nôtre ne commence à
dégénérer à quelques égards. L'impératrice daigne
traduire elle-même le chapitre de *Bélisaire*, que
quelques hommes de collège calomnient à Paris.

— 1767. Nous serions couverts d'opprobre si tous les honnêtes gens, dont le nombre est très-grand en France, ne s'élevaient pas hautement contre ces turpitudes pédantesques. Il y aura toujours de l'ignorance, de la sottise et de l'envie dans ma patrie; mais il y aura toujours aussi de la science et du bon goût. J'ose vous dire même, qu'en général nos principaux militaires et ce qui compose le conseil, les conseillers d'Etat et les maîtres des requêtes, sont plus éclairés qu'ils ne l'étaient dans le beau siècle de *Louis XIV*. Les grands talens sont rares; mais la science et la raison sont communes. Je vois, avec plaisir, qu'il se forme dans l'Europe une république immense d'esprits cultivés. La lumière se communique de tous les côtés. Il me vient souvent du Nord des choses qui m'étonnent. Il s'est fait, depuis environ quinze ans, une révolution dans les esprits qui sera une grande époque. Les cris des pédans annoncent ce grand changement comme les croassemens des corbeaux annoncent le beau temps.

Je ne connais point le livre (*) dont vous me faites l'honneur de me parler. J'ai bien de la peine à croire que l'auteur, en évitant les fautes où peut être tombé M. de *Montesquieu*, soit au-dessus de lui dans les endroits où ce brillant génie a raison. Je ferai venir son livre; en attendant, je félicite l'auteur d'être auprès d'une souveraine qui favorise tous les talens étrangers, et qui en fait naître dans ses Etats. Mais c'est vous, surtout, Monsieur, que je félicite de la représenter si bien à Paris.

J'ai l'honneur, &c.

(*) *L'Ordre essentiel des sociétés*, par M. de la Rivière.

A M. EISEN,

A Ferney, 14 d'août.

JE commence à croire, Monsieur, que la *Henriade* ira à la postérité, en voyant les estampes dont vous l'embellissez; l'idée et l'exécution doivent vous faire également honneur. Je suis sûr que l'édition où elles se trouveront sera la plus recherchée. Personne ne s'intéresse plus que moi aux progrès des arts; et plus mon âge et mes maladies m'empêchent de les cultiver, plus je les aime dans ceux qui les font fleurir.

Soyez persuadé des sentimens d'estime et de reconnaissance avec lesquels j'ai l'honneur d'être, &c.

L E T T R E C L V I.

A M. DAMILAVILLE.

14 d'août.

MON cher ami, votre lettre du 8 ne m'a pas laissé une goutte de sang: je crains que madame d'*Argental* ne soit morte; c'est une perte irréparable pour ses amis. Que deviendra M. d'*Argental*? je suis désespéré et je tremble.

M. le maréchal de *Richelieu* m'écrit sur l'aventure de *Sainte-Foy*. La chose est très-sérieuse. J'espère qu'à la fin l'innocence des protestans sera plus reconnue au parlement de Bordeaux qu'à celui de Toulouse.

Il me mande que *la Beaumelle* n'est point de son département. Ce *la Beaumelle* n'a été que fortement réprimandé et menacé par le commandant du pays de Foix, au nom du roi. Ce n'est pas le silence de ce coquin que je demande, c'est une rétractation; sans quoi on lui apprendra à calomnier. Ne tient-il qu'à débiter des impostures atroces, pour se taire ensuite, et laisser le poison circuler? *Lavaisse* doit le renoncer pour son beau frère, s'il ne se repent pas.

Il paraît, tous les huit jours, en Hollande, des livres bien singuliers. Je vois avec douleur qu'on a une bibliothèque nombreuse contre la religion chrétienne qu'on devrait respecter. Vous savez que je ne l'ai jamais attaquée, et que je la crois, comme vous, utile à l'Europe.

Permettez que je vous prie d'envoyer à M. de *Laleu* un certificat qui assure que votre ami est encore en vie, quoique cela ne soit pas tout-à-fait vrai; mais, tant qu'il aura un souffle, il vous aimera. V.

L E T T R E C L V I I.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 17 d'août.

CELLE-CI, Monseigneur, est bien autant pour le premier gentilhomme de la chambre, que pour le souverain d'Aquitaine. Je mets à vos pieds deux exemplaires des *Scythes*, de l'édition de Lyon; l'un pour vous, l'autre pour votre troupe de Bordeaux. Cette édition est, sans contredit, la meilleure. Les *Scythes* se recommandent à votre protection pour

Fontainebleau. J'avoue que nous avons de meilleurs acteurs que le roi. M. le comte de *Coigny*, M. le chevalier de *Faucourt* et M. de *Melfort* en sont bien étonnés. Il ne tiendrait qu'à vous d'en avoir d'aussi bons, si vous pouviez faire effacer la note d'infamie qu'un sot préjugé attache encore à des talens précieux et rares.

M. *Hénin*, résident du roi, à Genève, a dû avoir l'honneur de vous écrire sur *Gallien*. Il m'en paraît content; il espère le former : cette place est bonne. Les passe-ports et les certificats de vie des Genevois vaudront, au moins, à *Gallien* mille francs par an. Je donnerai les dix louis d'or en question, sur le premier ordre que je recevrai de vous. Vous me permettez de ne vous pas écrire de ma main quand ma détestable santé me tient sur le grabat : c'est l'état où je suis aujourd'hui, avec la résignation convenable, et avec le plus tendre et le plus respectueux attachement. V.

L E T T R E C L V I I I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Ferney, 18 d'auguste.

BÉNIS soient DIEU et mes anges ! Puisque madame d'*Argental* se porte mieux, je suis assez hardi pour envoyer deux exemplaires des *Scythes*. Je n'en envoie que deux, pour ne pas trop grossir le paquet. J'en ai adressé quatre à M. le duc de *Praslin*, et trois à M. le duc de *Choiseul*. J'en ferai venir tant qu'on voudra, on n'a qu'à commander.

— 1767. Dès que madame d'*Argental* sera en pleine convalescence, et qu'elle pourra s'amuser de balivernes, adressez-vous à moi, je vous amuserai sur le champ : cela est plus nécessaire que des juleps de cresson. Elle a essuyé là une furieuse secousse. Pour moi, je ne fais pas comment je suis en vie, avec ma maigreur qui se soutient toujours, et mon climat qui change quatre fois par jour. Il faut avouer que la vie ressemble au festin de *Damoclès* ; le glaive est toujours suspendu.

Portez-vous bien tous deux, mes divins anges. Le petit hermitage va faire un feu de joie.

L É T T R E C L I X.

A M. M A R M O N T E L.

A Ferney, 21 d'auguste.

J E reçois, mon cher ami, votre lettre du 7 d'auguste, car aoust est trop velche. Vous avez dû recevoir la mienne, dans laquelle je vous disais que notre impératrice, notre héroïne de Scythie avait traduit le quinzième chapitre. On m'assure, dans le moment, qu'il est traduit en italien, et dédié à un cardinal ; c'est de quoi il faut s'informer : mais ce qu'il faut surtout souhaiter, c'est que la sorbonne le condamne : elle sera couverte d'un ridicule et d'un opprobre éternel ; elle sera précisément au niveau de *Fréron*.

Je vous recommande *la Harpe* quand je ne serai plus. Il sera un des piliers de notre Eglise ; il faudra le faire de l'académie : après avoir eu tant de prix, il est bien juste qu'il en donne.

Au

Au reste, souvenez-vous que, s'il y a dans l'Europe des princes et des ministres qui pensent, ce n'est guère qu'en France qu'on peut trouver les agrémens de la société. Les Français, persécutés et chargés de chaînes, dansent très-joliment avec leurs fers, quand le geolier n'est pas là. Nous avons eu des fêtes charmantes à Ferney. Madame de la Harpe a joué comme mademoiselle *Clairon*, M. de la Harpe comme *le Kain*, M. de Chabanon infiniment mieux que *Molé* : cela console.

Adieu, mon cher confrère; je n'écris point de main, je suis aveugle comme votre *Bélisaire*; je récite son *Credo*, mais je ne le commente pas si bien que lui.

L E T T R E C L X.

A M. D A M I L A V I L L E.

22 d'août.

JE fais, Monsieur, que vous vous amusez quelquefois de littérature. J'ai fait chercher l'Ingénu pour vous l'envoyer, et j'espère que vous le recevrez incessamment; c'est une plaisanterie assez innocente d'un moine défroqué, nommé *Laurent*, auteur du *Compère Matthieu*.

J'ai vu à Ferney, depuis peu de jours, votre ami qui est menacé de perdre entièrement les yeux, et dont la santé est très-altérée. Il m'a montré des lettres des ministres, de MM. les maréchaux de *Richelieu* et d'*Estrées*, et de toute la maison de *Noailles*, au sujet de *la Beaumelle*. Il m'a dit que ces démarches

— étaient absolument nécessaires ; que les écrits de
 1767. *la Beaumelle* étaient très-répandus dans les pays
 étrangers , et qu'on n'y recherchait même d'autre
 édition du *Siècle de Louis XIV*, que celle qui a été
 faite par ce malheureux , et qui est chargée de
 falsifications et de notes infames. Ce *la Beaumelle* est un
 énergumène du Languedoc , un esprit indomptable ,
 qu'il a fallu écraser. Le canton de Berne , outragé
 dans ce libelle , en a demandé justice au ministère.

Vous savez qu'on n'a pas voulu faire une seconde
 édition de l'ouvrage de mathématique , &c. Il n'y
 a plus de livres qu'on imprime plusieurs fois , que
 les livres condamnés. Il faut aujourd'hui qu'un
 libraire supplie les magistrats de brûler son livre
 pour le faire vendre.

Votre ami malade vous fait les plus tendres
 complimens ; il passe la moitié de la journée à souf-
 frir , et l'autre à travailler.

J'ai l'honneur d'être , Monsieur , votre , &c.

Boursier.

LETTRE CLXI.

A. M. VERNES.

1 de septembre.

VOICI , Monsieur , les paroles de *Sanchoniathon* :
 „ Ces choses sont écrites dans la *Cosmogonie de Thaut*,
 „ dans ses mémoires , et tirées des conjectures et
 „ des instructions qu'il nous a laissées. C'est lui qui
 „ nomma les vents du septentrion et du midi , &c...
 „ Ces premiers hommes consacrèrent les plantes

„ que la terre avait produites : ils les jugèrent
 „ divines, et vénérèrent ce qui soutenait leur vie,
 „ celle de leur postérité et de leurs ancêtres, &c. „

1767.

Au reste, mon cher Monsieur, il se pourrait très-bien que *Sanchoniathon* eût dit une sottise, ainsi que des gens venus après lui en ont dit d'énormes.

L'affaire des *Sirven* n'a pu être encore rapportée, parce que M. d'Ormesson a été malade ; du moins on donne cette excuse : mais il se pourrait bien que le crédit des ennemis en fût la véritable raison. La malheureuse aventure de Sainte-Foy sur les frontières du Périgord, vingt-quatre pauvres diables de huguenots décrétés, le fatal édit de 1724 renouvelé dans le Languedoc, et enfin le malheur de *Sirven* qui n'a point de jolie fille pour intéresser les Parisiens : tout cela pourrait nuire à la cause de cet infortuné.

Je vous envoie, mon cher philosophe huguenot, une petite Philippique que j'ai été obligé de faire. L'ami *la Beaumelle* s'en est mal trouvé. Le commandant de la province l'a un peu menacé, de la part du roi, du cachot qu'il mérite. Je suis très-tolérant, mais je ne le suis pas pour les calomniateurs. Il faut d'une main soutenir l'innocence, et de l'autre écraser le crime.

Je vous embrasse en *Jéhova*, en *Knes*, en *Zeus* ; point du tout en *Athanase*, très-peu en *Jérôme* et en *Augustin*.

1767.

L E T T R E C L X I I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

2 de septembre.

Nous nous apprêtons à célébrer la convalescence : il y aura comédie nouvelle, soupé de quatre-vingts couverts. C'est bien pis que chez M. de *Pompignan* ; et puis nous aurons bal et fusées.

J'envoyai, par le dernier ordinaire, un *Ingénu*, par M. le duc de *Praslin*, pour amuser la convalescente ; et vous aurez, mes anges, pour votre hiver, les tragédies de MM. de *Chabanon* et de *la Harpe* ; cela n'est pas trop mal pour des habitans du mont Jura ; mais, en vérité, vous autres Velches, vous êtes des habitans de Montmartre. Je vous assure que les *Guillaume Tell* et les *Illinois* sont aux *Danchet* et aux *Pellegrin* ce que les *Pellegrin* et les *Danchet* sont à *Racine*. Je ne crois pas qu'il y ait une ville de province dans laquelle on pût achever la représentation de ces parades qui ont été applaudies à Paris. Cela met en colère les âmes bien nées : cette barbarie avancera ma mort. Le fond des Velches sera toujours sot et grossier. Le petit nombre des prédestinés qui ont du goût, n'influe point sur la multitude : la décadence est arrivée à son dernier période.

Vivez donc, mes anges, pour vous opposer à ce torrent de bêtises de tant d'espèces, qui inondent la nation. Je ne connais, depuis vingt ans, aucun livre supportable, excepté ceux que l'on brûle, ou

dont on persécute les auteurs. Allez, mes Velches, Dieu vous bénisse ! vous êtes la chiasse du genre-humain. Vous ne méritez pas d'avoir eu parmi vous de grands-hommes qui ont porté votre langue jusqu'à Moscou. C'est bien la peine d'avoir tant d'académies pour devenir barbares. Ma juste indignation, mes anges, est égale à la tendresse respectueuse que j'ai pour vous, et qui fait la consolation de mes vieux jours. V.

Tout Ferney se réjouit de la convalescence.

LETTRE CLXIII.


A M. DAMILAVILLE.

4 de septembre.

JE reçois, Monsieur, votre lettre du 29 d'auguste. Tous les paquets arrivent de Paris en pays étranger; mais rien n'arrive de nos cantons à Paris.

Je vois très-souvent votre ami qui vous aime tendrement. Il voudrait bien avoir le *Panegyrique de Louis IX*; mais je crois que l'impératrice russe méritera un plus beau panegyrique. Quelle époque, mon cher Monsieur ! Elle force les évêques farmates à être tolérans, et vous ne pouvez en faire autant des vôtres. O Velches ! pauvres Velches ! quand l'étoile du Nord pourra-t-elle vous illuminer ?

Savez-vous bien qu'on fait actuellement des vers à Pétersbourg mieux qu'en France ? savez-vous, mes pauvres Velches, que vous n'avez plus ni goût ni esprit ? Que diraient les *Despréaux*, les *Racine*, s'ils

 1767. voyaient toutes les barbaries de nos jours ? Les barbares Illinois l'ont emporté sur le barbare *Crébillon* : le barbare le dispute aux Illinois par-devant l'auteur de *Childebrand*. Ah , polissons que vous êtes , combien je vous méprise !

Nous avons du moins chez nous deux hommes qui ont du goût , et c'est ce qui se trouvera difficilement à Paris. La nation m'indigne.

Bonsoir , mon cher Monsieur ; vous avez dans mon voisinage un ami qui vous aime avec la plus vive tendresse , tout vieux qu'il est. On dit que les vieillards n'aiment rien ; cela n'est pas vrai. Voici un petit billet qu'on m'a donné pour M. *Lambertad*.

Boursier.

L E T T R E C L X I V.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney , 9 de septembre.

Rendez à César ce qui appartient à César.

J'AVOUE , Monseigneur , que l'impertinence est extrême. S'il fait si bien l'histoire , il doit savoir que le secrétaire d'Etat *Villeroi* écrivait *Monseigneur* aux maréchaux de France.

Incessamment *Gallien* pourra vous écrire avec la même noblesse de style , dès qu'il aura fait une petite fortune. Je ne manquerai pas d'exécuter vos ordres. Vous savez peut-être qu'en qualité de français je ne puis aller à Genève ; cela est défendu : mais on viendra chez moi , et je parlerai comme je le dois. De

plus, je suis dans mon lit, où une fièvre lente retient ma figure usée et languissante.

1767.

Je présume que vous donnerez l'ordre d'achever le paiement de ce que doit *Gallien*, après quoi vous ferez probablement débarrassé de ce petit fardeau. Je joins ici les mémoires. Vos paquets sont francs, et ce n'est point une indiscretion de ma part.

Quant à l'article des spectacles, j'ose espérer que vous aurez la bonté d'entrer dans mes peines. Je ne connais aucun des acteurs, excepté mademoiselle *Duménil* et le *Kain*. La petite *Durancy* avait joué chez moi aux Délices, à l'âge de quatorze ans; je ne lui ai donné quelques rôles, que sur la réputation qu'elle s'est faite depuis. J'ai fait un partage assez égal entre elle et mademoiselle *Dubois*. Il me paraît que ce partage entretient une émulation nécessaire. Si mademoiselle *Durancy* ne réussit pas, les rôles reviennent nécessairement aux actrices qui sont plus au goût du public, et vos ordres décident de tout. Le pauvre d'*Argental* a été bien loin de pouvoir se mêler dans ces tracasseries; il a été long-temps malade, et sa femme a été un mois entier à la mort. M. de *Thibouville*, qui a beaucoup de talent pour la déclamation, n'a fait autre chose qu'afflister à quelques répétitions. Il est mon ami depuis trente ans, et celui de ma nièce. Vous ne voulez pas nous priver de cette consolation, surtout dans le triste état où la vieillesse et la maladie me réduisent.

Daignez agréer mon respect et mon attachement, avec votre bonté ordinaire. V.

1767.

L E T T R E C L X V.

A M. D A M I L A V I L L E.

12 de septembre.

MON cher ami, je reçois votre lettre du 5, et je suis pénétré d'une double peine, la vôtre et la mienne. Vous avez à vous plaindre de la nature, et moi aussi. Nous sommes tous deux malades; mais je suis au bout de ma carrière, et vous voilà arrêté au milieu de la vôtre par une indisposition qui pourra vous priver long-temps de la consolation du travail, consolation nécessaire à tout être qui pense, et principalement à vous qui pensez si sagement et si fortement.

N'êtes-vous pas, à peu-près, dans le cas où s'est trouvé M. *Dubois*? n'a-t-il pas été guéri? n'y a-t-il pas un homme, dans Paris, qu'on dit fort habile pour la guérison des tumeurs? Mandez-moi, je vous prie, quel parti vous prenez dans cette triste circonstance.

Malgré mes maux, je m'égaie à voir embellir par des acteurs qui valent mieux que moi, une comédie (*) qui ne mérite pas leurs peines. Nous avons trois auteurs dans notre troupe. Vous m'avouerez que cela est unique dans le monde; et ce qu'il y a de beau encore, c'est que ces trois auteurs ne cabalent point les uns contre les autres. Nous sommes plus

(*) Charlot ou la Comtesse de Givri.

unis que la forbonne. Tous les étrangers sont très-fâchés que cette faculté de grands hommes ait supprimé sa censure ; elle aurait édifié l'Europe et mis le comble à sa gloire. 1767.

J'ai reçu les belles pièces de théâtre qu'on m'a envoyées depuis peu ; c'est *Racine* et *Molière* tout pur. Il y a quelque temps que l'on m'adressa un livre intitulé, *le Siècle de Louis XV*. Les principaux personnages du siècle, sont trois joueurs d'orgues et deux apothicaires. Il manquait à ce siècle l'ouvrage que la forbonne annonçait ; mais j'ose espérer que nous verrons ce chef-d'œuvre. Je ne peux concevoir comme on a permis en France l'impression du livre de *Laurent*, intitulé *l'Ingénu*. Cela me passe.

Je finis, car j'ai la fièvre. Je vous embrasse du meilleur de mon cœur.

L E T T R E C L X V I.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 12 de septembre.

J'AI fait prier, Monseigneur, notre résident de passer chez moi. Je vous avais prévenu que je n'allais plus à Genève ; et d'ailleurs, quand l'entrée de cette ville serait permise aux Français, l'état où je suis ne me permettrait pas de sortir.

Nous avons eu une longue conférence ; et le résultat a été que, la première fois qu'il aurait l'honneur de vous écrire, il ne manquerait pas de vous rendre ce qu'il vous doit : voilà ce qu'il m'a

— dit en présence de ma nièce. Je reçus, sous votre
1767. enveloppe, hier au soir, une lettre pour *Gallien*,
et je la lui ai envoyée de grand matin.

Voici une très-grande partie des frais qui restent à payer pour lui. Comme la somme montera à près de huit cents livres, indépendamment de ce que vous avez déjà bien voulu donner, et de quantité de menus frais qui n'entrent pas en ligne de compte, je n'ai rien voulu faire sans vos ordres exprès. Jusqu'à présent, il n'a paru aucun mémoire considérable par lui-même. Je payerai tout, sur le champ, selon l'ordre que je recevrai de vous. Voilà, j'en pense, toutes vos commissions remplies : il ne me reste qu'à vous souhaiter un agréable voyage, et à recommander la Scythie à votre protection, en cas qu'on ait des spectacles à Fontainebleau. J'avoue que j'aime la Scythie ; pardonnez-moi ma faiblesse, et joignez l'indulgence à vos bontés.

Vous voyez que j'écris régulièrement, tout malade que je suis, dès qu'il s'agit de la moindre affaire. Je regretterai *Gallien* qui me valait des ordres de votre part.

Nous avons ici beaucoup de troupes : notre petit pays en est charmé.

J'écris dans l'intervalle de la fièvre.

Agréez mon tendre respect. V.

LETTRE CLXVII.

1767.

A U M E M E.

* A Ferney, 13 de septembre.

Vous me pardonnerez, Monseigneur, si je me fers d'une main étrangère; ma fièvre ne me permet pas d'écrire. Vous me pardonnerez encore si je vous importune si souvent pour les affaires de *Gallien*; mais il faut que mes comptes soient apurés avant que je meure. Il m'est venu voir aujourd'hui avec deux seigneurs espagnols qu'il m'a amenés. Je lui ai demandé s'il n'avait point encore quelques dettes, et il m'a donné le petit mémoire ci-joint; de sorte que tout se monte à la somme de 881 livres 18 sous. Ainsi donc, Monseigneur, ce jeune homme vous coûtait, par an, 1200 livres, indépendamment de sa nourriture et des autres choses nécessaires. Il y a très-peu de personnes qui en fissent davantage pour leur fils. Ses dépenses me paraissent exorbitantes pour un jeune homme que vous avez si bien équipé quand vous me l'envoyâtes. Je n'ai cessé de lui recommander la plus grande retenue; mais je vois qu'il a usé largement de vos bontés. Il faut avouer pourtant qu'il a mis de la discrétion dans sa magnificence; car, à l'abri de votre protection et de votre nom, il aurait pu prendre dix mille francs chez les marchands, on ne lui aurait rien refusé. Vous voilà heureusement débarrassé de ce fardeau, sans qu'il puisse être dégagé de la reconnaissance éternelle qu'il vous doit.

— 1767. Il ne me reste, Monseigneur, que d'attendre vos ordres, et de vous supplier de me continuer vos bontés pour le peu de temps que j'ai encore à en jouir. V.

L E T T R E C L X V I I I .

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

18 de septembre.

MON cher ange est donc dans l'allégresse et la jubilation ; la convalescence se soutient donc parfaitement ; l'appétit est donc revenu : Dieu soit loué. Je chante *Te Deum* pour madame d'*Argental*, et pour moi un *Libera* ; car j'ai encore de grands ressentimens de fièvre. Je tâcherai d'engager *Lacombe* à faire encore mieux que vous ne proposez pour *le Kaln* ; mais il a imprimé l'Ingénu, sans m'en rien dire, sur les premières feuilles incorrectes qu'il a été assez heureux pour se procurer. Son édition fourmille de fautes absurdes : je ne conçois pas comment on en a pu souffrir la lecture. Je ne lui ai écrit, jusqu'à présent, que pour lui laver la tête. Vous aurez incessamment Charlot ou la Comtesse de Givry, dont je fais plus de cas que de l'Ingénu, mais qui n'aura pas le même succès. Je ne la destine pas aux comédiens, à qui je ne donnerai jamais rien, après la manière barbare dont ils m'ont défiguré, et l'insolence qu'ils ont eue de mettre dans mes pièces des vers dont l'abbé *Pellegrin* et *Danchet* auraient rougi. D'ailleurs, les caprices du parterre sont intolérables, et les Velches sont trop velches.

Il m'a été de toute impossibilité, mon cher ange, de faire ce que vous exigiez à l'égard des Scythes. La tournure que vous vouliez était absolument incompatible avec mon goût et ma manière de penser. On fait toujours très-mal les choses auxquelles on a de la répugnance. — 1767.

Au reste, les comédiens me doivent la reprise des Scythes qu'ils ont abandonnés, après les plus fortes chambrées, pour jouer des pièces qui font l'opprobre de la nation. J'espère que vous voudrez bien engager les premiers gentilshommes de la chambre, qui sont vos amis, à me faire rendre justice; et que, de son côté, M. le maréchal de *Richelieu*, qui a fait jouer les Scythes à Bordeaux, avec le plus grand succès, ne souffrira pas qu'on me traite avec si peu d'égards. On dit qu'il n'y aura point de spectacles à Fontainebleau; ainsi je compte qu'on jouera les Scythes à la Saint-Martin. Il serait bien étrange que les comédiens ne payassent mes bienfaits que d'ingratitude; vous ne le souffrirez pas; vos bontés pour moi sont trop constantes, et ce n'est pas votre coutume d'abandonner vos amis.

Mon village est devenu le quartier général des troupes qui font le blocus de Genève. Je vous écris au son du tambour, et en attendant la fièvre qui va me reprendre.

Madame *Denis* et M. de *Chabanon* se joignent à moi pour vous dire combien ils s'intéressent à la santé de madame d'*Argental*, et moi je ne puis vous dire combien je vous aime. V.

1767.

L E T T R E C L X I X.

A M. G U Y O T.

A Ferney, 25 de septembre.

J'AI enfin reçu, Monsieur, les deux premiers volumes de votre *Vocabulaire*. Tout ce que j'en ai lu m'a paru exact et utile : rien de trop ni de trop peu ; point de fades déclamations. J'attends la suite avec impatience ; votre entreprise est un vrai service rendu à toute la littérature.

Vous me feriez plaisir de m'apprendre les noms des auteurs à qui nous aurons tant d'obligation.

J'ai l'honneur d'être bien véritablement, Monsieur, votre, &c.

P. S. Il ne serait pas mal de mettre dans votre errata, que nous prononçons auto-da-fé par corruption, et que les Espagnols disent auto-de-fé. Il y a une grosse faute à la page 423 : les dieux *mêmes* éternels arbitres ; il faut les dieux *même*, sans s. Cet s donne une syllabe de trop au vers.

Il y a une plus grande faute à la page 422. Plaçant tous bienfaiteurs au rang des immortels ; c'est un barbarisme. On dit, *tous les bienfaiteurs*, et non *tous bienfaiteurs*. On n'entendrait pas un homme qui dirait, *j'ai mis tous saints dans le catalogue*. D'ailleurs, il faut tâcher, dans un dictionnaire, de ne citer que de bons vers, et ne point imiter en cela l'impertinent *Dictionnaire de Trévoux*. Les vers cités en

cet endroit sont trop mauvais : *bonté fertile* est ridicule. — 1767.

Priez vos auteurs de ne citer que des faits avérés. Le viol d'une dame, par un marabou, à la face, et non *en face* de tout un peuple, est un conte à dormir debout, digne de *Léon* d'Afrique.

L E T T R E C L X X.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

28 de septembre.

MON cher ange, quoique vous ne m'écriviez point, je suppose toujours que madame d'*Argental* a repris sa santé, son embonpoint, sa gaieté et ses grâces, et qu'elle est tout comme je l'ai laissée il y a environ quinze ans. Vous voulez que je vous envoie, pour vous amuser, la petite drôlerie qui nous a fait passer quelques heures agréablement dans nos déserts. La perfection singulière avec laquelle cette médiocrité a été jouée, me fait oublier les défauts de la pièce, et me donne la hardiesse de vous l'envoyer. Je l'adresse sous l'enveloppe de M. de *Courville*, et j'espère qu'elle vous parviendra saine et sauve.

On dit qu'on va reprendre l'affaire des *Sirven* en considération. Je commence à en avoir bonne espérance, puisque M. de *Beaumont* a gagné son procès qui me donnait tant d'inquiétude : il a la main heureuse. La justice du conseil est, à la vérité, comme celle de DIEU, fort lente ; mais enfin elle arrive.

— La justice du parterre est assez dans ce goût ; elle
1767. fait gagner d'assez mauvais procès en première instance , et il lui faut trente années pour rendre justice à ce qui est passable.

On m'a mandé qu'il n'y aurait point de spectacles à Fontainebleau. La chasse suffit ; mais , comme vous aimez mieux la comédie que la chasse , je vous supplie de me mander des nouvelles du tripot.

Pour l'autre tripot qui a condamné l'Ingénu à ne plus paraître , je ne vous en parle point ; mais quand je dis qu'il y a des velches dans le monde , vous m'avouerez que j'ai raison.

Mille tendres respects à la convalescente. V.

LETTRE CLXXI.

A M. DAMILAVILLE.

28 de septembre.

JE reçois , mon cher ami , votre lettre du 21. Je vous assure que vous m'aviez donné bien des inquiétudes. Prenez bien des fondans , et vivez pour l'intérêt de la raison et de la vérité.

Vous ne me disiez pas que M. et madame de *Beaumont* avaient gagné pleinement leur cause. Il est juste , après tout , que le défenseur des *Calas* et des *Sirven* prospère. Je me flatte que le procès des *Sirven* sera rapporté.

J'ai lu les *pièces relatives*. Les *Riballier* et les *Cogé* devraient mourir de honte , s'ils n'avaient pas toute honte bue.

Je

Je ne fais qui m'a envoyé le *Tableau philosophique du genre-humain depuis le commencement du monde jusqu'à Constantin*. Je crois en deviner l'auteur ; mais je me donnerai bien de garde de le nommer jamais. Je suis fâché de voir qu'un homme si respectueux envers la Divinité, et qui étale par-tout des sentimens si vertueux et si honnêtes, attaque si cruellement les mystères sacrés de la religion chrétienne. Mais il est à craindre que les *Riballier* et les *Cogé* ne lui fassent plus de tort par leur conduite infame et par toutes leurs calomnies, qu'elle ne peut recevoir d'atteintes des *Bolingbroke*, des *Wolston*, des *Spinoza*, des *Boulainvilliers*, des *Maillet*, des *Meslier*, des *Fréret*, des *Boulanger*, des *la Métrie*, &c. &c. &c.

Je présume que vous avez reçu actuellement le brimborion que je vous ai envoyé pour l'enchanteur *Merlin*. Je lui donne cette pièce (*), que j'ai brochée en cinq jours, à condition qu'il n'aura nul privilège. Je n'ai pas osé faire paraître *Henri IV* dans la pièce ; elle n'en a pas moins fait plaisir à tous nos officiers et à tout notre petit pays, à qui la mémoire d'*Henri IV* est si chère. Songez à votre fanté ; la mienne est déplorable.

(*) Charlot, ou la Comtesse de Givry.

1767.

L E T T R E C L X X I I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

30 de septembre.

JE ne comprends pas, mon cher ange, ni votre lettre ni vous. J'ai suivi, de point en point, la distribution que *le Kain* m'avait indiquée; comme, par exemple, de donner *Alzire* à mademoiselle *Durancy*, et *Zaire* à mademoiselle *Dubois*, &c.

Comme je ne connais les talens ni de l'une ni de l'autre, je m'en suis tenu uniquement à la décision de *le Kain*, que j'ai confirmée deux fois.

Mademoiselle *Dubois* m'a écrit, en dernier lieu, une lettre lamentable à laquelle j'ai répondu par une lettre polie. Je lui ai marqué que j'avais partagé les rôles de mes médiocres ouvrages entre elle et mademoiselle *Durancy*; que si elles n'étaient pas contentes, il ne tiendrait qu'à elles de s'arranger ensemble comme elles voudraient. Voilà le précis de ma lettre; vous ne l'avez pas vue sans doute: si vous l'aviez vue, vous ne me feriez pas les reproches que vous me faites.

M. de *Richelieu* m'en fait, de son côté, de beaucoup plus vifs, s'il est possible. Il est de fort mauvaise humeur. Voilà, entre nous, la seule récompense d'avoir soutenu le théâtre pendant près de cinquante années, et d'avoir fait des largesses de mes ouvrages.

Je ne me plains pas qu'on m'ôte une pension que j'avais, dans le temps qu'on en donne une à *Arlequin*.

Je ne me plains pas du peu d'égard que M. de *Richelieu* me témoigne sur des choses plus essentielles. 1767.

Je ne me plains pas d'avoir sur les bras un régiment, sans qu'on me sache le moindre gré de ce que j'ai fait pour lui. Je ne me plains que de vous, mon cher ange, parce que plus on aime, plus on est blessé.

Il est plaisant que, presque dans le même temps, je reçoive des plaintes de M. de *Richelieu* et de vous. Il y a sûrement une étoile sur ceux qui cultivent les lettres, et cette étoile n'est pas bénigne. Les tracasseries viennent me chercher dans mes déserts : que serait-ce si j'étais à Paris ? heureusement notre théâtre de Ferney n'éprouve point de ces orages. Plus les talens de nos acteurs sont admirables, plus l'union règne parmi eux ; la discorde et l'envie sont faites pour la médiocrité. Je dois me renfermer dans les plaisirs purs et tranquilles que mes maladies cruelles me laissent encore goûter quelquefois. Je me flatte que celui qui a le plus contribué à ces consolations, ne les mêlera pas d'amertume, et qu'une tracasserie, entre deux comédiennes, ne troublera pas le repos d'un homme de votre considération et de votre âge, et n'empoisonnera pas les derniers jours qui me restent à vivre.

Vous ne m'avez point parlé de madame de *Grosley* ; vous croyez qu'il n'y a que les spectacles qui me touchent. Vous ne savez pas qu'ils sont mon plus léger souci, qu'ils ne servent qu'à remplir le vide de mes momens inutiles, et que je préfère infiniment votre amitié à la vaine et ridicule gloire des belles-lettres qui périssent dans ce malheureux siècle. V.

1767.

L E T T R E C L X X I I I .

A M. LE COMTE DE SCHOUVALOF.

A Ferney , 30 de septembre.

J'AI été long-temps malade , Monsieur ; c'est à ce triste métier que je consume les dernières années de ma vie. Une de mes plus grandes souffrances a été de ne pouvoir répondre à la lettre charmante dont vous m'honorâtes , il y a quelques semaines. Vous faites toujours mon étonnement , vous êtes un des prodiges du règne de *Catherine II*. Les vers français que vous m'envoyez sont du meilleur ton et d'une correction singulière ; il n'y a pas la plus petite faute de langage : on ne peut vous reprocher que le sujet que vous traitez. Je m'intéresse à la gloire de son beau règne comme je m'intéressais autrefois au siècle de *Louis XIV*. Voilà les beaux jours de la Russie arrivés ; toute l'Europe a les yeux sur ce grand exemple de la tolérance , que l'impératrice donne au monde. Les princes jusqu'ici ont été assez infortunés pour ne connaître que la persécution. L'Espagne s'est détruite elle-même en chassant les Juifs et les Maures. La plaie de la révocation de l'édit de Nantes saigne encore en France. Les prêtres désolent l'Italie. Les pays d'Allemagne, gouvernés par les prélats, sont pauvres et dépeuplés, tandis que l'Angleterre a doublé sa population depuis deux cents ans, et décuplé ses richesses. Vous savez

que les querelles de religion, et l'horrible quantité de moines qui couraient comme des fous du fond de l'Egypte à Rome, ont été la vraie cause de la chute de l'Empire romain ; et je crois fermement que la religion chrétienne a fait périr plus d'hommes, depuis *Constantin*, qu'il n'y en a aujourd'hui dans l'Europe.

Il est temps qu'on devienne sage ; mais il est beau que ce soit une femme qui nous apprenne à l'être. Le vrai système de la machine du monde nous est venu de Thorn, de cette ville où l'on a répandu le sang pour la cause des jésuites. Le vrai système de la morale et de la politique des princes nous viendra de Pétersbourg, qui n'a été bâtie que de mon temps, et de Moscou dont nous avons beaucoup moins de connaissance que de Pékin.

Pierre le grand comparait les sciences et les arts au sang qui coule dans les veines ; mais *Catherine*, plus grande encore, y fait couler un nouveau sang. Non-seulement elle établit la tolérance dans son vaste empire, mais elle la protège chez ses voisins. Jusqu'ici on n'a fait marcher des armées que pour dévaster des villages, pour voler des bestiaux et détruire des moissons. Voici la première fois qu'on déploie l'étendard de la guerre, uniquement pour donner la paix et pour rendre les hommes heureux. Cette époque est, sans contredit, ce que je connais de plus beau dans l'histoire du monde.

Nous avons aussi des troupes dans ce petit pays de Ferney, où vous n'avez vu que des fêtes, et où vous avez si bien joué le rôle du fils de *Mérope*. Ces troupes y sont envoyées à peu-près comme les vôtres le font

—
1767. en Pologne , pour faire du bien , pour nous construire de beaux grands chemins qui aillent jusqu'en Suisse , pour nous creuser un port sur notre lac Lemane ; aussi nous les bénissons , et nous remercions M. le duc de *Choiseul* de rendre les soldats utiles pendant la paix , et de les faire servir à écarter la guerre qui n'est bonne à rien qu'à rendre les peuples malheureux.

Si vous allez ambassadeur à la Chine , et si je suis en vie quand vous serez arrivé à Pékin , je ne doute pas que vous ne fassiez des vers chinois comme vous en faites de français. Je vous prierai de m'en envoyer la traduction. Si j'étais jeune , je ferais assurément le voyage de Pétersbourg et de Pékin ; j'aurais le plaisir de voir la plus nouvelle et la plus ancienne création. Nous ne sommes tous que des nouveaux venus , en comparaison de messieurs les Chinois ; mais je crois les Indiens encore plus anciens. Les premiers empires ont été sans doute établis dans les plus beaux pays. L'Occident n'est parvenu à être quelque chose qu'à force d'industrie. Nous devons respecter nos premiers maîtres.

Adieu , Monsieur ; je suis le plus grand bavard de l'Occident. Mille respects à madame la comtesse de *Schouvalof*.

LETTRE CLXXIV.

1767.

A M. LE MARQUIS D'ARGENCE DE DIRAC.

A Ferney , 1 d'octobre.

PAR votre lettre du 20 de septembre , mon cher philosophe militaire , vous m'apprenez que MM. de *Broglie* s'imaginent que je ne leur suis pas attaché : cela prouve que ni MM. de *Broglie* ni vous n'avez jamais lu le *Pauvre diable* : il a pourtant été imprimé bien souvent. Vous y auriez trouvé ces vers-ci , lesquels sont adressés à un pauvre diable qui voulait faire la campagne.

Du duc *Broglie* osez suivre les pas ;
 Sage en projets , et vif dans les combats ,
 Il a transmis sa valeur aux soldats ;
 Il va venger les malheurs de la France :
 Sous ses drapeaux marchez dès aujourd'hui ,
 Et méritez d'être aperçu de lui.

Pour moi , je suis un pauvre diable environné actuellement du régiment de *Conti* , dont trois compagnies sont logées à Ferney. Si elles étaient venues , il y a dix ans , elles auraient couché à la belle étoile. Je fais ce que je peux pour que les officiers et les soldats soient contents ; mais mon âge et mes maladies ne me permettent pas de faire les honneurs de mon hermitage comme je le voudrais. Je ne me mets

— plus à table avec personne. J'achève ma carrière
1767. tout doucement; et, quand je la finirai, vous perdrez
un serviteur aussi attaché qu'inutile.

L E T T R E C L X X V.

A M. LE MARQUIS ALBERGATI CAPACELLI.

A Ferney, 1 d'octobre.

JE suis encore entre le mont Jura et les Alpes, Monsieur, et j'y finirai bientôt ma vie. Je n'ai point reçu la lettre par laquelle vous me fîtes part de votre chambellanerie. Je vous aimerais mieux dans votre palais à Bologne, que dans l'antichambre d'un prince. J'ai été aussi chambellan d'un roi, mais j'aime cent fois mieux être dans ma chambre que dans la sienne. On meurt plus à son aise chez soi que chez des rois; c'est ce qui m'arrivera bientôt. En attendant, je vous présente mes respects. V.

LETTRE CLXXVI.

1767.

A M. DAMILAVILLE.

2 d'octobre.

FONDEZ donc cette maudite glande, mon cher et digne ami. Que l'exemple de M. *Dubois* vous rende bien attentif et bien vigilant : vous n'avez pas, comme lui, cent mille écus de rente à perdre ; mais vous avez à conserver cette ame philosophique et vertueuse, si nécessaire dans un temps où le fanatisme ose combattre encore la raison et la probité. Vous êtes dans la force de l'âge ; vous ferez utile aux gens de bien qui pensent comme il faut, et moi je ne suis plus bon à rien. Je suis actuellement obligé de me coucher à sept heures du soir. Je ne peux plus travailler.

Que *Merlin* ne fourre pas mon nom à la bagatelle que je lui ai donnée. Si, par hasard, son édition a quelque succès dans ce siècle ridicule, je lui prépare un petit morceau sur *Henri IV*, qu'il pourra mettre à la tête de la seconde édition, et je vous réponds que vous y retrouverez vos sentimens. Je finis ma carrière littéraire par ce grand-homme, comme je l'ai commencée, et je finis comme lui. Je suis assassiné par des gueux ; *Cogé* est mon *Ravaillac*.

Adieu, mon cher ami ; je suis trop malade pour dicter long-temps ; mais ne jugez point de mes sentimens par la brièveté de mes lettres.

Faudra-t-il que je meure sans vous revoir !

1767.

L E T T R E C L X X V I I .

A M. D'ETALLONDE DE MORIVAL.

6 d'octobre.

C E L U I à qui vous avez écrit, Monsieur, du 23 de septembre, prendra toujours un intérêt très-vif à tout ce qui vous regarde. Le roi que vous servez l'honore quelquefois de ses lettres. Il prendra toujours la liberté de vous recommander à ses bontés, et il fera agir ses amis en votre faveur. Il vous supplie de penser qu'il n'y a d'opprobre que pour les *Busiris* en robe noire, et pour ceux qui assassinent juridiquement l'innocence. Tous les hommes qui pensent sont indignés contre ces monstres et contre la détestable superstition qui les anime. La moitié de votre nation est composée de petits singes qui dansent, et l'autre de tigres qui déchirent. Il y a des philosophes; le nombre en est petit; mais à la longue leur voix se fait entendre. Il viendra un temps où votre procès sera revu par la raison, et où vos infames juges seront condamnés avec horreur à son tribunal.

Consolez-vous; attendez le temps de la lumière; elle viendra: on rougira à la fin de sa sottise et de sa barbarie. Si vous avez quelque ami, à peu-près dans le même cas que vous, ayez la bonté, Monsieur, d'en donner avis par la même adresse.

LETTRE CLXXVIII.

1767

A M. DAMILAVILLE.

9 d'octobre.

MON cher ami, je n'ai point encore de nouvelles de *Marmontel*. Je m'imagine qu'il est occupé de son triomphe; mais le pauvre *Bret*, son approbateur, reste toujours interdit. On commença donc par en croire les *Riballier* et les *Cogé*, et on finit par bafouer la forbonne et les pédans du collège Mazarin, sans pourtant rendre justice à M. *Marmontel* ni à l'approbateur. Ainsi les gens de lettres sont toujours écrasés, soit qu'ils aient tort, soit qu'ils aient raison.

Voici la réponse que j'ai jugé à propos de faire à ce *Cogé* qui m'impute le Dictionnaire philosophique (*); il m'est important de détromper certaines personnes. Vous ne savez pas ce qui se passe dans les bureaux des ministres, et même dans le cabinet du roi, et je fais ce qui s'y est passé à mon égard.

Tandis que vous imprimez l'Eloge d'*Henri IV*, sous le nom de Charlot, on l'a rejoué à Ferney mieux qu'on ne le jouera jamais à la comédie. Madame *Denis* m'a donné, en présence du régiment de *Conti* et de toute la province, la plus agréable fête que j'aye jamais vue. Les princes peuvent en donner de plus magnifiques, mais il n'y a point de souverain qui en puisse donner de plus ingénieuse.

(*) Voyez ci-devant la lettre du 27 juillet, à l'abbé *Cogé*.

— Je vous supplie , mon cher ami , de donner à
1767. *Thiriot* les rogatons de vers qui sont dans le paquet ;
cela peut servir à la correspondance.

Va-t-on entamer l'affaire des *Sirven* à Fontainebleau ?
puis-je en être sûr ? car je ne voudrais pas fatiguer
M. Chardon d'une lettre inutile.

Ma santé va toujours en empirant , et je suis bien
inquiet de la vôtre. Adieu , mon cher ami ; nous
savons tous deux combien la vie est peu de chose ,
et combien les hommes sont méchants.

LETTRE CLXXIX.

A M A D A M E

LA MARQUISE DE FLORIAN.

A Ferney , le 12 d'octobre.

IL n'y a pas moyen , ma chère nièce , que je vous
blâme de penser comme moi. Je vous fais très-bon
gré de passer votre hiver à la campagne : on n'est
bien que dans son château. Consultez le roi ; c'est
ainsi qu'il en use. Il ne passe jamais ses hivers à
Paris. Le fracas des villes n'est fait que pour ceux
qui ne peuvent s'occuper. Ma santé a été si mauvaise
que je n'ai pu aller à Montbelliard , quoique ce
voyage fût indispensable. Il y a un mois que je ne
sors presque pas de mon lit. Je ne me suis habillé
que pour aller voir une petite fête que votre sœur
m'a donnée. Vous jugerez si la fête a été agréable ,
par les petites bagatelles ci-jointes. On vous enverra

bientôt de Paris la petite comédie qu'on a jouée. —
 M. de *la Harpe* et M. de *Chabanon* n'ont pas encore 1767.
 fini leurs pièces ; et quand elles seraient achevées,
 je ne vois pas quel usage ils en pourraient faire
 dans le délabrement horrible où le théâtre est tombé.

Ferney est toujours le quartier général. Nous avons
 le colonel du régiment de *Conti* dans la maison , et
 trois compagnies dans le village. Les soldats nous
 font des chemins , les grenadiers me plantent des
 arbres. Madame *Denis*, qui a été accoutumée à tout
 ce fracas à Landau et à Lille, s'en accommode à
 merveille. Je suis trop malade pour faire les honneurs
 du château. Je ne mange jamais au grand couvert.
 Je serais mort en quatre jours, s'il me fallait vivre
 en homme du monde : je suis tranquille au milieu
 du tintamarre, et solitaire dans la cohue.

S'il me tombe quelque chose de nouveau entre
 les mains , je ne manquerai pas de vous l'envoyer
 à l'adresse que vous m'avez donnée. Je m'imagine
 que M. de *Florian* ne perd pas son temps cette
 automne ; il aligne sans doute des allées ; il fait
 des pièces d'eau et des avenues. Les pauvres Parisiens
 ne savent pas quel est le plaisir de cultiver son jardin :
 il n'y a que *Candide* et nous qui ayons raison.

Je vous embrasse tous de tout mon cœur.

1767.

L E T T R E C L X X X.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Ferney, 14 d'octobre.

MON cher ange, j'apprends qu'on vous a saigné trois fois : voilà ce que c'est que d'être gras et dodu. Si on m'avait saigné deux fois, j'en ferais mort. On dit que vous vous en êtes tiré à merveille. J'apprends en même temps votre maladie et votre convalescence ; tout notre petit hermitage aurait été alarmé, si on ne nous avait pas rassurés. Vous voilà donc au régime avec madame d'*Argental*, et sous la direction de *Fournier*. Pour moi, je suis dans mon lit depuis un mois ; je suis plus vieux et plus faible que vous ; il faut que je me prépare au grand voyage, après un petit séjour assez ridicule sur ce globe.

La comédie française me paraît aussi malade que moi. Je me flatte qu'après les saignées qu'on vous a faites, votre sang n'est plus aigri contre votre ancien et fidèle serviteur. Vous avez dû voir combien on a abusé de ma lettre à mademoiselle *Dubois*, qui n'était qu'un compliment et une plaisanterie, mais dans laquelle je lui disais très-nettement que j'avais partagé mes rôles entre elle et mademoiselle *Durancy*. Il y avait long-temps qu'on vous préparait ce tour ; on aurait beaucoup mieux fait de me payer beaucoup d'argent qu'on me doit. Je suis vexé de tous côtés ; c'est la destinée des gens de lettres. Ce sont des oiseaux que chacun tire en volant, et qui ont

bien de la peine à regagner leur trou avec l'aile cassée. 1767.

Je vous embrasse du fond de mon trou, avec une tendresse qui ne finira qu'avec moi, mais qui finira bientôt. V.

L E T T R E C L X X X I.

A M. M A R M O N T E L.

14 d'octobre.

MON cher ami, qui m'appellez votre maître, et qui êtes assurément le mien, je reçois votre lettre du 8 d'octobre dans mon lit où je suis malade depuis un mois ; elle me ressusciterait si j'étais mort. Ne doutez pas que je ne fasse tout ce que vous exigez de moi, dès que j'aurai un peu de force. Souvenez-vous que je n'ai pas attendu les suffrages des princes et les cris de l'Europe en votre faveur, pour me déclarer. DIEU confonde ceux qui attendent la voix du public pour oser rendre justice à leurs amis, à la vertu et à l'éloquence.

Il est bien vrai que la sorbonne est dans la fange, et qu'elle y restera, soit qu'elle écrive des sottises, soit qu'elle n'écrive rien. Il est encore très-vrai qu'il faudrait traiter tous ces cuistres-là comme on a traité les jésuites. Les théologiens, qui ne sont aujourd'hui que ridicules, n'ont servi autrefois qu'à troubler le monde : il est temps de les punir de tout le mal qu'ils ont fait. Cependant votre approbateur reste toujours interdit, et la défense de débiter

— 1767. *Bélisaire* n'est point encore levée. *Cogé* a encore ses oreilles., et n'a point été mis au pilori ; c'est-là ce qui est honteux pour notre nation. Croiriez-vous bien que ce maroufle de *Cogé* a osé m'écrire ? Je lui avais fait répondre par mon laquais ; la lettre était assez drôle ; c'était *la Défense de mon maître*. Elle pouvait faire un pendant avec la Défense de mon oncle ; mais j'ai trouvé qu'un pareil coquin ne méritait pas la plaisanterie.

Bonsoir , mon cher ami ; resserrez bien les nœuds qui doivent unir tous les gens qui pensent ; inspirez-leur du courage. Mes tendres complimens à M. d'*Alembert* ; ne m'oubliez pas auprès de madame *Geoffrin. V.*

Madame *Denis* vous fait mille complimens , autant en disent MM. de *Chabanon* et de *la Harpe*.

LETTRE CLXXXII.

A M. DAMILAVILLE.

16 d'octobre.

MON cher ami, je vous parlerai d'*Henri IV*, avant de vous entretenir de mademoiselle *Durancy*.

1°. Je savais qu'on avait défendu de faire jamais paraître *Henri IV* sur le théâtre, *ne nomen ejus vilesceret* ; et en cas que jamais les comédiens voulussent jouer *Charlot*, il ne fallait pas les priver de cette petite ressource, supposé que c'en soit une dans leur décadence et dans leur misère.

2°.

2°. *Henri IV*, étant substitué au duc de *Bellegarde*, n'aurait pu jouer un rôle digne de lui. Il aurait été obligé d'entrer dans des détails qui ne conviennent point du tout à sa dignité. De plus, tout ce que le duc de *Bellegarde* dit de son maître, est bien plus à l'avantage de ce grand-homme que si *Henri IV* parlait lui-même.

 1767.

Enfin il est nécessaire que celui qui fait le dénouement de la pièce soit un parent de la maison ; et voilà pourquoi j'ai restitué les vers qui fondent cette parenté au premier acte ; ils sont d'une nécessité indispensable.

Je n'ai encore rien écrit sur mon cher *Henri IV*, mais j'ai tout dans ma tête ; et s'il arrivait que la mémoire de ce grand-homme fût assez chère aux Français pour qu'ils pardonnassent aux fautes de ce petit ouvrage ; si, malgré les cris des *Frérons* et des autres velches, il s'en faisait une autre édition après celle de Genève, je vous enverrais une petite diatribe sur *Henri IV* ; vous n'auriez qu'à parler.

J'ai lu une grande partie de l'*Ordre essentiel des sociétés*. Cette essence m'a porté quelquefois à la tête, et m'a mis de mauvaise humeur. Il est bien certain que la terre paye tout : quel homme n'est pas convaincu de cette vérité ? Mais qu'un seul homme soit le propriétaire de toutes les terres, c'est une idée monstrueuse ; et ce n'est pas la seule de cette espèce dans ce livre qui, d'ailleurs, est profond, méthodique et d'une sécheresse désagréable. On peut profiter de ce qu'il y a de bon, et laisser là le mauvais : c'est ainsi que j'en use avec tous les livres.

1767. J'ai été bien étonné, en lisant l'article *Ligature* dans le *Dictionnaire encyclopédique*, de voir que l'auteur croit aux fortilèges. Comment a-t-on laissé entrer ce fanatique dans le temple de la vérité ? Il y a trop d'articles défectueux dans ce grand ouvrage , et je commence à croire qu'il ne sera jamais réimprimé. Il y a d'excellens articles ; mais , en vérité, il y a trop de pauvretés.

Depuis trois mois , il y a une douzaine d'ouvrages d'une liberté extrême, imprimés en Hollande. La *Théologie portative* n'est nullement théologique ; ce n'est qu'une plaisanterie continuelle par ordre alphabétique ; mais il faut avouer qu'il y a des traits si comiques, que plusieurs théologiens même ne pourront s'empêcher d'en rire. Les jeunes gens et les femmes lisent cette folie avec avidité. Les éditions de tous les livres dans ce goût se multiplient. Les vrais politiques disent que c'est un bonheur pour tous les Etats et tous les princes , que plus les querelles théologiques seront méprisées, plus la religion sera respectée ; et que le repos public ne pouvait naître que de deux sources , l'une , l'expulsion des jésuites , l'autre , le mépris pour les écoles d'argumens. Ce mépris augmente heureusement par la victoire de *Marmontel*.

Soyez persuadé, mon cher ami , que je n'ai nulle part à la retraite de mademoiselle *Durancy*. Monsieur d'*Argental* a été très-mal informé. J'ai soutenu le théâtre pendant cinquante ans ; ma récompense a été une foule de libelles et de tracasseries. Ah ! que j'ai bien fait de quitter Paris , et que je suis loin de le regretter ! Votre correspondance me tient

lieu de tout ce qui m'aurait pu plaire encore dans
cette ville. 1767.

Comment vos fondans réussissent-ils? Adieu ; il
n'y a de remède pour moi que celui de la patience.

LETTRE CLXXXIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

16 d'octobre.

JE jure par tous les anges, et par la probité, et
par l'honnêteté, et par la vérité, que je n'ai jamais
écrit un seul mot de l'étrange et ridicule phrase
soulignée dans la lettre de mon ange, du 8 d'oc-
tobre. J'ai écrit tout le contraire ; j'ai écrit que le
partage, fait entre mademoiselle *Durancy* et made-
moiselle *Dubois*, devait être regardé comme mon
testament ; et qu'après ma mort, si elles n'étaient
pas contentes de leur partage, elles pourraient lire
le testament expliqué par *Esopé*, et prendre chacune
ce qui lui conviendrait.

Je me doutais bien qu'il y avait là quelque fri-
ponnerie. Comme ma lettre n'était point de mon
écriture, il est très-vraisemblable qu'on en aura
substitué une autre, en ajoutant à mes paroles, et
en me faisant dire ce que je n'ai point dit. Celui
à qui je dictai ma lettre se souvient très-bien qu'il
n'y a pas un seul mot de ce qu'on m'impute. Je
le somme devant DIEU de dire la vérité.

„ Je proteste devant DIEU et devant M. d'*Argental*
„ que je n'ai jamais écrit un seul mot de la phrase

— 1767. „ foulignée par M. d'*Argental*, dans fa lettre du 8
 „ d'octobre , laquelle commence par ces mots : *Vous*
 „ devez regarder ce qui s'est passé comme un testament
 „ mal fait. En foi de quoi j'ai signé , ce 16 d'octobre
 „ 1767. A Ferney.

Wagnière.

Si j'avais écrit à mademoiselle *Dubois* ce qu'on prétend que je lui ai écrit, elle m'en aurait remercié, et c'est ce qu'elle n'a eu garde de faire. Cependant voilà mademoiselle *Durancy* sacrifiée par fa faute, et cela, pour avoir pris une résolution trop précipitée, pour n'avoir point confronté l'écriture, pour avoir mal lu, pour n'avoir point pris de moi des informations. L'affaire est faite ; l'artifice a réussi. Ce n'est pas le premier tour de cette espèce qu'on m'a joué ; c'est, Dieu merci, le seul revenant-bon de la littérature. L'auteur du beau poëme intitulé *le Balai* et de *la Poule à ma tante*, s'avisa un jour de falsifier et de faire courir une lettre que j'avais écrite à M. d'*Alembert*, et de me faire dire que les ministres étaient des oisons, et qu'il n'y avait que *la Poule à ma tante* et *le Balai* qui soutinssent l'honneur de la France. Cette belle lettre parvint à M. le duc de *Choiseul* qui, d'abord, goba cette sottise, et qui, bientôt après, me rendit plus de justice que vous ne m'en rendez.

Tout ce qui reste, ce me semble, à faire après cette petite infamie, c'est d'abandonner le théâtre pour jamais. Je mourrai bientôt, mais il mourra avant moi. Ce siècle des raisonneurs est l'anéantissement des talens ; c'est ce qui ne pouvait manquer

d'arriver après les efforts que la nature avait faits dans le siècle de *Louis XIV.* Il faut, comme le dit élégamment *Pierre Corneille*,
 1767.

Céder au destin qui roule toutes choses.

Pour moi qui ai vu empirer toutes choses, je ne regretterai rien que vous.

Je me doutais bien que madame de *Groslee* vous jouerait quelque mauvais tour; c'est bien pis que mademoiselle *Dubois*. Ces collatéraux-là ne sont pas votre meilleur côté.

Adieu, mon cher ange; achevons notre vie comme nous pourrons, et ne nous fâchons pas injustement. Il y a dans ce monde assez de sujets réels de chagrin. Tous les miens sont plus adoucis par votre amitié, qu'ils n'ont été aigris par vos reproches. Comptez que je vous aimerai tendrement jusqu'au dernier moment de ma vie. V.

LETTRE CLXXXIV.

A MADEMOISELLE CLAIRON.

18 d'octobre.

Vous m'apprenez, Mademoiselle, que vous revenez du pays où j'irai bientôt. Si j'avais su votre maladie, je vous aurais assurément écrit. Vous ne doutez pas de l'intérêt que je prends à votre conservation; il égale mon indifférence pour le théâtre que vous avez quitté. Il fallait, pour que je l'aimasse, que vous en fîssiez l'ornement.

— 1767. Si vous voulez vous amuser à faire la scythe chez madame de Villeroi, j'ai l'honneur de vous en adresser un exemplaire par M. *Janel*. Une bagatelle intitulée Charlot ou la Comtesse de Givry, a été exécutée à Ferney d'une manière qui, peut-être, ne vous aurait pas déplu ; c'est à vous qu'il appartient de juger des talens.

Tout ce qui est à Ferney vous fait les plus sincères complimens. Je n'ai pas besoin des arts qui doivent nous unir l'un et l'autre, pour vous être tendrement attaché pour le reste de ma vie. V.

L E T T R E C L X X X V.

A M. L'ABBÉ DE VOISENON.

19 d'octobre.

JE n'osais me plaindre de votre silence, mon cher ancien évêque de Montrouge, mais j'en étais affligé. Vous sentez bien que, dans la décadence où nous sommes, et dans la barbarie dont nous approchons, vous m'êtes nécessaire pour me consoler. Si madame de *Saint-Julien* prend des cuisiniers à l'opéra, vous pourriez bien prendre des marmitons à la comédie française. Si vous aviez été homme à venir faire un pèlerinage à Ferney, vous auriez été étonné d'y voir des tragédies mieux jouées qu'à Paris. Nous avons, depuis un an, M. et madame de *la Harpe* et M. de *Chabanon*, qui sont d'excellens acteurs. Il y a des rôles dont la descendante de *Corneille* se tire très-bien, et elle récite quelquefois des vers comme

l'auteur de *Cinna* les fesait. Madame *Denis* a joué
supérieurement dans une bagatelle intitulée la Com-
tesse de Givry ou Charlot. Monsieur l'évêque de
Montrouge aurait donné sa bénédiction à toutes
nos fêtes. 1767.

Je ne fais si vous êtes docteur de sorbonne. Si
vous l'êtes, vous ne prendrez pas assurément le parti
de *Riballier* contre *Marmontel*. Ce maraud et ses
semblables veulent absolument que DIEU soit aussi
méchant qu'eux. Vous savez bien que les hommes
ont toujours fait DIEU à leur image. Je vous parle
votre langage de prêtre. Je suis trop vieux et trop
hors de combat pour vous parler la langue de la
bonne compagnie, qui vous est plus naturelle que
celle de l'Eglise.

Conservez-moi vos bontés, comme vous avez
conservé votre gaieté. Madame *Denis* et tout ce
qui est à Ferney vous fait ses complimens de tout
son cœur.

LETTRE CLXXXVI.

A M. COLINI, à *Manheim*.

Ferney, 21 d'octobre.

J'AI lu, mon cher ami, avec un très-grand plaisir,
votre dissertation sur la mauvaise humeur où était
si justement l'électeur palatin *Charles-Louis* contre
le vicomte de *Turenne*. Vous pensez avec autant de
sagacité que vous vous exprimez dans notre langue
avec pureté. Je reconnais là *il genio fiorentino*. Je

1767. — ferai usage de vos conjectures dans la nouvelle édition du Siècle de *Louis XIV*, qui est sous presse, et je serai flatté de vous rendre la justice que vous méritez. Voici, en attendant, tout ce que je fais de cette aventure, et les idées qu'elle me rappelle.

J'ai eu l'honneur de voir très-souvent, dans ma jeunesse, le cardinal d'*Auvergne* et le chevalier de *Bouillon*, neveu du vicomte de *Turenne*. Ni eux ni le prince de *Vendôme* ne doutaient du cartel ; c'était une opinion généralement établie. Il est vrai que tous les anciens officiers, ainsi que les gens de lettres, avaient un très-grand mépris pour le prétendu *Dubuisson*, auteur de la mauvaise *Histoire de Turenne*. Ce romancier *Sandras de Courtils*, caché sous le nom de *Dubuisson*, qui mêlait toujours la fiction à la vérité, pour mieux vendre ses livres, pouvait très-bien avoir forgé la lettre de l'électeur, sans que le fond de l'aventure en fût moins vrai.

Le témoignage du marquis de *Beauvau*, si instruit des affaires de son temps, est d'un très-grand poids. La faiblesse qu'il avait de croire aux forciers et aux revenans, faiblesse si commune encore en ce temps-là, surtout en Lorraine, ne me paraît pas une raison pour le convaincre de faux sur ce qu'il dit des vivans qu'il avait connus.

Le défi proposé par l'électeur ne me semble point du tout incompatible avec sa situation et son caractère ; il était indignement opprimé ; et un homme qui, en 1655, avait jeté un encrier à la tête d'un plénipotentiaire, pouvait fort bien envoyer un défi, en 1674, à un général d'armée qui brûlait son pays sans aucune raison plausible.

Le président *Hénault* peut avoir tort de dire que *M. de Turenne* répondit avec une modération qui fit honte à l'électeur de cette bravade. Ce n'était point à mon sens une bravade , c'était une très-juste indignation d'un prince sensible et cruellement offensé. — 1767.

On touchait au temps où ces duels entre des princes avaient été fort communs. Le duc de *Beaufort*, général des armées de la fronde , avait tué en duel le duc de *Nemours*. Le fils du duc de *Guise* avait voulu se battre en duel avec le grand *Condé*. Vous verrez , dans les *Lettres de Pélisson*, que *Louis XIV* lui-même demanda s'il lui serait permis en conscience de se battre contre l'empereur *Léopold*.

Je ne serais point étonné que l'électeur , tout tolérant qu'il était (ainsi que tout prince éclairé doit l'être), ait reproché dans sa colère au maréchal de *Turenne* son changement de religion , changement dont il ne s'était avisé peut-être que dans l'espérance d'obtenir l'épée de connétable qu'il n'eut point. Un prince tolérant , et même très-indifférent sur les opinions qui partagent les sectes chrétiennes, peut fort bien, quand il est en colère, faire rougir un ambitieux qu'il soupçonne de s'être fait catholique romain , par politique, à l'âge de cinquante-cinq ans ; car il est probable qu'un homme de cet âge , occupé des intrigues de cour , et, qui pis est, des intrigues de l'amour et des cruautés de la guerre, n'embrasse pas une secte nouvelle par conviction. Il avait changé deux fois de parti dans les guerres civiles ; il n'est pas étrange qu'il ait changé de religion.

Je ne serais point encore surpris de plusieurs

— ravages faits en différens temps dans le Palatinat
 1767. par M. de *Turenne*; il se faisait volontiers subvenir ses troupes aux dépens des amis comme des ennemis. Il est très-vraisemblable qu'il avait un peu maltraité ce beau pays, même en 1644, lorsque le roi de France était allié de l'électeur, et que l'armée de France marchait contre la Bavière. *Turenne* laissa toujours à ses soldats une assez grande licence. Vous verrez, dans les *Mémoires du marquis de la Fare*, que, vers le temps même du cartel, il avait très-peu épargné la Lorraine, et qu'il avait laissé le pays messin même au pillage. L'intendant avait beau lui porter ses plaintes, il répondait froidement : *Je le ferai dire à l'ordre.*

Je pense, comme vous, que la teneur des lettres de l'électeur et du maréchal de *Turenne* est supposée. Les historiens, malheureusement, ne se font pas un scrupule de faire parler leurs héros. Je n'approuve point dans *Tite-Live* ce que j'aime dans *Homère*. Je soupçonne la lettre de *Ramsai* d'être aussi apocryphe que celle du gascon *Sandras*. *Ramsai* l'écoffais était encore plus gascon que lui. Je me souviens qu'il donna au petit *Louis Racine*, fils du grand *Racine*, une lettre au nom de *Pope*, dans laquelle *Pope* se justifiait des petites libertés qu'il avait prises dans son *Essai sur l'homme*. *Ramsai* avait pris beaucoup de peine à écrire cette lettre en français; elle était assez éloquente : mais vous remarquerez, s'il vous plaît, que *Pope* savait à peine le français, et qu'il n'avait jamais écrit une ligne dans cette langue; c'est une vérité dont j'ai été témoin, et qui est sue de tous les gens de lettres d'Angleterre. Voilà

ce qui s'appelle un gros mensonge imprimé; il y a même, dans cette fiction, je ne fais quoi de faux —
1767.
faire qui me fait de la peine.

• Ne soyez point surpris que M. de *Chenevières* n'ait pu trouver, dans le dépôt de la guerre, ni le cartel ni la lettre du maréchal de *Turenne*. C'était une lettre particulière de M. de *Turenne* au roi, et non au marquis de *Louvois*. Par la même raison, elle ne doit point être trouvée dans les archives de *Manheim*. Il est très-vraisemblable qu'on ne garda pas plus de copie de ces lettres d'animosité que l'on n'en garde de celles d'amour.

Quoi qu'il en soit, si l'électeur palatin envoya un cartel par le trompette *Petit-Jean*, mon avis est qu'il fit très-bien, et qu'il n'y a à cela nul ridicule. S'il y en avait eu, si cette bravade avait été honteuse, comme le dit le président *Hénault*, comment l'électeur, qui voyait ce fait publié dans toute l'Europe, ne l'aurait-il pas hautement démenti? comment aucun homme de sa cour ne se ferait-il élevé contre cette imposture?

Pour moi je ne dirai pas comme ce maraud de *Frélon* dans l'Ecoffaie: *J'en jurerais, mais je ne le parierais pas*. Je vous dirai: Je ne le jure ni ne le parie. Ce que je vous jurerai bien, c'est que les deux incendies du Palatinat sont abominables. Je vous jure encore que, si je pouvais me transporter, si je ne gardais pas la chambre depuis près de trois ans, et le lit depuis deux mois, je viendrais faire ma cour à leurs Altesse^s sérénissimes, auxquelles je serai bien respectueusement attaché jusqu'au dernier moment de ma vie. Comptez de

— même sur l'estime et sur l'amitié que je vous ai
1767. vouées.

A propos d'incendie, il y a des gens qui prétendent qu'on mettra le feu à Genève cet hiver. Je n'en crois rien du tout; mais, si on veut brûler Ferney et Tournay, le régiment de *Conti* et la légion de Flandre, qui sont occupés à peupler mes pauvres villages, prendront gaiement ma défense.

LETTRE CLXXXVII.

A M. CHRISTIN.

A Ferney, 27 d'octobre.

MON cher ami, je vous écris à tout hasard, ne sachant où vous êtes, et je prie M. le Riche de vous faire tenir ma lettre. J'ai écrit à M. *Jean-Maire*, receveur de M. le duc de *Virtemberg*; je lui ai mandé que la nécessité de soutenir mes droits et ceux de ma famille, contre les créanciers du prince, m'oblige de mettre les affaires en règle; que vous êtes chargé de ma procuration; que vous devez être incessamment dans le bailliage de Beaume, et qu'il est de l'intérêt du prince que la chambre de Montbelliard prenne sans délai des arrangemens, avec vous pour prévenir des frais ultérieurs; qu'il n'y a qu'à me déléguer mes rentes et celles de ma famille sur des fermiers solvables et sur des régisseurs, en stipulant que leurs successeurs seront tenus aux mêmes conditions, quand même ces conditions ne seraient pas

exprimées dans les contrats que la chambre de Montbelliard ferait un jour avec eux. 1767.

Si la chambre de Montbelliard a une envie sincère de terminer cette affaire, elle le pourra très-aisément ; et il sera nécessaire que M. le duc de *Virtemberg* ratifie ces conventions.

Si les terres de Franche-Comté étaient tellement chargées qu'elles ne pussent suffire à mon paiement, il faudrait faire déléguer le surplus sur les terres de Richwir et d'Horbourg, situées près de Colmar. Mais, dans toutes ces délégations, il faut stipuler que les fermiers ou régisseurs seront tenus de me faire toucher ces revenus dans mon domicile, sans aucun frais, selon mes conventions avec M. *Jean-Maire* ; bien entendu surtout que l'on comprendra dans la dette tous les frais que l'on aura faits, tant pour la procédure que pour les contrôles et infinuations, que pour le paiement de votre voyage.

S'il est impossible d'entrer dans cet accommodement raisonnable, vous ferez saisir toutes les terres dépendantes de Montbelliard en Franche-Comté ; après quoi je vous prierai d'envoyer le contrat de deux cents mille livres, par la poste, à M. *Dupont*, avocat au conseil souverain de Colmar, à Colmar, avec la précaution de faire charger le paquet à la poste.

M. le Riche m'écrit d'Orgelet qu'il faut faire insinuer mon contrat de deux cents mille livres, parce que, dit-il, on pourrait un jour prétendre que j'aurais seulement placé sur la tête de ma nièce, sans que ce soit à son profit. Je ne conçois point du tout cette difficulté, puisqu'il est stipulé dans le contrat que ma nièce ne jouira qu'après ma mort. Certainement cette

— jouissance exprimée est au profit de madame *Denis* ;
 1767. mais il ne faut négliger aucune précaution , et je payerai tout ce que M. *le Riche* jugera convenable.

Au reste , je me rapporte de toute cette affaire entièrement à vous ; mais je crois qu'il ne faut pas se presser de faire l'insinuation⁹, si la chambre des finances se prête à un prompt accommodement.

Mandez-moi , je vous prie , ce que vous pensez de tout cela , et ce que vous aurez fait. Adieu , mon cher ami ; on ne peut vous être plus tendrement attaché que je le suis. V.

L E T T R E C L X X X V I I I .

A M. D A M I L A V I L L E .

30 d'octobre.

MON cher ami, je reçois votre lettre du 20 d'octobre, car il faut que je sois exact sur les dates ; on dit qu'il y a quelquefois des lettres qui se perdent.

J'écris à M. *Chardon*, à tout hasard, pour l'affaire des *Sirven*, quoique je ne croye pas le moment favorable. On vient de condamner à être pendu un pauvre diable de gascon qui avait prêché la parole de DIEU dans une grange auprès de Bordeaux. Le gascon, maître de la grange, est condamné aux galères, et la plupart des auditeurs gascons sont bannis du pays ; mais quand on appesantit une main , l'autre peut devenir plus légère. On peut en même temps exécuter les lois sévères qui défendent de prêcher la parole de DIEU dans

des granges, et venger les lois qui défendent aux juges de rouer, de pendre les pères et les mères, sans preuves. 1767.

Ne pourriez-vous point m'envoyer cette *Honnêteté théologique* dont on parle tant, et qu'on m'impute à cause du titre, et parce que l'on fait que je suis très-honnête avec les messieurs de la théologie? Je ne l'ai point vue, et je meurs d'envie de la lire. On ne pourra pas empêcher qu'il y ait une forbonne, mais on pourra empêcher que cette forbonne fasse du mal. Le ridicule et la honte dont elle vient de se couvrir dureront long-temps. Il faut espérer que tant de voix, qui s'élèvent d'un bout de l'Europe à l'autre, imposeront enfin silence aux théologiens, et que le monde ne sera plus bouleversé par des argumens, comme il l'a été tant de fois.

Pourquoi donc ne pas donner vos observations sur l'*Ordre essentiel des sociétés*? mais il n'y a pas moyen de dire tout ce qu'on devrait et qu'on voudrait dire.

Adieu, mon très-cher ami; tâchez donc de venir à bout de cette enflure au cou; pour moi je suis bien loin d'avoir des enflures, je diminue à vue d'œil, et je ferai bientôt réduit à rien.

1767.

LETTRE CLXXXIX.

A U M E M E.

2 de novembre.

MON corps qui n'en peut plus , fait ses complimens à votre cou qui n'est pas en trop bon ordre , mon cher ami. J'arrange mes petites affaires , et voici un papier que je vous prie de faire parvenir à M. de *Laleu*.

Au reste , plus la raison est persécutée , plus elle fait de progrès. Puissent les braves combattre toujours , et les tièdes se réchauffer !

Je reçois une lettre d'un des nôtres , nommé M. *Dupont* , avocat au conseil souverain d'Alsace , qui me mande vous avoir adressé des papiers très-importans pour moi. il faut bien , quelque philosophe que l'on soit , ne pas négliger absolument ses affaires temporelles ; ces papiers me seront très-utiles dans le délabrement des affaires de M. le duc de *Virtemberg*. Personne ne me paye , et j'ai , depuis six semaines , le régiment de *Conti* auquel il faut faire les honneurs du pays. Je suis plus embarrassé que la sorbonne ne l'est avec M. de *Marmontel*.

Je viens d'apprendre qu'il y a des *Mémoires* imprimés du maréchal de *Luxembourg* , et je suis honteux de l'avoir ignoré. Ils me seront très-utiles pour la nouvelle édition que l'on fait du *Siècle de Louis XIV* , et je vous prie instamment , mon cher ami , de me

les

les faire venir par *Briasson*, ou de quelque autre
manière. 1767.

Connaîtriez-vous un petit écrit sur la population d'une partie de la Normandie et de deux ou trois autres provinces de France ? On dit que M. l'intendant de *la Michodière* a part à cet ouvrage qui est, dit-on, très-exact et très-bien fait.

Mandez-moi surtout des nouvelles de votre cou ; je m'y intéresse plus qu'à tous les dénombremens de la France. Vous ne m'avez point parlé de l'opéra de M. *Thomas* et de M. de *la Borde*. Je crois que vous vous souciez plus d'un bon raisonnement que d'une double croche.

Portez-vous bien, mon cher ami, et aimez un homme qui vous chérira jusqu'au dernier moment de sa vie.

L E T T R E C X C.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

6 de novembre.

VRAIMENT, mon divin ange, je ne savais pas que vous eussiez enterré votre médecin. Je ne fais rien de si ridicule qu'un médecin qui ne meurt pas de vieillesse ; et je ne conçois guère comment on attend la santé de gens qui ne savent pas se guérir : cependant il est bon de leur demander quelquefois conseil, pourvu qu'on ne les croie pas aveuglément. Mais comment pouvez-vous prendre les mêmes remèdes, madame d'*Argental* et vous, puisque vous

Corresp. générale.

Tome IX. X

— n'avez pas la même maladie ? c'est une énigme pour
 1767. moi. Tout ce que je puis faire, c'est de lever les
 mains au ciel, et de le prier de vous accorder une
 vie très-longue, très-saine, avec très-peu de médecins.

J'avais déjà écrit un petit mot à M. de *Thibouville*
 pour vous être montré. Votre lettre du 28 d'oc-
 tobre ne m'a été rendue qu'après. Vous ne doutez
 pas que je ne sois bien curieux de voir ma lettre
 à la belle mademoiselle *Dubois*. Vous avez vu les
 raisons que j'ai de me tenir un peu clos et cou-
 vert jusqu'à ce que j'aye reçu des nouvelles de
 M. le maréchal de *Richelieu*. Il me semble qu'il y
 a, dans cette affaire, je ne fais quelle conspiration
 pour m'embarrasser et pour se moquer de moi. Mais
 comment M. le duc de *Duras* n'a-t-il pas eu la
 curiosité de voir cette lettre qui est devenue la
 pomme de discorde chez les déesses du tripot ? Rien
 n'est, ce me semble, si facile ; tout serait alors tiré
 au clair, sans que des personnes qui peuvent beau-
 coup me nuire eussent le moindre prétexte contre
 moi.

Je vous avouerai grossièrement, mon cher ange,
 que je me trouve dans une situation bien gênante,
 et, que je crains l'éclat d'une brouillerie qui me
 mettrait dans l'alternative de perdre une partie de
 mon bien, ou de le redemander par les voies du
 monde les plus tristes, et peut-être les plus inu-
 tiles. On me mande des choses si extraordinaires
 que je ne fais plus où j'en suis ; ma santé, d'ailleurs,
 est absolument ruinée. Je dois plutôt songer à vivre
 que songer à la singulière tracasserie qu'on m'a faite.
 Je n'ose même écrire à *le Kain*, de peur de l'exposer,

Vous verrez incessamment M. de *Chabanon* et ———
 M. de *la Harpe*. J'ai donné une lettre à M. de *la* 1767.
Harpe pour vous.

Adieu, mon divin ange ; maman et moi , nous,
 nous mettons au bout de vos ailes plus que jamais.

Vous savez quel est pour vous mon culte d'hy-
 perdulie.

L E T T R E C X C I.

A M. LE COMTE DE LA TOURAILLE.

Le 9 de novembre.

JE n'ai pu répondre, Monsieur, aussitôt que je
 l'aurais voulu, à la lettre par laquelle vous eûtes
 la bonté de m'apprendre votre excommunication.
 J'étais enchanté de vous avoir pour confrère, et
 il était bien juste qu'un doyen félicitât avec empref-
 sement un novice tel que vous ; mais j'étais dans
 ce temps-là sur le point d'aller à tous les diables.
 Ma vieillesse et mes maladies continuelles ne me
 permettent pas de remplir mes devoirs bien exacte-
 ment avec les réprouvés auxquels je suis très-attaché.
 Je me flatte que, si vous êtes excommunié auprès
 de quelques habitués de paroisse, vous ne l'êtes
 pas auprès de l'habitué de la gloire. Les lauriers
 des *Condé* garantissent des foudres de l'Eglise.

Je vous souhaite, Monsieur, beaucoup de joie
 et de plaisir dans ce monde, en attendant que
 vous soyez damné dans l'autre.

— 1767. Ne montrez point ma lettre à monsieur l'archevêque, si vous voulez que j'aye l'honneur d'être enterré en terre sainte ; mais, si jamais vous lui parlez de moi, assurez-le bien que je ne suis pas janséniste.

Conservez-moi vos bontés. Voulez-vous bien me mettre aux pieds de son Altesse sérénissime ?

L E T T R E C X C I I.

A M D A M I L A V I L L E.

Le 11 de novembre.

J'AI aussi, mon cher ami, une très-ancienne colique. Je suis à peu-près de l'âge de M. de Courteille, et beaucoup plus faible et plus usé que lui. Je dois m'attendre à la même aventure au premier jour. Que cette dernière facétie soit jouée dans mon désert ou demain, ou dans six mois, ou dans un an, cela est parfaitement égal entre deux éternités qui nous engloutissent et qui ne nous laissent qu'un moment pour souffrir et pour mourir.

Je vous plains beaucoup d'avoir perdu votre protecteur ; mais vous ne perdrez pas pour cela votre emploi. Vous vous soutiendrez par vos propres forces, et d'ailleurs vous avez des amis. Plût à Dieu que vous pussiez, au lieu de votre emploi, avoir un bénéfice simple, et venir philosopher avec moi sur la fin de ma carrière.

Mandez-moi, je vous prie, si M. Marmontel est revenu à Paris. Le voilà pleinement victorieux ; et

il le ferait encore davantage , si les chats fourrés de la forbonne étaient assez fous pour lâcher un décret. Vous m'avez envoyé *les Pièces relatives à Bélisaire*, mais elles ne sont pas complètes. 1767.

Il n'est pas juste de m'attribuer l'*Honnêteté théologique* quand je ne l'ai pas faite. Il faut que chacun jouisse de sa gloire. Ceux qui font ces bonnes plaisanteries sont trop modestes de les mettre sur mon compte. J'ai bien assez de mes péchés, sans me charger encore de ceux de mon prochain.

Je ne suis point du tout fâché qu'on ait imprimé ma lettre à *Marmontel*. J'y traite *Cogé* de *maraud*, et j'ai eu raison ; car il a eu la conduite d'un coquin avec le style d'un sot. On peut même imprimer cette lettre que je vous écris ; je le trouverai très-bon.

Je vous embrasse de toutes les forces qui me restent.

LETTRE CXCIIL.

A M. CHARDON.

A Ferney, 14 de novembre.

MONSIEUR,

Il paraît que le conseil cherche bien plus à favoriser le commerce et la population du royaume, qu'à persécuter des idiots qui aiment le prêche et qui ne peuvent plus nuire. Dans ces circonstances favorables, je prends la liberté de rappeler à votre souvenir l'affaire des *Sirven*, et d'implorer votre protection et votre justice pour cette famille infortunée.

— 1767. On dit que vous pourrez rapporter cette affaire devant le roi. Ce sera, Monsieur, une nouvelle preuve qu'il aura de votre capacité et de votre humanité. Il s'agit d'une famille entière qui avait un bien honnête, et qui se voit flétrie, réduite à la mendicité, et errante, en vertu d'une sentence absurde d'un juge de village.

Il n'y a pas long-temps, Monsieur, qu'on a imprimé à Toulouse, par ordre du parlement, une justification de l'affreux jugement rendu contre les *Calas*. Cette pièce soutient fortement l'incompétence de messieurs des requêtes, et la nullité de leur arrêt. Jugez comme la pauvre famille *Sirven* serait traitée par ce parlement, si elle y était renvoyée après avoir demandé justice au conseil. Vous êtes son unique appui. Je partage son affliction et sa reconnaissance.

J'ai l'honneur d'être avec beaucoup de respect, Monsieur, votre, &c. *Voltaire*.

LETTRE CXCV.

A M. DAMILAVILLE.

18 de novembre.

JE présume, mon cher ami, qu'on vous a donné de fausses alarmes. Il n'est point du tout vraisemblable qu'un conseiller d'Etat, occupé d'une décision du roi qui le regarde, ait attendu un autre conseiller d'Etat à la porte du cabinet du roi, pour parler contre vous. On ne songe dans ce moment qu'à soi-même, et tout au plus aux affaires majeures

dont on ne dit qu'un mot en passant. Si mon amitié est un peu craintive, ma raison est courageuse. Je ne me figurerai jamais qu'un maréchal de France, qui vient d'être nommé pour commander les armées, attende un ministre au sortir du conseil pour lui dire qu'un major d'un régiment n'est pas dévot : cela est trop absurde. Mais aussi il est très-possible qu'on vous ait desservi, et c'est ce qu'il faut parer.

J'ai imaginé d'écrire à madame de *Sauvigni* qui est venue plusieurs fois à Ferney. Je ferai parler aussi par monsieur son fils. Je saurai de quoi il est question, sans vous compromettre.

On a imprimé en Hollande des lettres au père *Mallebranche* ; l'ouvrage est intitulé *le Militaire philosophe* ; il est excellent ; le père *Mallebranche* n'aurait jamais pu y répondre. Il fait une très-grande impression dans tous les pays où l'on aime à raisonner.

On m'assure de tous côtés que l'on doit assurer un état civil aux protestans, et légitimer leurs mariages ; il est étonnant que vous ne m'en disiez rien.

Bonsoir, mon très-cher ami ; je vous embrasse bien fort.

1767.

L E T T R E C X C V.

A M. D E C H A B A N O N.

A Ferney , 20 de novembre.

Vous êtes assurément un plus aimable enfant que je ne suis un aimable papa ; c'est ce que toutes les dames vous certifieront , depuis les portes de Genève jusqu'à Ferney. Vous allez faire à Paris de nouvelles conquêtes ; mais j'espère que vous n'abandonnerez pas l'Empire romain et les Vandales.

Je fais que le tripot de la comédie est tombé comme cet Empire. Il n'y a plus ni acteurs ni actrices ; mais vous travaillez pour vous - même. Un bon ouvrage n'a pas besoin du tripot pour se soutenir , et vous le ferez jouer à votre loisir quand la scène sera un peu moins délabrée. Je voudrais être assez jeune pour jouer le rôle de l'ambassadeur vandale , sur notre petit théâtre ; mais vous avez assez d'acteurs sans moi , car j'espère toujours vous revoir ici. Je suis comme toutes nos femmes ; elles n'ont qu'un cri après vous , et madame de *la Harpe* sera une très-bonne *Eudoxie*. Mon cher confrère en tragédies , avez-vous vu M. de *la Borde* votre confrère en musique ? Amphion ne doit pas l'avoir découragé. Je ne fais si je me trompe , mais il me semble que dans sa *Pandore* il y a bien des morceaux qui vont à l'oreille et à l'ame. Ranimez , je vous prie , sa noble ardeur ; il ne faut pas qu'il enfouisse un si

beau talent. Il me paraît surtout entendre à merveille ce que personne n'entend ; c'est l'art de dialoguer. — 1767.
 Vous ferez quelques jours un bien joli opéra avec lui , mais je ne prétends pas que Pandore soit entièrement sacrifié.

Nos dames, sensibles à votre souvenir, vous écriront des lettres plus galantes ; mais je vous avertis que je suis aussi sensible qu'elles, tout vieux que je suis. Ma santé est détestable, mais je suis heureux autant qu'un vieux malade peut l'être. Votre façon d'être heureux est d'une espèce toute différente.

Adieu ; je vous souhaite tous les genres de félicité dont vous êtes très-digne. V.

L E T T R E C X C V I.

A M. D A M I L A V I L L E.

23 de novembre.

Vous n'aviez pas besoin, mon cher ami, de la lettre de M. d'*Alembert* pour m'exciter. Vous savez bien que, sur un mot de vous, il n'y a rien que je ne hasarde pour vous servir.

Je vous avais déjà prévenu en écrivant la lettre la plus forte à madame de *Sauvigni*. Je prendrai aussi, n'en doutez pas, le parti d'implorer la protection de M. le duc de *Choiseul* ; mais sachez qu'il est à présent très-rare qu'un ministre demande des emplois à d'autres ministres. Il n'y a pas long-temps que j'obtins

— de M. le duc de *Choiseul* qu'il parlât à monsieur le
 1767. vice-chancelier en faveur d'un ancien officier à qui nous avons donné la sœur de M. *Dupuits* en mariage. Cet officier, retiré du service avec la croix de Saint-Louis et une pension, avait été forcé, par des arrangemens de famille, à prendre une charge de maître des comptes à Dole ; il demandait la vétérance avant le temps prescrit : croiriez-vous bien que monsieur le vice-chancelier refusa net M. de *Choiseul*, et lui envoya un beau mémoire pour motiver ses refus. Vous jugez bien que, depuis ce temps-là, le ministre n'est pas trop disposé à demander des choses qui ne dépendent pas de lui. Soyez sûr que je n'aurai réponse de trois mois.

Il y a environ ce temps-là que j'en attends une de lui sur une affaire qui me regarde. Il m'a fait dire, par le commandant de notre petite province, qu'il n'avait pas le temps d'écrire, qu'il était accablé d'affaires : voilà où j'en suis.

Il me paraît de la dernière importance d'apaiser M. de *Sauvigni* ; il faut l'entourer de tous côtés. M. de *Montigny*, trésorier de France, de l'académie des sciences, est très à portée de lui parler avec vigueur. N'avez-vous point quelque ami auprès de M. d'*Ormesson* ? Heureusement la place qui vous est promise n'est point encore vacante ; on aura tout le temps de faire valoir vos droits si bien établis.

La tracasserie qu'on vous fait est inouïe. Je me souviens d'un petit dévot, nommé *Leleu*, qui avait deux crucifix sur sa table : il débuta par me dire qu'il ne voulait pas transiger avec moi, parce que j'étais un impie, et il finit par me voler vingt mille

francs. Il s'en faut beaucoup, mon cher ami, que les scènes du *Tartuffe* soient outrées : la nature des dévots va beaucoup plus loin que le pinceau de *Molière*.

1767.

J'aurai, dans le courant du mois de décembre, une occasion très-favorable de prier monsieur le contrôleur général de vous rendre justice. Je ne saurais m'imaginer qu'on pût manquer à sa parole sur un prétexte aussi ridicule. Cela ressemblerait trop au marquis d'O qui prétendait que le prince *Eugène* et *Marlborough* ne nous avaient battus que parce que le duc de *Vendôme* n'allait pas assez souvent à la messe.

Je vous prie de ne pas oublier le maréchal de *Luxembourg* qui n'allait pas plus à la messe que le duc de *Vendôme*. Je suis obligé d'arrêter l'édition du *Siècle de Louis XIV*, jusqu'à ce que j'aye vu ces campagnes du maréchal, où l'on m'a dit qu'il y a des choses fort instructives.

Le petit livre du *Militaire philosophe* vaut assurément mieux que toutes les campagnes ; il est très-estimé en Europe de tous les gens éclairés. J'ai bien de la peine à croire qu'un militaire en soit l'auteur. Nous ne sommes pas comme les anciens Romains qui étaient à la fois guerriers, jurisconsultes et philosophes.

Vous ne me parlez plus de votre cou ; pour moi je vous écris de mon lit dont mes maux me permettent rarement de sortir. On ne peut s'intéresser à vos affaires, ni vous embrasser plus tendrement que je le fais.

1767.

L E T T R E C X C V I I .

A M. M A R I N ,

CENSEUR ROYAL, SECRETAIRE GENERAL
DE LA LIBRAIRIE, à Paris.

27 de novembre.

Vous me demandez , mon cher Monsieur , si je m'intéresse aux édits qui favorisent le commerce et les huguenots : je crois être , de tous les catholiques , celui qui s'y intéresse le plus. Je vous serai très-obligé de me les envoyer. Il me semble que le conseil cherche réellement le bien de l'Etat ; on n'en peut pas dire autant de messieurs de forbonne.

J'ai lu les Lettres sur *Rabelais* et autres grands personnages. Ce petit ouvrage n'est pas assurément fait à Genève ; il a été imprimé à Bâle , et non point en Hollande chez *Marc-Michel* , comme le titre le porte. Il y a , en effet , des choses assez curieuses ; mais je voudrais que l'auteur ne fût point tombé quelquefois dans le défaut qu'il semble reprocher aux auteurs hardis dont il parle.

Parmi une grande quantité de livres nouveaux qui paraissent sur cette matière , il y en a un surtout dont on fait un très-grand cas. Il est intitulé *le Militaire philosophe* , et imprimé en effet chez *Marc-Michel Rey*. Ce sont des lettres écrites au père *Mallebranche* qui aurait été fort embarrassé d'y répondre.

On a débité en Hollande, cette année, plus de vingt ouvrages dans ce goût. Je fais que la fréronaille m'impute toutes ces nouveautés; mais je m'enveloppe avec sécurité dans mon innocence, et dans le Siècle de *Louis XIV*, que je fais réimprimer augmenté de plus d'un tiers. Je profite de la permission que vous me donnez de vous adresser une copie de l'*errata* que l'exacte et avisée veuve *Duchefne* a perdu si à propos. Je mets tout cela sous l'enveloppe de M. de *Sartine*.

1767.

Adieu, Monsieur; vous ne sauriez croire combien votre commerce m'enchanté.

Sera-t-il donc permis au sieur *Cogé*, régent de collège, d'employer le nom du roi pour me calomnier ?

L E T T R E C X C V I I I.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 28 de novembre.

IL y a environ quarante-cinq ans que monseigneur est en possession de se moquer de son humble ferviteur. Il y a trois mois que je sors rarement de mon lit, tandis que monseigneur sort tous les jours de son bain pour aller dans le lit d'autrui; et vous êtes tout ébahi que je me sois habillé une fois pour assister à une petite fête. Puissiez-vous insulter encore quarante ans aux faiblesses humaines, en ne perdant jamais ni votre appétit, ni votre vigueur, ni vos grâces, ni vos railleries !

— 1767. Vous avez laissé choir le tripot de la comédie de Paris. Je m'y intéresse fort médiocrement ; mais je suis fâché que tout tombe , excepté l'opéra comique. J'ai peur d'avoir le défaut des vieillards qui font toujours l'éloge du temps passé ; mais il me semble que le *Siècle de Louis XIV* , dont on fait actuellement une édition nouvelle fort augmentée , était un peu supérieur à notre siècle.

Comme cet ouvrage est suivi d'un petit abrégé qui va jusqu'à la dernière guerre, je ne manquerai pas de parler de la belle action de M. le duc d'*Aiguillon* qui a repoussé les Anglais. J'avais oublié cette consolation dans nos malheurs.

Votre ancien serviteur se recommande toujours à votre bonté et loyauté, et vous présente son tendre et profond respect. V.

L E T T R E C X C I X.

A M. D E C H A B A N O N.

30 de novembre.

L'ANECDOTE parlementaire, que vous avez la bonté de m'envoyer, mon cher ami, m'est d'autant plus précieuse, qu'aucun écrivain, aucun historien de *Louis XIV* n'en avait parlé jusqu'à présent.

Et voilà justement comme on écrit l'histoire.

Vous êtes bien plus attentif que le victorieux auteur de l'éloge de *Charles V*. Il ne m'a point appris d'anecdote, car il ne m'a point écrit du tout. Je

préfume qu'il passe fort agréablement son temps avec quelque fille d'*Aaron Alraschild*. — 1767.

Je ne fais pas la moindre nouvelle des tripots de Paris. J'ignore jusqu'au succès des doubles croches de *Philidor*, et je suis toujours très-affligé de l'aventure des croches de notre ami M. de *la Borde*. J'ai sa *Pandore* à cœur, non parce que j'ai fourni la toile qu'il a bien voulu peindre, mais parce que j'ai trouvé des choses charmantes dans son exécution; et je souhaite passionnément qu'on joue le péché originel à l'opéra. Vous me direz qu'il ne mérite d'être joué qu'à la foire Saint-Laurent: cela est vrai, si on le donne sous son véritable nom; mais, sous le nom de *Pandore*, elle mérite le théâtre de l'académie de musique. Je vous prie toujours d'encourager M. de *la Borde*; car pour vous, mon cher ami, je vous crois assez encouragé à établir votre réputation en détruisant l'Empire romain. Mais commencez par établir un théâtre, vous n'en avez point. La comédie française est plus tombée que l'Empire romain.

Nous n'avons plus de soldats dans nos déserts de Ferney. L'arrêt des augustes puissances contre les illustres représentans est arrivé, et a été plus mal reçu qu'une pièce nouvelle. Vous ne vous en souciez guère, ni moi non plus.

Maman et toute la maison vous font les plus tendres complimens; j'enchéris sur eux tous. V.

1767.

L E T T R E C C .

A M. M A R M O N T E L.

2 de décembre.

COMMENÇONS par les empereurs, mon très-cher et illustre confrère, et ensuite nous viendrons aux rois. Je tiens l'empereur *Justinien* un assez méprisable despote, et *Bélisaire* un brave capitaine assez pillard, aussi sottement cocu que son maître. Mais pour la forbonne, je suis toujours de l'avis de *Deslandes* qui assure, à la page 299 de son troisième volume, que c'est le corps le plus méprisable du royaume.

Pour le roi de Pologne, c'est tout autre chose. Je le révère, l'estime et l'aime comme philosophe et comme bienfaisant. Il est vrai que j'eus l'honneur de recevoir sa réponse au mois de mars, et que j'eus la discrétion de ne lui rien répliquer, parce que je craignais d'ennuyer un roi des Sarmates, qui me parut assez embarrassé entre un nonce, des évêques, des *Radzivil* et des Cracovie: mais, puisqu'il infinue que je dois lui écrire, il aura assurément de mes nouvelles.

Mon cher ami, vive le ministère de France, vive surtout M. le duc de *Choiseul* qui ne veut pas que les forboniqueurs prêchent l'intolérance dans un siècle aussi éclairé. On lime les dents à ces monstres, on rogne leurs griffes, c'est déjà beaucoup. Ils rugiront, et on ne les entendra seulement pas.

Votre

Votre victoire est entière, mon cher ami : ces drôles-
là auraient été plus dangereux que les jésuites, 1767.
si on les avait laissé faire.

Je suis bien affligé que l'édit en faveur des protestans n'ait point passé. Ce n'est pas que les huguenots ne soient aussi fous que les sorboniqueurs ; mais , pour être fou à lier , on n'en est pas moins citoyen ; et rien ne serait assurément plus sage que de permettre à tout le monde d'être fou à sa manière.

Il me paraît que le public commence à être fou de la musique italienne ; cela ne m'empêchera jamais d'aimer passionnément le récitatif de *Lulli*. Les Italiens se moqueront de nous , et nous regarderont comme de mauvais singes. Nous prenons aussi les modes des Anglais ; nous n'existons plus par nous-mêmes. Le théâtre français est désert comme les prêches de Genève. La décadence s'annonce de toutes parts. Nous allons nous sauver par la philosophie , mais on veut nous empêcher de penser. Je me flatte pourtant qu'à la fin on pensera , et que le ministère ne sera pas plus méchant envers les pauvres philosophes , qu'envers les pauvres huguenots.

Je vous supplie d'embrasser pour moi le petit nombre de sages qui voudra bien se souvenir du vieux solitaire , votre tendre ami.

1767.

L E T T R E C C I.

A M. D A M I L A V I L L E.

2 de décembre.

MON cher ami, madame de *Sauvigni*, à qui j'avais écrit de la manière la plus pressante, sans vous compromettre en rien, s'explique elle-même sur les choses dont je ne lui avais point parlé; elle les prévient; elle me dit que M. *Mabille*, dont par parenthèse je ne savais pas le nom, n'est point mort; qu'on ne peut demander la place d'un homme en vie; que son fils d'ailleurs a exercé cet emploi depuis cinq années, à la satisfaction de ses supérieurs; et que, s'il était dépossédé, sa famille serait à la mendicité.

Ces raisons me paraissent assez fortes. Il n'est point du tout question, dans cette lettre, des impressions qu'on aurait pu donner contre vous à M. de *Sauvigni*. On n'y parle que des services que *Mabille* a rendus à l'intendance pendant quarante années. C'est encore une raison de plus pour assurer une récompense à son fils. Que voulez-vous que je réponde? faut-il que j'insiste? faut-il que je demande pour vous une autre place? ou voulez-vous vous borner à conserver la vôtre? Vous savez mieux que moi que les promesses des ministres qui ne sont plus en place, ne sont pas une recommandation auprès de leurs successeurs.

Vous savez qu'il n'y a point de survivance pour ces fortes d'emplois. Je vois avec douleur que je ne dois rien attendre de M. le duc de *Choiseul* dans cette affaire: Je n'ai jamais senti si cruellement le désagrément attaché à la retraite; on n'est plus bon à rien, on ne peut plus servir ses amis. —
1767.

Je crois être sûr que M. de *Sauvigni* ne vous nuira pas dans l'emploi qui vous sera conservé; mais je crois être sûr aussi qu'il se fait un devoir de conserver au jeune *Mabille* la place de son père. En un mot, ce père n'est point mort; et ce serait, à mon avis, une grande indiscretion de demander son emploi de son vivant.

Mandez-moi, je vous prie, où vous en êtes, et quel parti vous prenez. Celui de la philosophie est digne de vous. Plût à Dieu que vous pussiez avoir un bénéfice simple, et venir philosopher à Ferney! Mais, si votre place vous vaut quatre mille livres, il ne faut certainement pas l'abandonner.

Vous êtes trop prudent, mon cher ami, pour mettre dans cette affaire le dépit à la place de la raison. Je ne vous parlerai point aujourd'hui de littérature quand il s'agit de votre fortune. Je suis d'ailleurs très-malade. Je vous embrasse avec la plus vive tendresse.

1767.

L E T T R E C C I I.

A U M E M E.

A Ferney, 4 de décembre.

MON cher ami, je reçois votre lettre du 28 de novembre, et vous devez avoir reçu la mienne du 2 de décembre, dans laquelle je vous mandais ce que j'avais fait auprès de M. le duc de *Choiseul* et de madame de *Sauvigni*. Je vous rendais compte de ses intentions et de ses raisons. Je lui envoie aujourd'hui une copie de la lettre de monsieur le contrôleur général, du 30 de mars. Ma lettre est pour elle et pour monsieur l'intendant, qui m'a fait aussi l'honneur de me venir voir à Ferney. Mais, encore une fois, vous ferez plus en un quart d'heure à Paris par vous et par vos amis.

J^e ne peux encore avoir reçu de réponse de monsieur le duc de *Choiseul*.

Vous ne me parlez point des nouveaux édits en faveur des négocians et des artisans. Il me semble qu'ils font beaucoup d'honneur au ministère. C'est, en quelque façon, casser la révocation de l'édit de Nantes avec tous les ménagemens possibles. Cette sage conduite me fait croire qu'en effet des ordres supérieurs ont empêché les sorboniqueurs d'écrire contre la tolérance. Tout cela me donne une bonne espérance de l'affaire des *Sirven*, quoiqu'elle languisse beaucoup.

Je suis bien étonné qu'on ait imprimé à Paris l'*Essai historique* sur les dissidens de Pologne. Je ne crois pas que son Excellence, le nonce de sa Sainteté, ait favorisé cette impression. — 1767.

On parle de quelques autres ouvrages nouveaux, entr'autres de quelques lettres écrites au prince de *Brunswick* sur *Rabelais*, et sur tous les auteurs italiens, français, anglais, allemands, accusés d'avoir écrit contre notre sainte religion. On dit que ces lettres sont curieuses. Je tâcherai d'en avoir un exemplaire et de vous l'envoyer, supposé qu'on puisse vous le faire tenir par la poste.

Je laisse là l'opéra de *Philidor*; je ne le verrai jamais. Je ne veux point regretter des plaisirs dont je ne peux jouir. Tout ce que je fais, c'est que le récitatif de *Lulli* est un chef-d'œuvre de déclamation, comme les opéra de *Quinault* sont des chefs-d'œuvre de poésie naturelle, de passion, de galanterie, d'esprit et de grâces. Nous sommes aujourd'hui dans la boue, et les doubles croches ne nous en tireront pas.

Voici une réponse que je dois depuis deux mois à un commissaire de marine, qui a fait imprimer chez *Merlin* une ode sur la magnanimité. Je suis assailli tous les jours de vingt lettres dans ce goût. Cela me dérobe tout mon temps, et empoisonne la douceur de ma vie. Plus vos lettres me consolent, plus celles des inconnus me désespèrent: cependant il faut répondre, ou se faire des ennemis. Les ministres sont bien plus à leur aise, ils ne répondent point.

Je vous supplie de vouloir bien faire rendre ma

— lettre, par *Merlin* ; au magnanime commissaire de
1767. marine.

J'attends l'édit du concile perpétuel des Gaules ;
je fais qu'il n'est pas enregistré par le public.

Adieu ; embrassez pour moi *Protagoras*, et aimez
toujours votre très-tendre ami V.

L E T T R E C C I I I .

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Ferney , 7 de décembre.

MON cher ange , je vous dépêche mon gendre
qui ne va à Paris ni pour l'opéra de *Philidor* , ni
pour l'opéra comique , ni pour le malheureux tripot
de l'expirante comédie française. Il aura le bonheur
de faire sa cour à mes deux anges , cela mérite bien
le voyage. De plus , il compte servir le roi , ce qui
est la suprême félicité. Puisse-t-il le servir longues
années en temps de paix !

J'ai vaincu mon horrible répugnance , en excédant
M. le duc de *Duras* de l'histoire de la falsification
de mon testament. Je vois bien que je mourrai avant
d'avoir mis ordre à mes affaires comiques, et que
cela va produire une file de tracasseries qui ne finira
point. Le théâtre de *Baron* , de *le Couvreur* , de
Clairon , n'en deviendra pas meilleur. La décadence
est venue , il faut s'y soumettre ; c'est le sort de
toutes les nations qui ont cultivé les lettres ; cha-
cune a eu son siècle brillant , et dix siècles de
turpitude.

Je finis actuellement par semer du blé, au lieu
de semer des vers en terre ingrate; et j'achève,
comme je le puis, ma ridicule carrière. 1767.

Vivez heureux en santé, en tranquillité.

Adieu, mon ange, que j'aimerai tendrement jus-
qu'au dernier moment de ma vie. V.

LETTRE CCIV.

A M. DE CHABANON.

● A Ferney, 7 de décembre.

AMI aussi essentiel qu'aimable, ayez tout pouvoir
sur Pandore! Vous me donnez le fond de la boîte,
et j'espère tout de votre goût, de la facilité de
M. de *la Borde*. A l'égard de ma docilité, vous
n'en doutez pas.

Je suis bien étonné qu'on ait fait un opéra
d'Ernélinde, de Rodoald et de Ricimer; cela pour-
rait faire souvenir les mauvais plaisans

De ce plaisant projet d'un poète ignorant
Qui, de tant de héros, va choisir Childebrand.

Le bizarre a succédé au naturel en tout genre.
Nous sommes plus savans sur certains chefs inté-
ressans que dans le siècle passé; mais adieu les
talens, le goût, le génie et les grâces.

Mes complimens à Rodoald; je vais relire *Atis*.
J'ai peur que vous ne foyez dégoûté de l'Empire

— 1767. romain et d'Eudoxie , depuis que vous avez vu la misère où les pauvres acteurs sont tombés. On dit qu'il n'y a que la sorbonne qui soit plus méprisée que la comédie française.

J'envie le bonheur de M. *Dupuits* qui va vous embrasser. Je félicite M. de *la Harpe* de tous ses succès. Il en est si occupé qu'il n'a pas daigné m'écrire un mot depuis qu'il est parti de Ferney.

Madame *Denis* vous regrette tous les jours ; elle brave l'hiver et j'y succombe. Je lis et j'écris des sottises au coin de mon feu , pour me dépiquer.

J'ai reçu d'excellens mémoires sur l'Inde ; cela me console des mauvais livres qu'on m'envoie de Paris. Ces mémoires seraient peut-être mal reçus de votre académie , et encore plus de vos théologiens. Il est prouvé que les Indiens ont des livres écrits il y a cinq mille ans ; il nous sied bien après cela de faire les entendus ! Leurs pagodes , qu'on a prises pour des représentations de diables , sont évidemment les vertus personnifiées.

Je suis las des impertinences de l'Europe. Je partirai pour l'Inde , quand j'aurai de la santé et de la vigueur. En attendant , conservez-moi une amitié qui fait ma consolation. V.

A M. P E A K O C K ,

Ci-devant fermier général du roi de Patna.

A Ferney , 8 de décembre.

JE ne saurais , Monsieur , vous remercier en anglais , parce que ma vieillesse et mes maladies me privent absolument de la facilité d'écrire. Je dicte donc en français mes très - sincères remerciemens sur le livre instructif que vous avez bien voulu m'envoyer. Vous m'avez confirmé de vive voix une partie des choses que l'auteur dit sur l'Inde , sur ses coutumes antiques , conservées jusqu'à nos jours ; sur ses livres , les plus anciens qu'il y ait dans le monde ; sur les sciences dont les brachmanes ont été les dépositaires ; sur leur religion emblématique , qui semble être l'origine de toutes les autres religions. Il y a long-temps que je pensais , et que j'ai même écrit une partie des vérités que ce savant auteur développe. Je possède une copie d'un ancien manuscrit qui est un commentaire du *Veidam* , fait incontestablement avant l'invasion d'*Alexandre*. J'ai envoyé à la bibliothèque royale de Paris l'original de la traduction faite par un brame correspondant de notre pauvre compagnie des Indes , qui fait très - bien le français.

Je n'ai point de honte , Monsieur , de vous supplier de me gratifier de tout ce que vous pourrez retrouver d'instructions sur ce beau pays où les

— 1767. *Zoroastre*, les *Pythagore*, les *Apollonius* de Thyane, ont voyagé comme vous.

J'avoue que ce peuple, dont nous tenons les échecs, le trictrac, les théorèmes fondamentaux de la géométrie, est malheureusement d'une superstition qui effraie la nature; mais, avec cet horrible et honteux fanatisme, il est vertueux; ce qui prouve bien que les superstitions les plus insensées ne peuvent étouffer la voix de la raison; car la raison vient de DIEU, et la superstition vient des hommes qui ne peuvent anéantir ce que DIEU a fait.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur, avec une très-vive reconnaissance, &c.

L E T T R E C C V I.

A M. FENOUILLOT DE FALBAIRE.

A Ferney, 11 de décembre.

JE ne peux trop vous remercier, Monsieur, de la bonté que vous avez eue de m'envoyer votre pièce que l'éloquence et l'humanité ont dictée (*). Elle est pleine de vers qui parlent au cœur, et qu'on retient malgré soi. Il y a des gens qui ont imprimé que, si on avait joué la tragédie de Mahomet devant *Ravaillac*, il n'aurait jamais assassiné *Henri IV*. *Ravaillac* pouvait fort bien aller à la comédie, il avait fait ses études, et était un très-bon maître d'école. On dit qu'il y a encore à Angoulême des gens de sa famille qui sont dans les ordres sacrés,

(*) L'honnête criminel.

et qui , par conséquent, persécutent les huguenots au nom de DIEU. Il ne serait pas mal qu'on jouât votre pièce devant ces honnêtes gens, et surtout devant le parlement de Toulouse. M. *Marmontel* vous en demandera probablement une représentation pour la forbonne. — 1767.

Pour moi , Monsieur , je vous réponds que je la ferai jouer sur mon petit théâtre.

Je suis fâché que votre prédicant *Lisimond* ait eu la lâcheté de laisser traîner son fils aux galères. Je voudrais que sa vieille femme s'évanouît à ce spectacle, que le père fût empressé à la secourir; qu'elle mourût de douleur entre ses bras; que, pendant ce temps-là, la chaîne partît; que le vieux *Lisimond*, après avoir enterré sa vieille prédicante, allât vite à Toulon se présenter pour dégager son fils. Le fond de votre pièce n'y perdrait rien, et le sentiment y gagnerait.

Je voudrais aussi (permettez-moi de vous le dire) que, dans la scène de la reconnaissance, les deux amans ne se parlassent pas si long-temps sans se reconnaître, ce qui choque absolument la vraisemblance.

N'imputez ces faibles critiques qu'à mon estime. Je crois que vous pouvez rendre au théâtre le lustre qu'il commence à perdre tous les jours; mais soyez bien persuadé que *Phèdre* et *Iphigénie* feront toujours plus d'effet que des bourgeois. Votre style vous appelle au grand.

J'ai l'honneur d'être, avec toute l'estime que vous méritez, votre très-humble, &c.

1767.

L E T T R E C C V I I.

A M. D A M I L A V I L L E.

11 de décembre.

J'ATTENDS demain une lettre de vous , mon cher ami ; ainsi je vous réponds avant que vous m'ayez écrit , car l'éloignement du bureau de la poste me force toujours de mettre un grand intervalle entre les lettres que je reçois et celles que je réponds.

Je n'ai encore rien reçu de madame de *Sauvigni*, rien de M. le duc de *Choiseul* ; mais j'ai reçu un livre imprimé à Avignon , intitulé *Dictionnaire anti-philosophique* , qui est assurément très-digne de son titre. Les malheureux y ont rassemblé toutes les ordures qu'on a vomies dans divers temps contre *Helvétius* et *Diderot* , et contre quelqu'un que vous connaissez. La fureur de ces misérables est toujours couverte du masque de la religion : ils sont comme les coupeurs de bourse qui prient DIEU à haute voix en volant dans l'église.

L'ouvrage est sans nom d'auteur , le titre le fait débiter. Il y a des morceaux qui ne sont pas sans éloquence , c'est-à-dire l'éloquence des paroles ; car , pour celle de la raison , il y a long-temps qu'elle est bannie de tous les livres de ce caractère. Trois jésuites , nommés *Patouillet* , *Nonotte* et *Céruti* , ont contribué à ce chef-d'œuvre. On m'assure qu'un avocat a déjà daigné répondre à ces marauds , à la fin d'un livre qui roule sur des matières intéressantes.

Par quelle fatalité déplorable faut-il que des ennemis du genre-humain , chassés de trois royaumes , et en horreur à la terre entière , soient unis entre eux pour faire le mal , tandis que les sages qui pourraient faire le bien , sont séparés , divisés , et peut-être , hélas ! ne connaissent pas l'amitié ? Je reviens toujours à l'ancien objet de mon chagrin : les sages ne sont pas assez sages , ils ne sont pas assez unis , ils ne sont ni assez adroits , ni assez zélés , ni assez amis. Quoi ! trois jésuites se liguent pour répandre les calomnies les plus atroces , et trois honnêtes gens resteront tranquilles !

Vous ne ferez pas tranquille sur le compte des *Sirven*. Je compte toujours , mon cher ami , que M. *Chardon* rapportera l'affaire incessamment devant le roi. Il fera comblé de gloire et béni de la patrie.

Avez-vous lu l'*Honnête criminel* ? Il y a de très-beaux vers. L'auteur aurait pu faire de cette pièce un ouvrage excellent ; il aurait fait une très-grande sensation , et aurait servi votre cause.

Je suis toujours très - malade , je sens de fortes douleurs ; mais l'amitié qui m'attache à vous est bien plus forte encore.

Bonsoir , mon digne et vertueux ami.

1767.

L E T T R E C C V I I I.

A M. C H A R D O N.

11 de décembre.

MONSIEUR,

Vous m'étonnez de vouloir lire des bagatelles, quand vous êtes occupé à déployer votre éloquence sur les choses les plus sérieuses ; mais *Caton* allait à cheval sur un bâton avec un enfant, après s'être fait admirer dans le sénat. Je suis un vieil enfant ; vous voulez vous amuser de mes rêveries, elles sont à vos ordres ; mais la difficulté est de les faire voyager. Les commis à la douane des pensées sont inexorables. Je me ferais d'ailleurs, Monsieur, un vrai plaisir de vous procurer quelques livres nouveaux qui valent infiniment mieux que les miens ; mais je ne répondrais pas de leur catholicité. Ce qui me rassurerait, c'est que le meilleur rapporteur du conseil doit avoir sous les yeux toutes les pièces des deux parties.

Si vous pouvez, Monsieur, m'indiquer une voie sûre, je ne manquerai pas de vous obéir ponctuellement.

J'ose me flatter que vous ferez bientôt triompher l'innocence des *Sirven*, que vous ferez comblé de gloire ; soyez sûr que tout le royaume vous bénira ; vous détruirez à la fois le préjugé le plus absurde, et la persécution la plus abominable.

J'ai l'honneur d'être, avec autant d'estime que de respect, Monsieur, votre, &c. *Voltaire.* ———
1767.

P. S. Vous me pardonnerez de ne pas vous écrire de ma main, mes maladies et mes yeux ne me le permettent pas.

L E T T R E C C I X.

A M. L' A B B É M O R E L L E T.

12 de décembre.

Vous êtes, mon cher docteur philosophe, le modèle de la générosité ; c'est un éloge que les simples docteurs méritent rarement. Vous prévenez mes besoins par vos bienfaits. Je vous dois les belles et bonnes instructions que M. de *Malesherbes* a bien voulu me donner. Cette interdiction de remontrances sous *Louis XIV*, pendant près de cinquante années, est une partie curieuse de l'histoire, et par conséquent entièrement négligée par les *Limiers* et les *Reboulet*, compilateurs de gazettes et de journaux. Je ne connais qu'une seule remontrance, en 1709, sur la variation des monnaies, encore ne fut-elle présentée qu'après l'enregistrement, et on n'y eut aucun égard.

Je vous supplie, mon cher philosophe, d'ajouter à vos bontés celle de présenter mes très-humbles remerciemens au magistrat philosophe qui m'a éclairé. Plût à Dieu qu'il fût encore à la tête de la littérature. Quand on ôta au maréchal de *Villars* le

— commandement des armées, nous fûmes battus;
 1767. et lorsqu'on le lui rendit, nous fûmes vainqueurs.

Je suis accablé de vieillesse, de maladies, de mauvais livres, d'affaires. J'ai le cœur gros de ne pouvoir vous dire, aussi longuement que je le voudrais, tout ce que je pense de vous, et à quel point je suis pénétré de l'estime et de l'amitié que vous m'avez inspirées pour le reste de ma vie. V.

L E T T R E C C X.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 13 de décembre.

VOTRE malingre et affligé serviteur ne peut écrire de sa main à son héros. Tout languissant qu'il est, il compte bien donner non-seulement *la Fiancée du roi de Garbe*, quand il aura quatre-vingts ans, mais encore le *Portier des chartreux* pour petite pièce, que monseigneur fera représenter à la cour, avec tout l'appareil convenable.

La prison du prince de Condé, la mort de François II seraient, à la vérité, un sujet de tragédie; mais je ne répons pas de l'approbation de la police. La pièce serait très-froide, si elle n'était pas très-insolente; et si elle était insolente, on ne pourrait la jouer qu'en Angleterre.

En attendant, si j'avais quelque chose à demander au tripot, ce serait qu'on achevât les représentations des Scythes. On ne les a données que
 quatre

quatre fois, et elles ont valu 600 francs à *le Kain*.
Il n'y a plus de lois, plus d'honneur, plus de reconnaissance dans le tripot. 1767.

J'oserais implorer votre protection comme les Génois ; mais monseigneur vient à Paris passer six semaines, et partager son temps entre les affaires et les plaisirs ; ensuite il court dans le royaume du prince noir pour le reste de l'année, et je ne puis alors recourir aux lois, du fond de mes déserts des Alpes.

On m'a mandé que vous aviez abandonné tout net le département dudit tripot ; alors je me suis adressé à M. le duc de *Duras*, afin que mes prières ne fortissent point de la famille.

On m'a fait un grand crime dans Paris, c'est-à-dire parmi sept ou huit personnes de Paris, d'avoir ôté un rôle à mademoiselle *Durancy*, pour le donner à mademoiselle *Dubois*. Le fait est que j'ai écrit une lettre de politesses et de plaisanteries à mademoiselle *Dubois*, et qu'il m'est très-indifférent par qui tous mes pauvres rôles soient joués. Je ne connais aucune actrice. Le bruit public est que le cu de mademoiselle *Durancy* n'est ni si blanc ni si ferme que celui de mademoiselle *Dubois* ; je m'en rapporte aux connaisseurs, et je n'ai acception de personne.

Vous ne connaissez pas d'ailleurs ma déplorable situation. Si j'avais l'honneur de vous entretenir seulement un quart d'heure, mon héros pufferait de rire. Il fait ce que c'est que l'absence, et combien on dépend quand on est à cent lieues de son tripot ; mais il fait aussi que je voudrais ne

— dépendre que de lui, et que c'est à lui que je
1767. suis attaché jusqu'au dernier moment de ma vie.

A l'égard du jeune homme dont vous avez eu la bonté de me renvoyer la lettre, il est vrai que c'est un des seigneurs les mieux mis et les plus brillans. J'ai peur que sa magnificence ne lui coûte de tristes momens. Je ne me mêle plus en aucune manière de ses affaires. J'ai eu pour lui, pendant un an, toutes les attentions que je devais à un homme envoyé par vous; je n'ai rien négligé pour le rendre digne de vos bontés : c'est maintenant à M. *Hénin* uniquement à se charger de son sort et de sa conduite. Si vous avez quelques ordres à me donner sur son compte, je les exécuterai avec exactitude; mais je ne ferai absolument rien sans vos ordres précis.

Agréez, Monseigneur, avec autant de bonté que de plaisanterie, mon très-tendre et profond respect. V.

L E T T R E C C X I.

A M. D A M I L A V I L L E.

14 de décembre.

MON cher ami, je reçois votre lettre du 8 du mois avec votre mémoire. Il n'y a, je crois, rien à répliquer; mais la puissance ne cède pas à la raison : *Sic volo, sic jubeo*, est d'ordinaire la raison des gens en place. Il faut absolument entourer M. et madame de *Sauvigni* de tous les côtés, et les empêcher surtout de donner contre vous des

impressions qu'il ne ferait peut-être plus possible de détruire, quand la place qui vous est si bien due viendrait à vaquer. 1767.

J'ai écrit encore à madame de *Sauvigni*, et je lui ai fait parler. Je me flatte qu'ils ne verront pas votre mémoire; il les mettrait trop dans leur tort, et des reproches si justes ne serviraient qu'à les aigrir.

Je suis très-fâché que vous ayez donné le mémoire à M. *Foulon*. S'il parvient à M. de *Sauvigni*, il sera fâché qu'on dévoile qu'il a déjà demandé la place en question pour d'autres, et surtout pour un receveur général des finances à qui elle ne convient point. Cette démarche que vous rappelez a plutôt l'air d'un marché que d'une protection. L'affaire est délicate et demande à être traitée avec tous les ménagemens possibles : heureusement vous avez du temps. Ne pourriez-vous point trouver quelque ami auprès de M. *Cochin* qui est un homme juste, et qui ferait sentir à monsieur le contrôleur général le prix de vos longs et utiles services.

Je n'aurai probablement aucune réponse, de long-temps, de M. de *Choiseul*; il me néglige beaucoup. On m'a fait des tracasseries auprès de lui pour les sottes affaires de Genève, mais c'est ce qui m'inquiète fort peu.

Ne manquez pas, mon cher ami, de m'écrire dès que le titulaire sera prêt d'aller rendre ses comptes à DIEU; j'écirai alors sur le champ à M. le duc de *Choiseul*. Malgré tout ce que le sieur *Tronchin* a fait pour lui persuader que je prenais le parti des représentans, je représenterai très-hardiment pour vous; car vous sentez bien que la place n'étant

—
1767. pas encore vacante, je n'ai pu écrire que de façon à préparer les voies; et encore m'a-t-il été fort difficile de faire venir la chose à propos, dans une lettre où il était question d'autres affaires, écrite à un ministre chargé du poids de la guerre, de la paix et du détail des provinces. Mais quand il s'agira réellement de donner la place qui vous est due, alors il se souviendra que je lui en ai déjà écrit. Je crois même qu'il serait bon que vous préparassiez à l'avance un mémoire court pour monsieur le contrôleur général; je l'enverrais à M. de *Choiseul*, et il serait homme à le donner lui-même.

Je ne fais plus rien de l'affaire des *Sirven*.

Voici une petite réponse que j'ai cru devoir faire, par mon laquais, au sieur *Cogé* qui m'a fait l'honneur de m'écrire.

Adieu; je vous embrasse, mon très-cher ami. Je suis dans mon lit, accablé de maux et d'affaires.

LETTRE CCXII.

A M. LE MARQUIS DE THIBOUVILLE.

16 de décembre.

MON cher Marquis, je vous ai écrit une lettre bien chagrine; mais j'en ai reçu une de M. le duc de *Duras* si plaisante, si gaie, si pleine d'esprit, que me voilà tout consolé. Il est bien avéré que mademoiselle *Dubois* a joué à la pauvre *Durancy* un tour de maître *Gonin*; mais il n'est pas moins avéré

que le tripot tragique est à tous les diables. Il faut que je sois une bonne pâte d'homme, bien faible, bien sotte pour m'y intéresser encore. La seule ressource peut-être serait d'engager mademoiselle *Clairon* à reparaître; mais où trouver des hommes? Elle serait là comme madame *Gigogne* qui danse avec de petits *Polichinelles* de trois pouces de haut. 1767.

Vous n'avez que *le Kain*, mais on dit qu'il a une maladie qui n'est pas favorable à la voix.

Je vous recommande à la Providence.

Le théâtre n'est pas la seule chose qui m'embarrasse, j'ai quelques autres chagrins en prose et en arithmétique.

Je vous prie de communiquer ma lettre à monsieur d'*Argental*. Adieu, mon cher Marquis; le bon temps est passé.

LETTRE CCXIII.

A M. DE POMARET,

Ministre du saint Evangile, à Ganges en Languedoc.

18 de décembre.

LE solitaire à qui M. de *Pomaret* a écrit, a tenté, en effet, tout ce qu'il a pu pour servir des citoyens qu'il regarde comme ses frères, quoiqu'il ne pense ni comme eux ni comme leurs persécuteurs. On a déjà donné deux arrêts du conseil, en vertu desquels tous les protestans, sans être nommés, peuvent exercer toutes les professions, et surtout celle de

— 1767. négocians. L'édit, pour légitimer leurs mariages, a été quatre fois sur le tapis au conseil privé du roi. A la fin il n'a point passé, pour ne pas choquer le clergé trop ouvertement; mais on a écrit secrètement une lettre circulaire à tous les intendants du royaume; on leur recommande de traiter les protestans avec une grande indulgence. On a supprimé et saisi tous les exemplaires d'un décret de la sorbonne, aussi insolent que ridicule, contre la tolérance. Le gouvernement a été assez sage pour ne pas souffrir que des pédans d'une communion osassent damner toutes les autres de leur autorité privée. Les hommes s'éclairent, et le *contrains-les d'entrer* paraît aujourd'hui aussi absurde que tyrannique.

M. de Pomaret peut compter sur la certitude de ces nouvelles, et sur les sentimens de celui qui a l'honneur de lui écrire.

L E T T R E C C X I V.

A M. D E C H A B A N O N.

18 de décembre.

M O N cher enfant, mon cher ami, mon cher confrère, je ne me connais pas trop en *C sol ut* et en *F ut fa*. J'ai l'oreille dure, je suis un peu sourd; cependant je vous avoue qu'il y a des airs de Pandore qui m'ont fait beaucoup de plaisir. J'ai retenu, par exemple, malgré moi,

Ah! vous avez pour vous la grandeur et la gloire.

D'autres airs m'ont fait une grande impression et laissent encore un bruit confus dans le tympan de mon oreille. 1767.

• Pourquoi fait-on par cœur les vers de *Racine* ? c'est qu'ils sont bons. Il faut donc que la musique retenue par les ignorans soit bonne aussi. On me dira que chacun fait par cœur :

J'appelle un chat un chat, et Rollet un fripon.

Aimez-vous la muscade ? on en a mis par-tout, &c.

ce sont des vers du Pont-neuf, et cependant tout le monde les fait par cœur : que la plupart des ariettes de *Lulli* sont des airs du Pont-neuf et des barcarolles de Venise, d'accord ; aussi ne les a-t-on pas retenus comme bons, mais comme faciles. Mais, pour peu qu'on ait de goût, on grave dans sa mémoire tout l'*Art poétique* et quatre actes entiers d'*Armide*. La déclamation de *Lulli* est une mélopée si parfaite que je déclame tout son récitatif en suivant ses notes, et en adoucissant seulement les intonations ; je fais alors un très-grand effet sur les auditeurs, et il n'y a personne qui ne soit ému. La déclamation de *Lulli* est donc dans la nature, elle est adaptée à la langue, elle est l'expression du sentiment.

Si cet admirable récitatif ne fait plus aujourd'hui le même effet que dans le beau siècle de *Louis XIV*, c'est que nous n'avons plus d'acteurs, nous en manquons dans tous les genres ; et, de plus, les ariettes de *Lulli* ont fait tort à sa mélopée, et ont puni son récitatif de la faiblesse de ses symphonies.

— 1767. Il faut convenir qu'il y a bien de l'arbitraire dans la musique. Tout ce que je fais, c'est qu'il y a dans la *Pandore* de M. de la Borde des choses qui m'ont fait un plaisir extrême. •

J'ai d'ailleurs de fortes raisons qui m'attachent à cette *Pandore*. Je vous demanderai surtout de faire une bonne brigue, une bonne cabale pour qu'on ne retranche point

O Jupiter ! ô fureurs inhumaines !

Eternel persécuteur,

De l'infortune créateur, &c.

et non pas de l'*infortuné*, comme on l'a imprimé; cela est très-janséniste, par conséquent très-orthodoxe dans le temps présent; ces b. . . font DIEU auteur du péché, je veux le dire à l'opéra. Ce petit blasphème sied, d'ailleurs, à merveille dans la bouche de *Prométhée* qui, après tout, était un très-grand seigneur, fort en droit de dire à *Jupiter* ses vérités.

Si vous recevez des jansénistes dans votre académie, tout est perdu; ils vont inonder la face de la France. Je ne connais point de secte plus dangereuse et plus barbare. Ils sont pires que les presbytériens d'Ecosse. Recommandez-les à M. d'*Alembert*; qu'il fasse justice de ces monstres ennemis de la raison, de l'Etat et des plaisirs.

Je plains beaucoup mademoiselle *Durancy*, s'il est vrai qu'elle ait la voix dure et les fesses molles. On dit que mademoiselle *Dubois* a un très-beau cu; elle devait se contenter de cet avantage, et ne pas falsifier ma lettre pour faire abandonner le tripot de

la comédie à cette pauvre enfant. Ce n'est pas là un tour d'honnête fille, c'est un tour de prêtre.; mais, si elle est belle, si elle est bonne actrice, il faut tout lui pardonner. M. le duc de *Duras* a constaté ce petit artifice, mais il est fort indulgent pour les belles, ainsi qu'on doit l'être; il a établi une petite école de déclamation à Versailles.

Puissiez-vous avoir des acteurs pour votre Empire romain. Je m'intéresse à votre gloire comme un père tendre. Je vous aimerai, vous et les beaux arts, jusqu'au dernier moment de ma vie; maman est de moitié avec moi. V.

L E T T R E C C X V.

A U M E M E.

21 de décembre.

MON cher ami, vous me faites aimer le péché originel. *S^t Augustin* en était fou; mais celui qui inventa la fable de *Pandore* avait plus d'esprit que *S^t Augustin*, et était beaucoup plus raisonnable. Il ne damne point les enfans de notre mère *Pandore*, il se contente de leur donner la fièvre, la goutte, la gravelle par héritage. J'aime *Pandore*, vous dis-je, puisque vous l'aimez. Tout malade, et tout héritier de *Pandore* que je suis, j'ai passé une journée entière à rapetasser l'opéra dont vous avez la bonté de vous charger. J'envoie le manuscrit qui est assez gros à M. de *la Borde*, en le priant de vous le remettre. Je lui pardonne l'infidélité qu'il m'a faite pour *Amphion*. Cet *Amphion* était à coup

— sûr forti de la boîte ; il lui reste l'espérance très-
1767. légitime de faire un excellent opéra avec votre secours.

Mademoiselle *Dubois* m'a joué d'un tour d'adresse ; mais, si elle est aussi belle qu'on le dit, et si elle a les tetons et le cu plus durs que mademoiselle *Durancy*, je lui pardonne : mais je n'aime point qu'on m'impute d'avoir célébré les amours et le style de M. *Dorat*, attendu que je ne connais ni la maîtresse ni les vers qu'il a faits pour elle. Cette accusation est fort injuste, mais les gens de bien seront toujours persécutés.

Père *Adam* est tout ébouriffé qu'on ait chassé les jésuites de Naples, la baïonnette au bout du fusil ; il n'en a pas l'appétit moins dévorant. On dit que ces jésuites ont emmené avec eux deux cents petits garçons et deux cents chèvres ; c'est de la provision jusqu'à Rome. Il ne serait pas mal qu'on envoyât chaque jésuite dans le fond de la mer, avec un janséniste au cou.

Madame *Denis* mangera demain vos huitres ; je pourrai bien en manger aussi, pourvu qu'on les grille. Je trouve qu'il y a je ne fais quoi de barbare à manger un aussi joli petit animal tout cru. Si messieurs de sorbonne mangent des huitres ; j'en les tiens antropofages.

Je vous recommande, mon cher confrère en *Apollon*, l'Empire romain et Pandore. Nous vous aimons tous comme vous méritez d'être aimé. V.

A S O N A L T E S S E

MONSEIGNEUR LE DUC DE BOUILLON.

A Ferney , 23 de décembre.

MONSEIGNEUR ,

JE n'ai appris la perte cruelle que vous avez faite que dans l'intervalle de ma première lettre , et celle dont votre Altesse m'a honoré. Personne ne souhaite plus que moi que le sang des grands - hommes et des hommes aimables ne tarisse point sur la terre. Je suis pénétré de votre douleur , et sûr de votre courage.

Je ne crains pas plus les maléonistes que les jansénistes et les molinistes. Le siècle de *Louis XIV* était beaucoup plus éloquent que le nôtre , mais bien moins éclairé. Toutes les misérables disputes théologiques sont bafouées aujourd'hui par les honnêtes gens, d'un bout de l'Europe à l'autre. La raison a fait plus de progrès en vingt années que le fanatisme n'en avait fait en quinze cents ans.

Nos mœurs changent , Brutus , il faut changer nos lois.

Bassuet avait de la science et du génie ; il était le premier des déclamateurs , mais le dernier des philosophes ; et je puis vous assurer qu'il n'était

— pas de bonne foi. Le quiétisme était une folie qui
 1767. passa par la tête périgourdine de *Fénélon*, mais une folie pardonnable, une folie d'un cœur tendre, et qui devint même héroïque dans lui. Je ne vois dans la conduite du cardinal de *Bouillon* que celle d'une ame noble qui fut intrépide dans l'amitié et dans la disgrâce. Je n'aime point Rome, mais je crois qu'il fit très-bien de se retirer à Rome.

J'ai déjà infinué mes sentimens dans les éditions précédentes du Siècle de *Louis XIV.* Je les développerai dans cette édition nouvelle, avec mon amour de la vérité, mon attachement pour votre maison, mon respect pour le trône, et mes ménagemens pour l'Eglise.

Serai-je assez hardi, Monseigneur, pour vous supplier de m'envoyer tout ce qui concerne l'impudent et ridicule interrogatoire fait à madame la duchesse de *Bouillon* par ce *la Reynie*, l'ame damnée de *Louvois*. Le temps de dire la vérité est venu. Soyez sûr de mon zèle et de la discrétion que je dois à votre confiance.

Je garderai le secret à M. *Maigrot*. Il paraît que ce M. *Maigrot* a arrangé quelques petites affaires entre votre Altesse et moi indigne, il y a environ vingt-cinq ans. S'il est parent d'un certain évêque *Maigrot* qui alla à la Chine combattre les jésuites, je l'en aime davantage.

Conservez-moi, Monseigneur, vos bontés qui me sont précieuses. Je suis attaché à votre Altesse avec le plus tendre et le plus profond respect. V.

LETTRE CCXVII.

1767.

A M. CHARDON.

25 de décembre.

MONSIEUR,

JE n'ai pu retrouver le petit mémoire fait par un conseiller du parlement de Toulouse, dans lequel on justifie l'assassinat juridique de *Jean Calas*, et on soutient l'incompétence et l'irrégularité prétendue de l'arrêt de messieurs les maîtres des requêtes. Mais je crois que vous recevrez dans une quinzaine de jours, au plus tard, cette pièce de Toulouse même; elle vous sera adressée sous l'enveloppe de M. le duc de *Choiseul*.

Je crois que les circonstances n'ont jamais été plus favorables pour tirer la famille *Sirven* de l'oppression cruelle dans laquelle elle gémit depuis six années. Elle a contre elle un juge ignorant, un parlement passionné, un peuple fanatique; mais elle aura pour elle son innocence et M. *Chardon*.

Cette affaire est bien digne de vous, Monsieur. Non-seulement vous ferez béni par cinq cents mille protestans, mais tous les catholiques ennemis de la superstition et de l'injustice, vous applaudiront. Je me flatte enfin que l'absence de M. *Gilbert* ne vous empêchera point de rapporter l'affaire devant le roi, et je suis bien sûr que le roi sera touché

— de la manière dont vous la rapporterez. Je m'inté-
 1767. resse autant à votre gloire qu'à la justification des
Sirven.

J'ai lu le livre de M. de *la Riviere* ; je ne fais si c'est parce que je cultive quelques arpens de terre, qu'é je n'aime point que les terres soient seules chargées d'impôts. J'ai peur qu'il ne se trompe avec beaucoup d'esprit, mais je m'en rapporte à vos lumières.

J'ai l'honneur d'être, avec beaucoup de respect et un attachement qui se fortifie tous les jours, Monsieur, votre, &c. *Voltaire*.

P. S. J'apprends dans le moment, Monsieur, que vous allez faire le rapport devant le roi. Vous n'aurez point encore reçu le mémoire du conseiller de Toulouse contre messieurs les maîtres des requêtes ; mais soyez assuré qu'il existe ; je l'ai lu, et je suis incapable de vous tromper.

LETTRE CCXVIII.

A M. DE CHABANON.

25 de décembre.

EN qualité de vieux feseur de vers, mon cher ami, je voudrais avoir fait les deux épigrammes qu'on m'a envoyées, et surtout celle contre *Piron* qui venge un honnête homme des insultes d'un fou ; mais pour les vers contre M. *Dorat*, je les condamne, quoique bien faits. Il ne faut point troubler les ménages ;

on doit respecter l'amour, on doit encore plus respecter la société. Il est très-mal de m'imputer ce sacrilège. Je n'aime point, d'ailleurs, à nourrir les enfans que je n'ai point faits. En un mot, j'ai beaucoup à me plaindre ; le procédé n'est pas honnête. 1767.

Oui vraiment, j'ai lu le *Galérien* ; il y a des vers très-heureux, il y en a qui partent du cœur, mais aussi il y en a de pillés. Le style est facile, mais quelquefois trop incorrect. La bourse donnée par le galérien à la dame ressemble trop à *Nanine*. Le vieux prédicant est un infame d'avoir laissé son fils aux galères si long-temps. La reconnaissance pèche absolument contre la vraisemblance. Le dernier acte est languissant ; la pièce n'est pas bien faite, mais il y a des endroits touchans. L'auteur me l'a envoyée ; je l'ai loué sur ce qu'il a de louable.

Il paraît une nouvelle histoire de *Louis XIII* que je n'ai pas encore lue. Celle de *le Vassor* doit être dans la bibliothèque du roi, comme *Spinoza* dans celle de monsieur l'archevêque.

Je vous ai déjà mandé, mon cher confrère en *Melpomène*, que j'ai envoyé à M. de la Borde Pandore avec une grande partie des changemens que vous désirez, le tout accompagné de quelques réflexions qui me sont communes avec maman. Elle s'est gorgée de vos huîtres. Je suis toujours embarrassé de savoir comment les huîtres font l'amour ; cela n'est encore tiré au clair par aucun naturaliste.

J'attends avec bien de l'impatience l'ouvrage de M. Anquetil ; j'aime *Zoroastre* et *Brama*, et je crois les Indiens le peuple de toute la terre le plus anciennement civilisé. Croiriez-vous que j'ai eu chez moi le

— fermier général du roi de Patna. Il fait très-bien la
 1767. langue courante des brames , et m'a envoyé des choses fort curieuses. Quand on songe que , chez les Indiens , le premier homme s'appelle *Adimo*, et la première femme d'un nom qui signifie la vie , ainsi que celui d'*Eve* ; quand on fait réflexion que notre article *le* était *a* vers le Gange , et qu'*Abrama* ressemble prodigieusement à *Abram* , la foi peut être un peu ébranlée ; mais il reste toujours la charité qui est bien plus nécessaire que la foi. Ceux qui m'imputent l'épigramme contre M. *Dorat* n'ont point du tout de charité , l'abbé *Guion* encore moins ; mais vous en avez , et de celle qu'il me faut. Je vous le rends bien , et je vous aime de tout mon cœur. V.

L E T T R E C C X I X.

A M. OLIVIER DES MONTS , à *Anduse*.

25 de décembre.

LA personne à qui vous avez bien voulu écrire, Monsieur, le 17 de décembre , peut d'abord vous assurer que vous ne serez point pendu. L'horrible absurdité des persécutions sur des matières où personne ne s'entend , commence à être décriée partout. Nous sortons de la barbarie. Un édit pour légitimer vos mariages a été mis trois fois sur le tapis devant le roi à Versailles ; il est vrai qu'il n'a point passé ; mais on a écrit à tous les gouverneurs de province, procureurs généraux, intendans, de

de ne vous point molester. Gardez-vous bien de présenter une requête au conseil, au nom des protestans, sur le nouvel arrêt rendu à Toulouse ; elle ne serait pas reçue : mais voici , à mon avis , ce qu'il faut faire. 1767.

Un conseiller au parlement de Toulouse fit imprimer , il y a environ quatre mois , une lettre contre le jugement définitif rendu par messieurs les maîtres des requêtes en faveur des *Calas*. Le conseil y est très-maltraité , et on y justifie , autant qu'on le peut , l'assassinat juridique commis par les juges de Toulouse. M. *Chardon* , maître des requêtes , et fort avant dans la confiance de M. le duc de *Choiseul* , n'attend que cette pièce pour rapporter l'affaire des *Sirven* au conseil privé du roi.

Tâchez de vous procurer cet impertinent libelle par vos amis ; qu'on l'adresse sur le champ à monsieur *Chardon* , avec cette apostille sur l'enveloppe , pour l'affaire des *Sirven* , le tout sous l'enveloppe de monseigneur le duc de *Choiseul* , à Versailles. Cela demande un peu de diligence. Ne me citez point , je vous en prie. Il faut aller au secours de la place , sans tambour et sans trompette.

Je vais écrire à M. *Chardon* que probablement il recevra , dans quelques jours , la pièce qu'il demande. Quand cela sera fait , je me flatte que M. le duc de *Choiseul* lui-même protégera ceux qu'on exclut des offices municipaux. La chose est un peu délicate , parce que vous n'avez pas les mêmes droits que les luthériens ont en Alsace , et que , d'ailleurs , M. le duc de *Choiseul* n'est point le secrétaire d'Etat de votre province ; mais on peut aisément attaquer

— l'arrêt de votre parlement, en ce qu'il outre-passe
 1767. ses pouvoirs, et que la police des offices municipaux n'appartient qu'au conseil.

Voilà tout ce qu'un homme qui déteste le fanatisme et la superstition peut avoir l'honneur de vous répondre, en vous assurant de ses obéissances, et en vous demandant le secret.

L E T T R E C C X X.

A M. M A I G R O T,

CHANCELIER DU DUCHÉ SOUVERAIN DE BOUILLON.

A Ferney, 28 de décembre.

M O N S I E U R ,

Vous m'imposez le devoir de la reconnaissance pour le reste de ma vie, puisque c'est vous qui m'avez assuré une rente viagère, et qui me faites connaître la vérité que j'aime encore mieux qu'une rente.

A propos de vérité, je dois vous dire que monseigneur l'électeur palatin ne croit ni au prétendu cartel proposé par l'électeur *Charles-Louis* au vicomte de *Turenne*, ni à la lettre que *M. de Ramsay* a imprimée dans son histoire, ni à la réponse. Effectivement la lettre de l'électeur est du style de *Ramsay*, et ce *Ramsay* était un peu enthousiaste. Cependant feu *M. le cardinal d'Avvergne* m'a fait l'honneur de me dire plusieurs fois que le cartel était vrai, et

M. le grand prieur de *Vendôme* disait qu'il en était sûr. Les historiens et le public aiment ces petites anecdotes. 1767.

Je me flatte que vous mettrez le comble à votre générosité en me faisant part de la lettre de *Louis XIV* au cardinal de *Bouillon* (*), laquelle doit être des premiers jours d'avril ou des derniers de mars 1699. Cette lettre est nécessaire, elle est le fondement de tout.

Si vous aviez aussi quelques anecdotes intéressantes sur le prince de *Turenne* qui donnait de si grandes espérances, et qui fut tué à la bataille de *Steinkerque*, vous me mettriez en état de déployer encore plus le zèle qui m'attache à cette illustre maison.

J'ai l'honneur d'être avec tous les sentimens que je vous dois, &c.

LETTRE CCXXI.

A MADAME NECKER.

28 de décembre.

MADAME,

IL faut que j'implore votre esprit conciliant contre l'esprit de tracasserie; ce n'est pas des tracasseries de Genève dont je parle; on a beau vouloir m'y fourrer, je n'y ai jamais pris part que pour en rire avec la belle *Catherine Ferbot*, digne objet des amours

(*) Relativement à l'affaire du quiétisme.

— 1767. inconstans de *Robert Covelle*. Il s'agit d'une autre tracasserie que le tendre amour me fait de Paris au mont Jura, à l'âge de soixante et quatorze ans, temps auquel on a peu de chose à démêler avec ce monsieur.

On m'a envoyé de Paris des vers bien faits sur M. *Dorat* et sa maîtresse; on m'a envoyé aussi une réponse de M. *Dorat* très-bien faite; mais, ce qui est assurément très-mal fait, c'est de m'imputer les vers contre les amours et la poésie de M. *Dorat*. Je jure, par votre sagesse et par votre bonté, Madame, que je n'ai jamais su que M. *Dorat* eût une nouvelle maîtresse. Je leur souhaite à tous deux beaucoup de plaisir et de constance. Mais il me paraît qu'il y a de l'absurdité à me faire auteur d'un petit madrigal qui tend visiblement à brouiller l'amant et la maîtresse, chose que j'ai regardée toute ma vie comme une méchante action.

Je fais que M. *Dorat* vient chez vous quelquefois; je vous prie de lui dire, pour la décharge de ma conscience, que je suis innocent, et qu'il faudrait être un innocent pour me soupçonner; c'est apparemment le sieur *Cogé*, ou quelque licencié de sorbonne, qui a débité cette abominable calomnie dans le *prima mensis*. En un mot, je m'en lave les mains. Je ne veux point qu'on me calomnie, et je vous prends pour ma caution. Que celui qui a fait l'épigramme la garde; je ne prends jamais le bien d'autrui.

J'apprends, dans le moment, que la demoiselle qui est l'objet de l'épigramme est une demoiselle de l'opéra. Je ne fais si elle est danseuse ou chan-

teuse ; j'ai beaucoup de respect pour ces deux talens, et il ne me viendra jamais en pensée de troubler son ménage. On dit qu'elle a beaucoup d'esprit ; je la révère encore plus. Mais, Madame, si l'esprit, les grandes connaissances et la bonté du cœur méritent les plus grands hommages, vous ne pouvez douter de ceux que je vous rends, et des sentimens respectueux avec lesquels je ferai toute ma vie votre, &c.

1767.

L E T T R E C C X X I I.

A M. M A R M O N T E L.

1 de janvier.

QUE voulez-vous que je vous dise, mon cher confrère ? Le pain vaut quatre sous la livre ; il y a des gens de mérite qui n'en ont pas assez pour nourrir leur famille, et on a élevé des palais pour loger et nourrir des fainéans qui ont beaucoup moins de bon sens que *Panurge*, qui sont bien loin de valoir frère *Jean des Entomures*, et qui n'ont d'autre soin, après boire, que de replonger les hommes dans la crasse ignorance qui dota autrefois ces polissons.

1768.

Tout ce qui m'étonne, c'est qu'on ne se soit pas encore avisé de faire une faculté des petites maisons. Cette institution aurait été beaucoup plus raisonnable ; car enfin les petites maisons n'ont jamais fait de mal à personne, et la sacrée faculté en a fait beaucoup. Cependant, pour la consolation des

— honnêtes gens, il paraît que la cour fait de ces
1768. cuistres fourrés tout le cas qu'ils méritent, et que, si on ne les détruit pas, comme on a détruit les jésuites, on les empêche au moins d'être dangereux.

On n'en fait pas encore assez. Il faudrait leur défendre, sous peine d'être mis au carcan avec un bonnet d'âne, de donner des décrets. Un décret est une espèce d'acte de juridiction. Ils peuvent tout au plus dire leur avis comme les autres citoyens, au risque d'être sifflés ; mais ils n'ont pas plus droit que *Fréron* de donner un décret. Les théologiens ne donnent des décrets ni en Angleterre ni en Prusse ; aussi les Anglais et les Prussiens nous ont bien battus. Il faut de bons laboureurs et de bons soldats, de bons manufacturiers, et le moins de théologiens qu'il soit possible : tous ces petits ergoteurs rendent une nation ridicule et méprisable. Les Romains, nos vainqueurs et nos maîtres, n'ont point eu de sacrée faculté de théologie.

Adieu, mon cher ami ; mes respects à madame *Geoffrin*.

L E T T R E C C X X I I I.

1768.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 6 de janvier.

M. *Hénin*, résident à Genève, me mande, Monseigneur, qu'il a eu l'honneur de vous écrire au sujet de *Gallien*. Vous avez vu par mes lettres, que je n'espérais pas que ce jeune homme se maintînt long-temps dans ce poste. Il s'est avisé de faire imprimer une mauvaise pasquinade, dans le style d'un laquais, sur les affaires de Genève; et il a eu la méchanceté inepte de me l'attribuer, en l'imprimant sous le nom d'un *vieillard moribond*, et en ajoutant à ce titre des qualifications peu agréables.

M. Hénin m'a envoyé l'ouvrage, et m'a instruit en même temps qu'il était obligé de le renvoyer, et qu'il vous en écrivait.

Mon respect pour la protection dont vous l'honoriez m'avait fait toujours dévorer dans le silence les perfidies qu'il m'avait faites. Il allait acheter à Genève tous les libelles qu'il pouvait déterrer contre moi, et les vendait à ceux qui venaient dans le château. Je lui remontrai l'énormité et l'ingratitude de ce procédé. Je voulus bien ne l'imputer qu'à sa curiosité et à sa légèreté. Je ne voulus point vous en instruire. J'espérai toujours que le temps et l'envie de vous plaire pourraient corriger son caractère. Je

1768.

vois , par une triste expérience, que mes ménagemens ont été trop grands et mes espérances trop vaines.

Je pense qu'il serait convenable qu'il allât en Dauphiné pour y faire imprimer l'histoire de cette province qu'il a entreprise. Il est du village de Sal-morans dont il a pris le nom , et il avait toujours témoigné le désir d'y aller voir ses parens.

Peut-être l'article de ses dettes fera-t-il un peu embarrassant avant qu'il parte de Genève. On prétend qu'elles vont à plus de cent louis ; c'est ce que j'ignore : mais je fais qu'il répond aux marchands que c'est à vous à payer la plupart des fournitures. J'ai déjà payé deux cents livres , dont je vous avais envoyé les quittances , et que vous avez eu la bonté de me rembourser.

Je vous ai mandé que je ne payerais rien de plus sans votre ordre précis , et j'ai tenu parole , à un louis près. Peut-être voudriez - vous bien encore accorder une petite somme , afin qu'un jeune homme que vous avez daigné faire élever avec tant de générosité , ne partît pas de Genève absolument en banqueroutier.

Tous les esprits sont violemment irrités contre lui à Genève. Cette affaire est très-désagréable ; mais , après tout , l'âge peut le mûrir. Tout ce que vous avez daigné faire pour lui peut parler à son cœur ; et , quelque chose qui arrive , vous aurez toujours la satisfaction d'avoir exercé les sentimens de votre caractère noble et bienfaisant.

Le thermomètre est ici à treize degrés et un quart au-dessous de la glace ; l'encre gèle : mais , quoique *Gallien* m'intitule vieillard moribond , je sens que

mon cœur a encore quelque chaleur. Elle est toute
entière pour vous ; elle anime le profond respect
avec lequel je vous ferai attaché jusqu'au dernier
moment de ma vie. V. 1768.

L E T T R E C C X X I V.

A M. HENRI PANCKOUCKE,

Qui lui avait adressé sa tragédie de la Mort de Caton.

A Ferney, le 8 de janvier.

Vous ne sauriez croire, Monsieur, combien j'aime le stoïcien *Caton*, tout épicurien que je suis. Vous avez bien raison de penser que l'amour serait fort mal placé dans un pareil sujet. La partie carrée des deux filles de *Caton*, dans *Addisson*, fait voir que les Anglais ont souvent pris nos ridicules. Je suis très-aïse que vous ne vous foyez point laissé entraîner au mauvais goût. Les Français ne sont pas encore dignes d'avoir beaucoup de tragédies sans amour, et je doute même que la mode en vienne jamais ; mais vous me paraissez digne de mettre au jour les vertus morales et héroïques sur le théâtre.

J'ai l'honneur d'être, avec tous les sentimens d'estime que vous méritez, Monsieur, votre, &c.

1768.

L E T T R E C C X X V.

A M. D E C H A B A N O N.

11 de janvier.

MON très-cher confrère, vous êtes assurément bien bon, quand vous travaillez à Eudoxie, de songer à la maîtresse de *Prométhée*. Je suis persuadé que vous aurez été un peu en retraite pendant les grands froids, et qu'Eudoxie est actuellement bien avancée. L'Empire romain est tombé, mais votre pièce ne tombera point.

Vous avez raison assurément sur ce potier de *Prométhée* qui ferait une fort plate figure lorsqu'on danserait et qu'on chanterait autour de *Pandore*, et qu'il resterait assis sur une banquette verte sans dire un mot à sa créature. Il n'y a, ce me semble, d'autre parti à prendre que de le faire en aller pendant le divertissement, pour demander à l'*Amour* quelques nouvelles grâces. Après que le chœur a chanté

O ciel ! ô ciel ! elle respire.

Dieu d'amour quel est ton empire !

il faudra que le potier dise ces quatre vers :

Je revole aux autels du plus charmant des Dieux.

Son ouvrage m'étonne, et sa beauté m'enflamme.

Amour, descends tout entier dans son ame,

Comme tu régnes dans ses yeux.

Le musicien même peut répéter le mot d'amour —
pour cause d'énergie ; mais ce musicien ne répond 1768.
point à mes lettres. Ce musicien me traite comme
Rameau traitait l'abbé *Pellegrin* à qui il n'écrivait
jamais. Je le crois fort occupé à Versailles ; mais
fût-il premier ministre , il ne faut pas négliger
Pandore.

Tout paraît tendre aujourd'hui à la réconcilia-
tion dans le monde, depuis qu'on a chassé les jésuites
de quatre royaumes. La tolérance vient d'être solen-
nellement établie en Pologne comme en Russie, c'est-
à-dire dans environ treize cents mille lieues carrées
de pays ; ainsi la forbonne n'a raison que dans deux
mille cinq cents pieds carrés , qui composent la
belle salle où elle donne ses beaux décrets. Cer-
tainement le genre-humain l'emportera à la fin sur
la forbonne. Ces cuistres-là n'en ont pas encore
pour long-temps dans le ventre. C'est une bénédic-
tion de voir comme le bon sens gagne par-tout du
terrain : il n'en est pas de même du bon goût, c'est
le partage du petit nombre des élus.

Les perruques de Genève proposent actuellement
des accommodemens aux tignasses. Ce n'était pas la
peine d'appeler à grands frais trois puissances média-
trices pour ne rien faire de ce qu'elles ont ordonné.
M. le duc de *Choiseul* doit être las de voir des gens
qui demandent à *Hercule* sa massue pour tuer des
mouches. Toute cette affaire de Genève est du plus
énorme ridicule.

Tout ce qui est à Ferney vous embrasse assuré-
ment de tout son cœur. V.

1768.

L E T T R E 1 C C X X V I.

A M A D A M E

LA DUCHESSE DE CHOISEUL.

Lyon , 12 de janvier.

M A D A M E ,

JE vous fais ces lignes pour vous dire qu'en conséquence de vos ordres précis à moi intimés par madame votre petite-fille (*), j'ai l'honneur de vous dépêcher deux petits volumes traduits de l'anglais, du contenu desquels je ne réponds pas plus que les Etats d'Hollande quand ils donnent un privilège pour imprimer *la Bible* ; c'est toujours sans garantir ce qu'elle contient.

Ayez la bonté, Madame, de noter que, ne sachant pas si messieurs des postes sont assez polis pour vous donner vos ports francs, j'adresse le paquet sous l'enveloppe de monseigneur votre mari, pour la prospérité duquel nous faisons mille vœux dans notre rue. Nous en faisons autant pour vous, Madame ; car tous ceux qui viennent acheter des livres chez nous, disent que vous êtes une brave dame qui vous connaissez mieux qu'eux en bons livres, qui avez considérablement de l'esprit, et qui ne courez jamais

(*) Madame du Deffant appelait madame la duchesse de Choiseul la grand'maman.

après. Vous avez le renom d'être fort bienfaisante ; vous ne condamnez pas même les vieux barbouilleurs de papier à mourir , parce qu'ils n'en peuvent plus : cela est d'une bien belle ame. 1768.

Enfin , Madame , on dit toutes sortes de bien de vous dans notre boutique ; mais j'ai peur que cela ne vous fâche , parce qu'on ajoute que vous n'aimez point cela. Je vous demande donc pardon , et suis avec un grand respect , Madame , votre très-humble et très-obéissant serviteur ,

Guillemet , typographe de la ville de Lyon.

LETTRE CCXXVII.

A M. SERVAN,

AVOCAT GENERAL DU PARLEMENT DE GRENOBLE,

13 de janvier.

Vous m'avez prévenu , Monsieur. Il y a long-temps que mon cœur me disait de vous remercier des deux discours que vous avez prononcés au parlement , et qui ont été imprimés. Je me souviendrai toujours d'avoir répandu des larmes pour cette pauvre femme que son mari trahissait si pieusement en faveur de la religion catholique. Tout ce qui était à Ferney fut attendri comme l'avaient été tous ceux qui vous écoutèrent à Grenoble. Je regarde ce discours , et celui qui concerne les causes criminelles , non-seulement comme des chefs-d'œuvre d'éloquence , mais comme

— les sources d'une nouvelle jurisprudence dont nous
1768. avons besoin.

Vous verrez, Monsieur, par le petit fragment que j'ai l'honneur de vous envoyer, combien on vous rend déjà justice. On vous cite comme un ancien, tout jeune que vous êtes. L'ouvrage que vous entreprendre est digne de vous. Un vieux magistrat n'aurait jamais le temps de le faire; et d'ailleurs un vieux magistrat aurait encore trop de préjugés. Il faut une ame vigoureuse, venue au monde précisément dans le temps où la raison commence à éclairer les hommes, et à se placer entre l'inutile fatras de *Grotius* et les faillies gasconnes de *Montesquieu*.

Je pense que vous aurez bien de la peine à rassembler les lois des autres nations, dont la plupart ne valent guère mieux que les nôtres. La jurisprudence d'Espagne est précisément comme celle de France. On change de lois en changeant de chevaux de poste, et on perd à Séville le procès qu'on aurait gagné à Sarragosse.

Les historiens, qui ne sont pour la plupart que de froids compilateurs de gazettes, ne savent pas un mot des lois des pays dont ils parlent. Celles d'Allemagne, dans ce qui regarde la justice distributive, sont encore un chaos plus affreux. Il n'y a que *Mathusalem* qui puisse prendre le parti de plaider devant la chambre de Vetzlar. On dit que le despotisme en a fait d'assez bonnes en Danemarck, et la liberté de meilleures en Suède. Je ne fais rien de plus beau que les réglemens pour l'éducation des enfans des rois, publiés par le sénat.

La meilleure loi peut-être qui fût au monde

était celle de la grande charte d'Angleterre ; mais de quoi a-t-elle servi sous des tyrans comme *Richard III* et *Henri VIII* ?

1768.

Il me semble que l'Angleterre n'a de véritablement bonnes lois que depuis que *Jacques II* alla toucher les écrouelles au couvent des Anglaïses à Paris. Ce n'est du moins que depuis ce temps qu'on a entièrement aboli la torture et ces supplices affreux , prodigués encore chez notre nation aussi atroce quelquefois que frivole, et composée de singes et de tigres.

Louis XIV rendit au moins un grand service à la France , en mettant de l'uniformité dans la procédure civile et criminelle. Cette uniformité était dès long-temps chez les Anglais qui n'avaient depuis six cents ans qu'un poids et qu'une mesure : c'est à quoi nous n'avons jamais pu parvenir. Mais il me semble que les rédacteurs de notre procédure criminelle ont beaucoup plus songé à trouver des coupables dans les accusés qu'à trouver des innocens. En Angleterre, c'est précisément tout le contraire ; l'accusé est favorisé par la loi : l'Anglais , qu'on croit féroce , est humain dans ses lois ; et le Français , qui passe pour si doux , est en effet très-inhumain.

L'abominable aventure du chevalier de *la Barre* et du jeune d'*Etallonde* en est bien la preuve. Ils ont été traités comme *la Brinvilliers* et *la Voisin*, pour une étourderie qui méritait un an de Saint-Lazare. Celui des deux qui échappa aux bourreaux, est actuellement officier chez le roi de Prusse : il a acquis beaucoup de mérite , et pourra bien un jour se venger , à la tête d'un régiment , de la barbarie qu'on a exercée envers lui. Il semble que cette aventure soit du temps des Albigeois.

1768. Nous verrons bientôt si le conseil voudra bien revoir et réformer le procès des *Sirven*. Il y a cinq ans que je poursuis cette affaire. J'ai trouvé chaque jour des obstacles, et je ne me suis jamais rebuté; mais je ne suis qu'un citoyen inutile. C'est à vous, Monsieur, qu'il appartient de faire le bien : vous êtes en place, et vous êtes digne d'y être, ce qui n'est pas bien commun. Vous servirez votre patrie dans les fonctions de votre belle charge, et vous vous immortaliserez dans vos momens de loisir.

Vous ferez voir combien la jurisprudence est incertaine en France; vous détruirez les traces qui restent encore de l'ancien esclavage où l'Eglise a tenu l'Etat. Concevez-vous rien de plus ridicule qu'un promoteur et un official? Mais, en vérité, nous avons des juridictions encore plus étonnantes, des tribunaux pour les greniers à sel, des cours supérieures pour le vin et pour la bière, un auguste sénat pour juger si les fermiers généraux doivent fouiller dans la poche des passans, sénat qui fait presque autant de bien à la nation que les quatre-vingts mille commis qui la pillent.

Enfin, Monsieur, dans les premiers corps de l'Etat, que de droits équivoques et que d'incertitudes! Les pairs sont-ils admis dans le parlement, ou le parlement est-il admis dans la cour des pairs? le parlement est-il substitué aux états-généraux? Le conseil d'Etat est-il en droit de faire des lois sans le parlement? le parlement.

• (*Le reste manque.*)

LETTRE

A M. SAURIN.

13 de janvier.

MON cher confrère, savez-vous bien que je n'ai point votre Joueur anglais. Vos Mœurs du temps ont été parfaitement exécutées sur notre petit théâtre. Nous tâcherons de ne pas gâter votre Joueur. Envoyez-le-nous par le contre-seing de M. *Fanel* qui aura volontiers la bonté de s'en charger. Nous aimons fort les comédies intéressantes : *Multæ sunt mansiones in domo patris mei* ; mais il paraît que *pater meus* a une maison à la comédie française dont les acteurs font bien mal les honneurs. *Pater meus* est mal en domestiques ; il est servi à la comédie comme en sorbonne.

Je suis enchanté que vous m'aimiez toujours un peu ; cela ragaillardit ma vieillesse. Je présente mes respects à celle qui vous rend heureux et qui vous a donné un enfant lequel ne fera pas certainement un sot.

Vivez heureusement, gaiement et long-temps. Je souhaite des apoplexies aux *Riballier*, aux *Larcher*, aux *Cogé* ; et à vous, mon cher confrère, une santé aussi inaltérable que l'est mon attachement pour vous.

Si M. *Duclos* se souvient encore de moi, mille amitiés pour lui, je vous prie.

1768.

LETTRE CCXXXIX.

A M. MARMONTEL.

13 de janvier.

IL y a long-temps, mon cher confrère, que je connais l'origine de la querelle des conseillers *Coré*, *Dathan* et *Abiron* avec l'évêque du veau d'or : mais le bon de l'affaire, c'est qu'elle fut citée solennellement à un concile de Rheims à l'occasion d'un procès que les chanoines de Rheims avaient contre la ville.

Où diable avez-vous trouvé le livre de *Gaumin*? savez-vous bien que rien n'est plus rare, et que j'ai été obligé de le faire venir de Hambourg? Je ne suis pas mal fourni de ces drogues-là.

Il est bien triste qu'on joue encore sur les treteaux de la sorbonne, tandis que la comédie est déserte. Voilà ce qu'a fait la retraite de mademoiselle *Clairon*. Elle a laissé le champ libre à *Riballier* et au singe de *Nicolet*.

J'ai lu hier le *Venceflas* que vous avez rajeuni. Il me semble que vous avez rendu un très-grand service au théâtre. Madame *Denis* est bien sensible à votre souvenir, et moi très-affligé d'être abandonné tout net par M. d'*Alembert*; mais, s'il se porte bien et s'il m'aime toujours un peu, je me console.

Madame *Geoffrin* doit être fort contente des succès du roi son ami : c'est une grande joie dans tout le Nord. Le nonce s'est enfui la queue entre les jambes,

pour l'aller fourrer entre les fesses. *Il santissimo padre* ne fait plus où il en est. Il pourra bien, à la première sottise qu'il fera, perdre la suzeraineté du royaume de Naples. Le monde se déniaise furieusement ; les beaux jours de la friponnerie et du fanatisme sont passés.

1768.

Illustre profès, écrasez le monstre tout doucement.

LETTRE CCXXX.

A M. BEAUZÉE.

14 de janvier.

Si je demeurais, Monsieur, au fond de la Sibérie, je n'aurais pas reçu plus tard le livre que vous avez eu la bonté de m'envoyer. Le commerce a été interrompu jusqu'au commencement de novembre, et depuis ce temps nous avons été ensevelis dans les neiges. Enfin, Monsieur, j'ai eu votre paquet, et la lettre dont vous m'honorez. Je vois, avec beaucoup de plaisir, les vues philosophiques qui règnent dans votre *Grammaire*. Il est certain qu'il y a, dans toutes les langues du monde, une logique secrète qui conduit les idées des hommes sans qu'ils s'en aperçoivent, comme il y a une géométrie cachée dans tous les arts de la main, sans que le plus grand nombre des artistes s'en doute. Un instinct heureux fait apercevoir aux femmes d'esprit si on parle bien ou mal : c'est aux philosophes à développer cet instinct. Il me paraît que vous y réussirez mieux que

— 1768. personne. L'usage, malheureusement, l'emporte toujours sur la raison. C'est ce malheureux usage qui a un peu appauvri la langue française, et qui lui a donné plus de clarté que d'énergie et d'abondance: c'est une indigente orgueilleuse qui craint qu'on ne lui fasse l'aumône. Vous êtes parfaitement instruit de sa marche, et vous sentez qu'elle manque quelquefois d'habits. Les philosophes n'ont point fait les langues, et voilà pourquoi elles sont toutes imparfaites.

J'ai déjà lu une grande partie de votre livre. Je vous fais, Monsieur, mes sincères remerciemens de la satisfaction que j'ai eue, et de celle que j'aurai. J'ai l'honneur d'être, &c.

L E T T R E C C X X X I.

A M. L E R I C H E.

Le 16 de janvier.

J E vous suis très-obligé, Monsieur, de votre belle consultation sur la retenue du vingtième; aucun avocat n'aurait mieux expliqué l'affaire.

Je me flatte que vous aurez fait parvenir à l'ami *Nonotte* la lettre d'un avocat qui ne vous vaut pas. On accommodera plutôt cent affaires avec des princes qu'une seule avec des fanatiques. La ville de Besançon est pleine de ces monstres.

Je ne fais si vous avez apprivoisé ceux d'Orgelet. Je ne connaissais point un livre imprimé à Besançon,

intitulé *Histoire du christianisme tiré des auteurs païens*, par un *Bullet*, professeur en théologie. Je viens de l'acheter. Si quelque impie avait voulu rendre le christianisme ridicule et odieux, il ne s'y serait pas pris autrement. Il ramasse tous les traits de mépris et d'horreur que les Romains et les Grecs ont lancés contre les premiers chrétiens, pour prouver, dit-il, que ces chrétiens étaient fort connus des païens. 1768.

Puisse le pauvre *Fantet* ne pas trouver en Flandre des gens plus superstitieux que les Comtois !

Je vous embrasse, &c.

LETTRE CCXXXII.

A M. ELIE DE BEAUMONT, *avocat*.

A Ferney, le 16 de janvier.

Ainsi donc, mon cher défenseur de l'innocence, *in propria venit, et sui eum non receperunt*. Je vous croyais en pleine possession de Canon, et je vois, en jouant sur le mot, qu'il vous faudra du canon pour entrer chez vous. Il faudra cependant bien qu'à la fin madame de *Beaumont* jouisse de la maison de ses pères. Il faut qu'elle soit habitée par l'éloquence et par l'esprit, après l'avoir été par la finance, afin qu'elle soit purifiée.

Notre ami, M. *Damilaville*, est actuellement plus embarrassé que vous. On lui conteste une place qui lui a été promise, et qu'il a méritée par vingt ans de travail assidu.

1768. Je suis très-fâché de la mort de M. *Cassen*. Il sera aisé de trouver un avocat au conseil qui le remplace. M. *Chardon* n'attend que le moment de rapporter; il est tout prêt. Je pense même que le petit orage que le parlement de Paris lui a fait essuyer, ne ralentira pas son zèle contre le parlement de Toulouse.

J'attends avec grande impatience le mémoire que vous avez bien voulu faire pour les accusés de Sainte-Foi; ils sont encore aux fers, et vous les briserez. Il est inconcevable que la jurisprudence soit si barbare dans une nation si légère et si gaie. C'est, je crois, parce que nos agrémens sont très-modernes, et notre barbarie très-ancienne.

Je ne savais pas que l'Honnête criminel existât en effet, et qu'il s'appelât *Favre*. Si la chose est comme le dit l'auteur de la pièce, le père est un grand misérable, et l'ouvrage serait plus attendrissant, si le père venait se présenter au bout d'un mois, au lieu d'attendre quelques années. Quoi qu'il en soit, il y a trop de fanatiques aux galères, conduits par d'autres fanatiques. La raison et la tolérance vous ont choisi pour leur avocat; elles avaient besoin d'un homme tel que vous.

Je présente mes respects à madame de *Beaumont*, et je partage entre vous deux mon attachement inviolable, et ma sincère estime. V.

L E T T R E C C X X X I I I .

1768.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney , 18 de janvier.

C E n'est aujourd'hui ni au vainqueur de Mahon , ni au libérateur de Gènes , ni au vice-roi de la Guienne , que j'ai l'honneur d'écrire , c'est à un savant dans l'histoire , et surtout dans l'histoire moderne.

Vous devez savoir , Monseigneur , si c'était votre beau-père ou le prince son frère qu'on appelait *le sourdaud*. Si ce titre avait été donné à l'aîné, le cadet n'en était assurément pas indigne.

Voici les paroles que je trouve dans les *Mémoires* de madame de *Maintenon*.

„ La princesse d'*Harcourt* n'osait proposer à mademoiselle d'*Aubigné* son fils aîné, le prince de *Guise*,
 „ surnommé *le sourdaud*. Pour le rendre un plus
 „ riche parti, elle lui avait sacrifié le cadet qu'elle
 „ avait fait ecclésiastique. Cet abbé malgré lui, ayant
 „ depuis trahi son maître, la mère alla se jeter aux
 „ pieds du roi qui, la relevant, lui dit de ce ton
 „ majestueux de bonté qui lui était particulier : Eh
 „ bien , Madame , nous avons perdu, vous, un
 „ indigne fils , moi , un mauvais sujet; il faut nous
 „ consoler. „

Je soupçonne que l'auteur parle ici de feu M. le prince de *Guise* qui avait été abbé dans sa jeunesse,

—
1768. et dont vous avez épousé la fille. Je n'ai jamais ouï dire qu'il eût trahi l'Etat. Je ne conçois pas comment cet infame *la Beaumelle* a pu débiter une calomnie aussi punissable. Je vous supplie de vouloir bien me dire ce qui a pu servir de prétexte à une pareille imposture. Je m'occupe, dans la nouvelle édition du *Siècle de Louis XIV*, à confondre tous les contes de cette espèce dont plus de cent gazetiers, sous le nom d'historiens, ont farci leurs impertinentes compilations. Je vous assure que je n'en ai pas vu deux qui aient dit exactement la vérité.

J'espère que vous ne dédaignerez pas de m'aider dans la pénible entreprise de relever la gloire d'un siècle sur la fin duquel vous êtes né, et dont vous êtes l'unique reste ; car je compte pour rien ceux qui n'ont fait que vivre et vieillir, et dont l'histoire ne parlera pas.

M. le duc de *la Vallière* enrichit votre bibliothèque de l'*Histoire du théâtre*. Ce qu'il a ramassé est prodigieux. Il faut qu'il lui soit passé plus de trois mille pièces par les mains ; cela est tout fait pour un premier gentilhomme de la chambre.

Conservez vos bontés, cette année 1768, au plus ancien de vos serviteurs qui vous fera attaché le reste de sa vie, Monseigneur, avec le plus profond respect. V.

LETTRE CCXXXIV.

1768.

A M. DE CHABANON.

18 de janvier.

LA grippe, en faisant le tour du monde, a passé par notre Sibérie, et s'est emparée un peu de ma vieille et chétive figure. C'est ce qui m'a empêché, mon cher confrère, de répondre sur le champ à votre très-bénigne lettre du 4 de janvier. Quoi! lorsque vous travaillez à Eudoxie, vous songez à ce paillard de *Samson*, et à cette p..... de *Dalila*; et de plus, vous nous envoyez du beurre de Bretagne; il faut que vous ayez une belle ame.

Savez-vous bien que *Rameau* avait fait une musique délicieuse sur ce *Samson*. Il y avait du terrible et du gracieux. Il en a mis une partie dans l'acte des Incas, dans Castor et Pollux, dans Zoroastre. Je doute que l'homme à qui vous vous êtes adressé, ait autant de bonne volonté que vous; et je serai bien étonné s'il ne fait pas tout le contraire de ce que vous l'avez prié de faire, le tout en douceur, et en cherchant le moyen de plaire. Je pense, ma foi, que vous vous êtes confessé au renard. Je ne fais pourquoi M. de la Borde m'abandonne obstinément. Il aurait bien dû m'accuser la réception de sa Pandore, et répondre au moins en deux lignes à deux de mes lettres. Sert-il à présent son quartier? couche-t-il dans la chambre du roi? est-ce par cette raison qu'il ne m'écrit point? est-ce parce

— 1768. qu'Amphion n'a pas été bien reçu des *Amphions* modernes? est-ce parce qu'il ne se soucie plus de Pandore? est-ce caprice de grand musicien, ou négligence de premier valet de chambre?

On dit que les acteurs et les pièces qui se présentent au tripot, tombent également sur le nez. Jamais la nation n'a eu plus d'esprit, et jamais il n'y eut moins de grands talens.

Je crois que les beaux arts vont se réfugier à Moscou. Ils y seraient appelés du moins par la tolérance singulière que ma *Catherine* a mise avec elle sur le trône de *Thomyris*. Elle me fait l'honneur de me mander qu'elle avait assemblé, dans la grande-salle de son kremlin, de fort honnêtes païens, des grecs instruits, des latins nés ennemis des grecs, des luthériens, des calvinistes ennemis des latins, de bons musulmans, les uns tenant pour *Ali*, les autres pour *Omar*; qu'ils avaient tous soupé ensemble, ce qui est le seul moyen de s'entendre; et qu'elle les avait fait consentir à recevoir des lois, moyennant lesquelles ils vivraient tous de bonne amitié. Avant ce temps-là, un grec jetait par la fenêtre un plat dans lequel un latin avait mangé, quand il ne pouvait pas jeter le latin lui-même.

Notre forbonne ferait bien d'aller faire un tour à Moscou, et d'y rester.

Bonsoir, mon très-cher confrère. Je suis à vous bien tendrement pour le reste de ma vie. V.

LETTRE CCXXXV.

1768.

A M. L'ABBÉ MORELLET.

22 de janvier.

Vous savez, Monsieur, qu'on a donné six cents francs de pension à celui qui a réfuté *Fréret*; en ce cas, il en fallait donner une de douze cents à *Fréret* lui-même. On ne peut guère réfuter plus mal. Je n'ai lu cet ouvrage que depuis quelques jours, et j'ai gémi de voir une si bonne cause défendue par de si mauvaises raisons. J'admire comme cet écrivain soutient la vérité par des bévues continuelles, et suppose toujours ce qui est en question. Il n'appartient qu'à vous, Monsieur, de combattre avec de bonnes armes, et de faire voir le faible de ces apologies qui ne trompent que des ignorans. *Grotius*, *Abadie*, *Houteville*, ont fait plus de tort à notre sainte religion, que milord *Shaftesbury*, milord *Bolingbroke*, *Collins*, *Volston*, *Spinoza*, *Boulainvilliers*, *Boulanger*, *la Méttrie* et tant d'autres.

Je ne fais comment on a renouvelé depuis peu une ancienne plaisanterie de l'auteur de *Mathanassius*. Un de mes amis est au désespoir qu'on ose lui attribuer cette brochure imprimée en Hollande, il y a quarante ans. Ces rumeurs injustes peuvent faire un tort irréparable à mon ami; et vous savez quels sont les droits de l'amitié. C'est au nom de ces droits sacrés que je vous conjure de détruire, autant qu'il fera en vous, une calomnie si dangereuse.

—
1768. Au reste , je suis en tout à vos ordres , et vous pouvez compter sur l'attachement inviolable de votre très-humble et très-obéissant serviteur ,
l'abbé Yuroye.

. LETTRE CCXXXVI. .

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney , 22 de janvier.

EN réfutation , Monseigneur , de la lettre dont vous m'honorez , du 15 de janvier , voici comme j'argumente. Quiconque vous a dit que j'avais soupçonné ce *Gallien* d'être le fils du plus aimable grand seigneur de l'Europe , est un enfant de *Satan*. Il se peut que ce malheureux l'ait fait entendre à Genève , pour se donner du crédit dans le monde et auprès des marchands ; mais , comme j'ai eu chez moi deux de ses frères , dont l'un est soldat , et dont l'autre a été mousse , il est bien impossible qu'il me soit venu dans la tête qu'un pareil polisson fût d'un sang respectable. C'est encore une autre calomnie de dire que , madame *Denis* et moi , nous ayons mangé avec lui. Madame *Denis* vous demande justice. Il n'a jamais eu à Ferney d'autre table que celle du maître d'hôtel et des copistes , comme vous me l'aviez ordonné. On lui fournissait abondamment tout ce qu'il demandait ; mais on ne lui laissait prendre aucun effor dans la maison , et on se conformait en tout aux règles que vous aviez prescrites.

Ses fréquentes absences , qu'on lui reprochait , ne pouvaient être prévenues. On ne pouvait mettre un garde à la porte de sa chambre. 1768.

Dès que je fus qu'il prenait à crédit chez les marchands de Genève , je fis écrire des lettres circulaires par lesquelles on les avertissait de ne rien fournir que sur mes billets.

Dès que M. *Hénin* , résident à Genève , en eut fait son secrétaire , il le fit manger à sa table , selon son usage ; usage qui n'est point établi chez moi. Alors *Gallien* vint en visite à Ferney ; il mangea avec la compagnie ; mais ni madame *Denis* ni moi ne nous mîmes à table ; nous mangeâmes dans ma chambre : voilà l'exacte vérité. C'est principalement chez M. *Hénin* qu'il a acheté des montres ornées de carats , et des bijoux. Le marchand , dont je vous ai envoyé le mémoire , ne lui a fourni que le nécessaire. Ne craignez point d'ailleurs qu'il soit jamais voleur de grand chemin. Il n'aura jamais le courage d'entreprendre ce métier qu'il trouve si noble. Il est poltron comme un lézard. Il est difficile à présent de le mettre en prison. Il partit de Genève le lendemain que le résident l'eut chassé , et dit qu'il allait à Berne ordonner aux troupes de venir investir la ville. Le fonds de son caractère est la folie. En voilà trop sur ce malheureux objet de vos bontés et de ma patience. Je dois , à votre exemple , l'oublier pour jamais.

J'ai pris la liberté de vous consulter sur les calomnies d'un autre misérable de cette espèce , qui , dans ses *Mémoires* , a insulté indignement les noms de *Guise* et de *Richelieu* en plus d'un endroit. Le

— monde fourmille de ces polissons qui s'érigent en
1768. juges des rois et des généraux d'armée, dès qu'ils savent lire et écrire.

Les deux partis de Genève prennent des mesures d'accommodement toutes différentes de l'arrêt des médiateurs. Ce n'était pas la peine de faire venir un ambassadeur de France chez eux, et d'importuner le roi une année entière. Voilà bien du bruit pour peu de chose, mais cela n'est pas rare.

Agréez, Monseigneur, mon tendre et profond respect. V.

LETTRE CCXXXVII.

A M. MARMONTEL.

Le 22 de janvier.

VOICI, mon cher ami, un petit rogaton qui m'est tombé entre les mains. Il ne vaut pas grand-chose, mais il mortifiera les cuistres, et c'est tout ce qu'il faut. Je vous demande en grâce de ne jamais dire que je suis votre correspondant; cela est essentiel pour vous et pour moi; on est épié de tous côtés.

J'apprends, avec une extrême surprise, qu'on m'impute un certain Dîner du comte de *Boulainvilliers*, que tous les gens un peu au fait savent être de *Saint-Hyacinthe*. Il le fit imprimer en Hollande, en 1728; c'est un fait connu de tous les écumeurs de la littérature.

J'attends de votre amitié, que vous détruirez un bruit si calomnieux et si dangereux. Rien ne me fait plus de peine que de voir les gens de lettres, et mes amis même, m'attribuer à l'envi tout ce qui paraît sur des matières délicates. Ces bruits sont capables de me perdre, et je suis trop vieux pour me transplanter. Pourquoi me donner ce qui est d'un autre? n'ai-je pas assez de mes propres sottises? Je vous supplie de dire et de faire dire à M. Suard, dont j'ambitionne l'amitié et la confiance, qu'il est obligé, plus que personne, à réfuter toutes ces calomnies. — 1768.

Adieu, vainqueur de la sorbonne. Personne ne marche avec plus de plaisir que moi après votre char de triomphe.

Gardez-moi un secret inviolable.

LETTRE CCXXXVIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

23 de janvier.

MON cher ange, c'est une grande consolation pour moi que vous ayez été content de M. Dupuits. Il me paraît qu'il vaut mieux que le Dupuis de Desfontaines. Je souhaite à M. le duc de Choiseul que tous les officiers qu'il emploie soient aussi sages et aussi attachés à leur devoir. Je l'attends avec impatience, dans l'espérance qu'il nous parlera longtemps de vous.

— 1768. Que je vous remercie de vos bontés pour *Sirven* ! Il faut être aussi opiniâtre que je le suis , pour avoir poursuivi cette affaire pendant cinq ans entiers , sans jamais me décourager. Vous venez bien à propos à mon secours. Je fais bien que cette petite pièce n'aura pas l'éclat de la tragédie des *Calas* ; mais nous ne demandons point d'éclat , nous ne voulons que justice.

Votre citation du chien , qui mange comme un autre du dîner qu'il voulait défendre , est bien bonne ; mais je vous supplie de croire par amitié , et de faire croire aux autres par raison et par l'intérêt de la cause commune , que je n'ai point été le cuisinier qui a fait ce Dîner. On ne peut servir dans l'Europe un plat de cette espèce , qu'on ne dise qu'il est de ma façon. Les uns prétendent que cette nouvelle cuisine est excellente , qu'elle peut donner la santé , et surtout guérir des vapeurs. Ceux qui tiennent pour l'ancienne cuisine , disent que les nouveaux *Martialo* sont des empoisonneurs. Quoi qu'il en soit , je voudrais bien ne point passer pour un traiteur public. Il doit être constant que ce petit morceau de haut goût est de feu *Saint-Hyacinthe*. La description du repas est de 1728. Le nom de *Saint-Hyacinthe* y est ; comment peut-on , après cela , me l'attribuer ? quelle fureur de mettre mon nom à la place d'un autre ! Les gens qui aiment ces ragoûts-là devraient bien épargner ma modestie. .

Sérieusement , vous me feriez le plus sensible plaisir d'engager M. *Suard* à ne point mettre cette misère sur mon compte. C'est une action d'honnêteté et de charité , de ne point accuser son prochain

prochain

prochain quand il est encore en vie , et de charger les
morts à qui on ne fait nul mal. En un mot , mon
cher ange , je n'ai point fait , et je n'aurai jamais
fait les choses dont la calomnie m'accuse. 1768.

Les envieux mourront , mais non jamais l'envie.

Puis-je espérer que mon cher *Damilaville* aura le
poste qui lui est si bien dû ? Il est juste qu'il soit
curé , après avoir été vingt ans vicaire.

J'ai une autre grâce à vous demander ; c'est pour
ma *Catherine*. Il faut rétablir sa réputation à Paris
chez les honnêtes gens. J'ai de fortes raisons de
croire que MM. les ducs de *Praslin* et de *Choiseul*
ne la regardent pas comme la dame du monde la
plus scrupuleuse ; cependant je fais , autant qu'on
peut savoir , qu'elle n'a nulle part à la mort de son
ivrogne de mari : un grand diable d'officier aux
gardes *Préobazinsky* , en le prenant prisonnier , lui
donna un horrible coup de poing qui lui fit vomir
du sang ; il crut se guérir en buvant continuellement
du punch dans sa prison , et il mourut dans ce bel
exercice. C'était d'ailleurs le plus grand fou qui ait
jamais occupé un trône. L'empereur *Venceslas* n'appro-
chait pas de lui.

A l'égard du meurtre du prince *Ivan* , il est clair
que ma *Catherine* n'y a nulle part. On lui a bien
de l'obligation d'avoir eu le courage de détrôner
son mari , car elle règne avec sagesse et avec gloire ;
et nous devons bénir une tête couronnée qui fait
régner la tolérance universelle dans cent trente-cinq
degrés de longitude. Vous n'en avez , vous autres ,

— qu'environ huit ou neuf, et vous êtes encore into-
 1768. lérans. Dites donc beaucoup de bien de *Catherine*,
 je vous en prie, et faites lui une bonne réputation
 dans Paris.

Je voudrais bien savoir comment madame d'*Argental*
 s'est trouvée de ces grands froids ; je suis étonné
 d'y avoir résisté. Conservez votre santé, mon divin
 ange ; je vous adore de plus en plus. V.

LETTRE CCXXXIX.

A M. D E C H A B A N O N.

À Ferncy, 29 de janvier.

AMI vrai et poète philosophe, ne vous avais-je pas
 bien dit que le lecteur (*) ne serait jamais l'appro-
 bateur, et qu'il éluderait tous les moyens de me
 plaire, malgré tous les moyens qu'il a trouvés de
 plaire ? Ne trouvez-vous pas qu'il cite bien à propos
 feu monsieur le dauphin qui, sans doute, reviendra de
 l'autre monde pour empêcher qu'on ne mette des
 doubles croches sur la mâchoire d'âne de *Samson* ?
 Ah, mon fils, mon fils ! la petite jalousie est un
 caractère indélébile.

M. le duc de *Choiseul* n'est pas, je crois, musicien ;
 c'est la seule chose qui lui manque : mais je suis
 persuadé que, dans l'occasion, il protégerait la
 mâchoire d'âne de *Samson* contre les mâchoires d'ânes
 qui s'opposeraient à ce divertissement honnête, *ut*,
ut est. Il faut une terrible musique pour ce *Samson*

(*) M. de *Moncrif*, lecteur de la reine.

qui fait des miracles de diable ; et je doute fort que le ridicule mélange de la musique italienne avec la française , dont on est aujourd'hui infatué , puisse parvenir aux beautés vraies , mâles et vigoureuses , et à la déclamation énergique que Samson exige dans les trois quarts de la pièce. Par ma foi , la musique italienne n'est faite que pour faire briller des châtres à la chapelle du pape. Il n'y aura plus de génie à la *Lulli* pour la déclamation , je vous le certifie dans l'amertume de mon cœur. — 1768.

Revenons maintenant à Pandore. Oui , vous avez raison , mon fils ; le bon homme *Prométhée* fera une fichue figure , soit qu'il assiste au baptême de *Pandore* , sans dire mot , soit qu'il aille , comme un valet de chambre , chercher les jeux et les plaisirs pour donner une sérénade à l'enfant nouveau-né. Le cas est embarrassant ; et je n'y fais plus d'autre remède que de lui faire notifier aux spectateurs qu'il veut jouir du plaisir de voir le premier développement de l'ame de *Pandore* , supposé qu'elle ait une ame.

Cela posé , je voudrais qu'après le chœur , *Dieu d'amour* , quel est ton empire , *Prométhée* dît , en s'adressant aux nymphes et aux demi-dieux de sa connaissance qui sont sur le théâtre :

Observons les appas naissans ,
Sa surprise , son trouble et son premier usage
Des célestes présens
Dont l'Amour a fait son partage.

Après ce petit couplet , qui me paraît tout-à-fait à sa place , le bon homme se confondrait dans la foule des petits demi-dieux qui sont sur le théâtre ;

— et ce serait , à ce qu'il me semble , une surprise assez
1768. agréable de voir *Pandore* le démêler dans l'assemblée des sylvains et des faunes , comme *Marie-Thérèse* , beaucoup moins spirituelle que *Pandore* , reconnut *Louis XIV* au milieu de ses courtisans.

Il faut que je vous parle actuellement , mon cher ami , de la musique de M. de *la Borde*. Je me souviens d'avoir été très - content de ce que j'entendis ; mais il me parut que cette musique manquait , en quelques endroits , de cette énergie et de ce sublime que *Lulli* et *Rameau* ont seuls connu , et que l'opéra comique n'inspirera jamais à ceux qui aiment *il gusto grande*.

Mes tendres complimens à *Eudoxie* ; mes respects à *Maxime* et à l'ambassadeur. Assurez le bon vieillard , père d'*Eudoxie* , que je m'intéresse fort à lui.

Maman vous aime de tout son cœur ; aussi fais-je , et toutes les puissances ou impuissances de mon ame sont à vous. V.

L E T T R E C C X L.

A M. PANCKOUCKE , libraire à Paris.

1 de février.

LE froid excessif , la faiblesse excessive , la vieillesse excessive , et le mal aux yeux excessif ne m'ont pas permis , Monsieur , de vous remercier plutôt des premiers volumes de votre *Vocabulaire* , et du Don Carlos de monsieur votre cousin. Toute votre famille

paraît consacrée aux lettres. Elle m'est bien chère ,
et personne n'est plus sensible que moi à votre mérite
et à vos attentions. 1768.

Plus vous me témoignez d'amitié , moins je
conçois comment vous pouvez vous adresser à moi
pour vous procurer l'infame ouvrage intitulé *Le*
dîner du comte de Boulainvilliers. J'en ai eu par hasard
un exemplaire , et je l'ai jeté dans le feu. C'est un
tissu de railleries amères et d'invectives atroces contre
notre religion. Il y a plus de quarante ans que cet
indigne écrit est connu ; mais ce n'est que depuis
quelques mois qu'il paraît en Hollande , avec cent
autres ouvrages de cette espèce. Si je ne consumais
pas les derniers jours de ma vie à une nouvelle
édition du *Siècle de Louis XIV* , augmentée de près
de moitié ; si je n'épuisais pas le peu de force qui
me reste à élever ce monument à la gloire de ma
patrie , je réfuterais tous ces livres qu'on fait chaque
jour contre la religion.

J'ai lu cette nouvelle édition in-4°. , qu'on débite
à Paris , de mes Oeuvres. Je ne puis pas dire que je
trouve tout beau ,

Papier , dorure , images , caractère ;

car je n'ai point encore vu les images ; mais je suis
très-satisfait de l'exactitude et de la perfection de
cette édition. Je trouve que tout en est beau ,

Hormis les vers qu'il fallait laisser faire

A Jean Racine.

Je souhaite que ceux qui l'ont entreprise ne se rui-
nent pas , et que les lecteurs ne me fassent pas les

— mêmes reproches que je me fais ; car j'avoue qu'il
 1768. y a un peu trop de vers et de prose dans ce monde.
 C'est ce que je signe en connaissance de cause. V.

L E T T R E C C X L I.

A M. S A U R I N.

5 de février.

MON cher confrère, mon cher poète philosophe, je ne suis point de votre avis. On disait autrefois : *Les vertus de Henri IV*, et il est permis aujourd'hui de dire : *Les vertus d'Henri IV*. Les Italiens se sont défaits des *h*, et nous pourrions bien nous en défaire aussi comme de tant d'autres choses.

J'aime bien mieux :

Femme par sa tendresse, héros par son courage.

que

Femme par sa tendresse, et non par son courage.

Ayez donc le courage de laisser le vers tel qu'il était, et de ne pas affaiblir une grande pensée pour l'intérêt d'un *h*. Je dirai toujours *ma tendresse-héroïque*, et cela fera un très-bon hémistiche. *Ma tendress-cu héroïque* serait barbare.

Le Dîner dont vous me parlez est sûrement de *Saint-Hyacinthe*. On a de lui un *Militaire philosophe* qui est beaucoup plus fort, et qui est très-bien écrit.

Vous sentez d'ailleurs, mon cher confrère, combien il serait affreux qu'on m'imputât cette brochure évidemment faite en 1726 ou 27, puisqu'il est parlé du commencement des convulsions. Je n'ai qu'un asile au monde; mon âge, ma santé très-dérangée, mes affaires qui le sont aussi, ne me permettent pas de chercher une autre retraite contre la calomnie. Il faut que les sages s'entr'aident; ils sont trop persécutés par les fous.

Engagez vos amis, et surtout M. *Suard* et M. l'abbé *Arnaud*, à repousser l'imposture qui m'accuse de la chose du monde la plus dangereuse. On ne fait nul tort à la mémoire de *Saint-Hyacinthe*, en lui attribuant une plaisanterie faite il y a quarante ans. Les morts se moquent de la calomnie, mais les vivans peuvent en mourir. En un mot, mon cher confrère, je me recommande à votre amitié pour que les confesseurs ne soient pas martyrs.

L E T T R E C C X L I I.

A M A D A M E

LA MARQUISE DU DEFFANT.

A Ferney, 8 de février.

JE n'écris point, Madame, cela est vrai; et la raison en est que la journée n'a que vingt-quatre heures, que d'ordinaire j'en mets dix ou douze à souffrir, et que le reste est occupé par des sottises

— 1768. qui m'accablept comme si elles étaient sérieuses. Je n'écris point, mais je vous aime de tout mon cœur. Quand je vois quelqu'un qui a eu le bonheur d'être admis chez vous, je l'interroge une heure entière. Mon fils adoptif *Dupuits* est pénétré de vos bontés; il a dû vous rendre compte de la vie ridicule que je mène. Il y a trois ans que je ne suis sorti de ma maison; il y a un an que je ne fors point de mon cabinet, et six mois que je ne fors guère de mon lit.

M. de *Chabillant* a été chez moi six semaines. Il peut vous dire que je ne me suis pas mis à table avec lui une seule fois. La faculté digérante étant absolument anéantie chez moi, je ne m'expose plus au danger. J'attends tout doucement la dissolution de mon être, remerciant très-sincèrement la nature de m'avoir fait vivre jusqu'à soixante et quatorze ans : petite faveur à laquelle je ne me serais jamais attendu.

Vivez long-temps, Madame, vous qui avez un bon estomac et de l'esprit, vous qui avez regagné en idées ce que vous avez perdu en rayons visuels, vous que la bonne compagnie environne, vous qui trouvez mille ressources dans votre courage d'esprit, et dans la fécondité de votre imagination.

Je suis mort au monde. On m'attribue tous les jours mille petits bâtards posthumes que je ne connais point. Je suis mort, vous dis-je; mais, du fond de mon tombeau, je fais des vœux pour vous. Je suis occupé de votre état. Je suis en colère contre la nature qui m'a trop bien traité en me laissant voir le soleil, et en me permettant de lire, tant bien

que mal , jusqu'à la fin ; mais qui vous a ravi ce qu'elle vous devait. 1768.

Cela seul me fait détester les romans qui supposent que nous sommes dans le meilleur des mondes possibles. Si cela était , on ne perdrait pas la meilleure partie de soi-même long-temps avant de perdre tout le reste. Le nombre des souffrans est infini ; la nature se moque des individus. Pourvu que la grande machine de l'univers aille son train , les cirons qui l'habitent ne lui importent guère.

Je suis , de tous les cirons , le plus anciennement attaché à vous ; et comme je disais fort bien dans le commencement de ma lettre , malgré mon respect pour vous , Madame , je vous aime de tout mon cœur. V.

L E T T R E C C X L I I I.

A M A D A M E

LA DUCHESSE DE CHOISEUL.

A Ferney, 8 de février.

M A D A M E ,

U N vieillard presque aveugle , et une jeune femme qui serait bien fière si elle avait des yeux comme les vôtres , vous supplient de daigner agréer leurs hommages et leurs remerciemens. Nous devons à votre protection tout ce que M. le duc de *Choiseul*

— a bien voulu accorder à M. *Dupuits*. Si le vieux
 1768. bon homme et moi nous avons quelque petite partie
 de la succession de *Pierre Corneille*, nous la dépen-
 serions en grands vers alexandrins pour vous témoi-
 gner notre reconnaissance; mais les temps sont bien
 durs, et la plupart des vers qu'on fait le font
 aussi. Nous nous défions même de la prose. Nous
 entendons si peu les livres qu'on nous envoie de
 Paris, que nous craignons d'avoir oublié notre
 langue.

Nous sommes très-honteux l'un et l'autre d'ex-
 primer notre extrême sensibilité dans un style si
 barbare; mais, Madame, nous vous supplions de
 considérer que nous sommes des Allobroges. Des
 gens arrivés de Versailles nous ont dit qu'il fallait
 absolument avoir de la finesse, de la justesse dans
 l'esprit, des grâces et du goût, pour oser vous
 écrire; nous ne les avons point crus. Nous ne sommes
 pas de votre espèce, et nous nous sommes flattés au
 contraire que la supériorité était indulgente, et que
 les grâces ne rebutaient pas la naïveté.

Nous sommes dans cette confiance, avec un pro-
 fond respect,

Madame, &c.

L E T T R E C C X L I V.

1768.

A M. D A M I L A V I L L E. (*)

Du 8 de février.

LE malheur des *Sirven* fait le mien ; je suis encore atterré de ce coup. Je conçois bien que la forme a pu l'emporter sur le fond. Le conseil a respecté les anciens usages ; mais , mon cher ami , s'il y a des cas où le fond doit faire taire la forme , c'est assurément quand il s'agit de la vie des hommes.

Quelle forme enfin reprendra votre fortune ? que deviendrez-vous ? Je n'en fais rien. Tout ce que je fais , c'est que je suis profondément affligé.

Mes chagrins redoublent par la quantité incroyable d'écrits contre la religion chrétienne , qui se succèdent aussi rapidement en Hollande que les gazettes et les journaux. L'infame *Fréron* , le calomniateur *Cogé* , et d'autres gens de cette espèce , ont la barbarie de m'imputer , à mon âge , une partie de ces extravagances composées par de jeunes gens et par des moines défroqués.

Tandis que je bâtis une église où le service divin se fait avec autant d'édification qu'en aucun lieu du monde ; tandis que ma maison est réglée comme un couvent , et que les pauvres y sont plus soulagés qu'en aucun couvent que ce puisse être ; tandis que

(*) Cette lettre est la dernière à M. *Damilaville* qui mourut peu de temps après , d'un abcès à la gorge.

— je consume le peu de force qui me reste à ériger
 1768. à ma patrie un monument glorieux, en augmentant de plus d'un tiers le Siècle de *Louis XIV*, et que je passe les derniers de mes jours à chercher des éclaircissémens de tous côtés pour embellir, si je puis, ce siècle mémorable : on me fait auteur de cent brochures, dont quelquefois je n'ai pas la moindre connaissance. Je suis toujours vivement indigné, comme je dois l'être, de l'injustice qu'on a eue, même à la cour, de m'attribuer le Dictionnaire philosophique, qui est évidemment un recueil de vingt auteurs différens ; mais comment puis-je soutenir l'imposture qui me charge du petit livre intitulé *Le dîner du comte de Boulainvilliers*, ouvrage imprimé, il y a quarante ans, dans une maison particulière de Paris ; ouvrage auquel on mit alors le nom de *Saint-Hyacinthe*, et dont on ne tira, je crois, que peu d'exemplaires. On croit, parce que je touche à la fin de ma carrière, qu'on peut m'attribuer tout impunément. Les gens de lettres, qui se déchirent et qui se dévorent les uns les autres, tandis qu'on les tient sous un joug de fer, disent : C'est lui, voilà son style. Il n'y a pas jusqu'à l'épigramme contre M. *Dorat* que l'on n'ait essayé de faire passer sous mon nom ; c'est un très-mauvais procédé de l'auteur. Il faut être aussi indulgent que je le suis pour l'avoir pardonné. Quelle pitié de dire : *Voilà son style, je le reconnais bien !* On fait tous les jours des livres contre la religion, dont je voudrais bien imiter le style pour la défendre. Y a-t-il rien de plus plaisant, de plus gai, de plus salé que la plupart des traits qui se trouvent dans la *Théologie*

portative ? y a-t-il rien de plus vigoureux , de plus profondément raisonné , d'écrit avec une éloquence plus audacieuse et plus terrible que *le Militaire philosophe* , ouvrage qui court toute l'Europe ? concevez-vous rien de plus violent que ces paroles qui se trouvent à la page 84 : „ Voici , après de mûres réflexions , le jugement que je porte de la religion chrétienne : je la trouve absurde , extravagante , injurieuse à DIEU , pernicieuse aux hommes , facilitant et même autorisant les rapines , les séductions , l'ambition , l'intérêt de ses ministres , et la révélation des secrets des familles. Je la vois comme une source intarissable de meurtres , de crimes et d'atrocités commises sous son nom. Elle me semble un flambeau de discorde , de haine , de vengeance , et un masque dont se couvre l'hypocrisie pour tromper plus adroitement ceux dont la crédulité lui est utile. Enfin , j'y vois le bouclier de la tyrannie contre les peuples qu'elle opprime , et la verge des bons princes quand ils ne sont point superstitieux. Avec cette idée de votre religion , outre le droit de l'abandonner , je suis dans l'obligation la plus étroite d'y renoncer et de l'avoir en horreur , de plaindre ou de mépriser ceux qui la prêchent , et de vouer à l'exécration publique ceux qui la soutiennent par leurs violences et leurs superstitions ? „

Certainement les dernières *Lettres provinciales* ne sont pas écrites d'un style plus emporté.

Lisez la *Théologie portative* , et vous ne pourrez vous empêcher de rire en condamnant la coupable hardiesse de l'auteur.

— 1768. Lisez l'*Imposture sacerdotale*, traduite de Gordon et de Trenchard, vous y verrez le style de *Démosthène*.

Ces livres malheureusement inondent l'Europe; mais quelle est la cause de cette inondation? il n'y en a point d'autre que les querelles théologiques, qui ont révolté tous les laïques. Il s'est fait une révolution dans l'esprit humain que rien ne peut plus arrêter. Les persécutions ne pourraient qu'irriter le mal. Les auteurs de la plupart des livres dont je vous parle sont des religieux qui, ayant été persécutés dans leurs couvens, en sont sortis pour se venger sur la religion chrétienne des maux que l'indiscrétion de leurs supérieurs leur avait fait souffrir. On aurait prévenu cette révolution, si on avait été sage et modéré. Les querelles des jansénistes et des molinistes ont fait plus de tort à la religion chrétienne, que n'en auraient pu faire quatre empereurs de suite comme *Julien*.

Il est certain qu'on ne peut opposer au torrent qui se déborde d'autre digue que la modération et une vie exemplaire. Pour moi qui ai trop vécu, et qui suis prêt à finir une vie toujours persécutée, je me jette entre les bras de DIEU, et je mourrai également opposé à l'impiété et au fanatisme.

L E T T R E C C X L V.

1768.

A M. D E C H A B A N O N.

12 de février.

MON cher confrère, tout va bien puisqu'Eudoxie est faite. Voilà une belle étoffe toute prête; mais c'est un brocard de Lyon pour habiller des *Arlequins*. Vous aurez probablement tout le temps de mettre encore des pompons à votre brocard. Il ne se présente pas un acteur supportable, pas une actrice qui soit bonne à autre chose qu'à faire des enfans. Rien dans la province qui donne la plus légère espérance.

Les Gênois se sont avisés de brûler le théâtre qu'on avait bâti dans leur ville pour les rendre plus doux et plus aimables. J'ai grand'peur qu'on n'en fasse autant à Paris. Il ne reste que cette ressource aux gens qui ont un peu de goût. L'opéra subsistera, parce que les trois quarts de ceux qui y vont n'écoutent point. On va voir une tragédie pour être touché; on se rend à l'opéra par désœuvrement et pour digérer.

Vous croyez donc, mon cher confrère, que les grands joueurs d'échecs peuvent faire de la musique pathétique, et qu'ils ne feront point échec et mat? à la bonne heure, je m'en rapporte à vous. Faites tout ce qu'il vous plaira. Je remets entre vos mains la mâchoire d'âne, les trois cents renards, la gueule

— du lion , le miel fait dans la gueule , les portes de
1768. Gaza , et toute cette admirable histoire.

Je suis toujours très-indigné , je vous l'avoue , de l'épigramme contre M. *Dorat* , que l'auteur a fait courir sous mon nom avec peu de probité. On m'a joué des tours plus cruels , et je garde le silence. Il y a encore plus de barbarie à m'attribuer un *Dîner* , moi qui ne me mets presque plus à table. Ce Dîner a été fait il y a plus de quarante ans. Les gens de lettres sont plus inhumains qu'on ne pense : ils exposent un pauvre homme aux plus grands dangers , pour avoir seulement le plaisir de deviner. Ils disent : Voilà son style , c'est lui. Eh , mes amis ! pour peu que vous ayez d'honnêteté , ne devriez-vous pas dire : Ce n'est pas lui ? pourquoi calomniez-vous vos camarades ?

Je vous porte mes plaintes , mon cher ami , contre toutes ces injustices , parce que je connais votre cœur. Tout le monde ne vous ressemble pas. Vous n'imaginez point avec quelle vivacité de sentiment mes vieux bras se tendent vers vous , et combien mon cœur vous aime. V.

LETTRE

A M. LE COMTE DE SCHOUVALOF.

A Ferney, 12 de février.

VOUS m'avez écrit de Moscou, Monsieur, une lettre telle qu'on n'en écrit point de Versailles, soit pour le style, soit pour le fond des choses; et vous avez enflammé mon cœur. Je ne fais si vous connaissez la mauvaise comédie des *Vifonnaires*, qui eut autrefois en France le plus grand succès. Il y a dans cette pièce une vieille folle qui est amoureuse d'*Alexandre*. Pour moi, je suis un vieux fou amoureux de *Catherine*, qui me paraît autant au-dessus d'*Alexandre* que le fondateur est au-dessus du destructeur.

Voici un sermon dont il me paraît qu'elle est la sainte. Le prédicateur propose hardiment pour modèle, à une petite nation, l'exemple du plus vaste empire du monde. On rend de justes hommages à la législatrice du Nord dans mon voisinage, tandis qu'en France on fait encore le panégyrique de *S^t François* fondateur des cordeliers, de *S^t Dominique* à qui nous devons les jacobins, de *S^t Norberg* qui nous a donné les prémontrés. Nous leur avons assurément beaucoup d'obligation, et je trouve fort bon qu'ils aient des autels, quoique nous prétendions n'être point idolâtres. Je révère fort *S^{te} Thérèse* et *S^{te} Ursule*, mais j'aime mieux *S^{te} Catherine*.

Je suis bien étonné que *Diderot*, en faveur de qui

Corresp. générale.

Tome IX.

D d

— 1768. cette S^{te} Catherine a fait des miracles, ne lui ait pas chanté quelques antiennes. Il craint apparemment certains hérétiques qui sont en France, et qui sont très-mal instruits. Ce serait, ce me semble, une œuvre pie assez nécessaire que de convertir ces hérétiques-là. J'espère bien qu'ils ouvriront les yeux à la lumière, et qu'ils feront tous de ma religion.

Vous êtes à la tête, Monsieur, du plus beau comité que je connaisse. Il vaut mieux rédiger les lois de la Russie, que d'aller consulter les lois de la Chine, et je vous aime mieux législateur qu'ambassadeur.

Je fais partir, dans quelques jours, un gros ballot que sa Majesté impériale a daigné me demander pour sa bibliothèque. Il n'arrivera pas sitôt; il y a environ un quart du globe entre vous et moi, et c'est de quoi je suis bien fâché.

Je me mets aux pieds de madame la comtesse. Ma nièce est enchantée de votre souvenir; elle partage mes sentimens.

L E T T R E C C X L V I I.

A M. MAIGROT.

A Ferney, 12 de février.

JE vous remercie, Monsieur, de toutes vos bontés. La lettre de *Louis XIV* m'était absolument nécessaire; elle fait voir, avec évidence, qu'il en voulait personnellement à l'archevêque de Cambrai. Je trouve que, dans cette affaire, ce monarque se conduisit plus

en homme piqué qu'en roi ; et que le cardinal de *Bouillon* concilia noblement son devoir d'ambassadeur avec celui d'un ami. 1768.

J'ai déjà donné la bataille de Steinkerque. J'ai dit simplement que la France regretta le prince de *Turenne* qui donnait l'espérance d'égaliser un jour son grand-oncle.

J'ai retrouvé heureusement la lettre de *Louis XIV* au cardinal de *la Trimouille*, écrite en 1710, contre le cardinal de *Bouillon*. Il dit, dans cette lettre, qu'il est à craindre que ce doyen du sacré collège ne devienne un jour pape. Cette anecdote est curieuse, et mérite de passer à la postérité. Le temps est venu où la vérité doit paraître ; et, quand on la dit sans blesser les bienséances, on ne doit déplaire à personne.

Je vous supplie, Monsieur, de vouloir bien présenter mon respect et mes remerciemens à monseigneur le duc de *Bouillon*. Je ne suis point étonné qu'un homme de votre mérite soit auprès de lui. On ne peut être plus reconnaissant que je le suis des lumières que vous m'avez communiquées.

J'ai l'honneur d'être avec tous les sentimens d'un cœur pénétré de vos bontés, Monsieur, votre, &c.

1768.

LETTRE CCXLVIII.

A M. LE COMTE DE LEVENHAUPT.

13 de février.

JE voudrais bien, Monsieur, que votre nouvelle fût vraie, et qu'on assemblât un concile en Espagne, surtout un concile de philosophes ; ce serait une assemblée de pères de la rédemption des captifs : ils délivreraient les ames que les révérends pères dominicains retiennent prisonnières.

Les pas que l'on fait dans le Milanais, à Venise et à Naples, sont des pas de tortue. Les calculs des probabilités font croire qu'on pressera un jour la cadence. Je ne serai pas témoin de cette belle révolution ; mais je mourrai avec les trois vertus théologiques qui font ma consolation. La foi que j'ai à la raison humaine, laquelle commence à se développer dans le monde ; l'espérance que des ministres hardis et sages détruiront enfin des usages aussi ridicules que dangereux ; et la charité qui me fait gémir sur mon prochain, plaindre ses chaînes et souhaiter sa délivrance.

Ainsi, avec la foi, l'espérance et la charité, j'achève ma vie en bon chrétien. Je me flatte de deux choses que l'on a crues long-temps impossibles, le silence des théologiens et la paix entre les princes. Je ne vois, de plusieurs années, aucun sujet de rupture entre les souverains : et les douze cents mille hommes armés, qui font la parade en Europe, pourront bien

ne faire long-temps que la parade. Chaque nation réparera , petit à petit , ses pertes comme elle pourra. 1768.
Ce n'est peut-être pas trop vous faire ma cour que de vous prédire qu'il n'y aura point de guerre ; c'est dire à un bon danseur qu'on ne donnera point de bal : mais vous êtes du petit nombre qui préfère l'intérêt public à son ambition. Les militaires , ou je me trompe fort , seront réduits à être philosophes , jusqu'à ce qu'il arrive quelque grand événement dans l'Europe.

Je suis très-sensible, monsieur le Comte , aux bontés que vous avez eues pour mon gendre adoptif M. *Dupuis*. Si vous avez quelques ordres à donner concernant monsieur votre fils , ne nous épargnez pas ; tout ce qui habite Ferney vous est dévoué , ainsi que moi. Ni ma vieillesse ni mes maladies n'affaiblissent les sentimens d'attachement et de respect avec lesquels j'ai l'honneur d'être, Monsieur , &c.

L E T T R E C C X L I X.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

15 de février.

JE vais bien vous ennuyer , mon cher ange ; je vous envoie une profession de foi que je fis l'autre jour à un de mes amis (*). Je vous donne pour pénitence de la lire ; expiez par-là votre énorme péché d'avoir jugé témérairement votre prochain. Vous

(*) Voyez la dernière lettre à M. *Damilaville* , du 8 de février.

— sentez bien que c'est absolument *Saint-Hyacinthe*, et
1768. non pas moi, qui a dîné.

Je fais qu'il y a des fanatiques et des furieux ; je fais que les gens qui pensent sont condamnés aux bêtes. L'Europe réclame, l'Europe crie ; mais

La sagesse n'est rien, la force a tout détruit.

Je suis trop vieux pour déménager ; cependant, s'il faut aller mourir ailleurs, je prendrai ce parti ; ma haine contre certains monstres est trop forte.

J'ai ouï-dire qu'on avait envoyé quelque chose à M. *Suard*. Je ne lui ai certainement rien envoyé, et le grand point est qu'il rende justice à cette vérité. Il est très-certain qu'il n'y a personne dans Paris qui puisse dire que je lui aye fait tenir un plat de ce Dîner auquel je n'assistai jamais. Il y a d'autres gens qui envoient.

Pour l'Homme aux quarante écus, on voit aisément que c'est l'ouvrage d'un calculateur : le ministère en doit être content. Je n'envoie jamais de brochures à Paris, mais je crois qu'on peut vous faire tenir celle-là sans vous compromettre. Je la chercherai si vous en êtes curieux, et vous l'aurez, mon très-cher ange ; vous n'avez qu'à ordonner.

A U M E M E.

19 de février.

MON cher ange, le dernier article de votre lettre du 12 de février redouble toutes mes afflictions. Ce qui peut me consoler, c'est que madame d'*Argental* n'est pas entre les mains d'un charlatan ; j'espère beaucoup d'un vrai médecin, et encore plus de la nature. Je vous demande en grâce, mon cher ange, de ne me pas laisser ignorer son état, et de vouloir bien quelquefois m'en faire écrire des nouvelles. Nous avons beaucoup de maladies dans nos cantons ; j'en ai ma bonne part. La fin de la vie est triste, le commencement doit être compté pour rien, et le milieu est presque toujours un orage.

Sirven est revenu. Celui-là pourrait dire, plus qu'un autre, combien la vie est affreuse. Sa famille mourra des coups de barre que *Catlas* a reçus, et sa femme en est déjà morte.

Vous avez reçu, sans doute, la copie d'une lettre que j'ai écrite à propos de ce Dîner. Je ne suis pas encore bien sûr que le *Militaire philosophe* soit de *Saint-Hyacinthe* ; mais les fureteurs de la littérature le croient, et cela suffit pour faire penser qu'il n'était pas indigne de dîner avec le comte de *Boulainvilliers*.

Au reste, je n'écris jamais à Paris que dans le goût de la lettre dont je vous ai envoyé copie. Voici une petite liste de la dixième partie des ouvrages qui

1768. paraissent en Hollande et à Bâle coup sur coup ; vous sentez combien il serait absurde de les imputer à un seul homme. Il est impossible que j'y aye la moindre part, moi qui ne suis occupé que du Siècle de *Louis XIV*, dont je vous enverrai bientôt les deux premiers volumes.

Je vous prie , mon cher ange , de me mander ce que vous pensez , et ce que le public éclairé pense des commentaires sur *Racine*. On dit que *Fréron* y a beaucoup de part. Quel siècle que celui où un *Fréron* et un *Boisgermain* osent juger *Monime*, *Clytemnèstre*, *Phèdre*, *Roxane* et *Athalie* ! Je serais bien fâché de mourir sans m'être plaint vivement à vous de toutes ces abominations. Pleurer avec ce qu'on aime est la ressource des opprimés.

Il y a bien des tripots. Celui de la forbonne, celui de la comédie, et celui que vous avez quitté, sont les trois plus pitoyables. Je quitterai bientôt le grand tripot de ce monde , et je n'y regretterai guère que vous.

Quand vous verrez votre successeur, voulez-vous bien lui dire à quel point je l'estime et révère, en le supposant philosophe ?

Mille tendres respects à vous , mon cher ange, et à la malade. V.

A M. LE COMTE DE LA TOURAILLE.

A Ferney , le 24 de février.

JE n'ai jamais prétendu , Monsieur , qu'on dût jamais s'offenser d'être comparé à *Jean-Baptiste Colbert* (*). J'ai écrit seulement qu'un ministre de la guerre et de la paix n'avait pas plus de rapport à un contrôleur général qu'avec un archevêque de Paris. Je vous avoue même que je ne souhaiterais point du tout que M. le duc de *Choiseul* eût le contrôle général : il fricasserait tout en deux ans : tout l'argent irait en gratifications , pensions , bienfaits , magnificences. Un contrôleur général doit avoir la main et le cœur un peu ferrés. M. le duc de *Choiseul* a des vices tout contraires à cette vertu nécessaire. Il ne se corrigerait jamais de son humeur généreuse et bienfaisante. Quand milord *Bolingbroke* fut fait secrétaire d'Etat , les filles de Londres , qui faisaient alors la bonne compagnie , se disaient l'une à l'autre : *Betti, Bolingbroke est ministre ! Huit mille guinées de rente ; tout pour nous.*

A propos de générosité , je prends la liberté de demander à monseigneur le prince de *Condé* le congé d'un soldat de sa légion. J'ai fait un peu les honneurs de ma chaumière à cette légion romaine.

(*) M. de *Voltaire* avait désapprouvé que , dans des vers adressés à M. le duc de *Choiseul* , M. le comte de *la Touraille* l'eût comparé à *Colbert*.

— J'en rappellerais le souvenir à M. le comte de *Maille*,
 1768. s'il était à Paris. J'explique toutes mes raisons à son Altesse sérénissime ; mais ces raisons seront bien moins fortes qu'un mot de votre bouche ; et je vous supplie d'avoir la bonté de dire ce mot à un prince qui ne se fait pas prier quand il s'agit de faire des heureux.

Agréez , Monsieur, les respectueux sentimens du vieux malade de Ferney. V.

L E T T R E C C L I I.

A M. LE PRESIDENT HENAUT.

A Ferney, 26 de février.

MON cher et illustre confrère, vous ne voulez donc pas placer le maréchal de *la Meilleraie* parmi les surintendans. Il le fut pourtant en 1648 ; c'est un fait avéré.

Je vous avais proposé aussi de mettre *Abel Servien* à sa place, avec *Nicolas Fouquet*, puisqu'ils furent tous deux toujours surintendans conjointement.

Mais j'ai de plus grandes plaintes à vous faire. Comment avez-vous pu, dans votre nouvelle édition, démentir la bonté de votre caractère et la douceur de vos mœurs, dans l'article *Servet* ? Il semble que vous vouliez un peu justifier *Calvin* et tous les persécuteurs. Vous flétrissez l'indulgence, la tolérance, du nom *tolérantisme*, comme si c'était une hérésie, comme si vous parliez de l'arianisme et du jansénisme. Vous n'ignorez pas que le meurtre de *Servet*

est une violation criminelle du droit des gens , un véritable assassinat commis en cérémonie , et qui devait attirer sur les assassins le châtiment le plus terrible ? J'ose croire que , si le mot d'arien n'avait pas retenu *Charles-quin* , ou plutôt , s'il n'était pas tombé dès-lors dans le triste état qu'il alla bientôt cacher dans la solitude de Saint-Just , il aurait puni sévèrement cet outrage fait dans Genève , ville impériale , à la nation espagnole. C'était un attentat inoui d'arrêter , sans aucun prétexte , un sujet de *Charles-quin* , qui voyageait sur la foi publique , muni de bons passe-ports. *Servet* ne voulait coucher qu'une nuit à Genève , pour aller en Allemagne : *Calvin* , qui le fut , le fit saisir comme il partait de l'hôtellerie de la Rose. On lui vola quatre-vingt-dix-sept doublons d'or , une chaîne d'or et six bagues.

Vous savez quelle mort suivit ce brigandage. *Calvin* , qui aurait été lui-même brûlé en France , s'il avait été pris , força le misérable conseil de Genève à faire brûler *Servet* , à petit feu , avec des fagots verts , et il jouit de ce spectacle. Il n'y eut point , dans votre Saint-Barthelemi , d'assassinat plus cruellement exécuté.

Vous m'avouerez que la douceur chrétienne , nommée par vous tolérantisme , eût mieux valu que cette sainte abomination. J'ose vous dire qu'en France , si les *Guises* avaient été plus tolérans , votre conseiller *Anne Dubourg* , neveu du chancelier , et tant d'autres , n'auraient pas péri par le même supplice que *Servet*. Croyez-moi , mon cher et illustre confrère , la tolérance prêche mieux que les bourreaux.

— 1768. Vous citez l'exemple de *Socrate* ; vous paraîsez regarder sa mort comme une preuve de l'intolérance des Athéniens. On dirait , à vous entendre , que les lois d'Athènes mettaient à mort tous ceux qui s'étaient moqués du hibou de *Minerve*. Vous êtes trop savant dans l'antiquité pour ne pas convenir que la mort de *Socrate* fut l'effet d'une cabale criminelle et d'un fanatisme passager , à peu-près comme l'affassinat juridique commis à Toulouse contre *Calas*.

Songez , je vous en supplie , que les Athéniens punirent la cabale qui avait fait empoisonner *Socrate* , qu'ils condamnèrent à mort les principaux juges , qu'ils érigèrent à *Socrate* non-seulement une statue , mais un temple ; en un mot , jamais les Athéniens ne montrèrent un plus grand respect pour la philosophie , et une horreur plus violente pour les persécuteurs.

Les Romains , dont vous tenez vos lois , ont été tolérans depuis *Romulus* jusqu'au châtement du centurion *Marcel* qui , l'an 298 , brisa sa baguette de commandement à la tête des troupes , et déclara qu'il ne fallait plus servir les empereurs , parce qu'ils n'étaient pas chrétiens. Avant *Marcel* , il y eut quelques chrétiens persécutés ; mais , comme dit *Origène* , de loin à loin , et en très-petit nombre. (*Origène* , livre III.) Il serait très-aisé de prouver qu'ils ne furent punis que comme factieux , puisqu'*Origène* et le fougueux *Tertullien* moururent dans leur lit , et qu'aucun prêtre , soi-disant évêque de Rome , ne fut exécuté , non pas même S' *Pierre* , dont le prétendu séjour à Rome est une fable absurde.

Non , vous ne trouverez , pendant plus de huit

cents ans, aucun homme persécuté à Rome pour ses opinions. Comment pouvez-vous dire que, s'il n'y avait pas de persécution alors, c'était parce que tout le monde était d'accord sur le culte des dieux? Quoi! les stoïciens et les épicuriens ne rejetaient pas hautement toute la théologie grecque et romaine! quoi! ces sectes nombreuses ne s'en moquaient-elles pas ouvertement? *Cicéron* lui-même n'en a-t-il pas parlé avec le dernier mépris? *Lucrèce* n'a-t-il pas chassé la superstition de toutes les honnêtes maisons? ne l'a-t-il pas renvoyée à la canaille, aux femmelettes et aux hommes faibles qui sont au-dessous des femmelettes?

Quel censeur, quel tribun, quel préteur, quel centumvir, ont jamais fait un procès à *Lucrèce*?

La tolérance a toujours été la loi fondamentale de la république romaine, loi non gravée sur les douze tables, mais empreinte dans toutes les têtes et dans tous les cœurs. Cela est vrai, comme il est vrai qu'*Henri IV* a été assassiné par la seule intolérance.

Vous citez *Dion Cassius*, vil grec, vil écrivain, vil flatteur, vil ennemi de *Cicéron*, qui, seul de tous les historiens, dit que *Mécène*, qu'il n'a jamais vu, conseilla à *Auguste* de ne point admettre de religions nouvelles. Les malheureuses équivoques qui embarrassent tous les langages, et qui ont causé parmi nous tant de disputes fatales, ont produit une grande méprise sur ce passage de *Dion Cassius*. *Ta iera* ne signifie point ici ce que nous entendons, par religion, un système dogmatique ennemi des autres systèmes; *ta iera* veut dire sacrifice, cérémonie sacrée. Il y en avait assez à Rome: il ne s'agissait, du temps

— 1768. d'*Auguste*, que d'admettre, par une sanction publique du sénat, les mystères de *Cérès Eleusine*, ceux de la déesse de Syrie, et ceux d'*Isis*.

Vous connaissez l'ancienne loi des douze tables, qui ne fut jamais abolie : *Deos exteros, nisi publicè adscitos, ne colunto* ; point de culte étranger s'il n'est admis par la loi. Ces cultes étrangers n'ont donc jamais été autorisés, mais ils ont été tolérés dans l'Empire. *Isis* même, quoique la déesse d'un peuple vaincu et méprisé, eut un temple dans les faubourgs de Rome, du temps d'*Auguste*.

Les Juifs, ces méprisables Juifs, les plus fanatiques des hommes, avaient à Rome une synagogue. Où pourrez-vous jamais trouver une plus grande différence de culte et une plus grande tolérance ?

Ah, mon cher confrère, quel temps prenez-vous pour vouloir flétrir une vertu si nécessaire au genre-humain ! C'est le temps même où la tolérance universelle commence à s'établir dans une grande partie de l'Europe ; c'est lorsque la tolérance étanche, dans l'Allemagne, depuis la paix de Westphalie, le sang que le monstre de l'intolérantisme avait fait couler pendant deux siècles ; c'est lorsque l'impératrice de Russie assemble dans la grande salle de son palais jusqu'à des musulmans, des adorateurs du grand lama et des païens, pour former le code des lois qu'elle va donner à un empire plus vaste que l'Empire romain. C'est lorsque le roi de Pologne établit la liberté de conscience dans un pays deux fois aussi grand que la France.

Vous ne sauriez croire combien de gens de lettres m'ont témoigné de douleur, et se sont plaints à moi

comme à votre ancien ami et à votre admirateur
très-zélé. Je suis affligé comme eux de ce fatal article;
il fera un mal que vous n'avez pas voulu. Vous
mettez des armes entre les mains des furieux. Est-il
possible que ces armes soient aiguifées par le plus
doux et le plus aimable des hommes? Je ne vous
en aime pas moins; mais ma douleur est égale aux
sentimens que je conserverai pour vous jusqu'à la
mort.

1768.

Je n'écris point à madame *du Deffant*; que lui
manderais-je du désert où j'achève mes jours? je
ne pourrais que lui dire que je l'aime de tout mon
cœur, ou que de tout mon cœur je l'aime; car il
n'y a plus moyen de lui dire: Belle Marquise, vos
beaux yeux me font mourir d'amour, ou d'amour
me font mourir vos beaux yeux, belle Marquise.

Jouissez tous deux de la vie comme vous pourrez,
je la supporte assez doucement.

L E T T R E C C L I I I.

A M. D O R A T.

A Ferney, le 1 de mars.

J'AI toujours sur le cœur, Monsieur, la calomnie
qui m'impute mille ouvrages que je ne connais
pas, et la mauvaise foi qui se sert de mon nom
pour faire courir des épigrammes que je n'ai ni
faites ni pu faire. Cette mauvaise foi m'a été extrê-
mement sensible.

1768.

J'appris, il y a quelques mois, qu'on prétendait que j'avais récité une épigramme, ou plutôt des vers contre vous, qui me paraissent très-injustes, quoiqu'assez bien faits. Cette imposture fut confondue, mais je fus très-affligé. J'en écrivis à madame *Necker* qu'on me dit être votre amie : je vous en écris aujourd'hui à vous-même, Monsieur. Quoique j'aye eu quelques légers sujets de me plaindre de vous, je l'ai entièrement oublié; et les excuses que vous avez bien voulu me faire, m'ont infiniment plus touché que le petit tort dont j'avais sujet de me plaindre ne m'avait été sensible. Il m'était impossible, après cela, de rien faire qui pût vous déplaire. J'étais d'ailleurs malade et mourant quand cette épigramme parut. Songez au temps où elle fut faite; pouvais-je alors deviner que vous eussiez une maîtresse à l'opéra? était-ce à moi de la faire parler? Je n'ai jamais vu les vers que vous aviez composés pour elle; en un mot, Monsieur, je suis trop vrai, et j'ai trop de franchise pour n'être pas cru, quand j'ai juré à madame *Necker*, sur mon honneur, que je n'avais nulle part à cette tracasserie.

C'est à vous à savoir quels sont vos ennemis. Pour moi, je ne le suis pas : j'ai été très-affligé de cette imposture. J'ai des preuves en main qui me justifieraient pleinement; mais je ne veux ni compromettre ni accuser personne. Je me borne à mon devoir; c'est celui de repousser la calomnie.

Voilà, Monsieur, ce que la vérité m'oblige à vous écrire; et cette même vérité doit en être crue quand je vous assure de toute l'estime et de tous les sentimens avec lesquels j'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE

L E T T R E C C L I V.

1768.

A M. L E R I C H E.

1 de mars,

A P R È S la malheureuse aventure, mon cher Monsieur, de deux paquets contenant, dit-on, des livres de Genève, il n'est rien que l'insolente inquisition de certaines gens ne se soit permis contre les lois du royaume. Je fais très-certainement que mes paquets ne sont point ouverts aux autres bureaux des postes; et M. *Fanel*, maître absolu dans ce département, a, pour moi des attentions dont je ne puis trop me louer. J'ignore absolument ce que les deux paquets adressés à monsieur l'intendant et à M. *Ethis*, impudemment saisis à Saint-Claude, pouvaient contenir. J'ignore qui les portait et qui les envoyait. Je n'ai nul commerce avec Genève, et il y a près de six mois que je suis à peine sorti de mon lit. Tout ce que je fais, c'est que cette affaire a eu des suites infiniment désagréables, et que ceux qui ont abusé ainsi du nom de monsieur l'intendant, ont commis une imprudence très-dangereuse.

Le premier président du parlement de Douai a servi *Fantet* comme s'il avait été son avocat; il lui était recommandé par un ami intime.

Vous avez lu, sans doute, le mandement de l'archevêque de Paris contre *Bélisaire*: voici un petit imprimé qu'on m'envoie de Lyon à ce sujet.

Corresp. générale.

Tome IX.

E e

1768. Il se fait une très-grande révolution dans les esprits, en Italie et en Espagne. Le Nord entier secoue les chaînes du fanatisme, mais l'ombre du chevalier de *la Barre* crie en vain vengeance contre ses assassins. Je vous embrasse, &c.

L E T T R E C C L V.

FOLIE A M. LE DUC DE CHOISEUL.

16 de mars.

J'AI reçu, avec satisfaction, la lettre de bonne année que vous avez pris la peine de m'écrire, en date du 4 de janvier. Je continuerai toujours à vous donner des marques de mes bontés; et, quoique vous radotiez quelquefois, j'aurai de la considération pour votre vicillesse, attendu que je connais votre sincère attachement pour ma personne, et les idées que vous avez de mon caractère. J'ai souvent fait des grâces à des genevois, quand vous m'en avez prié, quoiqu'ils ne les méritent guère. Ils m'ont excédé pendant deux ans pour leurs sottises querelles; et, quand ils ont obtenu un jugement définitif, ils ne s'y sont point tenus: c'était bien la peine que je leur fisse l'honneur de leur envoyer un ambassadeur du roi.

Je fais que vous avez très-bien traité les troupes que j'ai fait séjourner neuf mois dans vos quartiers; que vous avez fourni le prêt à la légion de *Condé*; que vous avez eu dans votre chaumière, pendant

deux mois, M. de *Chabillant* et tous les officiers du régiment de *Conti*; et, si M. de *Chabillant*, chargé des plus importantes affaires, a oublié de marquer sa satisfaction à madame *Denis* qui lui a fait, de son mieux, les honneurs de votre grange, je prends sur moi de vous savoir gré de votre attention pour les officiers, et des couvertures que vous avez fait donner aux soldats dans votre hameau. 1768.

Je n'ignore pas que le grand chemin, ordonné par moi pour aller de l'inconnu *Mérin* à l'inconnu *Verfoy* dans l'inconnu pays de *Gex*, vous a coupé quatre belles prairies et des terres que vousensemencez au femoir : cela aurait ruiné l'homme aux quarante écus de fond en comble, mais je vous conseille d'en rire.

Tout décrépît que vous êtes, on ne dira pas que vous êtes vieux comme un chemin ; car vous avez, ne vous en déplaise, soixante et quatorze ans passés, et mon chemin de *Verfoy* n'a qu'un an tout au plus.

Je fais que vous avez pleuré comme un benêt, de ce que j'ai opiné dans le conseil contre la requête des *Sirven* ; vous êtes trop sensible, pour un vieillard goguenard tel que vous êtes. Ne voyez-vous pas que toutes les formes s'opposaient à l'admission de la requête de *Sirven*, et que, dans les circonstances où je suis, il y a des usages consacrés que je ne dois jamais heurter de front ?

Consolez-vous. Je fais que *Sirven* est dans votre maison avec sa famille ; elle est bien infortunée et bien innocente. J'en aurai soin ; je leur donnerai, dans *Verfoy*, un petit emploi qui, avec ce que vous

leur fournissez , les fera vivre doucement. Je fais le
 1768. bien que je peux , mais il m'est impossible de tout
 faire.

On m'a dit que *la Harpe* s'était pressé d'apporter
 à Paris votre second chant de la Guerre de Genève,
 qui n'était pas achevé ; il faut que vous le rac-
 commodiez. .

Est-il vrai qu'il y en a cinq chants ?

Envoyez-les-moi , *queste coglionerie mi trastullano
 un poco* ; elles me délassent de mille requêtes inconfi-
 dérées , et de mille propositions ridicules que je
 reçois tous les jours.

Je veux que vous me donniez la nouvelle édition
 du Siècle de *Louis XIV* ; c'était un beau siècle , celui-
 là , pour les gens de votre métier. Je suis fâché d'avoir
 oublié de recommander à *Taulès* de vous fournir
 des anecdotes , votre ouvrage en vaudrait mieux.
 C'est un monument que vous érigez en l'honneur
 de votre patrie ; je pourrai le présenter au roi dans
 l'occasion.

Portez-vous bien ; et , si vous avez quelques petits
 calculs dans la vessie et dans l'urètre , prenez du
 remède espagnol , je m'en trouve bien. L'Espagne
 doit contribuer à ma guérison , puisque j'ai contribué
 à sa grandeur et à celle de la France par mon pacte
 de famille.

Bonsoir , ma chère marmotte ; je crois que je
 deviens aussi bavard que vous.

Signé , le duc de CHOISEUL.

A M. DE T A U L È S.

21 de mars.

J'AI déjà eu, Monsieur, l'honneur de vous répondre sur l'accord honnête de deux puissans monarques, pour partager ensemble les biens d'un pupille. Je vous ai dit même, il y a long-temps, que j'avais déjà fait usage de cette anecdote. Je ne vous ai pas laissé ignorer que, dans la nouvelle édition du *Siècle de Louis XIV* (commencée il y a plus d'un an, et retardée par les amours du chauve *Gabriel Cramer*), il est marqué expressément que ce fait est tiré du dépôt improprement nommé des affaires étrangères. Les Anglais disent archives; ils se servent toujours du mot propre: ce n'est pas ainsi qu'en usent les Velches. Je vous répéterai encore ce que j'ai mandé à M. le duc de *Choiseul*; c'est que la vérité est la fille du temps, et que son père doit la laisser aller à la fin dans le monde.

Comme il y a assez long-temps que je ne lui ai écrit, et que ma requête, en faveur de la vérité, était jointe à d'autres requêtes touchant les grands chemins de Verfoy, il n'est pas étonnant qu'il ait oublié les grands chemins et les anecdotes.

A l'égard du cardinal de *Richelieu*, je vous jure que je n'ai pas plus de tendresse que vous pour ce roi ministre. Je crois qu'il a été plus heureux que sage, et aussi violent qu'heureux. Son grand bonheur

— a été d'être prêtre. On lui conseilla de se faire prêtre
 1768. lorsqu'il faisait ses exercices à l'académie, et que
 son humeur altière lui faisait donner souvent sur
 les oreilles. J'ajoute que, s'il a été heureux par
 les événemens, il est impossible qu'il l'ait été dans
 son cœur. Les chagrins, les inquiétudes, les repen-
 tirs, les craintes aigrissent son sang et pourrissent
 son cu. Il sentait qu'il était haï du public autant
 que des deux reines, en chassant l'une et voulant
 coucher avec l'autre, dans le temps qu'il était loué
 par des lâches, par des *Boisrobert*, des *Scudéri*, et
 même par *Corneille*. Ce qui fit sa grandeur abrégée
 ses jours. Je vous donne ma parole d'honneur que,
 si j'avais vécu sous lui, j'aurais abandonné la France
 au plus vite.

A l'égard de son *Testament*, s'il en est l'auteur,
 il a fait là un ouvrage bien impertinent et bien
 absurde; un *Testament* qui ne vaut pas mieux que
 celui du maréchal de *Bellisle*.

Si, parmi les raisons qui m'ont toujours convaincu
 que ce *Testament* était d'un faussaire, l'article du
 comptant secret n'est pas une raison valable, ce
 n'est, à mon avis, qu'un canon qui crève dans le
 temps que tous les autres tirent à boulets rouges,
 et, pour un canon de moins, on ne laisse pas de battre
 en brèche.

Demandez à M. le duc de *Choiseul*, supposé (ce
 qu'à Dieu ne plaise). qu'il tombât malade, et qu'il
 laissât au roi des mémoires sur les affaires présentes,
 s'il lui recommanderait la chasteté? s'il lui parlerait
 beaucoup des droits de la Sainte-Chapelle de Paris?
 s'il lui proposerait de lever deux cents mille hommes

quand on en veut avoir cent mille ? et s'il ferait un grand chapitre sur les qualités requises dans un conseiller d'Etat ? &c. 1768.

Certainement , au lieu d'écrire de telles bêtises dignes de l'amour propre absurde du petit abbé de *Bourzeys* , conseiller d'Etat *ad honores* , M. le duc de *Choiseul* parlerait au roi du pacte de famille qui lui fera honneur dans la postérité ; il pèserait le pour et le contre de l'union avec la maison d'Autriche ; il examinerait ce qu'on peut craindre des puissances du Nord , et surtout comment on s'y peut prendre pour tenir tête sur mer aux forces navales de l'Angleterre. Il ne s'égarerait pas en lieux communs , vagues et pédantesques : il n'intitulerait pas ce mémoire du nom ridicule de *Testament politique* ; il ne le signerait pas d'une manière dont il n'a jamais signé. Il est plaisant qu'on ait fait dire au cardinal de *Richelieu* , dans ce ridicule *Testament* , tout le contraire de ce qu'il devait dire , et rien de ce qui était de la plus grande importance ; rien du comte de *Soissons* , rien du duc de *Veymar* , rien des moyens dont on pouvait soutenir la guerre dans laquelle on était embarqué , rien des huguenots qui lui avaient fait la guerre , et qui menaçaient encore de la faire , rien de l'éducation du dauphin , &c. , &c. , &c.

Je ne finirais pas , si je voulais rapporter tous les péchés d'omission et de commission qui sont dans ce détestable ouvrage. Les hommes sont , depuis très-long-temps , la dupe des charlatans en tout genre.

Je ne suis point du tout surpris , Monsieur , que l'abbé de *Bourzeys* se soit servi de quelques expressions du cardinal. *Corneille* lui-même en a pris quelques-

—
1768. unes. J'ai vu cent petits maîtres prendre les airs du maréchal de *Richelieu*, et je vous réponds qu'il y avait cent pédans qui imitaient le style du cardinal.

Si le cardinal a souvent dit fort trivialement, *qu'il faut tout faire par raison*, malgré le sentiment du père *Canaye*, il est tout naturel que l'abbé de *Bourzeys* ait copié cette pauvreté de son maître.

Au reste, Monsieur, je hais tant la tyrannie du cardinal de *Richelieu*, que je souhaiterais que le *Testament* fût de lui, afin de le rendre ridicule à la dernière postérité. Si jamais vous trouvez des preuves convaincantes qu'il ait fait cette impertinente pièce, nous aurons le plaisir, vous et moi, de juger qu'il fallait plutôt le mettre aux petites maisons que sur le trône de France, où il a été réellement assis pendant quelques années. Je vous garderai le secret, et vous me le garderez. Je vous demande en grâce de faire mes tendres complimens au philosophe orateur et poète M. *Thomas*, dont je fais plus de cas que de *Thomas* d'Aquin.

Je vous renouvelle mes remercimens et les assurances de mon attachement inviolable.

Laiçons-là le cardinal de *Richelieu* tant loué par notre académie, et aimons *Henri IV*, votre compatriote et mon héros.

A M A D A M E

LA MARQUISE DU DEFFANT.

30 de mars.

QUAND j'ai un objet, Madame, quand on me donne un thème, comme, par exemple, de savoir si l'ame des puces est immortelle, si le mouvement est essentiel à la matière, si les opéra comiques sont préférables à *Cinna* et à *Phèdre*, ou pourquoi madame *Denis* est à Paris, et moi entre les Alpes et le mont Jura, alors j'écris régulièrement, et ma plume va comme une folle.

L'amitié dont vous m'honorez me sera bien chère jusqu'à mon dernier souffle, et je vais vous ouvrir mon cœur.

J'ai été pendant quatorze ans l'aubergiste de l'Europe, et je me suis lassé de cette profession. J'ai reçu chez moi trois ou quatre cents anglais qui sont tous si amoureux de leur patrie, que presque pas un ne s'est souvenu de moi après son départ, excepté un prêtre écossais nommé *Brown*, ennemi de *M. Hume*, qui a écrit contre moi, et qui m'a reproché d'aller à confesse, ce qui est assurément bien dur.

J'ai eu chez moi des colonels français, avec tous leurs officiers, pendant plus d'un mois; ils servent si bien le roi, qu'ils n'ont seulement pas eu le temps d'écrire ni à madame *Denis* ni à moi.

1768. J'ai bâti un château comme *Béchamel*, et une église comme *le Franc de Pompignan*. J'ai dépensé cinq cents mille francs à ces œuvres profanes et pies ; enfin , d'illustres débiteurs de Paris et d'Allemagne, voyant que ces magnificences ne me convenaient point , ont jugé à propos de me retrancher les vivres pour me rendre sage. Je me suis trouvé , tout d'un coup , presque réduit à la philosophie. J'ai envoyé madame *Denis* solliciter les généreux Français , et je me suis chargé des généreux Allemands.

Mon âge de soixante et quatorze ans , et des maladies continuelles , me condamnent au régime et à la retraite. Cette vie ne peut convenir à madame *Denis* qui avait forcé la nature pour vivre avec moi à la campagne ; il lui fallait des fêtes continuelles , pour lui faire supporter l'horreur de mes déserts qui , de l'aveu des Russes , sont pires que la Sibérie pendant cinq mois de l'année. On voit de sa fenêtre trente lieues de pays , mais ce sont trente lieues de montagnes , de neiges et de précipices ; c'est Naples en été , et la Laponie en hiver.

Madame *Denis* avait besoin de Paris ; la petite *Corneille* en avait encore plus besoin ; elle ne l'a vu que dans un temps où ni son âge ni sa situation ne lui permettaient de le connaître. J'ai fait un effort pour me séparer d'elles , et pour leur procurer des plaisirs dont le premier est celui qu'elles ont eu de vous rendre leurs devoirs. Voilà , Madame , l'exacte vérité sur laquelle on a bâti bien des fables , selon la louable coutume de votre pays , et je crois même de tous les pays.

J'ai reçu d'Hollande une Princesse de Babylone ;

j'aime mieux les Quarante écus que je ne vous envoie point, parce que vous n'êtes pas arithmétique, et que vous ne vous souciez guère de savoir si la France est riche ou pauvre. La Princesse part sous l'enveloppe de madame la duchesse de *Choiseul*; si elle vous amuse, je ferai plus de cas de l'Euphrate que de la Seine. — 1768.

J'ai reçu une petite lettre de madame de *Choiseul*; elle me paraît digne de vous aimer. Je suis fâché contre M. le président *Hénault*; mais j'ai cent fois plus d'estime et d'amitié pour lui que je n'ai de colère.

Adieu, Madame; tolérez la vie: je la tolère bien. Il ne vous manque que des yeux, et tout me manque; mais assurément les sentimens que je vous dois et que je vous ai voués, ne me manquent pas.

LETTRE CCLVIII.

A M. DE LALEU, notaire à Paris.

30 de mars.

LE séjour, Monsieur, que madame *Denis* doit faire à Paris, exige que je profite de vos bontés pour faire quelques arrangemens nécessaires.

Vous savez que ni M. de *Richelieu*, ni les héritiers de la maison de *Guise*, ni M. de *Lexau*, ne m'ont payé depuis long-temps.

Cela fait un vide de 8800 livres de rente. Le reste de mes revenus, que M. le *Sueur* doit toucher,

— 1768. se monte à 45,200 livres, sur lesquelles je paye 400 livres au sieur *le Sueur*, 1800 livres à M. l'abbé *Mignot*, et 1800 livres à M. d'*Ornoi*, à compter de ce jour, au lieu de 1200 livres qu'il touchait; c'est donc 3400 livres à soustraire de 45,200 livres, reste net 41,800 livres.

Sur ces 41,800 livres, j'en prenais 36,000 livres pour faire aller la maison de Ferney. Vous avez eu la bonté de faire payer encore plusieurs petites sommes pour moi à Paris, dont le montant ne m'est pas présent à l'esprit; il sera aisé de faire ce compte.

M. de *la Borde* a la générosité de m'avancer tous les mois mille écus pour les dépenses courantes, que vous voulez bien lui rembourser, quand le sieur *le Sueur* a reçu mes semestres. Je serai obligé de prendre ces trois mille livres encore quelques mois à Genève, chez le correspondant de M. de *la Borde*, pour m'aider à payer environ 20,000 livres de dettes criardes.

Sur les 41,800 livres de rentes qui me restent entre vos mains, il se peut qu'il me soit dû encore quelque chose. En ce cas, je vous supplie de donner à madame *Denis* ce surplus, et de vouloir bien me faire savoir à quoi il se monte.

Outre ce surplus, on a transigé avec M. de *Lezeau*, à condition qu'il payerait 9000 livres au mois d'avril où nous entrons. Je compte encore que M. le maréchal de *Richelieu* lui donnera un à-compte.

Tout cela lui peut composer cette année une somme de 20,000 livres; après quoi, lorsque les affaires seront en règle, je m'arrangerai de façon avec vous qu'elle touchera chez vous 20,000 livres de pension chaque

année. Je me flatte que vous approuverez mes dispositions, et que vous m'aidez à m'acquitter des charges que les devoirs du sang et de l'amitié m'imposent. — 1768.

Je vous souhaite une bonne santé. J'ai l'honneur d'être, &c.

L E T T R E C C L I X.

A M. LE DUC DE CHOISEUL.

1 d'avril.

MON PROTECTEUR,

Ceci s'adresse au ministre de paix. Vous avez la bonté de m'accorder quelques éclaircissmens sur le Siècle de *Louis XIV.* Tout ce qui regarde la cruelle guerre est imprimé. Je n'ai plus qu'un seul petit objet de curiosité sur une tracasserie ecclésiastique en cour de Rome. Mon protecteur connaît ce pays-là.

Il y avait, en 1699, un *birbone*, un *furfante*, un *malandrino* nommé *Giori*, espion de son métier, prenant de l'argent à toute main, et en donnant partie *ad alcuni ragazzi* : *quello buggerone* trahissait le cardinal de *Bouillon* en recevant ses présens : il fut la cause de tous les malheurs de ce cardinal. Il doit y avoir deux ou trois lettres de ce maraud, écrites en février et mars 1699, à M. de *Torcy*. Si vous vouliez, Monseigneur, en gratifier ma curiosité, je vous serais fort obligé.

Y aurait-il encore de l'indiscrétion à vous demander la relation de la colique néphrétique de cet ivrogne

— de *Pierre III*, adorateur du roi de Prusse, écrite par
1768. M. de *Ruhlières*, secrétaire du baron de *Breteuil*?

Cette relation est entre les mains de plusieurs personnes, et n'est plus un secret. Tout ce que je fais, aussi certainement qu'on peut savoir quelque chose, c'est-à-dire, en doutant, c'est que *Pierre III* n'aurait point eu la colique s'il n'avait dit un jour à un *Orlof*, en voyant faire l'exercice aux gardes préobazinski : *Voilà une belle troupe; mais je ferais fuir tous ces gens-là comme des gredins, si j'étais à la tête de cinquante prussiens.*

Je vous jure, mon protecteur, que ma *Catherine* ne m'a pas dit un mot de cette colique, quoiqu'elle ait eu la bonté de me mander tout le bien qu'elle fait dans ses vastes Etats. Je ne lui ai point écrit :

Ninus en vous chassant de son lit et du trône ,
En vous perdant ; Madame , eût perdu Babylone.
Pour le bien des mortels vous prévîntes ses coups ;
Babylone et la terre avaient besoin de vous :
Et quinze ans de vertus et de travaux utiles ,
Les arides déserts par vous rendus fertiles ,
Les sauvages humains soumis au frein des lois ,
Les arts dans nos cités naissans à votre voix ,
Ces hardis monumens , que l'univers admire ,
Les acclamations de ce puissant empire ,
Sont autant de témoins , dont le cri glorieux
A déposé pour vous au tribunal des dieux.

Elle n'a pas même fait jouer *Sémiramis* une seule fois à *Moscou*. Cependant je ne la crois pas si coupable qu'on le dit ; mais si vous daignez m'envoyer la petite relation, je vous jure, foi de votre créature, de n'en jamais faire le moindre usage.

Je ne me suis pas encore fait chartreux, attendu que je suis trop bavard, mais je fais régulièrement mes pâques, et je mets au pied du crucifix toutes les calomnies fréroniques et pompignantes qui m'imputent toutes les gentilles anti-dévotes que *Marc-Michel* imprime, depuis trois ou quatre ans, dans Amsterdam, contre les plus pures lumières de la théologie. Il y a deux ou trois coquins défroqués qui travaillent, sans relâche, à l'œuvre du démon.

Mais sérieusement, vous m'avouerez qu'il serait bien injuste d'imaginer qu'un radoteur de soixante et quatorze ans, occupé du Siècle de *Louis XIV*, de mauvaises tragédies, de mauvaises comédies, d'établir une fortune de quarante écus, de suivre dans ses voyages une princesse de Babylone, et de faire continuellement des expériences d'agriculture, eût le temps et la volonté de barboter dans la théologie.

Les envieux mourront, mais non jamais l'envie.

Les envieux ont eu beau jeu. Une nièce qui va à Paris, quand un oncle est à la campagne, est une merveilleuse nouvelle: mais le fait est que nos affaires étant fort délabrées, par le manque de mémoire de plusieurs illustres débiteurs, grands seigneurs, tant français qu'allemands, je me suis mis dans la réforme; je me suis lassé d'être l'aubergiste de l'Europe. Je donne vingt mille francs de pension à ma nièce votre très-humble servante. *Cornélie-chiffon*, nièce du grand *Corneille*, a eu en mariage environ quarante mille écus, grâces à vos bienfaits et à ceux de madame la duchesse de Grammont. J'ai partagé une partie de mon bien

entre mes parens , et je n'ai plus qu'à mourir doucement , gaïement et agréablement entre mes montagnes de neige , où je suis à peu-près sourd et aveugle.

Voilà un compte très-exact de ma conduite : ma reconnaissance le devait à mon bienfaiteur. Le bavard lui demande pardon de l'avoir tant ennuyé ; il bavardera vos bontés jusqu'au dernier moment de sa vie.

Il voudrait bien bâtir une jolie maison dans votre ville de Verfoy , mais il sera mort avant que votre port soit fait.

La vieille marmotte des Alpes.

L E T T R E C C L X.

A M. D E B O R D E S , à Lyon.

A Ferney , 4 d'avril.

LE cher correspondant est supplié de vouloir bien faire mettre à la poste tous ces petits pistolets de poche. Il paraît , par tout ce qui nous revient , qu'on ne tire pas toujours sa poudre aux moineaux , et qu'on effraie quelquefois les vautours. Croyez-moi , servez la bonne cause , et DIEU vous bénira.

On vous envoie une Guerre. L'archevêque d'Auch ne sera pas content ; mais aussi il ne faut pas qu'un archevêque fasse d'un mandement un libelle diffamatoire.

L'histoire du bannissement des jésuites de la Chine est une plaisanterie infernale de ce Mathurin *Laurent* , réfugié à Amsterdam chez *Marc - Michel*. C'est un drôle qui a quelque esprit , un peu d'érudition ,

et

et qui rencontre quelquefois. Il est auteur de la *Théologie portative* et du *Compère Matthieu*. J'avais peine à croire qu'il eût fait *le Catéchumène* (*). Cet ouvrage me paraissait au-dessus de lui, cependant on assure qu'il en est l'auteur. Ce qu'il y a de triste en France, c'est que des *Frérons* m'accusent d'avoir part à ces infamies. Je ne connais ni *Laurent*, ni aucun de ses associés que *Marc-Michel* fait travailler à tant la feuille. Ils ont l'impudence de faire passer leurs scandaleuses brochures sous mon nom. J'ai vu *le Catéchumène* annoncé dans trois gazettes, comme étant une de mes productions journalières. On ajoute que *la reine en a demandé justice au roi*, et que *le roi m'a banni du royaume*.

On fait assez combien tous ces bruits sont faux ; mais, à force d'être répétés, ils deviennent pernecieux. On se résout aisément à persécuter en effet un homme qui l'est déjà par la voix publique. Je pourrai bien *mettre la plume à la main*, comme dit *Larcher*, pour confondre toutes ces calomnies. J'écrirai contre frère *Rigolet* et contre *le Catéchumène*. Je dédicrai, s'il le faut, l'ouvrage au pape. Est-il possible qu'à mon âge de soixante et quatorze ans on puisse me soupçonner de faire des plaisanteries contre la religion dans laquelle je suis né ?

On ne veut pas que je meure en repos. J'espère cependant expirer tranquille, soit au pied des Alpes, soit au pied du Caucase.

Fortem et tenacem propositi virum.

Je vous embrasse tendrement.

(*) Roman philosophique de M. de Bordes.

Corresp. générale.

Tome IX.

F f

1768.

L E T T R E C C L X I.

A M. F I S C H E R,

INTENDANT DES POSTES DE BERNE.

A Ferney , 5 d'avril.

JE vois, Monsieur , par la lettre dont vous m'honorez, du 31 de mars , que je suis précisément comme le *Bikestarf* de Londres , à qui le docteur *Swift* et le docteur *Arbutnot* prouvèrent qu'il était mort. Il eut beau déclarer dans les papiers publics qu'il n'en était rien , que c'était une calomnie de ses ennemis, et qu'il se portait à merveille , on lui démontra qu'il était absolument mort ; que trois gazettes de toris , et trois autres gazettes de wigs l'avaient dit expressément ; que , quand deux partis acharnés l'un contre l'autre affirmaient la même chose , il était clair qu'ils affirmaient la vérité ; qu'il y avait six témoins contre lui , et qu'il n'avait pour lui que son seul témoignage , lequel n'était d'aucun poids. Enfin le pauvre homme eut beau faire , il fut convaincu d'être mort ; on tendit sa porte de noir , et on vint pour l'enterrer.

Si vous voulez m'enterrer , Monsieur , il ne tient qu'à vous , vous êtes bien le maître. J'ai soixante et quatorze ans , je suis fort maigre , je pèse fort peu , et il suffira de deux petits garçons pour me porter dans mon tombeau que j'ai fait bâtir dans le cimetière de mon église. Vous serez quitte encore de faire

prier DIEU pour moi, attendu que dans votre communion on ne prie point pour les morts. Mais moi je prierai DIEU pour la conversion de votre correspondant qui veut que je sois en deux lieux à la fois ; ce qui n'est jamais arrivé qu'à S^t *François Xavier*, et ce qui paraît aujourd'hui moralement impossible à plusieurs honnêtes gens. 1768.

J'ai l'honneur d'être, pour le peu de temps que j'ai encore à vivre, Monsieur, votre très-, &c.

LETTRE CCLXII.

A M. FENOUILLOT DE FALBAIRE.

Ferney, 11 d'avril.

IL ne vous manque plus rien, Monsieur ; vous avez pour vous le public, et il n'y a contre vous que

Ce lourd Fréron diffamé par la ville
Comme un bâtard du bâtard de Zoïle.

Je ne suis point du tout étonné que cet imbécille maroufle, l'opprobre des supérieurs qui le tolèrent, n'ait pas senti l'intérêt prodigieux qui règne dans votre ouvrage.

Les Frérons sont-ils faits pour sentir la nature ?

Vous avez très-bien fait d'ajouter à l'histoire du jeune *Fabre* tout ce qui peut la rendre plus touchante. Le fait n'est pas précisément comme on le

—
1768. débite. S'il était tel, on n'aurait pas défendu à ce jeune homme, en le tirant des galères, d'approcher de Nîmes de plus de dix lieues. Je suis très-instruit de toute cette affaire, puisqu'il y a long-temps que *Fabre* m'a fait prier d'écrire en sa faveur au commandant de la province; et j'ai pris cette liberté. Il vous devra beaucoup plus qu'à moi, puisque vous avez intéressé pour lui toute la nation. (*)

Je suis charmé que vous soyez lié avec monsieur *Marmontel*; il est mon ami depuis plus de vingt ans: c'est un des hommes qui méritent le plus l'estime du public et les aboiemens des *Frérons*.

J'ai l'honneur d'être avec tous les sentimens que je vous dois, &c.

(*) Le jeune *Fabre* s'était substitué à son père condamné aux galères pour avoir reçu chez lui des prédicans. Cette victime de l'amour filial et de l'intolérance religieuse ne sortit des galères qu'au bout de sept ans. C'est le sujet de l'*Honnête criminel*, de M. de *Falbuire*. On peut voir les détails de cette aventure dans la préface de ce drame, édition de 1768.

L E T T R E C C L X I I I.

1768.

A M. L'ÉVÊQUE D'ANNECY. (*)

A Ferney, 15 d'avril.

MONSIEUR,

J'AURAI dû répondre sur le champ à la lettre (**) dont vous m'avez honoré, si mes maladies me l'avaient permis.

Cette lettre me cause beaucoup de satisfaction, mais elle m'a un peu étonné. Comment pouvez-vous

(*) L'abbé *Biord*, ci-devant prêtre habitué ou vicaire d'une paroisse de Paris. Ses démêlés avec le parlement, l'obligèrent à quitter cette ville. Voyez la lettre à M. d'*Argental* du 27 juillet.

(**) *Lettre de l'évêque d'Annecy.*

Annecy, le 11 d'avril.

MONSIEUR,

On dit que vous avez fait vos pâques : bien des personnes n'en sont rien moins qu'édifiées, parce qu'elles s'imaginent que c'est une nouvelle scène que vous avez voulu donner au public, en vous jouant encore de ce que la religion a de plus sacré. Pour moi, Monsieur, qui pense plus charitablement, je ne saurais me persuader que M. de *Voltaire*, ce grand-homme de notre siècle, qui s'est toujours annoncé comme élevé, par les efforts d'une raison épurée et par les principes d'une philosophie sublime, au-dessus des respects humains, des préjugés et des faiblesses de l'humanité, eût été capable de trahir et de dissimuler ses sentimens par un acte d'hypocrisie qui suffirait seul pour ternir toute sa gloire, et pour l'avilir aux yeux de toutes les personnes qui pensent. J'ai dû croire que la sincérité avait toujours fait le caractère de vos démarches. Vous vous êtes confessé, vous avez même communiqué ; vous l'avez donc fait de bonne foi, vous l'avez fait en vrai chrétien ; vous l'avez fait, persuadé de ce que la foi nous dicte par rapport au sacrement que vous

— me savoir gré de remplir des devoirs dont tout sei-
 1768. gneur doit donner l'exemple dans ses terres, dont
 aucun chrétien ne doit se dispenser, et que j'ai fi

avez reçu. Les incrédules ne pourront donc plus se glorifier de vous voir marcher à leur tête, portant l'étendard de l'incrédulité; le public ne sera plus autorisé à vous regarder comme le plus grand ennemi de la religion chrétienne, de l'Eglise catholique et de ses ministres. S'il ne peut, malgré les protestations contraires insérées de votre part en certaines gazettes, se persuader que vous ne soyez pas l'auteur d'une foule d'écrits, de brochures et d'ouvrages remplis d'impiété, qui ont déjà occasionné tant de désordres dans la société, tant de dérèglemens dans les mœurs, tant de profanations dans le sanctuaire; il croira au moins que, revenu à vous-même, vous avez enfin résolu de ne plus mettre au jour de semblables productions, et que, par un acte aussi éclatant que celui que vous avez fait dans l'église de votre paroisse, le jour de Pâques, vous avez voulu rendre un hommage public à la religion qui vous a vu naître dans son sein, et à qui des talens aussi distingués que les vôtres auraient été infiniment utiles, si vous les lui aviez consacrés. Il espérera encore qu'en soutenant ce premier acte par des sentimens et par une conduite uniformes, et qu'en perfectionnant l'ouvrage d'une conversion ébauchée, vous ne laisserez plus aux gens de bien, amateurs de la religion, que le juste sujet de rendre grâces à DIEU, et de le bénir d'un retour qui mettra le comble à leur joie et à leur consolation.

Si le jour de votre communion on vous avait vu, non pas vous ingérer à prêcher le peuple dans l'église sur le vol et les larcins, ce qui a fort scandalisé tous les assistans; mais lui annoncer, comme un autre *Théodose*, par vos soupirs, vos gémissemens et vos larmes, la pureté de votre foi, la sincérité de votre repentir, et le désaveu de tous les sujets de méfédification qu'il a cru entrevoir par le passé dans votre façon de penser et d'agir: alors personne n'aurait plus été dans le cas de regarder comme équivoques vos démonstrations apparentes de religion. On vous aurait cru mieux disposé à approcher de cette table sainte où la foi ne permet, aux âmes même les plus pures, de ne se présenter qu'avec une religieuse frayeur; on aurait été plus édifié de vous y voir, et peut-être auriez-vous tiré plus d'avantage de vous y être présenté.

Mais, quoi qu'il en soit du passé que je dois laisser au jugement du souverain scrutateur des cœurs et des consciences, ce seront les fruits qui feront juger de la qualité de l'arbre; et j'espère, par ce que vous ferez à l'avenir, que vous ne laisserez aucun lieu de douter de la droiture et de la sincérité de ce que vous avez déjà fait. Je me le persuade d'autant

souvent remplis ? Ce n'est pas assez d'arracher les vassaux aux horreurs de la pauvreté, d'encourager leurs mariages, de contribuer, autant qu'on le peut, à leur bonheur temporel, il faut encore les édifier; et il serait bien extraordinaire qu'un seigneur de paroisse ne fît pas, dans l'église qu'il a bâtie, ce que font tous les prétendus réformés, dans leurs temples, à leur manière.

1768.

Je ne mérite pas assurément les complimens que vous voulez bien me faire, de même que je n'ai jamais mérité les calomnies des infectes de la littérature, qui sont méprisés de tous les honnêtes gens, et qui doivent être ignorés d'un homme de votre

plus facilement que je le souhaite avec plus d'ardeur, n'ayant rien plus à cœur que votre salut; et ne pouvant oublier qu'en qualité de votre pasteur, je dois rendre compte à DIEU de votre âme, comme de toutes celles du troupeau qui m'a été confié par la divine Providence.

Je ne vous dirai pas, Monsieur, combien j'ai déjà gémi sur votre état, ni combien j'ai déjà offert de prières et de supplications au Dieu des miséricordes, pour qu'il daignât enfin vous éclairer de ces lumières célestes qui font aimer et suivre la vérité, en même temps qu'ils la font connaître; je me bornerai simplement à vous faire remarquer que le temps presse, et qu'il vous importe de ne point perdre aucun de ces momens précieux que vous pouvez encore employer utilement pour l'éternité. Un corps exténué, et déjà abattu sous le poids des années, vous avertit que vous approchez du terme où sont allés aboutir tous ces hommes fameux qui vous ont précédé, et dont à peine reste-t-il aujourd'hui la mémoire. En se laissant éblouir par le faux éclat d'une gloire aussi frivole que fugitive, la plupart d'entre eux ont perdu de vue les biens et la gloire immortelle plus dignes de fixer leurs desirs et leurs empressements. Fasse le Ciel que, plus sage et plus prudent qu'eux, vous ne vous occupiez plus à l'avenir que de la recherche de ce bonheur souverain qui peut seul remplir le vide d'un cœur qui ne trouve rien ici-bas qui puisse le contenter !

C'est ce que je ne cesserai de demander au Seigneur par mes vœux les plus ardens; et je le dois au vif intérêt que je prends à tout ce qui vous regarde, au zèle dont je suis animé pour votre salut, et aux sentimens respectueux avec lesquels j'ai l'honneur d'être, &c.

1768.

caractère. Je dois mépriser les impostures , sans pourtant haïr les imposteurs. Plus on avance en âge , plus il faut écarter de son cœur tout ce qui pourrait l'aigrir ; et le meilleur parti qu'on puisse prendre contre la calomnie , c'est de l'oublier. Chaque homme doit des sacrifices , chaque homme fait que tous les petits incidens qui peuvent troubler cette vie passagère , se perdent dans l'éternité ; et que la résignation à DIEU , l'amour de son prochain , la justice , la bienfaisance , sont les seules choses qui nous restent devant le créateur des temps et de tous les êtres. Sans cette vertu que *Cicéron* appelle *caritas generis humani* , l'homme n'est que l'ennemi de l'homme ; il n'est que l'esclave de l'amour propre , des vaines grandeurs , des distinctions frivoles , de l'orgueil , de l'avarice et de toutes les passions. Mais , s'il fait le bien pour l'amour du bien même , si ce devoir (épuré et consacré par le christianisme) domine dans son cœur , il peut espérer que DIEU , devant qui tous les hommes sont égaux , ne rejettera pas des sentimens dont il est la source éternelle. Je m'anéantis avec vous devant lui , et n'oubliant pas les formules introduites chez les hommes , j'ai l'honneur d'être avec respect , &c.

P. S. Vous êtes trop instruit pour ignorer qu'en France un seigneur de paroisse doit , en rendant le pain-béni , instruire ses vassaux d'un vol commis dans ce temps-là même avec effraction , et y pourvoir incontinent ; de même qu'il doit avertir si le feu prend à quelques maisons du village , et faire venir de l'eau. Ce sont des affaires de police qui sont de son ressort.

A M. LE COMTE DE LA TOURAILLE.

A Ferney , le 20 d'avril.

JE vois , Monsieur, que les Parisiens jouissent d'une heureuse oisiveté, puisqu'ils daignent s'amuser de ce qui se passe sur les frontières de la Suisse , au pied des Alpes et du mont Jura. Je ne conçois pas comment la chose la plus simple, la plus ordinaire, et que je fais tous les ans , a pu causer la moindre surprise. Je suis persuadé que vous en faites autant dans vos terres, quand vous y êtes. Il n'y a personne qui ne doive cet exemple à sa paroisse ; et si quelquefois dans Paris le mouvement des affaires , ou d'autres considérations obligent de différer ces cérémonies prescrites , nous n'avons point à la campagne de pareilles excuses. Je ne suis qu'un agriculteur , et je n'ai nul prétexte de m'écarter des règles auxquelles ils sont tous assujettis. L'innocence de leur vie champêtre serait justement effrayée , si je n'agissais pas et si je ne pensais pas comme eux. Nos déserts , qui devraient nous dérober au public de Paris , ne nous ont jamais dérobés à nos devoirs. Nous avons fait à DIEU , dans nos hameaux , les mêmes prières pour la santé de la reine que dans la capitale , avec moins d'éclat sans doute , mais non pas avec moins de zèle. DIEU a écouté nos prières comme les vôtres ; et nous avons appris , avec autant de joie que vous, le retour d'une santé si précieuse.

— 1768. diminue les maux dont je suis accablé : c'est une recette excellente.

Je suis comme votre ville de Paris , je n'ai plus de théâtre. Je donne à mon curé les aubes des prêtres de Sémiramis ; il faut faire une fin. Je me suis retiré , sans pension du roi, dans ma soixante et quinzième année. Je ne compte pas également les jours de *Moncrif* ; mais , si j'ai les *moyens de plaire* à mes deux anges , je me croirai pour le moins aussi heureux que lui. Je me mets à l'ombre de vos ailes , avec une vivacité de sentimens qui n'est pas d'un vieillard. V.

LETTRE CCLXVI.

A M. PAULET, médecin à Paris ,

Sur son Histoire de la petite vérole.

Ferney , 22 d'avril.

JE crois , Monsieur , que don *Quichotte* n'avait pas lu plus de livres de chevalerie que j'en ai lu de médecine. Je suis né faible et malade , et je ressemble aux gens qui , ayant d'anciens procès de famille , passent leur vie à feuilleter les jurisconsultes , sans pouvoir finir leurs procès.

Il y a environ soixante et quatorze ans que je soutiens , comme je peux , mon procès contre la nature. J'ai gagné un grand incident , puisque je suis encore en vie ; mais j'ai perdu tous les autres , ayant toujours vécu dans les souffrances.

De tous les livres que j'ai lus , il n'y en a point —
qui m'ait plus intéressé que le vôtre. Je vous suis 1768.
très-obligé de m'avoir fait faire connaissance avec
Rhasès. Nous étions de grands ignorans et de misé-
rables barbares , quand ces Arabes se dégrafaient.
Nous nous sommes formés bien tard en tout genre ,
mais nous avons regagné le temps perdu ; votre livre
surtout en est un bon témoignage. Il m'a beaucoup
instruit : mais j'ai encore quelques petits scrupules
sur la patrie de la petite vérole.

J'avais toujours pensé qu'elle était native de l'Arabie
déserte , et cousine germaine de la lèpre qui apparte-
nait de droit au peuple juif , peuple le plus infecté
en tout genre qui ait jamais été sur notre malheureux
globe.

Si la petite vérole était native d'Egypte , je ne
vois pas comment les troupes de *Marc - Antoine* ,
d'*Auguste* et de ses successeurs ne l'auraient pas appor-
tée à Rome. Presque tous les Romains eurent des
domestiques égyptiens, *verna Canopi* ; ils n'eurent jamais
d'Arabes. Les Arabes restèrent presque toujours dans
leur grande presqu'île jusqu'au temps de *Mahomet*.
Ce fut dans ce temps-là que la petite vérole com-
mença à être connue. Voilà mes raisons ; mais je
me défie d'elles , puisque vous pensez différemment.

Vous m'avez convaincu, Monsieur , que l'extir-
pation serait très-préférable à l'inoculation. La dif-
ficulté est de pouvoir attacher la sonnette au cou du
chat. Je ne crois pas les princes de l'Europe assez
sages pour faire une ligue offensive et défensive contre
ce fléau du genre-humain ; mais , si vous parvenez à
obtenir des parlemens du royaume qu'ils rendent

— quelques arrêts contre la petite vérole, je vous prierai
 1768. aussi (sans aucun intérêt) de présenter requête contre
 la grosse sœur. Vous savez que le parlement de Paris
 condamna, en 1496, tous les vérolés qui se trou-
 veraient dans la banlieue à être pendus. J'avoue
 que cette jurisprudence était fort sage; mais elle
 était un peu dure, et d'une exécution difficile,
 surtout avec le clergé qui en aurait appelé *ad*
apostolos.

Je ne fais laquelle de ces deux demoiselles a fait
 le plus de mal au genre-humain; mais la grosse
 sœur me paraît cent fois plus absurde que l'autre.
 C'est un si énorme ridicule dans la nature d'empoi-
 sonner les sources de la génération, que je ne fais
 plus où j'en suis quand je fais l'éloge de cette bonne
 mère. La nature est très-aimable et très-respectable,
 sans doute, mais elle a des enfans bien infames.

Je conçois bien que, si tous les gouvernemens de
 l'Europe s'entendaient ensemble, ils pourraient à
 toute force diminuer un peu l'empire des deux sœurs.
 Nous avons actuellement en Europe plus de douze
 cents mille hommes qui montent la garde en pleine
 paix; si on les employait à extirper les deux virus
 qui désolent le genre-humain, ils feraient du moins
 bons à quelque chose. On pourrait même leur don-
 ner encore à combattre le scorbut, les fièvres pour-
 prées, et tant d'autres faveurs de ce genre que la
 nature nous a faites.

Vous avez dans Paris un hôtel-Dieu où règne
 une contagion éternelle, où les malades, entassés les
 uns sur les autres, se donnent réciproquement la
 peste et la mort. Vous avez des boucheries dans de

petites rues sans issue, qui répandent en été une odeur cadavéreuse, capable d'empoisonner tout un quartier. Les exhalaisons des morts tuent les vivans dans vos églises, et les *charniers des Innocens*, ou de *Saint-Innocent*, sont encore un témoignage de barbarie qui nous met fort au-dessous des Hottentots et des nègres : cependant personne ne pense à remédier à ces abominables abus. Une partie des citoyens ne pense qu'à l'opéra comique, et la sorbonne n'est occupée qu'à condamner *Bélisaire* et à damner l'empereur *Marc-Antonin*. 1768.

Nous serons long-temps fous et insensibles au bien public. On fait de temps en temps quelques efforts, et on s'en lasse le lendemain. La constance, le nombre d'hommes nécessaire et l'argent manquent pour tous les grands établissemens. Chacun vit pour soi : *Sauve qui peut* est la devise de chaque particulier. Plus les hommes sont inattentifs à leur plus grand intérêt, plus vos idées patriotiques m'ont inspiré d'estime.

J'ai l'honneur d'être, &c.

1768.

LETTRE CCLXVII.

A M. L'ÉVÊQUE D'ANNECY.

29 d'avril.

MONSIEUR,

VOTRE seconde lettre (*) m'étonne encore plus que la première. Je ne fais quels faux rapports ont pu m'attirer tant d'aigreur de votre part. On soupçonne beaucoup un nommé *Ancian*, curé du village

(*) *Lettre de l'évêque d'Annecy.*

Annecy, 25 d'avril.

MONSIEUR,

Je n'ai différé de répliquer à votre lettre du 15 de ce mois, que parce que je n'ai eu dès-lors aucun moment de loisir, ayant été continuellement occupé de ce que nous appelons la retraite et le synode.

Je n'ai pu qu'être très-surpris qu'en affectant de ne pas entendre ce qui était fort intelligible dans ma lettre, vous ayez supposé que je vous savais bon gré d'une communion de politique, dont les protestans même n'ont pas été moins scandalisés que les catholiques. J'en ai gémé plus que tout autre; et, si vous étiez moins éclairé et moins instruit, je croirais devoir vous apprendre, en qualité d'évêque et de pasteur, qu'en supposant le scandale donné au public, soit par les écrits qu'il vous attribue, soit par la cessation de presque tout acte de religion depuis plusieurs années, une communion faite suivant les vrais principes de la morale chrétienne exigeait préalablement de votre part des réparations éclatantes et capables d'effacer les impressions prises sur votre compte; et que jusque-là aucun ministre, instruit de son devoir, n'a pu et ne pourra vous absoudre, ni vous permettre de vous présenter à la table sainte.

Sans être aussi instruit que vous le supposez gratuitement, je le suis cependant assez pour ne pas ignorer que la conduite d'un seigneur de

de

de Moëns, qui eut un procès criminel au parlement de Dijon en 1761; procès dans lequel je lui rendis service, en portant les parties qui le poursuivaient à se contenter d'un dédommagement de quinze cents livres et du payement des frais. On prétend que l'official de Gex se plaint de ce que les citoyens contre lesquels il plaide pour les dixmes, se sont adressés à moi. Il est vrai qu'ils m'ont demandé mes

1768.

paroisse, qui se fait accompagner par des gardes armés jusque dans l'église, et qui s'y ingère à donner des avis au peuple pendant la célébration de la sainte messe, bien loin d'être autorisée par les usages et les lois de France, est au contraire proscrire par les sages ordonnances des rois très-chrétiens qui ont toujours distingué, pour le temps et le lieu, ce qui est du ministère des pasteurs, de l'exercice de la police extérieure que vous voulez attribuer aux seigneurs de paroisse.

Vous m'annoncez que vous vous anéantissez avec moi devant D I E U, le créateur des temps et des êtres : je souhaite que nous le fassions, vous et moi, avec assez de foi, de confiance, d'humilité et de repentir de nos fautes, pour mériter qu'il jette sur nous les regards propices de sa miséricorde : et j'en reviens encore à vous inviter, à vous prier, à vous conjurer de ne pas perdre de vue cette éternité à laquelle vous touchez de si près, et dans laquelle iront bientôt *se perdre*, non-seulement les *petits incidens de la vie*, mais encore le faste des grandeurs, l'opulence des richesses, l'orgueil des beaux esprits, les vains raisonnemens de la prétendue sagesse humaine, et tout ce qui appartient à la figure trompeuse de ce monde.

Si mes avis ne sont pas tout-à-fait de votre goût, je me flatte que vous n'en serez pas moins convaincu qu'ils ne sont dictés que par l'amour de mon devoir, et par l'empressement que j'ai de concourir à votre véritable et solide bonheur. Bien des personnes, en se dirigeant par des vues humaines, vous tiendront un langage bien différent; mais par une suite du principe invariable que je me suis fait, de n'agir qu'en vue de D I E U et dans l'ordre de sa volonté, comme je ne cherche point les adulations, je ne crains pas non plus les satires; et je suis disposé à effuyer tous les traits de la malignité des hommes, plutôt que de manquer à ce que je croirai être, suivant D I E U, du devoir de mon ministère. Au reste, quoique je me serve des formules introduites chez les hommes, ce n'est pas avec moins de sincérité que je ferai toute ma vie, avec le désir le plus ardent de votre salut, et avec respect, &c.

Corresp. générale.

Tome IX.

G g

— bons offices , mais je ne me suis point mêlé de cette
1768. affaire , attendu que l'Eglise étant mineure , il est
malheureusement difficile d'accommoder un tel pro-

Autre lettre du même évêque.

Annecy , 2 de mai.

MONSIEUR ,

Vous attribuez donc à l'aigreur ce qui n'est , au vrai , de ma part que l'effet du zèle dont je dois être animé pour tout ce qui intéresse le salut des âmes et l'honneur de la religion dans mon diocèse. Cette considération m'aurait interdit toute ultérieure réplique , si je n'avais cru devoir encore celle-ci à la justification des personnes que vous taxez de vous avoir calomnié auprès de moi. M. Ancien , monsieur le doyen de Gex , monsieur l'aumônier de la résidence , ne m'ont pas plus parlé de vous que tous les autres ; et lorsque l'occasion s'en est présentée , ils m'en ont dit bien moins que ce que j'en avais déjà appris par la voix du public. Ce n'est point à leurs rapports que vous devez attribuer le fondement des justes représentations que j'ai été dans le cas de vous faire en qualité d'évêque et de pasteur.

Vous connaissez les ouvrages qu'on vous attribue , vous savez ce que l'on pense de vous dans toutes les parties de l'Europe , vous n'ignorez pas que presque tous les intrépidés de notre siècle se glorifient de vous avoir pour leur chef , et d'avoir puisé dans vos écrits les principes de leur irréligion : c'est donc au monde entier et à vous même , et non pas à quelques particuliers , que vous devez vous en prendre de ce que l'on vous impute. Si ce sont des calomnies , ainsi que vous le prétendez , il faut vous en justifier , et détromper ce même public qui en est imbu. Il n'est pas difficile à qui est véritablement chrétien d'esprit et de cœur , de faire connaître qu'il l'est ; il ne se croit pas permis d'en démentir la qualité dans les amusemens que vous appelez *bagatelles littéraires*. Il montre sa foi par ses œuvres , il produit ses sentimens , soit dans ses écrits , soit dans sa conduite , d'une façon qui rend à la religion l'hommage qui lui est dû ; il ne se flatte pas d'en avoir rempli les devoirs pour en avoir fait quelques exercices une fois ou deux chaque année dans l'église de sa paroisse , ni même pour avoir fait , dans une longue suite d'années , une ou deux communions dont le public a été plus scandalisé qu'édifié.

Je vous laisse après cela , Monsieur , à juger ce que vous aurez à faire.

cès à l'amiable. J'ai transigé avec mon curé dans un cas à peu-près semblable, mais c'est en lui donnant beaucoup plus qu'il ne demandait : ainsi je ne puis le soupçonner de m'avoir calomnié auprès de vous. Pour les autres procès entre mes voisins, je les ai tous assoupis : je ne vois donc pas que j'aye donné lieu à personne, dans le pays de Gex, de vous écrire contre moi. 1768.

Je fais que tout Genève accuse l'aumônier de la résidence, dont j'ignore le nom, d'écrire de tous côtés, de semer par-tout la calomnie; mais à Dieu ne plaise que je lui impute de faire un métier si infame, sans avoir les preuves les plus convaincantes. Il vaut mieux mille fois se taire et souffrir, que de troubler la paix par des plaintes hasardées. Mais, en établissant cette paix précieuse dans mon voisinage, j'ai cru, depuis long-temps, devoir me la procurer à moi-même.

Messieurs les syndics des Etats du pays, les curés de mes terres, un juge civil, un supérieur de maison religieuse, étant un jour chez moi, et étant indignés des calomnies qu'on croyait alors répandues par le curé *Ancian*, pour prix de l'avoir tiré des mains de la justice, me signèrent un certificat qui détruisait ces impostures.

J'ai l'honneur de vous envoyer cette pièce authentique, conforme à l'original. J'en envoie une autre

Des occupations pressantes ne me permettent pas d'en dire davantage, et probablement je n'aurai rien à vous dire de plus, jusqu'à ce qu'un retour de votre part, tel que je le souhaite, me mette à même de vous convaincre de la droiture de mes intentions, et de la sincérité du désir de votre salut qui sera toujours inséparable du respect avec lequel j'ai l'honneur d'être, &c.

1768. copie à monsieur le premier président du parlement de Bourgogne, et à monsieur le procureur général, afin de prévenir l'effet des manœuvres qui auraient pu surprendre votre candeur et votre équité. Vous verrez combien il est faux que les devoirs dont il est question n'aient été remplis que cette année. Vous serez indigné, sans doute, qu'on ait osé vous en imposer si grossièrement.

Je pardonne de tout mon cœur à ceux qui ont osé ourdir cette trame odieuse. Je me borne à les empêcher de nuire, sans vouloir leur nuire jamais; et je vous réponds bien que la paix, qui est mon perpétuel objet, n'en sera point altérée dans mes terres.

Les bagatelles littéraires n'ont aucun rapport avec les devoirs du citoyen et du chrétien; les belles-lettres ne sont qu'un amusement. La bienfaisance, la piété solide et non superstitieuse, l'amour du prochain, la résignation à DIEU, doivent être les principales occupations de tout homme qui pense sérieusement. Je tâche, autant que je puis, de remplir toutes ces obligations dans ma retraite que je rends tous les jours plus profonde. Mais ma faiblesse répondant mal à mes efforts, je m'anéantis encore une fois, avec vous, devant la Providence divine, sachant qu'on n'apporte devant DIEU que trois choses qui ne peuvent entrer dans son immensité, notre néant, nos fautes et notre repentir.

Je me recommande à vos prières autant qu'à votre équité.

J'ai l'honneur d'être avec respect, &c. (*)

(*) Voyez dans les Mélanges littéraires tome III, la Lettre d'un parent de M. de Voltaire, au même évêque d'Annecy.

A M. LE MARQUIS DE VILLEVIEILLE,

1 de mai.

MON cher marquis, le sieur *Gillet* ou *Gilles* n'est pas trop bien informé des affaires de ce monde. Il ne fait pas que quand on est enfermé entre des renards et des loups, il faut quelquefois enfumer les uns et hurler avec les autres. Il ne fait pas qu'il y a des choses si méprisables qu'on peut quelquefois s'abaisser jusqu'à elles sans se compromettre. Si jamais vous vous trouvez dans une compagnie où tout le monde montre son cu, je vous conseille de mettre chausses bas en entrant, au lieu de faire la révérence.

Faites, je vous en prie, mes sincères complimens à MM. *Duché* et *Venel* : les compagnons franc-maçons doivent se reconnaître au moindre mot.

On demande si on peut vous adresser de petits paquets sous l'enveloppe de monsieur l'intendant.

Mais surtout, si vous allez à votre régiment, passez par chez nous ; n'y manquez pas, je vous en prie : ce pèlerinage est nécessaire ; j'ai beaucoup de choses à vous dire pour votre édification.

Le marquis de *Mora*, fils du comte de *Fuentes*, ambassadeur d'Espagne à Paris, gendre de ce célèbre M. le comte d'*Aranda* qui a chassé les jésuites d'Espagne, et qui chassera bien d'autres vermines, est venu passer trois jours avec moi ; il s'en retourne en

— 1768. Espagne, et ira peut-être auparavant à Montpellier: c'est un jeune homme d'un mérite bien rare. Vous le verrez probablement à son passage, et vous serez étonné. L'inquisition d'Espagne n'est pas abolie; mais on a arraché les dents à ce monstre, et on lui a coupé les griffes jusque dans la racine. Tous les livres si sévèrement défendus à Paris entrent librement en Espagne. Les Espagnols, en moins de deux ans, ont réparé cinq siècles de la plus infame bigoterie.

Rendez grâce à DIEU, vous et vos amis, et aimez-moi.

L E T T R E C C L X I X.

A M. D E C H A B A N O N.

A Ferney, 5 de mai.

MON cher ami, je suis comme vous, je pense toujours à Eudoxie. Je vous demande en grâce de ne vous point presser. Je vous conjure surtout de donner aux sentimens cette juste étendue nécessaire, pour les faire entrer dans l'ame du lecteur, de soigner le style, de le rendre touchant; que tout soit développé avec intérêt, que rien ne soit étranglé, qu'un intérêt ne nuise point à l'autre; qu'on ne puisse pas dire: Voilà un extrait de tragédie plutôt qu'une tragédie. Que le rôle de l'ambassadeur soit d'un politique profond et terrible; qu'il fasse frémir, et qu'*Eudoxie* fasse pleurer; que

tout ce qui la regarde soit attendrissant , et que tout ce qui regarde l'Empire romain soit sublime ; que le lecteur , en ouvrant le livre au hasard , et en lisant quatre vers , soit forcé , par un charme invincible , de lire tout le reste. 1768.

Ce n'est pas assez qu'on puisse dire , cette scène est bien amenée , cette situation est raisonnable ; il faut que cette scène soit touchante , il faut que cette situation déchire le cœur.

Quand vous mettrez encore trois ou quatre mois à polir cet ouvrage , le succès vous payera de toutes vos peines. Elles sont grandes , je l'avoue ; mais le plaisir de réussir pleinement auprès des connaisseurs vous dédommagera bien.

Vous vous amusez donc toujours de Pandore ? Je conçois que *l'époux soumis et facile* est un vrai parisien , et qu'il ne faut pas faire rire dans un ouvrage aussi sérieux que le péché originel des Grecs.

Comme j'en étais là , je reçois votre charmante lettre du 29 d'avril. Elle a beau me plaire , elle ne me défarme point. Voici ma proposition : c'est que vous vous remplissiez la tête de toute autre chose que d'Eudoxie pendant trois mois ; que vous y reveniez ensuite avec des yeux frais , alors vous pourrez en faire un ouvrage supérieur. Tenez-la prête pour l'impression , dès que quelqu'un des quarante passera le pas , et vous serez mon cher confrère ou mon successeur.

Mandez-moi , je vous en prie , comment il faut s'y prendre pour vous faire tenir un petit paquet qui ne vous coûte rien. Bonsoir , mon très-cher et très-aimable ami. V.

1768.

L E T T R E C C L X X.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

6 de mai.

MON divin ange, le mémoire de votre infant m'a paru modéré et ferme. Voilà donc la seconde guerre de Parme et du saint-siège. Quand les *Barberins* firent la première, ils firent jurer aux soldats de rapporter tous leurs fusils quand la paix serait faite ; comptant bien qu'il n'y aurait aucun homme de tué ni de fusil perdu. Les choses ne se feraient pas passées ainsi du temps de *Grégoire VII* ou d'*Innocent IV* ; ils auraient dit comme *Jodelet* à l'infant :

Petit cadet d'infant, vous aurez cent nasardes ;
Car me devant respect et l'ayant mal gardé,
Le moindre châtiment c'est d'être nasardé.

Il faut espérer que *Rezzonico* qui a un nez à la vénitienne, et qui n'a pas le nez fin, recevra seul les croquignoles.

J'ai eu pendant trois jours M. le marquis de *Mora* que vous connaissez. Je vous prie de faire une brigade pour qu'on l'associe quelque jour au ministère d'Espagne. Je vous réponds qu'il aidera puissamment le comte d'*Aranda*, son beau-père, à faire un nouveau siècle. Les Espagnols avancent quand nous reculons. Ils ont fait plus de progrès en deux ans que nous n'en avons fait en vingt. Ils apprennent le français pour lire les ouvrages nouveaux qu'on proscri-

en France. On a rogné jusqu'au vif les griffes de l'inquisition ; elle n'est plus qu'un fantôme. L'Espagne n'a ni jésuites ni jansénistes. La nation est ingénieuse et hardie ; c'est un ressort que la plus infame superstition avait plié pendant six siècles , et qui reprend une élasticité prodigieuse. Je suis fâché de voir qu'en France la moitié de la nation soit frivole et l'autre barbare. Ces barbares sont les jansénistes. Votre ministère ne les connaît pas assez. Ce sont des presbytériens plus dangereux que ceux d'Angleterre. De quoi ne sont pas capables des cerveaux fanatiques qui ont soutenu les convulsions pendant quarante années ? Il est cruel d'être exposé aux loups, quand on est défait des renards.

1768.

Informez-vous, je vous en prie , du personnage qui a pris le nom de *Chiniac la Bastide Duclaux*, avocat au parlement , et qui est auteur des *Commentaires sur le discours des libertés gallicanes* de l'abbé de Fleury. C'est un énergumène qui établit le presbytérianisme tout cru ; il est de plus calomniateur très-insolent à la manière janséniste. Eux et leurs adversaires calomnient également bien , le tout pour la gloire de DIEU et la propagation du saint Evangile.

Comme vous ne voyez aucun de ces cuistres , vous pourriez vous mettre au fait par M. l'abbé de *Chauvelin*.

Je fais que la bonne compagnie méprise si fort tous ces animaux-là , qu'elle ne s'informe pas seulement s'ils existent. Les femmes se promènent aux Tuileries, sans s'inquiéter si les chenilles rongent les feuilles. Cette bonne compagnie de Paris est fort agréable , mais elle ne sert précisément à rien. Elle soupe , elle dit de bons mots , et pendant ce temps-là

— 1768. les énergumènes excitent la canaille ; canaille composée à Paris d'environ quatre cents mille âmes, ou soi-disant telles.

L'autre tripot, j'entends celui de la comédie, est, quoi que vous en disiez, mon cher ange,* dans un état déplorable. Voilà vingt femmes qui se présentent, et pas un homme ; et encore aucune de ces femmes n'est bonne que pour le métier où elles réussissent toutes, et qu'on ne fait pas devant le public.

M. le duc de Choiseul a envoyé seize officiers dans mon hameau ; *domandavo aqua non tempesta*. Quand j'arrivai dans ce désert, on n'aurait pu y loger quatre sergens. Tous les officiers y sont assez à leur aise ; mais l'église est devenue trop petite : il faut l'agrandir et édifier mes paroissiens. J'y fais prier DIEU pour la santé de la reine. J'ai déjà été exaucé sur celle de madame d'Argental. Puisse-t-elle longtemps jouir avec vous de la vie la plus heureuse ! Pour moi, tant que je respirerai, je conserverai pour vous deux mon culte de dulia. V.

L E T T R E C C L X X I.

A M. D E C H A B A N O N.

•
A Ferney, 18 de mai.

I L n'y a pas de milieu, mon cher ami ; vous le savez, vous le voyez, vous en convenez ; il faut que l'amour domine ou qu'il soit exclus. Tous les dieux sont jaloux, et surtout celui-là. C'est bien lui qui demande un culte sans partage. Vous pouvez

faire d'Eudoxie une tragédie vigoureuse et sublime, en vous contentant honnêtement de peindre la veuve d'un empereur assassiné, une fille qui voit mourir son père, une mère qui tremble pour son fils. Encore une fois, cela est beau, cela est grand, et ceux qui aiment la vénérable antiquité vous en sauront beaucoup de gré. Mais vous êtes amoureux, mon cher ami, et vous voulez que votre héroïne le soit; vous avez dit : *Faciamus Eudoxiam ad imaginem nostram*. De tendres cœurs vous ont encouragé; vous avez voulu mêler l'amour au plus grand et au plus terrible intérêt. *Sancho-Pança* vous dirait qu'on ne peut pas ménager la chèvre et les choux.

Si vous voulez absolument de l'amour, changez donc une grande partie de la pièce; mais alors je vous avertis que vous retombez dans le commun des martyrs, que vous vous privez de tous les beaux détails, de tous les grands tableaux que votre ouvrage comportait.

Je penserai toujours que vous pouvez faire un rôle admirable de l'ambassadeur; il peut et il doit faire trembler *Eudoxie* pour son fils; c'est-là la véritable politique d'un homme d'Etat de faire craindre un meurtre qu'il n'aurait pas même intention de commettre. Je ne vois pas trop quel intérêt aurait ce *Genféric* de conserver le fils de *Valentinien*; mais il a certainement un très-grand intérêt de déterminer *Eudoxie* à se joindre à lui par la crainte qu'il doit lui inspirer pour la vie de son fils. Rien n'est si naturel, et surtout dans un barbare tel que *Genféric*: l'histoire en fournit cent exemples. Je ne me souviens plus quelle était la femme qui défendait sa ville

— contre des assiégeans qui étaient déjà sur la brèche ,
 1768. et qui lui montraient son fils prisonnier , prêt à périr
 si elle ne se rendait pas ; elle troussa bravement sa
 cotte : Voilà , dit-elle , qui en fera d'autres.

Je vous demande en grâce de me faire tenir vos
Commentaires sur Pindare quand ils seront imprimés.

A l'égard de la musique d'opéra , mon cher ami ,
 il faut du génie et des acteurs ; ce sont deux choses
 peu communes. Ne doutez pas que je ne fasse pour
 le péché originel tout ce que vous croirez conve-
 nable. Notre aimable musicien peut m'envoyer tous
 les canevas qu'il voudra , je les remplirai comme
 je pourrai , bien persuadé que le pauvre diable de
 poète doit être l'esclave du musicien comme du
 public.

Je vous remercie tendrement de votre acharne-
 ment pour Pandore ; mais ayez en cent fois plus
 pour Eudoxie ; ne l'oubliez que deux mois pour la
 reprendre avec fureur : soyez terrible et sublime autant
 que vous êtes aimable.

Je vous envoie une fadaise à l'adresse que vous
 m'indiquez. Je vous envoie cette lettre en droiture ,
 afin que vous soyez averti. V.

L E T T R E C C L X X I I .

1768.

A M. T H I R I O T .

.
.

JE ne fais ce que c'est qu'une comédie italienne qu'il m'impute, intitulée : *Quand me mariera-t-on?* voilà la première fois que j'en ai entendu parler; c'est un mensonge absurde. DIEU a voulu que j'aye fait des pièces de théâtre pour mes péchés, mais je n'ai jamais fait de farce italienne; rayez cela de vos anecdotes.

Je ne fais comment une lettre que j'écrivis à milord *Littleton* et sa réponse, sont tombées entre les mains de ce *Fréron*; mais je puis vous assurer qu'elles sont toutes deux entièrement falsifiées. Jugez-en, je vous envoie les originaux.

Ces messieurs les folliculaires ressemblent assez aux chiffonniers qui vont ramassant des ordures pour faire du papier.

Ne voilà-t-il pas encore une belle anecdote, et bien digne du public, qu'une lettre de moi au professeur *Haller*, et une lettre du professeur *Haller* à moi! Et de quoi s'avise M. *Haller* de faire courir mes lettres et les siennes? et de quoi s'avise un folliculaire de les imprimer, et de les falsifier pour gagner cinq sous? Il me la fait signer du château de Tournay où je n'ai jamais demeuré.

— 1768. Ces impertinences amusent un moment des jeunes gens oisifs , et tombent le moment d'après dans l'éternel oubli où tous les riens de ce temps tombent en foule.

L'anecdote du cardinal de *Fleuri* sur le *quemadmodum* que *Louis XIV* n'entendait pas , est très-vraie. Je ne l'ai rapportée dans le *Siècle de Louis XIV* , que parce que j'en étais sûr ; et je n'ai point rapporté celle de *nycticorax* , parce que je n'en étais pas sûr. C'est un vieux conte qu'on me faisait dans mon enfance au collège des jésuites , pour me faire sentir la supériorité du père *la Chaise* sur le grand aumônier de France. On prétendait que le grand aumônier , interrogé sur la signification de *nycticorax* , dit que c'était un capitaine du roi *David* , et que le révérend père *la Chaise* assura que c'était un hibou ; peu m'importe , et très-peu m'importe encore qu'on fredonne pendant un quart d'heure , dans un latin ridicule , un *nycticorax* grossièrement mis en musique.

Je n'ai point prétendu blâmer *Louis XIV* d'ignorer le latin ; il savait gouverner , il savait faire fleurir tous les arts ; cela vaut mieux que d'entendre *Cicéron*. D'ailleurs , cette ignorance du latin ne venait pas de sa faute , puisque dans sa jeunesse il apprit de lui-même l'italien et l'espagnol.

Je ne fais pas pourquoi l'homme que le folliculaire fait parler , me reproche de citer le cardinal de *Fleuri* , et s'égaye à dire que j'aime à citer de grands noms. Vous savez , mon cher ami , que mes grands noms sont ceux de *Newton* , de *Locke* , de *Corneille* , de *Racine* , de *la Fontaine* , de *Boileau*. Si le nom de *Fleuri* était grand pour moi , ce serait le nom de l'abbé

Fleury, auteur des *Discours* patriotiques et savans, qui ont sauvé de l'oubli son *Histoire ecclésiastique*, et non pas le cardinal de *Fleuri* que j'ai fort connu avant qu'il fût ministre, et qui, quand il le fut, fit exiler un des plus respectables hommes de France, l'abbé *Pucelle*, et empêcha bénévolement, pendant tout son ministère, qu'on ne soutînt les quatre fameuses propositions sur lesquelles est fondée la liberté française dans les choses ecclésiastiques. 1768.

Je ne connais de grands-hommes que ceux qui ont rendu de grands services au genre-humain.

Quand j'amaissai des matériaux pour écrire le *Siècle de Louis XIV*, il fallut bien consulter des généraux, des ministres, des aumôniers, des dames et des valets de chambre. Le cardinal de *Fleuri* avait été aumônier, et il m'apprit fort peu de choses. M. le maréchal de *Villars* m'apprit beaucoup pendant quatre ou cinq années de temps, comme vous le savez; et je n'ai pas dit tout ce qu'il voulut bien m'apprendre.

M. le duc d'*Antin* me fit part de plusieurs anecdotes que je n'ai données que pour ce qu'elles valaient.

M. de *Torcy* fut le premier qui m'apprit, par une seule ligne en marge de mes questions, que *Louis XIV* n'eut jamais de part à ce fameux testament du roi d'Espagne *Charles II*, qui changea la face de l'Europe.

Il n'est pas permis d'écrire une histoire contemporaine autrement qu'en consultant avec assiduité, et en confrontant tous les témoignages. Il y a des faits que j'ai vus par mes yeux, et d'autres par des yeux meilleurs. J'ai dit la plus exacte vérité sur les choses essentielles.

1768. Le roi régnant m'a rendu publiquement cette justice. Je crois ne m'être guère trompé sur les petites anecdotes, dont je fais très-peu de cas ; elles ne sont qu'un vain amusement ; les grands événemens instruisent.

Le roi *Stanislas*, duc de Lorraine, m'a rendu le témoignage authentique que j'avais parlé de toutes les choses importantes, arrivées sous le règne de ce héros imprudent, *Charles XII*, comme si j'en avais été le témoin oculaire.

A l'égard des petites circonstances, je les abandonne à qui voudra ; je ne m'en soucie pas plus que de l'*Histoire des quatre fils Aimon*.

J'estime bien autant celui qui ne fait pas une anecdote inutile, que celui qui la fait.

Puisque vous voulez être instruit des bagatelles et des ridicules, je vous dirai que votre malheureux folliculaire se trompe quand il prétend qu'il a été joué sur le théâtre de Londres, avant d'avoir été berné sur celui de Paris par *Jérôme Carré*. La traduction, ou plutôt l'imitation de la comédie de l'Ecoffaïse et de *Fréron*, faite par M. *George Kolman*, n'a été jouée sur le théâtre de Londres qu'en 1766, et n'a été imprimée qu'en 1767 chez *Becket* et de *Hondt*. Elle a eu autant de succès à Londres qu'à Paris, parce que par tout pays on aime la vertu des *Lindane* et des *Fréepart*, et qu'on déteste les folliculaires qui barbouillent du papier, et mentent pour de l'argent. Ce fut l'illustre *Garrick* qui composa l'épilogue. M. *George Kolman* m'a fait l'honneur de m'envoyer sa pièce ; elle est intitulée : *The english Merchant*.

C'est

C'est une chose assez plaisante qu'à Londres, à Pétersbourg, à Vienne, à Gênes, à Parme et jusqu'en Suisse, on se soit également moqué de ce *Fréron*. Ce n'est pas à sa personne qu'on en voulait. Il prétend que l'Ecoffaïse ne réussit à Paris, que parce qu'il y est détesté; mais la pièce a réussi à Londres, à Vienne, où il est inconnu. Personne n'en voulait à *Pourceaugnac*, quand *Pourceaugnac* fit rire l'Europe. 1768.

Ce sont-là des anecdotes littéraires assez bien constatées; mais ce sont, sur ma parole, les vérités les plus inutiles qu'on ait jamais dites. Mon ami, un chapitre de *Cicéron*, *De officiis* et *De natura Deorum*, un chapitre de *Locke*, une lettre provinciale, une bonne fable de *la Fontaine*, des vers de *Boileau* et de *Racine*, voilà ce qui doit occuper un vrai littérateur.

Je voudrais bien savoir quelle utilité le public retirera de l'examen que fait le folliculaire, si je demeure dans un château ou dans une maison de campagne. J'ai lu dans une des quatre cents brochures faites contre moi, par mes confrères de la plume, que madame la duchesse de *Richelieu* m'avait fait présent un jour d'un carrosse fort joli et de deux chevaux gris-pommelés; que cela déplut fort à M. le duc de *Richelieu*: et là-dessus on bâtit une longue histoire. Le bon de l'affaire, c'est que, dans ce temps-là, M. le duc de *Richelieu* n'avait point de femme.

D'autres impriment mon porte-feuille trouvé; d'autres mes lettres à M. B. et à madame D. à qui je n'ai jamais écrit; et dans ces lettres toujours des anecdotes.

Ne vient-on pas d'imprimer les lettres prétendues

Corresp. générale.

Tome IX. H h

— de la reine *Christine*, de *Ninon l'Enclos*, &c. &c.? Des
1768. curieux mettent ces sottises dans leurs bibliothèques,
et un jour quelque érudit, aux gages d'un libraire,
les fera valoir comme des monumens précieux de
l'histoire. Quel fatras! quelle pitié! quel opprobre
de la littérature! quelle perte de temps!

Je lis actuellement des articles de l'*Encyclopédie*,
qui doivent servir d'instruction au genre-humain ;
mais tout n'est pas égal, &c. &c.

L E T T R E C C L X X I I I .

A M. T H O L O T .

21 de mai.

LE jeune homme, Monsieur, à qui vous avez bien
voulu écrire, ferai très-fâché de vous avoir con-
tristé, attendu qu'il n'a voulu que rire. Tout le
monde rit, et il vous prie instamment de rire aussi.
On peut très-bien être citoyen de Genève et apo-
thicaire, sans se fâcher. M. *Coladon*, mon ami, est
d'une des plus anciennes familles de Genève, et
un des meilleurs apothicaires de l'Europe. Quand
on écrit à un apothicaire en Allemagne, l'adresse
est à M. *N...* apothicaire très-renommé. MM. *Geoffroi*
et *Bousleduc*, apothicaires, étaient de l'académie des
sciences, et ont eu toute leur vie de l'amitié pour
moi. Tous les grands médecins de l'antiquité étaient
apothicaires, et composaient eux-mêmes leurs remè-
des ; en quoi ils l'emportaient beaucoup sur nos

médecins d'aujourd'hui , parmi lesquels il y en a —
plus d'un qui ne fait pas où croissent les drogues 1768.
qu'il ordonne.

Etes - vous fâché qu'on dise que vous faites de beaux vers ? Si *Hippocrate* fut apothicaire , *Esculape* eut pour père le dieu des vers. En vérité , il n'y a pas là de quoi s'affliger. On vous aime et on vous estime ; soyez sain et gaillard , et n'ayez jamais besoin d'apothicaire.

LETTRE CCLXXIV.

A M. LE MARQUIS DE THIBOUVILLE.

22 de mai.

JE vous aimerai autant que j'aimerai mes anges , c'est-à-dire jusqu'à mon dernier soupir. Je n'écris guère , mon cher Marquis , parce que j'ai très-peu de temps à moi. La décrépitude , les souffrances du corps , l'agriculture , les peines d'esprit inséparables du métier d'homme de lettres , une nouvelle édition du *Siècle de Louis XIV* , tout cela ne me laisse pas respirer. Ajoutez-y la calomnie toujours aboyante , et les persécutions toujours à craindre , vous verrez que j'ai besoin de solitude et de courage.

Je fais qu'un de mes malheurs est de ne pouvoir être ignoré. Je fais tout ce qu'on dit , et je vous jure qu'il n'y a pas un mot de vrai. Je n'aime la retraite que parce qu'elle est absolument nécessaire à mon corps et à mon ame. Vivez à Paris , vous autres

— mondains ; Paris est fait pour vous , et vous pour lui.
 1768. Aimez le théâtre comme on aime sa vieille maîtresse qui ne peut plus donner de plaisirs , mais qui en a donné. Tout le monde la trouve fort vilaine ; mais il est beau à vous et à mes anges d'avoir avec elle de bons procédés.

Il y a très-long-temps que je n'ai écrit à ces chers anges ; mais , si vous leur montrez ma lettre , ils y verront tous les sentimens de mon cœur.

Je suis enchanté que vous causiez souvent avec madame *Denis*. Vous devez tous deux vous aimer ; je vous ai vus tous deux très-grands acteurs. Entre nous , mon ami , la vie de la campagne ne lui convient point du tout. Je ne hais pas à garder les dindons , et il lui faut bonne compagnie ; elle me faisait un trop grand sacrifice ; je veux qu'elle soit heureuse à Paris , et je voudrais pouvoir faire pour elle plus que je n'ai fait.

J'ai avec moi actuellement mon gendre adoptif , qui sera assurément un officier de mérite. M. le duc de *Choiseul* , qui se connaît en hommes , commence déjà à le distinguer. Il a daigné faire du bien à ceux que j'ai pris la liberté de lui recommander , et je lui suis trop attaché pour lui présenter des personnes indignes de sa protection.

Je compte toujours sur celle de MM. les ducs de *Choiseul* et de *Praslin*. Vous savez que j'en ai un peu besoin contre la cabale fréronique , et même contre la cabale convulsionnaire , qui seraient bien capables de me persécuter jusqu'au tombeau , comme les jésuites persécutèrent *Arnaud*.

Mon curé prend l'occasion de la Pentecôte pour

vous faire les plus tendres complimens. La première fois que je rendrai le pain béni, je vous enverrai une brioche par la poste. V. 1768.

L E T T R E C C L X X V.

A M. L E R I C H E.

26 de mai.

MONSIEUR,

J'AI reçu hier votre lettre du 20 de mai, par laquelle vous avez bien voulu me faire part de ce que vous ont écrit messieurs les fermiers généraux, touchant les salines de Franche-Comté et le sel qui peut venir en fraude de Genève. Je vois qu'il y a des gens très-puissans et très-riches qui, tout déssalés qu'ils sont, ne veulent pas que de pauvres citoyens fassent leur soupe à leur fantaisie. Ces messieurs regardent comme un crime énorme qu'on ne leur demande pas humblement de leur sel. Ils prétendent que notre sel, quoique le plus ancien de tous et le moins mêlé de matières étrangères, ne vaut pas le diable. Ils disent que notre sel leur brûle les entrailles, quoiqu'en effet il fasse beaucoup de bien à quantité d'honnêtes gens, et qu'il réussisse de plus en plus chez tous les grands cuisiniers de l'Europe, qui ne veulent plus en mettre d'autre dans leurs saucés. Je suis persuadé que les fermiers généraux eux-mêmes ne mettent point d'autre sel sur leur table, à leur petit couvert; il y a même plusieurs ministres d'Etat qui en sont extrêmement friands.

H h 3

1768.

Nous avons eu depuis peu deux grands d'Espagne et un ambassadeur qui allaient à Madrid. Ils apportaient avec eux plus de vingt livres de ce sel que le premier ministre d'Espagne aime passionnément. On n'en sert plus d'autre aujourd'hui chez les princes du Nord, et la contrebande en est même prodigieuse en Italie.

Nous sommes très-certains, Monsieur, que les fermiers généraux ne vous sauront point mauvais gré d'en avoir mangé un peu à votre déjeuner avec du beurre de Jéricho. Nous nous flattons que les partisans du gros sel ont beau faire, ils ne pourront nous nuire. Ils crient comme des diables : *Si notre sel s'évanouit, avec quoi salera-t-on ?* mais en secret ils se servent eux-mêmes de notre sel, et n'en disent mot. Vous ne sauriez croire, Monsieur, combien nous nous intéressons à votre tranquillité et à votre bonheur, indépendamment de toutes les salines et de toutes les salaisons de ce monde. Vous nous ferez un très-sensible plaisir de nous informer du succès qu'aura eu votre réponse à messieurs des fermes générales. Toute la famille vous fait les plus tendres complimens ; personne, Monsieur, ne vous est plus véritablement attaché que,

vosre très-humble et très-obéissant serviteur,

Francsalé.

A M. C A P E R O N N I E R ,

A la bibliothèque du roi, &c.

1 de juin.

J'AI bientôt fait usage, Monsieur, du livre de la bibliothèque royale que vous avez eu la bonté de me prêter. Il a été d'un grand secours à un pauvre feu historiographe de France, tel que moi. Je voulais savoir si ce *Montecuculo*, que nous appelons mal à propos *Montecuculi*, accusé par des médecins ignorans d'avoir empoisonné le dauphin *François*, parce qu'il était chimiste, fut condamné par le parlement ou par des commissaires, ce que les historiens ne nous apprennent pas. Il se trouve qu'il fut condamné par le conseil du roi. J'en suis fâché pour *François I*; la vérité est long-temps cachée, il faut bien des peines pour la découvrir. Vous ne sauriez croire ce qu'il me coûte de soins pour la chercher à cent lieues dans le siècle de *Louis XIV* et de *Louis XV*. Ce travail est rude. Il y a trois ans qu'il m'occupe et qu'il me tue sans presque aucune diversion. Enfin il est fini. Jugez, Monsieur, si je peux avoir eu le temps de faire toutes les maudites brochures qu'on débite continuellement sous mon nom. Je suis l'homme qui accoucha d'un œuf; il en avait pondu cent avant la fin de la journée. Les novellistes de Paris ne sont pas si scrupuleux en fait

—
1768. d'historiettes , que je le suis en fait d'histoire. Ils en débitent souvent sur mon compte , non-seulement de très-extraordinaires , mais de très-dangereuses ; c'est la destinée de quiconque a le malheur d'être un homme public. On souhaite d'être ignoré , mais c'est quand il n'est plus temps. Dès que les trompettes de la renommée ont corné le nom d'un pauvre homme , adieu son repos pour jamais.

J'ai l'honneur d'être avec la plus sensible reconnaissance pour toutes vos bontés , Monsieur , &c.

L E T T R E C C L X X V I I .

A M. D E L A H A R P E .

2 de juin.

O N dit que l'apostat *la Bletterie* , qui avait fait un livre passable sur le brave apostat *Julien* , vient de traduire *Tacite* en ridicule. Si quelqu'un était capable de donner en notre langue faible et traînante la précision et l'énergie de *Tacite* , c'était M. d'*Alembert*. Les jansénistes ont la phrase trop longue. Fasse le ciel qu'ils n'aient jamais les bras longs ! ces loups seraient cent fois plus méchants que les renards jésuites. Je les ai vus autrefois se plaindre de la persécution : ils méritent plus d'indignation qu'ils ne s'attiraient de pitié ; et cette pitié qu'on avait de leurs personnes , leurs ouvrages l'inspirent. V.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

6 de juin.

MES CHERS ANGES ,

Vous voulez une nouvelle édition de la *Guerre de Genève* , mais vous ne me dites point comment il faut vous la faire parvenir. Je l'envoie à tout hasard à M. le duc de *Praslin* , quoiqu'il soit , dit-on , à Toulon. S'il y est , il n'y fera pas long-temps , et vous aurez bientôt votre *Guerre*.

Que le bon Dieu vous accorde de bons comédiens, pour amuser la vieillesse où l'un de vous deux va bientôt entrer, si je ne me trompe; car il faut s'amuser & tout le reste est vanité et affliction d'esprit, comme dit très-bien *Salomon*. Je doute fort que le palatin, qu'on veut faire venir de Varsovie, remette le tripot en honneur. J'attends beaucoup plus de ma *Catau* de Russie et du roi de Pologne; ce sont eux qui sont d'excellens comédiens, sur ma parole.

Je suis fâché que mon gros neveu le turc veuille faire une grosse histoire de la Turquie, dans le temps que *la Croix*, qui fait le turc, vient d'en donner un abrégé très-commode, très-exact et très-utile. Je suis encore plus fâché que mon gros petit neveu soit si attaché aux assassins du chevalier de *la Barre*. Pour moi, je ne pardonnerai jamais aux barbares.

— 1768. Ecoutez bien la réponse péremptoire que je vous fais sur les fureurs d'*Oreste*. Elles sont telles qu'elles doivent l'être dans l'abominable édition de *Duchefne*, et telles qu'on les débite au tripot : mais vous savez que cet *Oreste* fut attaqué et défait par les soldats de *Corbulon*. On affecta surtout de condamner les fureurs, qui d'ailleurs furent très-mal jouées, et qui doivent faire un très-grand effet par le dialogue dont elles sont mêlées, et par le contraste de la terreur et de la pitié qui me paraissent régner dans cette fin de la pièce. Je fus forcé, par le conseil de mes amis, de supprimer ce que j'avais fait de mieux, et de substituer de la faiblesse à de la fureur. J'ai toujours ressemblé parfaitement au meunier, à son fils et à son âne. J'ai attendu l'âge mûr d'environ soixante et quinze ans pour en faire à ma tête; et ma tête est d'accord avec les vôtres.

Vous ne me parlez point, mon cher ange, de l'autre tripot sur lequel on doit jouer *Pandore*. J'ai tâté dans ma vie à peu-près de tous les maux qui furent renfermés dans la boîte de cette drôlesse. Un des plus légers est qu'on m'a cru incapable de faire un opéra. Plût à Dieu qu'on me crût incapable de toutes ces brochures que de mauvais plaisans ou de mauvais cœurs mettent continuellement sous mon nom !

Je vous souhaite à tous deux santé et plaisir, et je suis à vous jusqu'à ce que je ne sois plus. V.

L E T T R E C C L X X I X.

1768.

A M. CHRISTIN.

6 de juin.

MON cher ami , mon cher philosophe , en défendant la cause de la veuve et de l'orphelin , vous n'oubliez pas , sans doute , celle de la raison , et vous cultivez la vigne du Seigneur avec quelque succès dans un canton où il n'y avait point de vin avant vous , et où tout le monde , presque sans exception , buvait de l'eau croupie. Vous savez qu'on veut persécuter notre ami d'Orgelet pour de très-bon sel qu'on prétend qu'il débite gratis à ceux qui veulent saler leur pot ; mais je ne crois pas qu'on vienne à bout de perdre un honnête homme si estimable.

Je vous ai envoyé trois factums..... Je vous prie , quand vous n'aurez pas de cliens à défendre au parlement de Saint-Claude , de lire ce procès auquel je m'intéresse , et de m'en dire votre avis. L'abbé *Claustre* s'appelle sans doute *Tartufe* , dans son nom de baptême. Il est clair qu'il est un maraud ; mais j'ai peur que ce maraud n'ait raison juridiquement sur deux ou trois points.

Lorsque je serai assez heureux pour que vous veniez me voir , je vous dirai des choses assez importantes.

Bonsoir , mon cher philosophe ; je vous embrasse de tout mon cœur.

1768.

LETTRE CCLXXX.

A M. DANTOINE, à *Manosque en Provence.*

6 de juin.

MA vieillesse et mes maladies m'ont empêché, Monsieur, de répondre plutôt à votre lettre du 21 de mai; mes yeux affaiblis distinguent à peine les caractères. Je suis peu en état de juger de la réforme que vous voulez faire dans les langues de l'Europe. Il en est peut-être de ces langues comme des mœurs et du gouvernement; tout cela ne vaut pas grand-chose: c'est du temps qu'il faut attendre la réforme. On parle comme on peut, on se conduit de même, et chacun vit avec ses défauts comme avec ses amis.

Cependant, si vous voulez absolument réformer les langues, vous pouvez m'adresser votre ouvrage à Lyon chez M. *Lavergne*, mon banquier, par les voitures publiques, en attendant que la langue française se corrige, et que tout le monde écrive français avec un *a* et non pas avec un *o*, comme S^t *François d'Assise*, mon cher patron.

J'ai l'honneur d'être, selon la formule ordinaire des Français, Monsieur, votre très-humble, &c.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney , 13 de juin.

MON héros dit qu'il n'a eu qu'une fois tort avec moi , et que j'ai toujours tort avec lui ; je pense qu'en cela même mon héros a grand tort.

Il se porte bien , et je vis dans les souffrances et dans la langueur ; il est par conséquent encore jeune , et je suis réellement très-vieux ; il est entouré de plaisirs , et je suis seul aux pieds des Alpes. Quel tort puis-je avoir de ne lui pas envoyer des rogations qu'il ne m'a jamais demandés , dont il ne se foucie point , qu'il n'aurait pas même le temps de lire ? Dieu me garde de donner jamais une ligne de prose ou de vers à qui n'en demandera pas ! Voyez *Horace* , si jamais vous lisez *Horace* , il n'envoyait jamais de vers à *Auguste* , que quand *Auguste* l'en pressait. Je songe pourtant à vous , Monseigneur , plus que vous ne pensez ; et , malgré votre indifférence , j'ai devant les yeux la bataille de Fontenoi , le conseil de pointer des canons devant la colonne , la défense de Gênes , la prise de Minorque , les Fourches-Caudines de Closter-Seven , dont le ministère profita si mal. J'aurai achevé dans un mois le *Siècle de Louis XIV* et de *Louis XV*. Vous voyez que je vous rends compte des choses qui en valent la peine.

Vous m'avez quelquefois bien maltraité , et fort

— 1768. injustement ; car lorsque vous me reprochâtes , avec quelque dureté , que je n'avais point parlé de l'affaire de Saint-Cast , il n'était question pour lors que d'un précis des affaires générales ; précis tellement abrégé , qu'il n'y avait qu'une ligne sur les batailles de Rocoux et de Lawfelt , et rien sur les batailles données en Italie. Il n'en est pas de même à présent , je donne à chaque chose sa juste étendue ; je tâche de rendre cette histoire intéressante , ce qui est extrêmement difficile ; car toutes les batailles qui n'ont point été décisives sont bientôt oubliées ; il ne reste dans la mémoire des hommes que les événemens qui ont fait de grandes révolutions. Chaque nation de l'Europe s'enfle comme la grenouille ; chacune a son histoire détaillée qui exige plusieurs années de lecture. Comment percer la foule ? cela ne se peut pas ; on se perd dans cette horrible multitude de faits inutiles , tous anéantis les uns par les autres ; c'est un Océan ; un abyme dans lequel je ne me flatte de pouvoir surnager , que par le nouveau tour que j'ai pris de peindre l'esprit des nations , plutôt que de faire des recueils de gazettes. On ne va plus à la postérité que par des routes uniques ; le grand chemin est trop battu , et on s'y étouffe.

Quand vous aurez un moment de loisir , j'espère que vous ferez de mon avis.

Il y a loin de ce tableau de l'Europe à *Galien*. Si ce malheureux avait pu se corriger , il aurait travaillé avec moi , il serait devenu savant et utile ; mais il paraît que son caractère n'est pas exempt de folie et de perversité.

Je ne vous parlerai ni d'Avignon , ni de Bénévent ,
 ni de ma petite église paroissiale où je dois édifica-
 tion , puisque je l'ai bâtie. Je garde un silence pru-
 dent , et je ne m'étends que sur des sentimens qui
 doivent être approuvés de tout le monde , sur mon
 tendre et respectueux attachement pour vous, qui n'a
 pas long-temps à durer , quelque inviolable qu'il
 soit , parce que je n'ai pas long-temps à vivre. V.

1768.

LETTRE C-CLXXXII.

A M. DE PARCIEUX.

A Ferney, le 17 de juin.

JE déclare , Monsieur , les Parisiens des velches
 intraitables et de francs badauds , s'ils n'embrassent
 pas votre projet. Je suis de plus assez mécontent
 de *Louis XIV* , qui n'avait qu'à dire *je veux* , et qui ,
 au lieu d'ordonner à l'Yvette de couler dans toutes
 les maisons de Paris , dépensa tant de millions au
 canal de Maintenon. Comment les Parisiens ne
 font-ils pas un peu piqués d'émulation , quand ils
 entendent dire que presque toutes les maisons de
 Londres ont deux sortes d'eau qui servent à tous
 les usages ? Il y a des bourses très-*fortes* à Paris ,
 mais il y a peu d'ames *fortes*. Cette entreprise serait
 digne du gouvernement ; mais a-t-il six millions à
 dépenser , toutes charges payées ? c'est de quoi je
 doute fort. Ce serait à ceux qui ont des millions de
quarante écus de rente , à se charger de ce grand

— 1768. ouvrage ; mais l'incertitude du succès les effraie , le travail les rebute , et les filles de l'opéra l'emportent sur les naïades de l'Yvette : je voudrais qu'on pût les accorder ensemble. Il est très-aisé d'avoir de l'eau et des filles.

Comment monsieur le prévôt des marchands , d'une famille chère aux Parisiens , qui aime le bien public , ne fait-il pas les derniers efforts pour faire réussir un projet si utile ? on bénirait sa mémoire. Pour moi , Monsieur , qui ne suis qu'un laboureur à *quarante écus* et au pied des Alpes , que puis - je faire , sinon de plaindre la ville où je suis né , et conserver pour vous une estime très-stérile ? Je vous remercie en qualité de parisien , et quand mes compatriotes cesseront d'être velches , je les louerai en mauvaise prose et en mauvais vers tant que je pourrai.

J'ai l'honneur d'être , &c.

LETTRE CCLXXXIII.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney , 29 de juin.

Vous conservez donc des bontés , Monseigneur , pour ce vieux solitaire ? Je les mets hardiment à l'épreuve. Je vous supplie , si vous pouvez disposer de quelques momens , de vouloir bien me dire ce que vous savez de la fortune qu'a laissé votre malheureux lieutenant général *Lally* , ou plutôt de la fortune que l'arrêt du parlement a enlevée à sa famille.

famille. J'ai les plus fortes raisons de m'en informer. Je fais seulement qu'outre les frais du procès, l'arrêt prend sur la confiscation cent mille écus pour les pauvres de Pondichéry ; mais on m'affure qu'on ne put trouver cette somme. On me dit, d'un autre côté, qu'on trouva quinze cents mille francs chez son notaire, et deux millions chez un banquier, ce dont je doute beaucoup. Vous pourriez aisément ordonner à un de vos intendants de prendre connaissance de ce fait. — 1768.

Je vous demande bien pardon de la liberté que je prends ; mais vous savez combien j'aime la vérité, et vous pardonnez aux grandes passions. Je ne vous dirai rien de la sévérité de son arrêt. Vous avez sans doute lu tous les mémoires, et vous savez mieux que moi ce qu'il en faut penser.

Permettez-moi de vous parler d'une chose qui me regarde de plus près. Ma nièce m'a appris l'obligation que je vous ai d'avoir bien voulu parler de moi à monsieur l'archevêque de Paris. Autrefois il me faisait l'honneur de m'écrire ; il n'a point répondu à une lettre que je lui ai adressée il y a trois semaines. Dans cet intervalle, le roi m'a fait écrire, par M. de Saint-Florentin, qu'il était très-mécontent que j'eusse monté en chaire dans ma paroisse, et que j'eusse prêché, le jour de Pâques. Qui fut étonné ? ce fut le révérend père *Voltaire*. J'étais malade ; j'envoyai la lettre à mon curé qui fut aussi étonné que moi de cette ridicule calomnie qui avait été aux oreilles du roi. Il donna sur le champ un certificat qui atteste qu'en rendant le pain-béni, selon ma coutume, le jour de Pâques, je l'avertis, et tous ceux

— 1768. qui étaient dans le sanctuaire, qu'il fallait prier tous les dimanches pour la santé de la reine, dont on ignorait la maladie dans mes déserts; et que je dis aussi un mot touchant un vol qui venait de se commettre pendant le service divin.

La même chose a été certifiée par l'aumônier du château et par un notaire, au nom de la communauté. J'ai envoyé le tout à M. de *Saint-Florentin*, en le conjurant de le montrer au roi, et ne doutant pas qu'il ne remplisse ce devoir de sa place et de l'humanité.

J'ai le malheur d'être un homme public, quoiqu'enfveli dans le fond de ma retraite. Il y a longtemps que je suis accoutumé aux plaisanteries et aux impostures. Il est plaisant qu'un devoir, que j'ai très-souvent rempli, ait fait tant de bruit à Paris et à Versailles. Madame *Denis* doit se souvenir qu'elle a communiqué avec moi à Ferney, et qu'elle m'a vu communier à Colmar. Je dois cet exemple à mon village que j'ai augmenté des trois quarts; je le dois à la province entière, qui s'est empressée de me donner des attestations auxquelles la calomnie ne peut répondre.

Je fais qu'on m'impute plus de petites brochures contre des choses respectables, que je n'en pourrais lire en deux ans; mais, Dieu merci, je ne m'occupe que du *Siècle de Louis XIV*; je l'ai augmenté d'un tiers.

La bataille de Fontenoi, le secours de Gênes, la prise de Minorque, ne sont pas oubliés; et je me console de la calomnie en rendant justice au mérite.

Je vous supplie de regarder le compte exact que j'ai pris la liberté de vous rendre, comme une marque de mon respectueux attachement. Le roi doit être persuadé que vous ne m'aimeriez pas un peu si je n'en étais pas digne. Mon cœur fera toujours pénétré de vos bontés pour le peu de temps qui me reste encore à vivre. Vous savez que rarement je peux écrire de ma main ; agréez mon tendre et profond respect. V.

L E T T R E C C L X X X I V.

A M. DE CHABANON.

4 de juillet , par Lyon et Verfoy.

JE devrais déjà , mon cher confrère , vous avoir parlé d'*Héron* , du rhodien *Diagoras* , et de tous les beaux écarts de votre protégé *Pindare*. Je vois , Dieu merci , qu'il en était de ce temps - là comme du nôtre. On se plaignait de l'envie en Grèce , on s'en plaignait à Rome , et je m'en moque quelquefois en France ; mais ce qui me fait plus de plaisir , c'est que je vois dans vos vers énergie et harmonie. Ce n'est pas assez , mon cher ami , pour la muse tragique ; *non satis est pulchra esse poemata , dulcia sunt ; et quòcunque volent , animùm auditoris agunt*.

On dit que nous aurons des actrices l'année qui vient. Vous aurez tout le temps de mettre Eudoxie dans son cadre. Faites comme vous pourrez , mais je vous conjure de rendre *Eudoxie* prodigieusement

— intéressante , et de faire des vers qu'on retienne par
1768. cœur sans le vouloir. Ce diable de métier est horriblement difficile. Je suis tenté de jeter dans le feu tout ce que j'ai fait, quand je le relis: *Jean Racine* me désespère. Quel homme que ce *Jean Racine* ! comme il va au cœur tout droit !

Je suis un bien mauvais correspondant ; les travaux et les maladies dont je suis accablé m'empêchent d'être exact , mais ne dérobent rien à la sensibilité avec laquelle je vous aimerai toute ma vie. V.

L E T T R E C C L X X X V.

A M. P A N C K O U C K E.

A Ferney , 9 de juillet.

J'AI reçu, Monsieur, votre beau présent. *La Fontaine* aurait connu la vanité, s'il avait vu cette magnifique édition ; c'est le luxe de la typographie. L'auteur ne posséda jamais la moitié de ce que son livre a coûté à imprimer et à graver. Si nous n'avions que cette édition, il n'y aurait que des princes, des fermiers généraux et des archevêques qui pussent lire les *Fables de la Fontaine*. Je vous remercie de tout mon cœur, et je souhaite que toutes vos grandes entreprises réussissent.

Vous m'apprenez que je donne beaucoup de ridicule à l'édition de notre ami *Gabriel Cramer* ; je vous assure que je n'en donne qu'à moi. Lorsque je considère tous ces énormes fatras que j'ai composés, je suis tenté de me cacher dessous, et je demeure tout

honteux. L'ami *Gabriel* ne m'a pas trop consulté, quand il a ramassé toutes mes sottises pour en faire une effroyable suite d'in - 4°. Je lui ai toujours dit qu'on n'allait pas à la postérité avec un aussi gros bagage. Tirez-vous-en comme vous pourrez. Je crierai toujours que le papier et le caractère sont beaux, que l'édition est très-correcte; mais vous ne la vendrez pas mieux pour cela. Il y a tant de vers et de prose dans le monde, qu'on en est las. On peut s'amuser de quelques pages de vers, mais les in-4°. de bénédictins effraient.

Il est souvent arrivé que, quand j'avais la manie de faire des pièces de théâtre, et ayant, dans ces accès de folie, le bon sens de n'être jamais content de moi, toutes mes pièces ont été bigarrées de variantes; on m'a fait apercevoir que, de tant de manières différentes, l'éditeur a choisi la pire. Par exemple, dans *Oreste*, la dernière scène ne vaut pas, à beaucoup près, celle qui est imprimée chez *Duchesne*; et quoique cette édition de *Duchesne* ne vaille pas le diable, il fallait s'en rapporter à elle dans cette occasion. Il peut arriver par hasard qu'on joue *Oreste*; il peut arriver que quelque curieux qui aura l'in-4°. , soit tout étonné de voir cette scène toute différente de l'imprimé, et qu'il donne alors à tous les diables l'édition, l'éditeur et l'auteur.

On pourrait du moins remédier à ce défaut; il ne s'agirait que de réimprimer une page.

Le suisse qui imprime pour mon ami *Gabriel*, s'est avisé dans *Alzire* de mettre,

Le bonheur m'aveugla, l'amour m'a détrompé.

— au lieu de
1768.

Le bonheur m'aveugla , la mort m'a détrompé.

Cette pagnoterie fait rire. Il y a long-temps qu'on rit à mes dépens ; mais , par ma foi , je l'ai bien rendu.

Je ne puis rien vous dire des estampes , je ne les ai point encore vues , et j'aime mieux les beaux vers que les belles gravures. Je vous aime encore plus que tout cela , car vous êtes fort aimables , vous et madame votre épouse.

Je vous souhaite toutes sortes de prospérités.

LETTRE CCLXXXVI.

A MADAME

LA MARQUISE DU DEFFANT.

Du 13 de juillet.

Vous me donnez un thème , Madame , et je vais le remplir ; car vous savez que je ne peux écrire pour écrire : c'est perdre son temps et le faire perdre aux autres. Je vous suis attaché depuis quarante-cinq ans. J'aime passionnément à m'entretenir avec vous ; mais , encore une fois , il faut un sujet de conversation.

Je vous remercie d'abord de Cornélie vestale. Je me souviens de l'avoir vu jouer, il y a plus de cinquante ans ; puisse l'auteur la voir représenter encore dans cinquante ans d'ici ! mais malheureusement les

ouvrages dureront plus que lui ; c'est la seule vérité triste qu'on puisse lui dire.

 1768.

Saint ou profane, dites-vous, Madame. Hélas ! je ne suis ni dévot ni impie ; je suis un solitaire, un cultivateur enterré dans un pays barbare. Beaucoup d'hommes à Paris ressemblent à des singes, ici ils sont des ours. J'évite, autant que je peux, les uns et les autres ; et cependant les dents et les griffes de la persécution se sont alongées jusque dans ma retraite ; on a voulu empoisonner mes derniers jours. Ne vous acquittez pas d'un usage prescrit, vous êtes un monstre d'athéisme ; acquittez-vous-en, vous êtes un monstre d'hypocrisie. Telle est la logique de l'envie et de la calomnie. Mais le roi, qui certainement n'est jaloux ni de mes mauvais vers, ni de ma mauvaise prose, n'en croira pas ceux qui veulent m'immoler à leur rage. Il ne se servira pas de son pouvoir pour expatrier, dans sa soixante et quinzième année, un malade qui n'a fait que du bien dans le pays sauvage qu'il habite.

Oui, Madame, je fais très-bien que le janséniste *la Bletterie* demande la protection de M. le duc de *Choiseul* ; mais je fais aussi qu'il m'a insulté dans les notes de sa ridicule traduction de *Tacite*. Je n'ai jamais attaqué personne, mais je puis me défendre. C'est le comble de l'insolence janséniste que ce prêtre m'attaque et trouve mauvais que je le sente. D'ailleurs, s'il demande l'aumône dans la rue à M. le duc de *Choiseul*, pourquoi me dit-il des injures en passant, à moi pour qui M. le duc de *Choiseul* a eu de la bonté, avant de savoir que *la Bletterie* existât ? Il dit dans sa préface que *Tacite* et lui ne pouvaient

— se quitter ; il faut apprendre à ce capelan que *Tacite*
1768. n'aimait pas la mauvaise compagnie.

On croira que je suis devenu dévot , car je ne pardonne point ; mais à qui refusé-je grâce ? c'est aux méchans , c'est aux insolens calomniateurs. *La Bletterie* est de ce nombre. Il m'impute les ouvrages hardis dont vous me parlez , et que je ne connais ni ne veux connaître. Il s'est mis au rang de mes persécuteurs les plus acharnés.

Quant aux petites pièces innocentes et gaies dont vous me parlez , s'il m'en tombait quelqu'une entre les mains, dans ma profonde retraite , je vous les enverrais sans doute ; mais par qui , et comment ? et si on vous les lit devant du monde , est-il bien sûr que ce monde ne les envenimera pas ? la société à Paris a-t-elle d'autres alimens que la médifance, la plaisanterie et la malignité ? ne s'y fait-on pas un jeu , dans son oisiveté , de déchirer tous ceux dont on parle ? y a-t-il une autre ressource contre l'ennui actif et passif dont votre inutile beau monde est accablé sans cesse ? Si vous n'étiez pas plongée dans l'horrible malheur d'avoir perdu les yeux (seul malheur que je redoute) , je vous dirais : Lisez et méprisez ; allez aux spectacles et jugez ; jouissez des beautés de la nature et de l'art. Je vous plains tous les jours , Madame ; je voudrais contribuer à vos consolations. Que ne vous entendez - vous avec madame la duchesse de *Choiseul* , pour vous amuser des bagatelles que vous désirez ? Mais il faut alors que vous soyez seules ensemble ; il faut qu'elle me donne des ordres très-positifs , et que je sois à l'abri du poison de la crainte qui glace le sang dans des

veines usées. Montrez-lui ma lettre, je vous en supplie; je fais qu'elle a, outre les grâces, justesse dans l'esprit et justice dans le cœur; je m'en rapporterai entièrement à elle. 1768.

Adieu, Madame; je vous respecte et je vous aime autant que je vous plains, et je vous aimerai jusqu'au dernier moment de notre courte et misérable durée.

LETTRE CCLXXXVII.

A M. HORACE WALPOLE.

A Ferney, le 15 de juillet.

MONSIEUR,

IL y a quarante ans que je n'ose plus parler anglais, et vous parlez notre langue très-bien. J'ai vu des lettres de vous écrites comme vous pensez. D'ailleurs mon âge et mes maladies ne me permettent pas d'écrire de ma main. Vous aurez donc mes remerciemens dans ma langue.

Je viens de lire la préface de votre *Histoire de Richard III*, elle me paraît trop courte. Quand on a si visiblement raison, et qu'on joint à ses connaissances une philosophie si ferme et un style si mâle, je voudrais qu'on me parlât plus long-temps. Votre père était un grand ministre et un bon orateur, mais je doute qu'il eût pu écrire comme vous. Vous ne pouvez pas dire *quia pater major me est*.

J'ai toujours pensé comme vous, Monsieur, qu'il

— 1768. Il faut se défier de toutes les histoires anciennes. *Fontenelle*, le seul homme du siècle de *Louis XIV*, qui fut à la fois poète, philosophe et savant, disait qu'elles étaient *des fables convenues*; et il faut avouer que *Rollin* a trop compilé de chimères et de contradictions.

Après avoir lu la préface de votre Histoire, j'ai lu celle de votre roman. Vous vous y moquez un peu de moi : les Français entendent raillerie ; mais je vais vous répondre sérieusement.

Vous avez presque fait accroire à votre nation que je méprise *Shakespeare*. Je suis le premier qui ai fait connaître *Shakespeare* aux Français ; j'en traduisis des passages, il y a quarante ans, ainsi que de *Milton*, de *Waller*, de *Rocheſter*, de *Dryden* et de *Pope*. Je peux vous assurer qu'avant moi personne en France ne connaissait la poésie anglaise ; à peine avait-on entendu parler de *Locke*. J'ai été persécuté pendant trente ans par une nuée de fanatiques, pour avoir dit que *Locke* est l'*Hercule* de la métaphysique, qui a posé les bornes de l'esprit humain.

Ma destinée a encore voulu que je fusse le premier qui ait expliqué à mes concitoyens les découvertes du grand *Newton*, que quelques personnes parmi nous appellent encore des *systèmes*. J'ai été votre apôtre et votre martyr : en vérité il n'est pas juste que les Anglais se plaignent de moi.

J'avais dit, il y a très-long-temps, que si *Shakespeare* était venu dans le siècle d'*Addisson*, il aurait joint à son génie l'élégance et la pureté qui rendent *Addisson* recommandable. J'avais dit que son génie était à lui, et que ses fautes étaient à son siècle. Il est précisément,

à mon avis , comme le *Lopez de Véga* des Espagnols et comme le *Caldéron*. C'est une belle nature , mais bien sauvage ; nulle régularité , nulle bienfaisance , nul art , de la bassesse avec de la grandeur , de la bouffonnerie avec du terrible : c'est le chaos de la tragédie dans lequel il y a cent traits de lumière. — 1768.

Les Italiens , qui restaurèrent la tragédie , un siècle avant les Anglais et les Espagnols , ne sont point tombés dans ce défaut ; ils ont mieux imité les Grecs. Il n'y a point de bouffons dans l'*Oedipe* et dans l'*Electre* de *Sophocle*. Je soupçonne fort que cette grossièreté eut son origine dans nos *fous de cour*. Nous étions un peu barbares tous tant que nous sommes en-deçà des Alpes. Chaque prince avait son *fou* en titre d'office. Des rois ignorans , élevés par des ignorans , ne pouvaient connaître les plaisirs nobles de l'esprit : ils dégradèrent la nature humaine au point de payer des gens pour leur dire des sottises. De là vint notre *Mère folle* ; et , avant *Molière* , il y avait toujours un fou de cour dans presque toutes les comédies : cette mode est abominable.

J'ai dit , il est vrai , Monsieur , ainsi que vous le rapportez , qu'il y a des comédies sérieuses , telles que le *Misanthrope* , lesquelles sont des chefs-d'œuvre ; qu'il y en a de très-plaisantes , comme *George Dandin* ; que la plaisanterie , le sérieux , l'attendrissement , peuvent très-bien s'accorder dans la même comédie. J'ai dit que tous les genres sont bons , hors le genre ennuyeux. Oui , Monsieur ; mais la grossièreté n'est point un genre. *Il y a beaucoup de logemens dans la maison de mon père* ; mais je n'ai jamais prétendu qu'il fût honnête de loger dans la même

— chambre *Charles - Quint* et don *Japhet d'Arménie*,
 1768. *Auguste* et un matelot ivre, *Marc-Aurèle* et un bouffon
 des rues. Il me semble qu'*Horace* pensait ainsi dans
 le plus beau des siècles ; consultez son *Art poétique*.
 Toute l'Europe éclairée pense de même aujourd'hui ;
 et les Espagnols commencent à se défaire à la fois
 du mauvais goût comme de l'inquisition ; car le bon
 esprit proscrie également l'un et l'autre.

Vous sentez si bien , Monsieur , à quel point le
 trivial et le bas défigurent la tragédie , que vous
 reprochez à *Racine* de faire dire à *Antiochus*, dans
Bérénice :

De son appartement cette porte est prochaine ,
 Et cette autre conduit dans celui de la reine.

Ce ne sont pas là certainement des vers héroïques ;
 mais ayez la bonté d'observer qu'ils sont dans une
 scène d'exposition , laquelle doit être simple. Ce n'est
 pas là une beauté de poésie , mais c'est une beauté
 d'exactitude , qui fixe le lieu de la scène , qui met
 tout d'un coup le spectateur au fait , et qui l'avertit
 que tous les personnages paraîtront dans ce cabinet ,
 lequel est commun aux autres appartemens ; sans
 quoi il ne serait point vraisemblable que *Titus*,
Bérénice et *Antiochus* parlassent toujours dans la même
 chambre.

Que le lieu de la scène y soit fixe et marqué.

dit le sage *Despréaux*, l'oracle du bon goût, dans son
Art poétique , égal pour le moins à celui d'*Horace*.
 Notre excellent *Racine* n'a presque jamais manqué
 à cette règle ; et c'est une chose digne d'admiration

qu'*Athalie* paraisse dans le temple des Juifs , et dans la même place où l'on a vu le grand-prêtre , sans choquer en rien la vraisemblance. 1768.

Vous pardonneriez encore plus , Monsieur , à l'illustre *Racine* , quand vous vous souviendrez que la pièce de *Bérénice* était en quelque façon l'histoire de *Louis XIV* et de votre princesse anglaise , sœur de *Charles second*. Ils logeaient tous deux de plain-pied à Saint-Germain , et un salon séparait leurs appartemens.

Je remarquerai en passant que *Racine* fit jouer sur le théâtre les amours de *Louis XIV* avec sa belle-sœur , et que ce monarque lui en fut très-bon gré : un sot tyran aurait pu le punir. Je remarquerai encore que cette *Bérénice* si tendre , si délicate , si désintéressée , à qui *Racine* prétend que *Titus* devait toutes ses vertus , et qui fut sur le point d'être impératrice , n'était qu'une juive insolente et débauchée , qui couchait publiquement avec son frère *Agrippa second*. *Juvénal* l'appelle barbare incestueuse. J'observe , en troisième lieu , qu'elle avait quarante-quatre ans quand *Titus* la renvoya. Ma quatrième remarque , c'est qu'il est parlé de cette maîtresse juive de *Titus* dans les *Actes des apôtres*. Elle était encore jeune lorsqu'elle vint , selon l'auteur des *Actes* , voir le gouverneur de Judée *Festus* , et lorsque *Paul* , étant accusé d'avoir souillé le temple , se défendait en soutenant qu'il était toujours bon pharisien. Mais laissons là le pharisanisme de *Paul* , et les galanteries de *Bérénice*. Revenons aux règles du théâtre , qui sont plus intéressantes pour les gens de lettres.

Vous n'observez , vous autres libres Bretons , ni

— 1768. *unité de lieu , ni unité de temps , ni unité d'action.* En vérité, vous n'en faites pas mieux ; la vraisemblance doit être comptée pour quelque chose. L'art en devient plus difficile, et les difficultés vaincues donnent en tout genre du plaisir et de la gloire.

Permettez-moi, tout anglais que vous êtes, de prendre un peu le parti de ma nation. Je lui dis si souvent ses vérités qu'il est bien juste que je la caresse, quand je crois qu'elle a raison. Oui, Monsieur, j'ai cru, je crois et je croirai que Paris est très-supérieur à Athènes en fait de tragédies et de comédies. *Molière*, et même *Regnard* me paraissent l'emporter sur *Aristophane*, autant que *Démosthène* l'emporte sur nos avocats. Je vous dirai hardiment que toutes les tragédies grecques me paraissent des ouvrages d'écoliers, en comparaison des sublimes scènes de *Corneille*, et des parfaites tragédies de *Racine*. C'était ainsi que pensait *Boileau* lui-même, tout admirateur des anciens qu'il était. Il n'a fait nulle difficulté d'écrire, au bas du portrait de *Racine*, que ce grand homme avait surpassé *Euripide* et balancé *Corneille*.

Oui, je crois démontré qu'il y a beaucoup plus d'hommes de goût à Paris que dans Athènes. Nous avons plus de trente mille ames à Paris qui se plaisent aux beaux arts, et Athènes n'en avait pas dix mille ; le bas peuple d'Athènes entraît au spectacle, et il n'y entre pas chez nous, excepté quand on lui donne un spectacle gratis, dans des occasions solennelles ou ridicules. Notre commerce continuel avec les femmes a mis dans nos sentimens beaucoup plus de délicatesse, plus de bienfiance dans nos mœurs, et plus de finesse dans notre goût. Laissez-nous notre

théâtre , laissez aux Italiens leurs *faule boscarecie* ;
vous êtes assez riches d'ailleurs. 1768.

De très-mauvaises pièces , il est vrai , ridiculement intriguées , barbaquement écrites , ont pendant quelque temps à Paris des succès prodigieux , soutenus par la cabale , l'esprit de parti , la mode , la protection passagère de quelques personnes accréditées. C'est l'ivresse du moment , mais en très-peu d'années l'illusion se dissipe. Don Japhet d'Arménie et Jodelet sont renvoyés à la populace , et le Siège de Calais n'est plus estimé qu'à Calais.

Il faut que je vous dise encore un mot sur la rime que vous nous reprochez. Presque toutes les pièces de *Dryden* sont rimées ; c'est une difficulté de plus. Les vers qu'on retient de lui , et que tout le monde cite , sont rimés : et je soutiens encore que *Cinna* , *Athalie* , *Phèdre* , *Iphigénie* , étant rimées , quiconque voudrait secouer ce joug , en France , serait regardé comme un artiste faible qui n'aurait pas la force de le porter.

En qualité de vieillard , je vous dirai une anecdote. Je demandais un jour à *Pope* pourquoi *Milton* n'avait pas rimé son poëme , dans le temps que les autres poëtes rimaient leurs poëmes à l'imitation des Italiens ; il me répondit : *Because he could not*.

Je vous ai dit , Monsieur , tout ce que j'avais sur le cœur. J'avoue que j'ai fait une grosse faute en ne faisant pas attention que le comte *Leicester* s'était d'abord appelé *Dudley* ; mais , si vous avez la fantaisie d'entrer dans la chambre des pairs et de changer de nom , je me souviendrai toujours du nom de *Walpole* avec l'estime la plus respectueuse.

— 1768. Avant le départ de ma lettre , j'ai eu le temps , Monsieur , de lire votre *Richard III*. Vous seriez un excellent *avocat général*. Vous pesez toutes les probabilités ; mais il paraît que vous avez une inclination secrète pour ce bossu. Vous voulez qu'il ait été beau garçon, et même galant homme. Le bénédictin *Calmet* a fait une dissertation pour prouver que JESUS-CHRIST avait un fort beau visage. Je veux croire avec vous que *Richard III* n'était ni si laid , ni si méchant qu'on le dit ; mais je n'aurais pas voulu avoir affaire à lui. Votre *rose blanche* et votre *rose rouge* avaient de terribles épines pour la nation.

Those gracious kings are all a pack of rogues.

En vérité, en lisant l'histoire des *Yorck*, des *Lancastre* et de bien d'autres , on croit lire l'histoire des voleurs de grands chemins. Pour votre *Henri VII*, il n'était qu'un coupeur de bourse , &c.

Je suis avec respect , &c.

LETTRE CCLXXXVIII.

A M A D A M E

LA DUCHESSE DE CHOISEUL

15 de juillet.

LA femme du protecteur est protectrice , la femme du ministre de la France pourra prendre le parti des Français contre les Anglais , avec qui je suis en guerre. Daignez juger, Madame , entre M. *Walpole* et moi. Il m'a envoyé ses ouvrages dans lesquels il justifie

justifie le tyran *Richard III*, dont ni vous ni moi ne nous soucions guère; mais il donne la préférence à son grossier bouffon *Shakespeare* sur *Racine* et sur *Corneille*, et c'est de quoi je me soucie beaucoup.

1768.

Je ne fais par quelle voie M. *Walpole* m'a envoyé sa déclaration de guerre; il faut que ce soit par M. le duc de *Choiseul*, car elle est très-spirituelle et très-polie. Si vous voulez, Madame, être médiatrice de la paix, il ne tient qu'à vous. J'en passerai par ce que vous ordonnerez. Je vous supplie d'être juge du combat. Je prends la liberté de vous envoyer ma réponse. Si vous la trouvez raisonnable, permettez que je prenne encore une autre liberté; c'est de vous supplier de lui faire parvenir ma lettre, soit par la poste, soit par M. le comte du *Châtelet*.

Vous me trouverez bien hardi; mais vous pardonnerez à un vieux soldat qui combat pour sa patrie, et qui, s'il a du goût, aura combattu sous vos ordres.

L E T T R E C C L X X X I X.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

27 de juillet.

Vous savez, mon cher ange, que vos ordres me sont sacrés, et que le souffleur de la comédie aura son petit recueil, si la douane des pensées le permet. J'ai adressé le paquet à *Brinsson* le libraire, et l'ai prié de le faire rendre audit souffleur. Le succès de cette affaire dépend de la chambre syndicale. Vous savez

Corresp. générale.

Tome IX. K k

— que j'ai peu de crédit dans ce monde. J'espère en
1768. avoir un peu plus dans l'autre , grâces aux bons
exemples que je donne.

Je ne suis pas revenu de ma surprise quand on m'a appris que ce fanatique imbécille d'évêque d'Annecy , soi-disant évêque de Genève , fils d'un très-mauvais maçon , avait envoyé au roi ses lettres et mes réponses. Ces réponses sont d'un père de l'Eglise qui instruit un sot. Je ne fais si vous savez que cet animal-là a encore sur sa friperie un décret de prise de corps du parlement de Paris , qu'il s'attira quand il était porte-Dieu à la Sainte-Chapelle-basse. En tout cas , je suis très-bien avec mon curé, j'édifie mon peuple ; tout le monde est content de moi , hors les filles.

Que DIEU vous ait en sa sainte garde , mes chers anges ! Je ne fais pas ce que c'est que la vie éternelle , mais celle-ci est une mauvaise plaisanterie.

A propos , j'ai coupé la tête à des colimaçons : leur tête est revenue au bout de quinze jours ; le tonnerre les a tués ; dites à vos savans qu'ils m'expliquent cela.

A M A D A M E

LA MARQUISE DU DEFFANT.

30 de juillet.

VOICI des thèmes, Dieu merci, Madame. Vous savez que mon imagination est stérile quand elle n'est pas portée par un sujet, et que, malgré mon attachement de plus de quarante années, je suis muet quand on ne m'interroge pas. Je suis un vieux *Polichinelle* qui a besoin d'un compère.

Vous me dites que le président est à plaindre d'avoir quatre-vingts ans ; ce sont ses amis qui sont à plaindre. D'ailleurs, pensez-vous que soixante et quinze ans, avec des maladies continuelles et des tracasseries plus tristes encore, ne valent pas bien quatre-vingts ans ? Nous sommes tous à plaindre, Madame ; il faut faire contre nature bon cœur.

Vous me parlez du janséniste ou de l'ex-janséniste *la Bletterie* : je suis son serviteur. Il logeait autrefois chez ma nièce *Florian*, et ne cessait de dire du mal de moi. Il imprime aujourd'hui que j'ai oublié de me faire enterrer ; ce tour est neuf, agréable et très-bien placé dans une traduction de *Tacite*. Ai-je eu tort de lui prouver que je suis encore en vie ? On m'a écrit que, dans une autre note, aussi honnête, il se contredit ; il veut qu'on m'enterre à la façon de mademoiselle *le Coureur* et de *Boindin*. Vous

— 1768. m'avouerez que, pour peu qu'on ait du goût pour les obsèques, on ne tient point à ces bonnes plaisanteries.

Sérieusement, je ne vous comprends pas, et je ne retrouve ni votre amitié ni votre équité, quand vous me dites que je devais me laisser insulter par un homme qui a dédié une traduction à M. le duc de *Choiseul*. Je crois M. le duc de *Choiseul* et votre grand'mère trop justes pour m'immoler à la *Bletterie*. Vous m'affligez sensiblement.

Je n'aime ni la traduction de *Tacite*, ni *Tacite* même comme historien. Je regarde *Tacite* comme un fanatique pétillant d'esprit, connaissant les hommes et les cours, disant des choses fortes en peu de paroles, flétrissant en deux mots un empereur jusqu'à la dernière postérité; mais je suis curieux, je voudrais connaître les droits du sénat, les forces de l'empire, le nombre des citoyens, la forme du gouvernement, les mœurs, les usages. Je ne trouve rien de tout cela dans *Tacite*; il m'amuse, et *Tite-Live* m'instruit. Il n'y a d'ailleurs dans *Tacite* ni ordre ni dates; le président m'a accoutumé à ces deux choses essentielles.

M. *Walpole* est d'une autre espèce que la *Bletterie*. On fait la guerre honnêtement contre des capitaines qui ont de l'honneur; mais pour les pirates, on les pend au mât de son vaisseau.

J'adresserai à votre grand'mère ce que je pourrai faire venir d'Hollande. Je fais qu'elle est un très-honnête homme. Je compte d'ailleurs sur sa protection, autant que je suis charmé de son esprit juste et délicat. Sans justesse d'esprit, il n'y a rien.

Souvenez-vous toujours , Madame , que , lorsque je cherche et que j'envoie ces bagatelles pour vous amuser , je vous conjure , au nom de l'amitié dont vous m'honorez depuis long-temps , de ne les confier qu'à des personnes dont vous soyez aussi sûre que de vous-même , et de ne pas prononcer mon nom. Il y a des gens qui diraient à peu-près comme le curé de *la Fontaine* : Autant vaut l'avoir fait que de vous l'envoyer. 1768.

Je ne fais rien que mes moissons et le Siècle de *Louis XIV* que je pousse jusqu'à 1764. J'y rends justice à tous ceux qui ont servi la patrie , en quelque genre que ce puisse être ; à tous ceux qui ont été français et non velches. Je ne suis ni satirique ni flatteur ; je dis hardiment la vérité.

Voilà mes seules occupations. Je n'en suis pas moins persécuté par des fanatiques ; mais heureusement le fanatisme est sur son déclin , d'un bout de l'Europe à l'autre. La révolution qui s'est faite depuis vingt ans dans l'esprit humain , est un phénomène plus admirable et plus utile que les têtes qui reviennent aux limaçons.

A propos , Madame , le fait est vrai ; j'en ai fait l'expérience ; j'ai eu peine à en croire mes yeux. J'ai vu des limaçons à qui j'avais coupé le cou , manger au bout de trois semaines. S^t *Denis* porta sa tête , comme vous savez , mais il ne mangea pas.

Adieu , Madame ; conservez la vôtre. Hélas ! il revient des yeux aux limaçons. Adieu , encore une fois. Que je vous plains ! que je vous aime ! que la vie est courte et triste ! V.

1768.

L E T T R E C C X C I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

14 d'auguste.

J'AI reçu une lettre véritablement angélique du 4 d'auguste, que les Velches appellent *août* : mais voici bien une autre facétie. Il vint chez moi, le 1 d'auguste, un jeune homme fort maigre, et qui avait quelque feu dans deux yeux noirs. Il me dit qu'il était possédé du diable; que plusieurs personnes de sa connaissance en avaient été possédées aussi; qu'ils avaient mis sur le théâtre, les Américains, les Chinois, les Scythes, les Illinois, les Suisses, et qu'il y voulait mettre les Guébres. Il me demanda un profond secret; je lui dis que je n'en parlerais qu'à vous, et vous jugez bien qu'il y consentit.

Je fus tout étonné qu'au bout de douze jours, le jeune possédé m'apportât son ouvrage. Je vous avoue qu'il m'a fait verser des larmes, mais aussi il m'a fait craindre la police. Je serais très-fâché, pour l'édification publique, que la pièce ne fût pas représentée. Elle est dans un goût tout-à-fait nouveau, quoiqu'on semble avoir épuisé les nouveautés.

Il y a un empereur, un jardinier, un colonel, un lieutenant d'infanterie, un soldat, des prêtres païens, et une petite fille tout-à-fait aimable.

J'ai dit au jeune homme avec naïveté, que je trouvais sa pièce fort supérieure à *Alzire*, qu'il y a plus d'intérêt et plus d'intrigue; mais je tremble

pour les allusions , pour les belles allégories que font toujours messieurs du parterre ; qu'il se trou-
vera quelque plaisant qui prendra les prêtres païens 1768.
pour des jésuites ou pour des inquisiteurs d'Espagne ; que c'est une affaire fort délicate , et qui demandera toute la bonté , toute la dextérité de mes anges.

Le possédé m'a répondu qu'il s'en rapportait entièrement à eux ; qu'il allait faire copier sa pièce qu'il intitule , *Tragédie plus que bourgeoise* ; que si on ne peut pas la faire massacrer par les comédiens de Paris , il la fera massacrer par quelque libraire de Genève. Il est fou de sa pièce , parce qu'elle ne ressemble à rien du tout , dans un temps où presque toutes les pièces se ressemblent. J'ai tâché de le calmer ; je lui ai dit qu'étant malade , comme il est , il se tue avec ses Guèbres ; qu'il fallait plutôt y mettre douze mois que douze jours ; je lui ai conseillé des bouillons rafraîchissans.

Quoi qu'il en soit , je vous enverrai ces Guèbres par M. l'abbé *Arnaud* , à moins que vous ne me donniez une autre adresse.

Une autre fois , mon cher ange , je vous parlerai de Ferney ; c'est une bagatelle ; et je ne ferai sur cela que ce que mes anges et madame *Denis* voudront. Si madame *Denis* est encore à Paris quand les Guèbres arriveront , je vous prierai de la mettre dans le secret.

Bon ! ne voilà-t-il pas mon endiablé qui m'apporte sa pièce brochée et copiée ! Je l'envoie à M. l'abbé *Arnaud* avec une sous - enveloppe. S'il arrivait un malheur , les anges pourraient se servir de toute leur autorité pour avoir leur paquet.

—
1768. Si ce paquet arrive à bon port , je les aurai du moins amusés pendant une heure ; et en vérité c'est beaucoup par le temps qui court. V.

L E T T R E C C X C I I.

A M. LE MARQUIS DE VILLEVIEILLE.

A Ferney , 26 d'auguste.

JE vous attends au mois de septembre , mon cher Marquis ; vous êtes assez philosophe pour venir partager ma solitude. Ferney est tout juste dans le chemin de Nancy. En attendant , il faut que je vous fasse mon compliment de ce que vous n'êtes point athée. Votre devancier , le marquis de *Vauvenargues* , ne l'était pas ; et , quoi qu'en disent quelques savans de nos jours , on peut être très-bon philosophe et croire en DIEU. Les athées n'ont jamais répondu à cette difficulté , qu'une horloge prouve un horloger ; et *Spinoza* lui-même admet une intelligence qui préside à l'univers. Il est du sentiment de *Virgile* :

Mens agitat molem , et magno se corpore miscet.

Quand on a les poètes pour soi on est bien fort. Voyez *la Fontaine* quand il parle de l'enfant que fit une religieuse ; il dit :

Si ne s'est après tout fait lui-même.

Je viens de lire un nouveau livre de l'*Existence* de DIEU , par un *Bullet* , doyen de l'université de

Befançon. Ce doyen est favant, et marche sur les traces des *Swammerdam*, des *Nieuventit* et des *Dhëram*; mais c'est un vieux foldat à qui il prend des terreurs paniques. Il est tout épouvanté du grand argument des athées, qu'en jetant d'un cornet les lettres de l'alphabet, le hafard peut amener l'*Enéide* dans un certain nombre de coups donnés. Pour amener le premier mot *arma*, il ne faut que vingt-quatre jets; et pour amener *arma virumque*, il n'en faut que cent vingt millions; c'est une bagatelle; et dans un nombre innombrable de milliars de fiècles, on pourrait à la fin trouver son compte dans un nombre innombrable de hafards; donc dans un nombre innombrable de fiècles, il y a l'unité contre un nombre innombrable de chiffres que le monde a pu se former tout feul.

Je ne vois pas dans cet argument ce qui a pu accabler M. *Bullet*; il n'avait qu'à répondre fans s'effrayer: Il y a un nombre innombrable de probabilités qu'il existe un Dieu formateur, et vous n'avez, Meffieurs, tout au plus que l'unité pour vous: jugez donc fi la chance n'est pas pour moi.

De plus, la machine du monde est quelque chose de beaucoup plus compliqué que l'*Enéide*. Deux *Enéides* enfemble n'en feront pas une troifième, au lieu que deux créatures animées font une troifième créature, laquelle en fait à son tour: ce qui augmente prodigieufement l'avantage du pari.

Croiriez-vous bien qu'un jéfuite irlandais a fourni, en dernier lieu, des armes à la philosophie athéiftique, en prétendant que les animaux fe formaient tout feuls. C'est ce jéfuite *Néedham*, déguifé en féculier,

1768.

qui , se croyant chimiste et observateur , s'imagina avoir produit des anguilles avec de la farine et du jus de mouton. Il poussa même l'illusion jusqu'à croire que ces anguilles en avaient sur le champ produit d'autres , comme les enfans de *Polichinelle* et de madame *Gigogne*. Voilà aussitôt un autre fou , nommé *Maupertuis* , qui adopte ce système , et qui le joint à ses autres méthodes de faire un trou jusqu'au centre de la terre pour connaître la pesanteur , de disséquer des têtes de géans pour connaître l'ame , d'enduire les malades de poix résine pour les guérir , et d'exalter son ame pour voir l'avenir comme le présent. Dieu nous préserve de tels athées ! celui-là était gonflé d'un amour propre féroce , persécuteur et calomniateur ; il m'a fait bien du mal ; je prie DIEU de lui pardonner , supposé que DIEU entre dans les querelles de *Maupertuis* et de moi.

Ce qu'il y a de pis , c'est que je viens de voir une très-bonne traduction de *Lucrèce* , avec des remarques fort savantes , dans lesquelles l'auteur allègue les prétendues expériences du jésuite *Néedham* pour prouver que les animaux peuvent naître de pourriture. Si ces messieurs avaient su que *Néedham* était un jésuite , ils se seraient défiés de ses anguilles , et ils auraient dit : *Latet anguis in herba*.

Enfin il a fallu que M. *Spalanzani* , le meilleur observateur de l'Europe , ait démontré aux yeux le faux des expériences de cet imbécille *Néedham*. Je l'ai comparé à ce *Malcrais de la Vigne* , gros vilain commis de la douane au Croisic en Bretagne , qui fit accroire aux beaux esprits de Paris qu'il était une jolie fille faisant joliment des vers.

Mon cher Marquis, il n'y a rien de bon dans l'athéisme. Ce système est fort mauvais dans le physique et dans le moral. Un honnête homme peut fort bien s'élever contre la superstition et contre le fanatisme ; il peut détester la persécution ; il rend service au genre-humain s'il répand les principes humains de la tolérance ; mais quel service peut-il rendre s'il répand l'athéisme ? les hommes en seront-ils plus vertueux pour ne pas reconnaître un Dieu qui ordonne la vertu ? non , sans doute. Je veux que les princes et leurs ministres en reconnaissent un ; et même un Dieu qui punisse et qui pardonne. Sans ce frein , je les regarderai comme des animaux féroces qui , à la vérité , ne me mangeront pas lorsqu'ils sortiront d'un long repas , et qu'ils digéreront doucement sur un canapé avec leurs maîtresses ; mais qui certainement me mangeront , s'ils me rencontrent sous leurs griffes , quand ils auront faim , et qui , après m'avoir mangé , ne croiront pas seulement avoir fait une mauvaise action ; ils ne se souviendront même point du tout de m'avoir mis sous leurs dents , quand ils auront d'autres victimes.

L'athéisme était très-commun en Italie , aux quinze et seizième siècles : aussi que d'horribles crimes à la cour des *Alexandre VI* , des *Jules II* , des *Léon X* ! Le trône pontifical et l'Eglise n'étaient remplis que de rapines , d'assassinats et d'empoisonnemens. Il n'y a que le fanatisme qui ait produit plus de crimes.

Les sources les plus fécondes de l'athéisme sont , à mon sens , les disputes théologiques. La plupart des hommes ne raisonnent qu'à demi , et les esprits

— faux sont innombrables. Un théologien dit : Je n'ai
1768. jamais entendu et je n'ai jamais dit que des sottises
sur les bancs ; donc ma religion est ridicule. Or ,
ma religion est sans contredit la meilleure de toutes ;
cette meilleure ne vaut rien ; donc il n'y a point de
Dieu. C'est horriblement raisonner. Je dirais plutôt :
Donc il y a un Dieu qui punira les théologiens ,
et surtout les théologiens persécuteurs.

Je fais très-bien que je n'aurais pas démontré au
normand de Vire , *le Tellier* , qu'il existe un Dieu qui
punit les tyrans , les calomniateurs et les faussaires ,
confesseurs des rois. Le coquin , pour réponse à mes
argumens , m'aurait fait mettre dans un cu de basse
fosse.

Je ne persuaderai pas l'existence d'un Dieu rému-
nérateur et vengeur à un juge scélérat , à un barbare
avide du sang humain , digne d'expirer sous la main
des bourreaux qu'il emploie ; mais je la persuaderai
à des âmes honnêtes ; et si c'est une erreur , c'est la
plus belle des erreurs.

Venez dans mon couvent , venez reprendre votre
ancienne cellule. Je vous conterai l'aventure d'un
prêtre constitué en dignité , que je regarde comme
un athée de pratique , puisque , faisant tout le con-
traire de ce qu'il enseigne , il a osé employer contre
moi , auprès du roi , la plus lâche et la plus noire
calomnie. Le roi s'est moqué de lui , et le monstre
en est pour son infamie. Je vous conterai d'autres
anecdotes : nous raisonnerons , et surtout je vous
dirai combien je vous aime. V. .

A M. LE MARQUIS D'ARGENCE DE DIRAC.

31 d'auguste.

JE ne puis qu'approuver le patriotisme de monsieur *Fitzgerald*, qui veut diminuer, autant qu'il le peut, l'horreur de la Saint-Barthelemi d'Irlande. J'en ferais bien autant, si je le pouvais, de la Saint-Barthelemi de France. Il a raison de citer M. *Brouk* qui paraît prouver en effet que les catholiques n'égorgerent que quarante mille protestans, en comptant les femmes, et les enfans, et les filles qu'on pendait au cou de leurs mères. Il est vrai que, dans la première chaleur de ce saint événement, le parlement d'Angleterre spécifia expressément le massacre de cent cinquante mille personnes; mais il pouvait avoir été trompé par les plaintes indiscretes des parens des massacrés. Peut-être on exagérait trop d'un côté, et on diminuait trop de l'autre. La vérité prend d'ordinaire un juste milieu; et quand nous supposerons qu'il n'y eut qu'environ quatre-vingt-dix mille personnes ou brûlées, ou pendues, ou noyées, ou égorgées pour l'amour de DIEU, nous pourrons nous flatter de ne nous être pas beaucoup écartés du vrai. D'ailleurs je ne suis qu'un simple historien, et il ne m'appartient pas de condamner une action qui, ayant la gloire de DIEU pour objet, avait des motifs si purs et si respectables.

Il est bon pourtant, mon cher ami, que de si

— grands exemples de charité n'arrivent pas souvent.
 1768. Il est beau de venger la religion ; mais , pour peu qu'on lui fit de tels sacrifices deux ou trois fois chaque siècle , il ne resterait enfin personne sur la terre pour servir la messe.

Votre correspondant vous envoie , à l'adresse ordinaire , un petit paquet qu'il a reçu pour vous. Je finis tout doucement ma carrière ; mes maux et ma faiblesse augmentent , il faut que ma patience augmente aussi , et que tout finisse.

L E T T R E C C X C I V.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL

31 d'août.

M O N cher ange , j'ai montré votre lettre du 25 août ou d'août , au possédé. Il vous prie encore de lui renvoyer sa facétie , et donne sa parole de démoniaque qu'il vous renverra la bonne copie au même instant qu'il recevra la mauvaise. Son diable l'a fait raboter sans relâche depuis qu'il fit partir son croquis ; mais il jure , comme un possédé qu'il est , qu'il ne fera jamais paraître l'empereur deux fois ; qu'il s'en donnera bien de garde ; que cela gâterait tout ; que l'empereur n'est en aucune manière *deus in machina* , puisqu'il est annoncé dès la première scène du premier acte , et qu'il est attendu pendant toute la pièce , de scène en scène , comme le juge du différent entre le commandant du château et les

moines de l'abbaye. S'il paraissait deux fois , la première serait non-seulement inutile , mais rendrait la seconde froide et impraticable. C'est uniquement parce qu'on ne connaît point le caractère de l'empereur , qu'il doit faire un très-grand effet lorsqu'il vient porter à la fin un jugement tel que n'en a jamais porté *Salomon*. Le bon de l'affaire , c'est que c'est un jardinier qui fait tout , et cela prouve évidemment qu'il faut cultiver son jardin , comme dit *Candide*. 1768.

Comme cette facétie ne ressemble à rien , Dieu merci , mon possédé croit qu'il faut de la naïveté que vous appelez familiarité ; et il croit que cette naïveté est quelquefois horriblement tragique.

Ne trouvez-vous pas qu'il y a dans cette pièce du remue-ménage comme dans l'Ecoffaise ? Je suis persuadé que cela vous aura amusés , vous et madame d'*Argental* , pendant une heure. Il est doux de donner du plaisir , à cent lieues de chez soi , à ceux à qui on est attaché.

Je ne répondrais pas que la police ne fit quelques petites allusions qui pourraient empêcher la pièce d'être jouée ; mais , après tout , que pourra-t-on soupçonner ? que l'auteur a joué l'inquisition sous le nom des prêtres de *Pluton*. En ce cas , c'est rendre service au genre-humain ; c'est faire un compliment au roi d'Espagne , et surtout au comte d'*Aranda* ; c'est l'histoire du jour avec toute la bienséance imaginable et tout le respect possible pour la religion.

Voyez , mon divin ange , ce que votre amitié prudente et active peut faire pour ces pauvres Guèbres ; mais je n'ai point abandonné les Scythes : ils

— ne sont pas si piquans que les Guèbres , d'accord ;
 1768. mais , de par tous les diables , ils valent leur prix. La loi porte qu'ils soient rejoués , puisque les histrions firent beaucoup d'argent à la dernière représentation. Les comédiens sont bien insolens et bien mauvais , je l'avoue ; mais il faut obéir à la loi. J'ignore quel est le premier gentilhomme de la loi , cette année ; mais , en un mot , j'aime les Scythes. J'ai envie de finir par les Corfes ; je suis très-fâché qu'on en ait tué cent cinquante d'entrée de jeu ; mais M. de *Chauvelin* m'a promis que cela n'arriverait plus.

- Vous êtes bien peu curieux de ne pas demander Les droits des hommes et les usurpations des papes ; c'est , dit-on , un ouvrage traduit de l'italien , dont un envoyé de Parme doit être très-friand.

Une chose dont je suis bien plus friand , mon cher ange , c'est de vous embrasser avant que je meure. Je suis , à la vérité , un peu sourd et aveugle ; mais cela n'y fait rien. Je recommence à voir et à entendre au printemps ; et j'ai grande envie , si je suis en vie au mois de mai , de venir présenter un bouquet à madame d'*Argental*. Je devais aller cette automne chez l'électeur palatin , mais je me suis trouvé trop faible pour le voyage. Je me sentirai bien plus fort quand il s'agira de venir vous voir. Il est vrai que je n'y voudrais aucune cérémonie. Nous en raisonnerons quand nous aurons fait les affaires des Scythes et des Guèbres. Vous êtes charmant de désirer de me revoir ; j'en suis pénétré , et mon culte de dulie en augmente. Je trouve plaisant qu'on ait imaginé que j'irais voir ma *Catau* , moi âgé de septante-quatre ans ! Non , je ne veux voir que vous. V.

LETTRE

A M. LE PRESIDENT HENAULT.

7 de septembre.

MON cher et illustre confrère, j'ai reçu vos deux lettres dont l'une rectifie l'autre. Vivez et portez-vous bien. Le cardinal de *Fleuri* avait à votre âge une tête capable d'affaires; *Huet*, *Fontenelle*, ont écrit à quatre-vingts ans. Il y a de très-beaux soleils couchans; mais couchez-vous très-tard.

Laiçons là l'éloquent *Bossuet* et son *Histoire* prétendue *universelle*, où il rapporte tout aux Juifs, où les Perses, les Egyptiens, les Grecs et les Romains sont subordonnés aux Juifs, où ils n'agissent que pour les Juifs. On en rit aujourd'hui; mais ce n'est pas des Juifs dont il est question ici, c'est de vous. J'avais déjà prévenu plusieurs de mes amis qui m'ont pressé de leur faire parvenir cet *Examen de l'histoire d'Henri IV*, duquel il y a déjà trois éditions. Je l'ai envoyé chargé de mes notes, dans lesquelles je fais voir qu'il y a presque autant d'erreurs dans l'*Examen* que dans le livre examiné. L'erreur que j'ai le plus relevée, est celle où il tombe à votre égard. Vous connaissez mon amitié et mon estime également constantes. Vous pensez bien que je n'ai pas vu de sang froid une telle injustice; j'avais même déjà préparé une dissertation pour être envoyée à tous les journaux; mais j'ai été arrêté par l'assurance qu'on m'a donnée que c'est un marquis de *Belloste*

— 1768. qui est l'auteur de l'ouvrage. On dit qu'en effet il y a un homme de ce nom en Languedoc. Je ne connaissais que les pilules de *Belloste*, et point de marquis si profond et en même temps si fautif dans l'Histoire de France. Si c'est lui qui est le coupable, il ne convient pas de le traiter comme un *la Beaumelle*; il faut le faire rougir poliment de son tort. J'avoue que j'ai cru reconnaître le style, les phrases de ce *la Beaumelle*, son ton décisif, son audace à citer à tort et à travers, son tour d'esprit, ses termes favoris. Il se peut qu'il ait travaillé avec M. de *Belloste*; je fais ce que je puis pour m'en éclaircir.

Il y a une chose très-curieuse et très-importante sur laquelle vous pourriez m'instruire avant que j'ose être votre champion : c'est à vous de me fournir des armes.

Le marquis vrai ou prétendu assure qu'aux premiers états de Blois, les députés des trois ordres déclarèrent, avec l'approbation du roi, de *Catherine* et du duc d'*Alençon*, que *les parlemens sont des états généraux au petit pied*. Il ajoute qu'il est étrange qu'aucun historien n'ait parlé d'un fait si public.

Il vous serait aisé de faire chercher, à la bibliothèque du roi, s'il reste quelque trace de cette anecdote qui semblerait donner quelque atteinte à l'autorité royale. C'est une matière très-délicate sur laquelle il ne serait pas permis de s'expliquer sans avoir des cautions sûres.

Parmi les fautes qui règnent dans cet *Examen*, il faut avouer qu'on trouve des recherches profondes. Il est vrai qu'il suffit d'avoir lu des anecdotes pour les copier; mais enfin cela tient lieu de mérite auprès

de la plupart des lecteurs, séduits d'ailleurs par la licence et par la satire. La plupart des gens lisent sans attention, très-peu sont en état de juger; c'est ce qui donne une assez grande vogue à ce petit ouvrage: il me paraît nécessaire de le réfuter. J'attendrai vos instructions et vos ordres; et, si vous chargez un autre que moi de combattre sous vos drapeaux, je n'aurai point de jalousie, et je n'en aurai pas moins de zèle.

1768.

L E T T R E C C X C V I.

A M. RICHARD, *négociant à Murcie.*

A Ferney, le 13 de septembre.

JE vous dois, Monsieur, une réponse depuis deux mois. Je suis de ceux que leurs mauvaises affaires empêchent de payer leurs dettes à l'échéance. La vieillesse et les maladies qui m'accablent, sont mon excuse auprès de mes créanciers. Il n'y en a point, Monsieur, que j'aime mieux payer que vous.

Il y a des ouvrages bien meilleurs que les miens, qui pourront contribuer à donner au génie espagnol la liberté qui lui a manqué jusqu'à présent. Le ministre à qui toute l'Europe, excepté Rome, applaudit, favorise cette précieuse liberté, et encouragera les beaux arts, après avoir fait naître les arts nécessaires.

Je vous félicite, Monsieur, de vivre dans le plus beau pays de la nature, où ceux qui se contentaient

— de penser commencent à oser parler , et où l'in-
 1768. quisiſtion ceſſe un peu d'écraser la nature humaine.
 J'ai l'honneur d'être , &c.

L E T T R E C C X C V I I.

A M. T H I R I O T.

A Ferney , 15 de ſeptembre.

MA foi , mon ami , tout le monde eſt charlatan ; les écoles , les académies , les compagnies les plus graves reſſemblent à l'apothicaire *Arnould* dont les ſachets guérifſent toute apoplexie dès qu'on les porte au cou , et à M. le *Lièvre* qui vend ſon baume de vie à force gens qui en meurent.

Les jéſuites eurent , il y a quelques années , un procès avec les droguiſtes de Paris , pour je ne fais quel élixir qu'ils vendaient fort cher , après avoir vendu de la grâce ſuffiſante qui ne ſuffiſait point , tandis que les janiſéniſtes vendaient de la grâce efficace qui n'avait point d'efficacité. Ce monde eſt une grande foire où chaque *Polichinelle* cherche à s'attirer la foule ; chacun enchérit ſur ſon voiſin.

Il y a un ſage dans notre petit pays qui a découvert que les ames des puces et des mouchérons ſont immortelles , et que tous les animaux ne ſont nés que pour reſſuſciter. Il y a des gens qui n'ont pas ces hautes eſpérances ; j'en connais même qui ont peine à croire que les polypes d'eau ſoient des animaux. Ils ne voient , dans ces petites herbes qui nagent dans des mares infectes , rien autre choſe que des

herbes qui repoussent comme toute autre herbe quand on les a coupées. Ils ne voient point que ces herbes mangent de petits animaux , mais ils voient ces petits animaux entrer dans la substance de l'herbe et la manger. — 1768.

Les mêmes incrédules ne pensent pas que le corail soit un composé de petits pucerons marins. Feu M. de la Faye disait qu'il ne se souciait nullement de savoir à fond l'histoire de tous ces gens-là , et qu'il ne fallait pas s'embarrasser des personnes avec qui on ne peut jamais vivre.

Mais nous avons d'autres génies bien plus sublimes ; ils vous créent un monde aussi aisément que l'abbé de l'*Attaignant* fait une chanson ; ils se servent pour cela de machines qu'on n'a jamais vues : d'autres viennent ensuite qui vous peuplent ce monde par attraction. Un songe-creux de mon voisinage a imprimé sérieusement qu'il jugeait que notre monde devait durer tant qu'on ferait des systèmes , et que , dès qu'ils seraient épuisés , ce monde finirait ; en ce cas , nous en avons encore pour long-temps.

Vous avez très-grande raison d'être étonné que , dans l'Homme aux quarante écus , on ait imputé au grand calculateur *Harvey* le système des œufs ; il est vrai qu'il y croyait ; et même il y croyait si bien , qu'il avait pris pour sa devise ces mots , tout vient d'un œuf. Cependant, en assurant que les œufs étaient le principe de toute la nature , il ne voyait dans la formation des animaux que le travail d'un tisserand qui ourdit sa toile. D'autres virent ensuite dans le fluide de la génération une infinité de petits vermiculaires très-semillans ; quelque temps après on ne les

— vit plus ; ils sont entièrement passés de mode. Tous
 1768. les systèmes sur la manière dont nous venons au monde ont été détruits les uns par les autres ; il n'y a que la manière dont on fait l'amour qui n'a jamais changé.

Vous me demandez , à propos de tous ces romans, si, dans le recueil du lapon qu'on vient d'imprimer à Lyon , on a imprimé ces lettres si étonnantes où l'on proposait de percer un trou jusqu'au centre de la terre , d'y bâtir une ville latine , de dissequer des cervelles de patagons pour connaître la nature de l'ame , et d'enduire les corps humains de poix résine pour conserver la santé ; vous verrez que ces belles choses sont très-adoucies et très-déguisées dans la nouvelle édition. Ainsi il se trouve qu'à la fin du compte c'est moi qui ai corrigé l'ouvrage. — *Ridiculum acri fortius ac melius magnas plerumque secat res.*

Ce qu'on imprime sous mon nom me fait un peu plus de peine ; mais que voulez-vous ? je ne suis pas le maître. Monsieur l'apothicaire *Arnould* peut-il empêcher qu'on ne contrefasse ses sachets ? Adieu.
Qui benè latuit benè vixit.

L E T T R E C C X C V I I I .

1768.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

15 de septembre.

VOICI, mon cher ange, un *Tronchin*, un philosophe, un homme d'esprit, un homme libre, un homme aimable, un homme digne de vous et de madame d'*Argental*, un des ci-devant vingt-cinq rois de Genève, qui s'est démis de sa royauté, comme la reine *Christine*, pour vivre en bonne compagnie.

Je tiens ma parole à mes anges. Je reçus leur paquet hier, et j'en fais partir un autre aujourd'hui. On jugera plus à son aise quand il n'y a point de ratures, point d'écriture différente, point de renvois, point de petits brimborions à rajuster, et qui dispersent toutes les idées. J'ai appris enfin le véritable secret de la chose, c'est que cette facétie est de feu M. *Desmahis*, jeune homme qui promettait beaucoup, et qui est mort à Paris de la poitrine, au service des dames. Il faisait des vers naturels et faciles, précisément comme ceux des Guébres, et il était fort pour les tragédies bourgeoises. Celle-ci est à la fois bourgeoise et impériale. Enfin *Desmahis* est l'auteur de la pièce; il est mort, il ne nous dédira pas.

Le possédé ayant été exorcisé par vous, a beaucoup adouci son humeur sur les prêtres. L'empereur en faisait une satire qui n'aurait jamais passé. Il s'explique à présent d'une façon qui serait très-fort de

— mise en chancellerie. Je commence à croire que la
1768. pièce peut passer, surtout si elle est de *Desmahis* ; en ce cas, la chose sera tout-à-fait plaisante.

Si les Guébres sont bien joués ils feront un beau fracas ; il y a des attitudes pour tout le monde. *A genoux, mes enfans*, doit faire un grand effet, et la déclaration de *César* n'est pas de paille.

Melpomène avait besoin d'un habit neuf, celui-ci n'est pas de la friperie.

Que cela vous amuse, mon cher ange, c'est-là mon grand but ; vous êtes tous deux mon parterre et mes loges. V.

LETTRE CCXCIX.

A U M E M E.

18 de septembre.

IL y a un *Tronchin*, mon cher ange, qui, lassé des tracasseries de son pays, va voyager à Paris et à Londres, et qui n'est pas indigne de vous. Il a souhaité passionnément de vous être présenté, et je vous le présente. Il doit vous remettre deux paquets qu'on lui a donnés pour vous. Je crois qu'ils sont destinés à cette pauvre sœur d'un brave marin (*) tué en Irlande, laquelle fit, comme vous savez, un petit voyage sur terre presque aussi funeste que celui de son frère sur mer. Apparemment qu'on a voulu la

(*) *Thurot*.

dédommager un peu de ses pertes ; et qu'on a cru qu'avec votre protection elle pourrait continuer plus heureusement son petit commerce. Je crois qu'il y a un de ces paquets venu d'Italie , car l'adresse est en italien ; l'autre est avec une sur-enveloppe à monsieur le duc de *Praslin*. 1768.

Pour le paquet du petit *Desmahis* , je le crois venu à bon port ; il fut adressé , il y a quinze jours , à l'abbé *Arnaud* , et je vous en donnai avis par une lettre particulière.

Je crois notre pauvre père *Toulier* , dit l'abbé d'*Olivet* , mort actuellement ; car , par mes dernières lettres , il était à l'agonie. Je crois qu'il avait quatre-vingt-quatre ans. Tâchez d'aller par-delà , vous et madame d'*Argental* , quoique après tout la vieillesse ne soit pas une chose aussi plaisante que le dit *Cicéron*.

Vous devez actuellement avoir *le Kain* à vos ordres. C'est à vous à voir si vous lui donnerez le commandement du fort d'Apamée , et si vous croyez qu'on puisse tenir bon dans cette citadelle contre les sifflets. Je me flatte , après tout , que les plus dangereux ennemis d'Apamée seraient ceux qui vous ont pris , il y a cent ans , *Castro* et *Ronciglione* ; mais , supposé qu'ils dressassent quelque batterie , n'auriez-vous pas des alliés qui combattraient pour vous ? Je m'en flatte beaucoup , mais je ne suis nullement au fait de la politique présente ; je m'en remets entièrement à votre sagesse et à votre bonne volonté.

Je n'ai point vu le chef-d'œuvre d'éloquence de l'évêque du Puy ; je fais seulement que les bâillemens se faisaient entendre à une lieue à la ronde.

Dites-moi pourquoi , depuis *Bossuet* et *Fléchier* ,

— nous n'avons point eu de bonne oraison funèbre?
 1768. est-ce la faute des morts ou des vivans? Les pièces qui pèchent par le sujet et par le style sont d'ordinaire sifflées.

Auriez-vous lu un *Examen de l'Histoire d'Henri IV*, écrite par un *Bury*? Cet *Examen* fait une grande fortune, parce qu'il est extrêmement audacieux, et que, si le temps passé y est un peu loué, ce n'est qu'aux dépens du temps présent. Mais il y a une petite remarque à faire, c'est qu'il y a beaucoup plus d'erreurs dans cet *Examen* que dans l'*Histoire de Henri IV*. Il y a deux hommes bien maltraités dans cet *Examen*; l'un est le président *Hénault* en le nommant, et l'autre que je n'ose nommer. Le peu de personnes, qui ont fait venir cet *Examen* à Paris, en paraissent enthousiasmées; mais, si elles savaient avec quelle impudence l'auteur a menti, elles rabattraient de leurs louanges.

Adieu, mon cher ange; adieu, la consolation de ma très-languissante vieillesse.

LETTRE CCC.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 26 de septembre.

JE prends le parti, Monseigneur, de vous envoyer quelques feuilles de la nouvelle édition du *Siècle de Louis XIV*, avant qu'elle soit achevée. Non-seulement je vous dois des prémices, mais je dois vous faire voir la manière dont j'ai parlé de vous et de M. le

duc d'*Aiguillon*. Vous me reprochâtes de n'avoir point fait mention de l'affaire de Saint-Cast ; il ne s'agissait alors que du règne de *Louis XIV* ; et les principaux événemens , qui ont suivi ce beau siècle , n'étaient traités que sommairement. Je ne pouvais entrer dans aucun détail , et mon principal but étant de peindre l'esprit et les mœurs de la nation , je n'avais point traité les opérations militaires ; mais donnant , dans cette édition nouvelle , un précis du siècle de *Louis XV* , je me suis fait un plaisir , un devoir et un honneur de vous obéir. 1768.

Peut-être l'importance des derniers événemens fera passer à la postérité cet ouvrage qui ne mériterait pas ses regards par son style trop simple et trop négligé. Du moins les nations étrangères le demandent avec empressement , et les libraires leur ont déjà vendu toute leur édition par avance. Ce sera une grande consolation pour moi , si la justice que je vous ai rendue , et la circonspection avec laquelle j'ai parlé sur d'autres objets , sans blesser la vérité , peuvent trouver grâce devant vous et devant le public. La gloire , après tout , est l'unique récompense des belles actions ; tous les autres avantages passent , ou même sont mêlés d'amertume : la gloire reste quand elle est pure.

J'ai beaucoup envié le bonheur qu'a eu madame *Denis* de vous renouveler ses hommages à Paris. J'ai cru que , dans la résolution que j'ai prise de vivre avec moi-même , et de n'être plus l'aubergiste de tous les voyageurs de l'Europe , une parisienne eût trop souffert en partageant ma solitude.

Je me suis dépouillé d'une partie de mon bien ,

— 1768. pour la rendre heureuse à Paris. J'ai pensé qu'à l'âge de près de soixante et quinze ans, assujetti par mes maladies à un régime qui ne convient qu'à moi, et condamné par la nature à la retraite, je ne devais pas faire souffrir les autres de mon état.

Les médecins m'avaient conseillé les eaux de Barège, je ne fais pas trop pourquoi. Je n'ai point les maladies de *le Kain* qui y est allé par leur ordre. Je n'espère point guérir, puisqu'il faudrait changer en moi la nature; mais j'aurais fait volontiers le voyage pour être à portée de vous faire ma cour. J'aurais été consolé du moins en vous présentant encore, avant de mourir, mon tendre et respectueux attachement; c'est un avantage dont j'ai été malheureusement privé. Il ne me reste qu'à vous souhaiter une vie aussi heureuse et aussi longue qu'elle a été brillante. Je me flatte que vous daignerez toujours me conserver des bontés auxquelles vous m'avez accoutumé pendant plus de quarante années.

Notre doyen de l'académie française va mourir, s'il n'est déjà mort. J'espère que le nouveau doyen fera plus alerte que lui, quand il aura quatre-vingt-cinq ans comme le sous-doyen.

Agréez, Monseigneur, mon respect, mon dévouement inviolable, et les souhaits ardents pour votre conservation comme pour vos plaisirs. V.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

28 de septembre.

LE possédé cède toujours à vos exorcismes , et voici une preuve , mon divin ange , de la docilité du jeune étourdi. Il est d'accord avec vous sur presque tous les points , et il vous prie très-instamment de faire porter sur le corps de l'ouvrage les changemens que vous avez eu la bonté d'indiquer. Il sera très-aisé de les mettre proprement à leur place. Je vous prierai de laisser prendre une copie à madame *Denis* qui est engagée au secret , et qui le gardera comme vous.

Je crois que la pièce est faite pour avoir un prodigieux succès , grâce à ces allusions mêmes que je crains ; et je pense en même temps que la pièce est assez sage pour qu'on puisse la jouer , malgré les inductions qu'on en peut tirer. Cela dépendra absolument de la bonne volonté du censeur , ou du magistrat que le censeur se croira peut-être obligé de consulter.

Enfin , après qu'on a joué le *Tartufe* et *Mahomet* , il ne faut désespérer de rien. On pourra mettre un jour *Caïphe* et *Pilate* sur la scène ; mais , avant que cette négociation soit consommée , il faut bien que *le Kain* paraisse un peu en scythe , cela est juste ; c'est une attention qu'il me doit ; et , quoique les

— comédiens soient presque aussi ingrats que des prêtres, ils ne peuvent me priver d'un droit que j'ai acquis par cinquante ans de travaux.

Je me mets aux pieds de madame d'*Argental*.

A propos, vraiment oui, je pense comme vous sur l'académie et sur *la Harpe*, sans même avoir vu l'ouvrage couronné.

L E T T R E C C C I I.

À MADAME DE SAINT-JULIEN.

A Ferney, 30 de septembre.

Si madame *Papillon-philosophe* garde les secrets aussi bien que les paquets, je me confesserai à elle à Pâques. Non, Madame, mon cœur n'a pas renoncé au genre-humain dont vous êtes une très-aimable partie. Je suis vieux, malade et dégoûtant, mais je ne suis point du tout dégoûté; et vous seule, Madame, me reconciliez avec le monde.

Voici le secret dont il s'agit. Madame *Denis* m'a mandé qu'un jeune homme a tourné en opéra comique un certain conte intitulé l'Education d'un prince (*). Je n'ai point vu cette facétie, mais elle prétend qu'elle prête beaucoup à la musique. J'ai songé alors à votre protégé, et j'ai cru que je vous ferais ma cour en priant madame *Denis* d'avoir l'honneur de vous en parler. Tout ce que je crains, c'est qu'elle

(*) Le Baron d'Otrante que M. de *Voltaire* avait envoyé à M. *Grétri*. Voyez le tome IX du théâtre.

ne se soit déjà engagée. Ne connaissant ni la pièce
ni les talens des musiciens, j'ai saisi seulement cette
occasion pour vous renouveler mes hommages. L'état
triste où je suis ne me permet guère de m'amuser
d'un opéra comique. Il y a loin entre la gaieté et
moi; mais mon respectueux attachement pour vous,
Madame, ne vieillira jamais, et rien ne contribuera
plus à me faire supporter ma très-languissante vie
que la continuation de vos bontés. 4768.

J'ignore en quel endroit M. le chevalier de *Pezaï*
prend actuellement le bain avec *Zélis*. S'il s'est tou-
jours baigné depuis qu'il vous remit cette affaire
entre les mains, il doit être fort affaibli.

Vous tirez toujours des perdrix, sans doute, et
vous n'êtes pas une personne à tirer votre poudre
aux moineaux. Rassemblez le plus de plaisirs que
vous pourrez, et soyez heureuse autant que vous
méritez de l'être.

Agréez, Madame, mon tendre respect. V.

LETTRE CCCIII.

A M. DE LALANDE.

1 d'octobre.

LES intendants, Monsieur, sont faits, à ce que je
vois, pour vexer les pauvres cultivateurs; ils vous
ont enlevé à moi. Je ne peux pourtant pas blâmer
monieur l'intendant de Bourgogne. Si j'avais été
à sa place, je vous assure que j'en aurais fait autant

— que lui. Comme il est de très-bonne compagnie,
1768. il est bien juste qu'il l'aime.

C'est bien dommage, Monsieur, que ce qui arrive aujourd'hui en Italie, ne soit pas arrivé quand vous y étiez. Vous auriez ajouté un tome bien curieux à vos huit volumes. La bulle *In cæna Domini*, profrite par la dévote reine d'Hongrie ; le pape enrôlant des soldats ; les femmes poursuivant les enrôleurs à coups de pierre, et criant qu'on enrôle des jésuites et qu'on leur rende leurs amans ; les Romains se moquant universellement de *Rezzonico* ; le pape s'amusant à faire des saints dans le temps qu'on lui prend ses villes : tout cela formé un tableau qui méritait d'être peint par vous, puisque vous avez eu la bonté de mêler l'étude des folies de la terre à celle des phénomènes du ciel.

Nous saurons donc, l'année qui vient, à quelle distance nous sommes du soleil ; j'espère que nous saurons aussi à quel point nous sommes éloignés de la superstition.

Si vous voyez votre très-aimable commandant (*), je vous prie de me mettre à ses pieds.

Vous ne doutez pas que j'ai l'honneur d'être, &c.

(*) M. de Jaucourt.

LETTRE

A M. P A C O U , à *Versailles*.

Au château de Ferney , ce 3 d'octobre.

VOTRE mémoire , Monsieur , en faveur des morts qui sont très-mal à leur aise , et des vivans qui sont empestés , est assurément la cause du genre-humain , et il n'y a que les ennemis des vivans et des morts qui puissent s'opposer à votre requête. Je l'ai fait lire à M. *Hénin* , résident à Genève ; il est frère de monsieur le procureur du roi de Versailles ; les deux frères pensent comme vous. Monsieur le chancelier a fait rendre un arrêt du parlement contre les morts qui empuantissent les villes , ainsi je crois qu'ils perdront leur procès. J'attends avec impatience un édit qui me permettra d'être enterré en plein air ; c'est une des choses pour lesquelles j'ai le plus de goût. Tant de choses se font contre notre gré à notre naissance et pendant notre vie , qu'il serait bien consolant de pouvoir au moins être enterré à son plaisir.

Je suis en attendant , avec toute l'estime que vous m'avez inspirée de mon vivant , Monsieur , &c.

1768.

L E T T R E C C C V.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

19 d'octobre.

IL faut amuser ses anges tant qu'on peut, c'est mon avis. Sur ce principe, j'ai l'honneur de leur envoyer ce petit chiffon qui m'est tombé par hasard entre les mains.

Mais de quoi s'est avisé M. *Jacob Tronchin* de dire à M. *Damilaville* que j'avais fait une tragédie ? Certainement je ne lui en ai jamais fait la confidence, non plus qu'au duc et au marquis *Cramer*. Si vous voyez *Jacob*, je vous prie de laver la tête à *Jacob*. L'idée seule que je peux faire une tragédie suffirait pour tout gâter. Je vais, de mon côté, laver la tête à *Jacob*.

Mais pourquoi n'avez-vous pas conservé une copie des *Guèbres* ? Je suis si indulgent, si tolérant, que je crois que ces *Guèbres* pourraient être joués ; mais la volonté de DIEU soit faite.

Je pense qu'il était nécessaire que j'écrivisse au président sur le beau portrait qu'on a fait de lui ; on disait trop que j'étais le peintre.

On a imprimé cet ouvrage sous le nom d'un marquis de *Bélestat* qui demeure dans ses terres en Languedoc ; mais enfin celui qui l'a fait imprimer m'a avoué qu'il était de *la Beaumelle* ; je m'en étais bien douté. Le maraud a quelquefois le bec retors et la griffe tranchante ; mais aussi on n'a jamais débité des

menfonges avec une impudence fi effrontée. Le pré-
 sident fera fans doute bien aife que ces traits soient
 partis d'un homme décrié. 1768.

Comment pourrai-je vous envoyer le *Siècle de Louis XIV* et le précis du fuivant pouffé jufqu'à l'expulfion des révérends pères jéfuites ? Mon culte de dulie ne finira qu'avec moi. V.

L E T T R E C C C V I.

A M. D E L A L A N D E.

19 d'octobre.

Vous pardonneriez, mon cher philosophe, à un pauvre malade fa négligence à vous répondre, car un vrai philosophe eft compatiffant. Ce pauvre Ferney a été un hôpital.

Si madame de *Marron* l'honore de fa présence, elle fera comme *Philoctète* qui vint à Thèbes en temps de peste.

Il eft vrai que rien n'eft plus étrange pour une dame que de faire trois tragédies en quatre mois, et de compofer la quatrième. Il eft très-difficile d'en faire une bonne en un an. *Phèdre* coûta deux années à *Racine*. Mais, quand il y aurait des défauts dans les ouvrages précipités de madame de *Marron*, cette précipitation et cette facilité feraient encore un prodige. J'irais l'admirer chez elle, fi je pouvais fortir ; mais, fi elle veut que je voye fes pièces, il faudra bien qu'elle vienne à Ferney. Vous favez bien que les

— 1768. déesses prenaient la peine autrefois de descendre sur leurs autels pour y recevoir l'encens de leurs adorateurs. Elle me verra malade , mais je suis le malade le plus sensible au mérite et aux beaux vers.

Je ne fais si vous êtes actuellement occupé avec les astres ; pour moi je suis fort mécontent de la terre ; nous ne pouvons semer ; on n'aura point de récolte l'année prochaine , si DIEU n'y met la main.

L E T T R E C C C V I I.

A M. T A B A R E A U , à *Lyon*.

Octobre. ,

IL est étonnant , Monsieur , que les Chinois sachent au juste le nombre de leurs concitoyens, et que nous, qui avons tant d'esprit et qui sommes si drôles , nous soyons encore dans l'incertitude , ou plutôt dans l'ignorance sur un objet si important. Je ne garantis pas le calcul de M. de *la Michodière* ; mais , s'il y a vingt millions d'hommes en France , chaque individu doit prétendre à *quarante écus* de rente ; et si nous n'avons que seize millions d'animaux à deux pieds et à deux mains , il nous revient à chacun 144 livres ou environ. Cela est fort honnête ; mais les hommes ne savent pas borner leurs désirs.

Il y a une chose qui me fâche davantage , c'est que quand vous avez la bonté de donner cours à mes paquets pour Paris , vos commis mettent *Genève* sur l'enveloppe ; cela est cause qu'ils sont ouverts à

Paris. Les tracasseries genevoises ont probablement été l'objet de cette recherche ; mais je ne suis point genevois *représentant*. J'ai cru que ma correspondance favorisée par vous ferait en sûreté. Je vous prie en grâce de me dire si les paquets pareils à ceux que je vous ai fait tenir pour vous-même, ont été marqués, dans vos bureaux, de ce mot funeste *Genève*. Il serait possible que, dans la multiplicité de mes correspondances, j'eusse envoyé quelques-unes de ces brochures imprimées en Hollande, qu'on me demande quelquefois ; il serait bien cruel qu'elles fussent tombées dans des mains dangereuses.

1768.

Tout le monde paraît content du débusquement de M. *d'el Averdi*, et on ne l'appelle plus que monsieur *Laverdi*. Cela semble prouver qu'il voulait de l'ordre et de l'économie : on n'aime ni l'un ni l'autre à la cour, mais il en faut pour le pauvre peuple. Cependant ce ministre avait fait du bien ; on lui devait la liberté du commerce des grains, celle de l'exercice de toutes les professions, la noblesse donnée aux commerçans, la suppression des recherches sur le centième denier après deux années, les privilèges des corps de villes, l'établissement de la caisse d'amortissement. Le public est soupçonné quelquefois d'être injuste et ingrat.

Comme nous allons bientôt entrer dans l'avent, votre bibliothécaire, Monsieur, vous envoie un sermon. Il est vrai que ce sermon est d'un huguenot, mais la morale est de toutes les religions. Je ne manquerai pas de vous faire parvenir tous les ouvrages de dévotion qui paraîtront dans ce saint temps.

Vous savez combien je vous suis attaché.

1768.

L E T T R E C C C V I I I.

A M. LE PRESIDENT HENAUT.

A Ferney, 31 d'octobre.

AH! nous voilà d'accord, mon cher et illustre confrère. Oui, sans doute, j'y mettrai mon nom, quoique je ne l'aye jamais mis à aucun de mes ouvrages. Mon amour propre se réserve pour les grandes occasions, et je n'en fais point de plus honorable que celle de défendre la vérité et votre gloire.

J'avais déjà prié M. *Marin* de vous engager à prêter les armes d'*Achille* à votre *Patrocle* qui espère ne pas trouver d'*Hector*. Je lui ai même envoyé, en dernier lieu, une liste des faits qu'on ne peut guère vérifier que dans la bibliothèque du roi, me flattant que M. l'abbé *Boudot* voudrait bien se donner cette peine. Je vous envoie un double de cette liste; elle consiste en dix articles principaux qui méritent des éclaircissemens (*).

(*) 1°. Voir dans l'*Avis aux bons catholiques*, imprimé à Toulouse, et qui est à la bibliothèque du roi parmi les recueils de la ligue, si, dans cet écrit, la validité du mariage de *Jeanne d'Albret* avec *Antoine de Bourbon* est contestée; et s'il est vrai que le pape *Grégoire XIII* signifia qu'il ne regardait pas ce mariage comme légitime. Cette dernière partie de l'anecdote me paraît entièrement fautive.

2°. Voir si, dans le contrat de mariage de *Marguerite de Valois* et du prince de *Bearn*, *Jeanne d'Albret* prit la qualité de majesté *fidélissime*.

3°. Consulter les manuscrits concernant les premiers états de Blois, et voir si les députés furent chargés d'une instruction portant que les cours des parlemens sont les états généraux au petit pied.

4°. Savoir si *Marguerite de Valois* eut en dot les sénéchaussées du

Vous jugerez , par ces articles mêmes , que le critique a de profondes et de singulières con-
 1768. naissances de notre histoire , quoiqu'il se trompe en bien des endroits.

Il serait convenable que vous lussiez cet ouvrage ; vous seriez bien plus à portée alors de m'éclairer. Vous verriez combien le style , quoique inégal , peut faire d'illusion. Je fais qu'on en a envoyé à Paris six cents exemplaires de la première édition , et que le débit n'en a pas été permis ; mais l'ouvrage est répandu dans les provinces et dans les pays étrangers ; il est surtout vanté par les protestans ; et comme l'auteur semble vouloir défendre la mémoire de *Henri IV* , il devient par-là cher aux lecteurs qui n'approfondissent rien.

Vous voyez évidemment , par toutes ces raisons , qu'il est absolument nécessaire de le réfuter.

Quercy et de l'Agénois , avec le pouvoir de nommer aux évêchés et aux abbayes.

5°. Savoir s'il est vrai que la sentence rendue par le juge de Saint-Jean-d'Angeli porte que la princesse de Condé sera appliquée à la question.

6°. Savoir si , par l'édit de mars 1552 et l'édit de décembre 1563 , la nouvelle religion est véritablement autorisée , et si elle y est appelée religion prétendus réformés.

7°. S'il est vrai que *Jeanne d'Albret* se soit opposée long-temps au mariage du prince de *Bearn* son fils , depuis *Henri IV* , avec *Marguerite*.

8°. S'il est vrai qu'en dernier lieu on ait retrouvé , au greffe du parlement de Rouen , un édit d'*Henri IV* , de janvier 1595 , qui chassait tous les jésuites du royaume. Il est sûr qu'*Henri IV* assura le pape qu'il ne donnerait point cet édit. De *Thou* dit que cet édit ne fut point accordé ; ce fait est très-important.

9°. Savoir s'il est vrai que le roi *Charles VI* ne fut déclaré majeur qu'à l'âge de vingt-deux ans ; il fut pourtant sacré en 1380 , âgé de treize ans et quelques jours , et le sacre faisait cesser la régence.

10°. N'est-il pas vrai qu'avant l'édit de *Charles V* les rois étaient majeurs à vingt et un ans , et non à vingt-deux ?

1768. — M. *Marin* a entre les mains une carte sur laquelle l'imprimeur m'a écrit que l'ouvrage est de M. le marquis de *Bélestat*; mais je suis persuadé que ce libraire m'a trompé, et que l'auteur a joint à toutes ses hardiesses celle de mettre ses critiques sous un nom qui s'attire de la considération.

M. le marquis de *Bélestat* est un jeune homme de mérite, qui m'a fait l'honneur de m'écrire quelquefois. Le style de ses lettres est absolument différent de celui de la critique qu'on lui impute; mais on peut avoir un style épistolaire naturel et faible, et un style plus fort et plus recherché pour un ouvrage destiné au public.

Quoi qu'il en soit, je lui ai écrit en dernier lieu pour l'avertir qu'on lui attribue cette pièce; je n'en ai point eu de réponse. Peut-être n'est-il plus à Montpellier dont il avait daté les dernières lettres que j'ai reçues de lui.

Vous voilà bien au fait, mon cher et illustre confrère; vous jugerez si j'ai cette affaire à cœur, si votre gloire m'est chère, si un attachement de quarante années peut se démentir. Je vous répéterai ici mon ancienne maxime: en fait d'ouvrages de goût il ne faut jamais répondre, en fait d'histoire il faut répondre toujours, j'entends sur les choses qui en valent la peine, et principalement celles qui intéressent la nation.

Si vous m'envoyez les instructions qui me sont nécessaires, je vous prie de me les adresser par M. *Marin*, qui me les fera tenir contre-signées.

Il ne me reste qu'à vous embrasser avec la tendresse la plus vive, et à vous souhaiter une vie

longue et heureuse que vous méritez si bien. Tant
que la mienne durera, vous n'aurez point de ser-
viteur qui vous soit plus inviolablement attaché. 1768.

L E T T R E C C C I X.

A M. G A I L L A R D.

Ferney, 2 de novembre.

IL est vrai, mon cher et illustre ami, que l'académie de Rouen m'a fait l'honneur de m'écrire qu'elle m'envoyait l'ouvrage couronné, sans me dire qu'il était de vous. Vous me comblez de joie en m'apprenant que vous en êtes l'auteur. Ce ne fera donc pas seulement une *pièce couronnée*, mais une excellente pièce. Le sieur *Panckoucke*, qui a fait si longtemps la litière de *Fréron*, et qui fait actuellement la mienne, était chargé de m'envoyer votre discours; mais il est devenu un homme si important depuis qu'il débite les mal-femaines de ce *Fréron*, qu'il ne s'est mis nullement en peine de me faire parvenir l'ouvrage après lequel je soupire.

Je suis réduit à vous faire des complimens à vide; j'ai remercié l'académie normande sans savoir de quoi, et je brûle d'envie de vous remercier en connaissance de cause.

Je vois bien que nous n'aurons pas la partie ecclésiastique de ce brave chevalier et de ce pauvre roi *François I*; cette partie est la honteuse. *Charles-Quint*, son supérieur en tout, ne faisait pas brûler les luthériens à petit feu; il leur accordait la liberté de

— conscience, après les avoir battus en rase campagne.
 1768. C'est dommage que, de ces deux héros, l'un soit mort fou et l'autre soit mort de la vérole.

Permettez à l'estime et à l'amitié de vous embrasser sans cérémonie.

L E T T R E C C C X.

A M. D E C H A B A N O N.

2 de novembre.

JE ne fais où vous prendre, mon cher et aimable ami; mais ce sera sans doute au milieu des plaisirs. Vous êtes tantôt à la campagne, tantôt à Fontainebleau; et moi, du fond de ma solitude, n'étant pas sorti deux fois de chez moi depuis votre départ, ayant seulement ouï dire à mes domestiques que l'on fait la guerre en Corse, et que le roi de Danemarck est en France, je vous adresse mon *De profundis* à votre maison de Paris à tout hasard.

Je ne fais si, depuis votre dernière lettre, vous avez fait une tragédie ou une jouissance. Je ne fais ce qu'est devenu *l'Orphée* (*) de Pandore depuis le gain de son procès contre son détestable prêtre; j'ignore tout; je fais seulement que je vous suis attaché comme si j'étais vivant. N'oubliez pas tout-à-fait ce pauvre antipode. Quand vous aurez fait des vers, envoyez-les-moi, je vous prie; car j'aime toujours les beaux vers à la folie, quoique je sois actuellement

(*) M. de la Borde. Voyez le *Supplément aux causes célèbres*. Polit. et Législ. tom. II.

plongé dans la physique. La nature est furieusement déroutée depuis que j'ai coupé des têtes à des colimaçons , et que j'ai vu ces têtes revenir. Depuis S^t Denis , on n'avait jamais rien vu de plus mirifique. Cette expérience me porte fort à croire que nous ne savons rien du tout des premiers principes , et que le plus sage est celui qui se réjouit le plus. 1768.

On ne peut vous être plus tendrement dévoué que le mort V.

L E T T R E C C C X I.

A M. LE COMTE DE ROCHEFORT.

2 de novembre.

L'ENTERRÉ réssuscite un moment , Monsieur , pour vous dire que , s'il vivait une éternité , il vous aimerait pendant tout ce temps-là. Il est comblé de vos bontés : il lui est encore arrivé deux gros fromages par votre munificence. S'il avait de la santé , il trouverait son sort très-préférable à celui du rat retiré du monde dans un fromage d'Hollande ; mais quand on est vieux et malade , tout ce qu'on peut faire c'est de supporter la vie et de se cacher.

Je vous ai envoyé quatre volumes du Siècle de *Louis XIV* et de *Louis XV* ; mais , en France , les fromages arrivent beaucoup plus sûrement par le coche que les livres. Je crois qu'il faudra tout votre crédit pour que les commis à la douane des pensées vous délivrent le récit de la bataille de Fontenoi et la

1768. prise de Minorque. La société s'est si bien perfectionnée qu'on ne peut plus rien lire sans la permission de la chambre syndicale des libraires. On dit qu'un célèbre janséniste a proposé un édit par lequel il sera défendu à tous les philosophes de parler, à moins que ce ne soit en présence de deux députés de forbonne, qui rendront compte au *prima mensis* de tout ce qui aura été dit dans Paris dans le cours du mois.

Pour moi, je pense qu'il serait beaucoup plus utile et plus convenable de leur *côuper la main droite* pour les empêcher d'écrire, et de leur *arracher la langue* de peur qu'ils ne parlent. C'est une excellente précaution dont on s'est déjà servi, et qui a fait beaucoup d'honneur à notre nation. Ce petit préservatif a même été essayé avec succès dans Abbeville sur le petit-fils d'un lieutenant général; mais ce ne sont là que des palliatifs. Mon avis serait qu'on fît une Saint-Barthelemi de tous les philosophes, et qu'on égorgeât dans leur lit tous ceux qui auraient *Locke*, *Montagne*, *Bayle*, dans leur bibliothèque. Je voudrais même qu'on brûlât tous les livres, excepté *la Gazette ecclésiastique* et *le Journal chrétien*.

Je resterai constamment dans ma solitude jusqu'à ce que je voye ces jours heureux où la pensée sera bannie du monde, et où les hommes seront parvenus au noble état des brutes. Cependant, Monsieur, tant que je penserai et que j'aurai du sentiment, soyez sûr que je vous serai tendrement attaché. Si on faisait une Saint-Barthelemi de ceux qui ont les idées justes et nobles, vous seriez sûrement massacré un des premiers. En attendant, conservez-moi vos bontés. Je me mets aux pieds de madame de Rochefort.

L E T T R E C C C X I I.

1768.

A M. G A B R I E L C R A M E R.

A Ferney , 3 de novembre.

JE vous prie , mon cher ami , de me procurer ces trois volumes de *Mélanges* où vous dites qu'on a inféré plusieurs balivernes de ma façon , comme tragédies médiocres , comédies de société , petits vers de société qui ne sont jamais bons qu'aux yeux de ceux pour qui ils ont été faits. Si la folie de faire des vers est un peu épidémique , la rage de les imprimer est beaucoup plus grande. On dit qu'on a mêlé à ces fadaïses des ouvrages licencieux de plusieurs auteurs. Je suis comme les gens de mauvaise compagnie , qui sont fâchés de se trouver en mauvaise compagnie. Faites-moi venir , je vous prie , par vos correspondans d'Hollande , deux exemplaires de ce recueil intitulé , dit-on , *Nouveaux mélanges*. Je veux en juger.

La faiblesse humaine est d'apprendre
Ce qu'on ne voudrait pas savoir.

Il y a tantôt cinquante ans qu'on se plaît à mettre sous mon nom beaucoup de sottises qui , jointes avec les miennes , composent en papier bleu une bibliothèque très-considérable ; mais la calomnie y mêle quelquefois des ouvrages sérieux qui font bien de la peine. Ces impostures sont d'autant plus désagréables qu'on ne peut guère les repousser ; on ne fait

— d'où elles partent ; on se bat contre des fantômes.
 1768. J'ai beau me mettre en colère comme *Ragotin*, et jurer que cela n'est pas de moi, et que cela est détestable, on me répond que mon style est très-reconnaissable ; et voilà comme on juge. La condition d'un homme de lettres ressemble à celle de l'âne du public ; chacun le charge à sa volonté, et il faut que le pauvre animal porte tout.

Mettez-moi au fait, je vous prie, de ce recueil de *Nouveaux mélanges*, je vous serai très-obligé. J'attends ce service de votre amitié.

L E T T R E C C C X I I I .

A M. LE CHEVALIER DE BEAUTEVILLE.

A Ferney, 4 de novembre.

MONSIEUR,

J'É suis obligé en honneur de vous rendre compte de ce qui vient de m'arriver. Une dame fort jolie et fort affligée est venue chez moi : je n'ai pas, à mon âge, de quoi la consoler ; elle m'a assuré qu'il n'y avait que vous qui pussiez lui donner de la consolation. J'ai le malheur, m'a-t-elle dit, d'être la femme d'un poète. — Votre mari est-il jeune, Madame ; fait-il bien des vers ? — Ah ! Monsieur, il les fait détestables. — Cela est fort commun, Madame ; mais que peut un ambassadeur de France contre la rage de faire de mauvais vers ? — Monsieur, je suis

génévoise, et mon mari est un jeune étourdi nommé *Lamande*. — Eh bien, Madame, envoyez-le chez *J. J. Rousseau*, ils travailleront du même métier. — Monsieur, il y a renoncé pour sa vie. Il s'avisa, il y a deux ans, pendant les troubles de Genève où personne ne s'entendait, de faire une mauvaise brochure en vers qu'on n'entendait pas davantage; il a été banni pour neuf ans par un arrêt du conseil magnifique; il a un père encore plus vieux que vous, qui est aveugle et qui se trouve sans secours; ma mère vieille et infirme a besoin de mes soins: je passe ma vie à courir pour me partager entre ma mère et mon mari: monsieur l'ambassadeur de France est le seul qui puisse finir mes malheurs.

J'ai répondu alors de votre Excellence; j'ai assuré la défolée que, si elle venait à votre lever, elle s'en trouverait fort bien; mais que vous étiez actuellement occupé avec les dames de Saint-Omer.

Hélas! Monsieur, m'a-t-elle répliqué, il peut, de Saint-Omer, pardonner à mon mari, et me le rendre. On a prétendu que mon mari lui avait manqué de respect dans son impertinent ouvrage où personne n'a jamais rien compris... — Madame, ai-je dit, si votre mari avait été citoyen de Berg-op-zoom, M. le chevalier de *Beauteville* lui aurait très-mal fait passer son temps; mais, s'il est citoyen de Genève, et s'il a écrit des sottises, soyez très-perfuadée que monsieur l'ambassadeur de France n'en fait rien, qu'il ne lit point ces pauvretés, ou qu'il ne s'en souvient plus. Alors elle s'est remise à pleurer. Ah! que monsieur l'ambassadeur pourrait faire une belle action, disait-elle! — Il la fera, Madame, n'en doutez

— pas; c'est une de ses habitudes. De quoi s'agit-il ?
 1768. — Ce serait, Monsieur, qu'il trouvât bon que mon magnifique conseil abrégât le temps du bannissement de mon sot mari qui a voulu faire le bel esprit. Il ne faudrait pour cela qu'un mot de la main de son Excellence. La grâce de mon mari sera accordée, si monsieur l'ambassadeur daigne seulement vous témoigner qu'il sera satisfait que ce magnifique conseil laisse revenir mon mari *Lamande* dans sa patrie, et que je puisse y soulager la vieillesse de mes parens. Prenez la liberté de lui demander cette faveur, il ne vous refusera pas; car c'est sans doute une chose très-indifférente pour lui que le sieur *Lamande* et moi nous soyons à Genève ou en Savoie.

Enfin, Monsieur, elle m'a tant pressé, tant conjuré, que j'ose vous conjurer aussi. Une nombreuse famille vous aura l'obligation de la fin de ses peines. Votre Excellence peut avoir la bonté de m'écrire qu'elle est satisfaite de deux ans d'expiation de *Lamande*, et qu'elle verra avec plaisir qu'il soit rappelé dans sa ville.

Voyez, Monsieur, si j'ai trop présumé en vous demandant cette grâce, et si vous pardonnez à *Lamande* et à mon importunité. Le plus grand plaisir que m'ait fait la jolie pleureuse a été de me fournir cette occasion de vous renouveler le respect et l'attachement avec lequel je suis, &c.

LETTRE

A M. LE DUC DE SAINT-MEGRIN.

A Ferney, le 4 de novembre.

MONSIEUR LE DUC,

LE vieux malade solitaire a été pénétré de l'honneur de votre visite et de votre souvenir. Il vous écrit à Paris, comme vous le lui avez ordonné. En quelque lieu que vous soyez, vous y faites du bien, vous acquérez continuellement de nouvelles lumières, et vous fortifiez votre belle ame contre les préjugés de toute espèce. Vous avez voyagé, dans la plus grande jeunesse, dans le même esprit que voyageaient autrefois les vieux sages, pour connaître les hommes et pour leur être utiles; vous vous êtes mis en état de rendre un jour les plus grands services à votre nation; vous avez parcouru les provinces et les frontières en philosophe et en homme d'Etat: la raison et la patrie en sentiront un jour les effets. Je ne verrai pas ces jours heureux, mais je mourrai avec la consolation d'avoir vu celui qui les fera naître.

Votre philosophie bienfaisante est déjà connue, elle a été ornée des grâces de votre esprit; tous les gens de lettres vous ont applaudi: il viendra un temps où la nation entière pourra vous avoir de plus grandes obligations. Vous êtes né dans un siècle éclairé; mais la lumière qui s'est étendue depuis quelques années, n'a encore servi qu'à nous faire voir

— 1768. nos abus , et non pas à les corriger ; elle a même révolté quelques esprits qui , faits pour les erreurs , pensent qu'elles sont nécessaires. Plus la raison se développe , plus elle effraie le fanatisme. On tient en esclavage les corps et les esprits , autant qu'on le peut. Pour comble de malheur , la fausse politique protège ce fanatisme funeste. Il en est de certaines superstitions comme des déprédations autorisées dans la finance : elles sont anciennes , elles sont en usage ; donc il les faut soutenir. Voilà comme l'on raisonne ; on agit en conséquence , et il y en a eu des exemples bien funestes.

Si quelqu'un peut contribuer un jour à rendre la France aussi heureuse qu'elle commence à être éclairée , c'est assurément vous , monsieur le Duc. Les *Montausier* ont rendu leur nom célèbre dans le siècle des beaux arts , vous pourrez rendre le vôtre immortel dans celui de la philosophie ; c'est ce que je souhaite et que j'espère du fond de mon cœur. Vous m'avez inspiré une tendre vénération ; je ferai des vœux , dans le peu de temps qui me reste à vivre , pour que vous soyez à portée de déployer vos grands talens , et de faire tout le bien dont la France a encore besoin.

Agréez mon profond respect. Si vous avez quelque ordre à me donner , signez seulement une *L* et un *V*. Permettez-moi de faire mes complimens à M. *Dupont* qui est si digne de votre amitié.

A M. LE DUC DE CHOISEUL.

12 de novembre.

MON PROTECTEUR,

DAIGNEZ lire ceci, car ceci en vaut la peine. Ce n'est pas parce que la marmotte des Alpes a bientôt soixante et quinze ans, ce n'est pas parce qu'elle radote, qu'il s'est glissé un galimatias absurde dans le Siècle de *Louis XIV* et de *Louis XV*, touchant la paix que nous vous devons : pendant que je passe ma vie dans mon lit, l'éditeur a mis, à la page 202 du quatrième tome, une addition que je lui avais envoyée pour la page 142. Il a ajouté à votre paix ce qu'il devait ajouter à la paix d'Aix-la-chapelle. Il vous sera aisé de faire placer adroitement ce carton ci-joint : vous êtes accoutumé à réparer quelquefois les fautes d'autrui. J'ai voulu finir par la gloire de la nation et par la vôtre.

Quand l'édition est finie, quelques officiers m'apprennent des choses étonnantes, dignes de l'ancienne Rome.

Le prince héréditaire de *Brunswick* veut surprendre M. de *Castries* qui en veut faire autant. On envoie à l'entrée de la nuit M. d'*Affas*, capitaine d'Auvergne, à la découverte ; le régiment le suit en silence ; il trouve, à vingt pas, des grenadiers ennemis, couchés sur le ventre ; ils se lèvent, ils l'entourent,

— 1768. lui mettent vingt baïonnettes sur la poitrine : *Si vous criez, vous êtes mort* ; il retient son souffle un moment pour crier plus fort : *À moi, Auvergne, les voilà* ; et il tombe percé de coups : *Décus en a-t-il plus fait* ?

On me prend pour le greffier de la gloire ; on me fournit de beaux traits, mais trop tard ; c'est pour une belle édition in-4^o.

Je vous demande en grâce de lire la page 177, tome IV, vous y verrez une action très-supérieure à celle des Thermopyles et très-vraie.

N. B. J'ai envoyé un *Siècle* à M. de Saint-Florentin. Il m'a mandé qu'il croyait que je pouvais le présenter au roi, et qu'il s'en chargerait. Je vais lui mander que je crois que vous lui avez donné le vôtre, et j'aurai l'honneur de vous en renvoyer un autre. M'approuvez-vous ? Je prêche gloire et paix dans cet ouvrage.

N. B. Il s'est fait une grande révolution dans les esprits. Voici ce qu'un homme très-sage me mande de Toulouse :

Les trois quarts du parlement ont ouvert les yeux, et gémissent du jugement des Calas. Il n'y a plus que les vieux endurcis qui ne soient pas pour la tolérance.

Il en fera bientôt de même dans le parlement de Paris, je vous en réponds. On ne fera plus homicide pour paraître chrétien aux yeux du peuple. J'aurai contribué à cette bonne œuvre.

N. B. Ce changement dans les mœurs ne sera pas inutile à votre colonie de Verfoy.

Permettez-moi de vous écrire un jour , à fond , sur votre colonie. Vous protégez votre vieille marmotte ; cet établissement touche à mon pauvre trou ; je suis de la colonie.

1768.

L'évêque d'Annecy est un fou ; vous avez bien dû le voir. Le voilà disgracié à sa cour pour ses sottises. Le fanatisme n'a jamais fait que du mal.

Mon protecteur , vous avez beau jeu. Le duc de *Grafton* n'est pas une tête à résister à la vôtre ?

Me pardonnez - vous de vous écrire une si longue lettre ?

La vieille marmotte est à vos pieds ; elle vous adore ; elle vous souhaite prospérité et gloire ; elle vous présente d'ailleurs son profond respect.

L E T T R E C C C X V I .

A M. V E R N E S .

13 de novembre.

J'AI fait tout juste avec vous , mon cher philosophe , comme on faisait autrefois avec les théologiens vos devanciers ; on les croyait plus qu'on ne se croyait soi - même. J'avais beau être persuadé que M. le chevalier de *Beauteville* était en Suisse , vous m'assurâtes si positivement qu'il était à Saint-Omer , que c'est à Saint-Omer que j'ai adressé ma lettre. Elle partit dès le lendemain de votre visite ; car , dès qu'il s'agit de rendre service , il faut songer que la vie est courte , et qu'il n'y a pas un moment à

— 1768. perdre. Cependant nous avons perdu trois semaines au moins , grâce à la foi implicite que j'ai eue en vous.

On vous avait trompé de même sur les quatre cents hommes pris en débarquant en Corse : c'est bien , par tous les diables , au beau milieu de la terre ferme qu'ils ont été déconfits. Vous avez mis ma foi à de rudes épreuves ; cependant j'aurai toujours foi en vous , je veux dire en votre caractère de franchise et de droiture , et en votre esprit plein de grâces. Si *Athanasie* vous avait ressemblé , nous ne serions pas où nous en sommes.

Sur ce je vous donne ma bénédiction, et reçois la vôtre.

P. S. J'aime mieux mille fois cette *Purification* (*) que la fête de la purification de la vierge. Les parfums dont on s'est servi montent furieusement au nez. Le purificateur n'a pas physiquement six pieds de haut , mais moralement il en a plus de trente. Tudieu , quel homme ! je voudrais bien qu'il vînt quelque jour nous parfumer. Si jamais je suis syndic, je me garderai bien d'avoir affaire à si forte partie.

(*) *Purification des trois points de droit* , par l'avocat *Delolme* , le jeune.

L E T T R E C C C X V I I .

1768.

A M. C H R I S T I N .

13 de novembre.

Vous ne savez pas, mon cher petit philosophe, combien je vous regrette. Je ne peux plus parler qu'aux gens qui pensent comme vous; il n'y a que la communication de la philosophie qui console.

On me mande de Toulouse ce que vous allez lire.
 „ Je connais actuellement assez Toulouse pour vous
 „ assurer qu'il n'est peut-être aucune ville du royaume
 „ où il y ait autant de gens éclairés. Il est vrai qu'il
 „ s'y trouve plus qu'ailleurs des hommes durs et
 „ opiniâtres, incapables de se prêter un seul moment
 „ à la raison; mais leur nombre diminue chaque
 „ jour, et non-seulement toute la jeunesse du par-
 „ lement, mais une grande partie du centre et plu-
 „ sieurs hommes de la tête vous sont entièrement
 „ dévoués. Vous ne sauriez croire combien tout a
 „ changé depuis la malheureuse aventure de *Calas*.
 „ On va jusqu'à se reprocher le jugement rendu
 „ contre M. *Rochette* et les trois gentilshommes; on
 „ regarde le premier comme injuste, et le second
 „ comme trop sévère. „

Mon cher ami, attifez bien le feu sacré dans votre Franche-Comté. Voici un petit A, B, C qui m'est tombé entre les mains; je vous en ferai passer quelques-uns à mesure; recommandez seulement au postillon de passer chez moi, et je le garnirai à chaque

— 1768. voyage. Je vous supplie de me faire venir le *Spectacle de la nature*, les *Révolutions de Vertot*, les *Lettres américaines sur l'Histoire naturelle* de M. de Buffon; le plutôt c'est toujours le mieux: je vous serai très-obligé. Je vous embrasse le plus tendrement qu'il est possible.

L E T T R E C C C X V I I I .

A M A D A M E

L A M A R Q U I S E D U D E F F A N T .

Novembre.

MA D A M E, un officier de dragons me mande que vous lui avez demandé cela. Je vous envoie cela. Si votre ami (*) avait lu cela, et bien d'autres choses faites comme cela, il ne serait pas tourmenté, sur la fin de sa vie, par les idées les plus absurdes et les plus détestables que la fureur et la folie aient jamais inventées; il changerait avec tous les honnêtes gens de l'Europe qui ont changé.

Je l'aime malgré sa faiblesse, et je prends vivement son parti contre un marquis de *Bélestat* qui le traite avec la plus cruelle injustice, dans un ouvrage qui a trop de vogue, et qu'il faut absolument réfuter.

Je vous souhaite, Madame, santé et fermeté: méprisez^{le} le monde et la vie; tout cela n'est qu'un fantôme d'un moment.

(*) Le président Hénault.

A M. C O L M A N.

14 de novembre.

Si je pouvais écrire de ma main , Monsieur , je prendrais la liberté de vous remercier , en anglais , du présent que vous me faites de vos charmantes comédies ; et , si j'étais jeune , je viendrais les voir jouer à Londres.

Vous avez furieusement embelli l'Ecoffaïse , que vous avez donnée sous le nom de *Fréepart* qui est en effet le meilleur personnage de la pièce. Vous avez fait ce que je n'ai osé faire ; vous punissez votre *Fréron* à la fin de la comédie. J'avais quelque répugnance à faire paraître plus long-temps ce polisson sur le théâtre ; mais vous êtes un meilleur schérif que moi , vous voulez que justice soit rendue , et vous avez raison.

Lorsque je m'amusai à composer cette petite comédie , pour la faire représenter sur mon théâtre à Ferney , notre société d'acteurs et d'actrices me conseilla de mettre ce *Fréron* sur la scène comme un personnage dont il n'y avait point encore d'exemple. Je ne le connais point , je ne l'ai jamais vu ; mais on m'a dit que je l'avais peint trait pour trait.

Lorsqu'on joua depuis cette pièce à Paris , ce croquant était à la première représentation. Il fut reconnu dès les premières lignes ; on ne cessa de battre des mains , de le huer et de le bafouer , et

—
1768. tout le public , à la fin de la pièce , le reconduisit hors de la salle avec des éclats de rire. Il a eu l'avantage d'être joué et berné sur tous les théâtres de l'Europe, depuis Pétersbourg jusqu'à Bruxelles. Il est bon de nettoyer quelquefois le temple des Muses de ces araignées. Il me paraît que vous avez aussi vos *Frérons* à Londres , mais ils ne sont pas si plats que le nôtre. Au temps du colloque de Poissy, un bon catholique écrivait à un bon protestant : Monsieur , les choses sont entièrement égales des deux côtés ; il est vrai que votre savant est bien plus savant que notre savant , mais , en récompense, notre ignorant est bien plus ignorant que votre ignorant.

Continuez, Monsieur , à enrichir le public de vos très-agréables ouvrages. J'ai l'honneur d'être, avec toute l'estime que vous méritez , &c.

L E T T R E C C C X X.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

18 de novembre.

MES anges avaient très-grande raison de s'endormir , comme au sermon , aux deux premières scènes du cinquième acte des *Guèbres* ; le diable qui affligeait alors le petit possédé , était un diable très-soporatif , un diable froid , un diable à la mode. Ces scènes n'étaient que des jérémiades où l'on ne faisait que répéter ce qui s'était passé et ce que

le spectateur savait déjà. Il faut toujours , dans une tragédie , que l'on craigne , qu'on espère à chaque scène ; il faut quelque petit incident nouveau qui augmente ce trouble ; on doit faire naître à chaque moment , dans l'ame du lecteur , une curiosité inquiète. Le possédé était si rempli de l'idée de la dernière scène , quand il brocha cette besogne , qu'il allait à bride abattue dans le commencement de l'acte , pour arriver à ce dénouement qui était son unique objet.

A peine eut-il lu la lettre céleste des anges , qu'il refit sur le champ les trois premières scènes qu'il vous envoie. Il ne s'en est pas tenu là ; il a fait , au quatrième acte , des changemens pareils : il polit tout l'ouvrage. Ce n'est plus le seul *Arzémon* qui tue le prêtre , c'est toute la troupe honnête qui le perce de coups. Il n'y a pas une seule de vos critiques à laquelle votre exorcisé ne se soit rendu avec autant d'empressement que de reconnaissance. Le diable de la chose impossible n'était pas plus docile.

A l'égard des adoucissmens sur la prêtraille , c'est-là véritablement la chose impossible qui est au-dessus des talens du diable. La pièce n'est fondée que sur l'horreur que la prêtraille inspire ; mais c'est une prêtraille païenne. Mahomet a bien passé , pourquoi les Guèbres ne passeraient-ils pas ? Si on craint les allusions , il y en avait cent fois plus dans le *Tartufe*.

Trouveriez-vous à propos que *Marin* montrât la pièce au chancelier , ou plutôt que quelqu'un de ses amis la lui confiât comme un ouvrage posthume de feu *la Touche* , auteur de l'*Iphigénie en Tauride* ?

— 1768. Un homme fraîchement sorti du parlement ne s'effraiera pas de l'humiliation des prêtres. Il m'a écrit une lettre charmante sur le Siècle de *Louis XIV.*

A l'égard des acteurs, j'oserais presque dire que la pièce n'en a pas besoin ; c'est une tragédie qu'il faut plutôt parler que déclamer. Les situations y feraient tout, les comédiens peu de chose ; et le sujet est si piquant, si intéressant, si neuf, si conforme à l'esprit philosophique du temps, que la pièce aurait peut-être le succès du Siége de Calais et du Catilina de *Crébillon*, quoique ces deux pièces soient inimitables.

Il y a plus encore ; c'est que cette tragédie pourrait faire du bien à la nation : elle contribuerait peut-être à éteindre les flammes où le chevalier de *la Barre* a péri à la honte éternelle de ce siècle infame.

Si on ne peut jouer les Guèbres, il se trouvera un éditeur qui la fera imprimer avec une préface sage, dans laquelle on ira au-devant de toutes les allusions malignes. Un jour viendra que les Velches seront assez sages pour jouer les Guèbres. C'est dans cette douce espérance que je me mets à l'ombre de vos ailes avec toute la tendresse imaginable.

Est-ce Villars qu'on appelle aujourd'hui Praslin ? ou est-ce Praslin auprès de Châlons ?

Croyez-vous que *Moustapha* l'imbécille déclare la guerre à ma *Catau-Sémiramis* ? ne pensez-vous pas que le pape aide sous main les Corfes ? Si vous ne faites pas rentrer l'enfant dans Castro, je vous coupe une aile.

Et du blé, en aurez-vous ? Je vous avertis que

j'ai été obligé de semer trois fois le même champ. L'évangile ne fait ce qu'il dit, quand il prétend que ce blé doit pourrir pour germer; les pluies avaient pourri mes semences, et malgré l'évangile je n'aurais pas eu un épi. Je suis un rude laboureur. V.

1768,

L E T T R E C C C X X I.

A M. MAILLET DU BOULLAY,

SECRETAIRE DE L'ACADEMIE DE ROUEN.

A Ferney, 20 de novembre.

MONSIEUR,

LA lettre dont vous m'honorez, au nom de votre illustre académie, est le prix le plus honorable que je puisse jamais recevoir de mon zèle pour la gloire du grand *Corneille*, et pour les restes de sa famille. L'éloge de ce grand-homme devait être proposé par ceux qui font aujourd'hui le plus d'honneur à sa patrie. Je ne doute pas que ceux qui ont remporté le prix, ou qui en ont approché, n'aient pleinement rempli les vues de l'académie; un si beau sujet a dû animer les auteurs d'un noble enthousiasme. Il me semble que le respect pour ce grand-homme est encore augmenté par les petites persécutions du cardinal de *Richelieu*, par la haine d'un *Boisrobert*, par les invectives d'un *Claveret*, d'un *Scudéri* et d'un abbé d'*Aubignac*, prédicateur du

— 1768. roi. *Corneille* est assurément le premier qui donna de l'élevation à notre langue , et qui apprit aux Français à penser et à parler noblement. Cela seul lui mériterait une éternelle reconnaissance ; mais quand ce mérite se trouve dans des tragédies conduites avec un art inconnu jusqu'à lui , et remplies de morceaux qui occuperont la mémoire des hommes dans tous les siècles , alors l'admiration se joint à la reconnaissance. Personne ne lui a payé ces deux tributs plus volontiers que moi , et c'est toujours en lui rendant le plus sincère hommage , que j'ai été forcé de relever des fautes

*Quas aut incuria fudit ,
Aut humana parum cavit natura.*

Ces fautes inévitables dans celui qui ouvrit la carrière , instruisent les jeunes gens sans rien diminuer de sa gloire. J'ai eu soin d'avertir plusieurs fois qu'on ne doit juger les grands-hommes que par leurs chefs-d'œuvre.

Les Anglais lui opposent leur *Shakespeare* , mais les nations ont jugé ce procès en faveur de la France. *Corneille* imita quelque chose des Espagnols , mais il les surpassa , de l'aveu des Espagnols mêmes.

Faites agréer , je vous prie , Monsieur , à l'académie mes très-humbles et respectueux remerciemens des deux éloges qu'elle daigne me faire tenir. Je les lirai avec le même transport qu'un officier de l'armée de *Turenne* devait lire l'éloge de son général , prononcé par *Fléchier*. Je suis extrêmement sensible au souvenir de M. de *Cideville* ; il y a plus de soixante ans que je lui suis tendrement attaché. La plus

grande consolation de mon âge est de retrouver de
vieux amis. Je crois en avoir un autre dans votre
académie, si j'en juge par mes sentimens pour lui,
c'est M. *le Cat* qui joint la plus saine philosophie
aux connaissances approfondies de son art.

1768.

J'ai l'honneur d'être, &c.

L E T T R E C C C X X I I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

21 de novembre.

IL vaut mieux servir tout à la fois que plat à plat ;
ainsi j'envoie à mon divin ange les Guébres tout
entiers, sous le couvert de M. le duc de *Praslin*.
Il m'a paru impossible d'adoucir les traits contre
messieurs de *Phuton*. Si ce sont en effet des prêtres
païens, des prêtres des enfers, on ne peut trop les
rendre odieux. Si les mal-intentionnés s'obstinent à
traiter cela d'allégories, rien ne les en empêchera,
quelque tour que l'on prenne.

Je sens bien que mon nom est plus à craindre
que la pièce même. Ce serait mon nom qui ferait
naître toutes les allusions ; il porte toujours malheur
à la sacro-sainte. Il est constant que la chose en
elle-même est non-seulement de la plus grande inno-
cence, mais de la meilleure morale. Si les allusions
qu'on peut faire devaient empêcher les pièces d'être
jouées, il n'y en aurait aucune qu'on pût représenter.
Le possédé a pris son parti : si on ne peut avoir une
approbation, il s'en passera très-bien ; il fera imprimer

— la facétie qui déplaira beaucoup aux persécuteurs,
1768. mais qui plaira infiniment aux persécutés.

Et après tout, comme il n'y a point aujourd'hui d'inquisiteurs en France qui fassent brûler les peintres qui les dessinent, je ne vois pas qu'il y ait plus de danger à imprimer cette pièce que celle du *Royaume en interdit* (*) ou de *l'Honnête criminel*.

Je vous demande en grâce, mon cher ange, de lire l'article *Lalli* au quatrième volume du *Siècle*. Je suis convaincu qu'il était aussi innocent que brutal, et que rien n'est aussi injuste que la justice.

L'abbé de *Chauvelin*, cette fois-ci, ne doit pas être mécontent; au reste, il est bien difficile de contenter tout le monde et son père.

Respect et tendresse. V.

LETTRE CCCXXXIII.

A M. MARMONTEL.

28 de novembre.

Point du tout, mon cher ami; le patriarche est toujours malingre; et, s'il est goguenard dans les intervalles de ses souffrances, il ne doit la vie qu'à ce régime de gaieté, qui est le meilleur de tous.

Tout gai que je suis par accès, je suis au fond très-affligé pour l'Espagne que l'université de Salamanque succède aux jésuites dans le ministère de la persécution. Je l'avais bien prévu avec frère *Lambertad*; et je dis, quand on chassa les renards, on nous laissera manger aux loups.

(*) Tragédie de M. Gadin.

J'ai

J'ai toujours votre quinzième chapitre dans le cœur et dans la tête , et la censure *contre* , dans le cu. 1768.
 Je ne crois pas qu'il y ait rien de si déshonorant pour notre siècle. Sans votre quinzième chapitre , ce siècle était dans la boue. Vous devez aller remercier la sorbonne en cérémonie; elle a rassemblé les pensées d'un grand écrivain et d'un grand citoyen; elle démontre au roi que vous êtes un sujet fidèle, et à l'Eglise que vous êtes un homme très religieux. Il était impossible de travailler plus heureusement à votre justification et à votre gloire.

Votre idée de l'histoire politique de l'Eglise est très-belle , mais c'est l'histoire du monde entier. Il n'y a point de royaume en Europe que le pape n'ait donné ou cru donner; il n'y en a point où il n'ait levé des impôts, où il n'ait excité des guerres: j'en ai dit quelques mots dans l'Essai sur les mœurs et l'esprit des nations.

L'*Examen* dans lequel le président *Hénault* est si maltraité, est un tour de maître *Gonin*, que je n'ai pas encore éclairci. L'ouvrage est assurément d'un homme très-profond dans l'histoire de France. Il y a des erreurs, mais il y a aussi des recherches savantes. Le style court après celui de *Montesquieu*; il l'attrape quelquefois, mais avec des solécismes et des barbarismes dont *Montesquieu* avait aussi sa part. On a imprimé ce petit livre sous le nom d'un marquis de *Bélestat*. J'ai reçu moi-même de Montpellier deux lettres signées de ce nom; et il se trouve, à fin de compte, qu'il n'y a point de marquis de *Bélestat*; c'est l'aventure du faux *Arnaud*.

Je crois, après m'être bien tourmenté à deviner,

Corresp. générale. Tome IX. O o

—
1768. que je dois finir par rire. Plût à Dieu qu'il n'y eût dans le monde que ces petites méchancetés ! Mais je reprends mon air grave et triste, quand je songe à certaines choses qui se sont passées dans mon siècle ; je ne les oublie point, je les garde pour les posthumes, et je veux que la postérité déteste les persécuteurs.

Je vous embrasse bien tendrement, mon très-cher confrère.

L E T T R E C C C X X I V.

A M. LE PRINCE DE LIGNE.

A Ferney, 3 de décembre.

MONSIEUR LE PRINCE,

JE suis enchanté de votre lettre, de votre souvenir ; vous réveillez l'assoupissement mortel dans lequel mon âge et mes maladies m'ont plongé. J'ai quelquefois combattu ma langueur par des plaisanteries qui sont, à ce que je vois, parvenues jusqu'à vous ; elles m'ont valu la jolie lettre dont vous m'honorez. Je m'aperçois que certaines plaisanteries sont bonnes à quelque chose : il y a trente ans qu'aucun gouvernement catholique n'aurait osé faire ce qu'ils font tous aujourd'hui. La raison est venue ; elle rend à la superstition les fers qu'elle avait reçus d'elle.

J'ai eu l'honneur d'avoir chez moi M. le duc de *Bragance*, que je crois votre beau-frère ou votre

oncle, et qui me paraît bien digne de vous être quelque chose Il pense comme vous; et il n'y a plus que des universités comme celle de Louvain où l'on pense autrement. Le monde est bien changé. — 1768.

Je crois M. d'*Hermenches* actuellement à Paris: il ne doit pas être jusqu'ici trop content de l'expédition de Corse.

Puissiez-vous, monsieur le Prince, ne vous faire jamais tuer par des montagnards ou par des housards; vivez très-long-temps pour les intérêts de l'esprit, des grâces et de la raison.

Agréez mon sincère et tendre respect.

LETTRE CCCXXV.

A M. LE COMTE DE SCHOUVALOF.

A Ferney, 3 de décembre.

VOILA, Monsieur, deux beaux ouvrages contre le fanatisme. Voilà deux engagements pris à la face du ciel et de la terre, de ne jamais permettre à la religion de persécuter la probité. Il est temps que le monstre de la superstition soit enchaîné. Les princes catholiques commencent un peu à réprimer ses entreprises; mais, au lieu de couper les têtes de l'hydre, ils se bornent à lui mordre la queue; ils reconnaissent encore deux puissances, ou du moins ils feignent de les reconnaître: ils ne sont pas assez hardis pour déclarer que l'Eglise doit dépendre uniquement des lois du souverain; leurs sujets achètent encore des dispenses à Rome; les évêques payent des annates

— à la chambre qu'on nomme apostolique; les arche-
 1768. vêques achètent chèrement un licou de laine qu'on
 nomme un pallium. Il n'y a que votre illustre sou-
 veraine qui ait raison; elle paye les prêtres, elle
 ouvre leur bouche, et la ferme; ils sont à ses ordres,
 et tout est tranquille.

Je souhaite passionnément qu'elle triomphe de
 l'Alcoran comme elle a su diriger l'Évangile. Je suis
 persuadé que vos troupes battront les Ottomans
 amollis. Il me semble que toutes les grandes des-
 tinées se tournent vers vos climats. Il sera beau
 qu'une femme détrône des barbares qui enferment
 les femmes, et que la protectrice des sciences batte
 complètement les ennemis des beaux arts. Puissé-je
 vivre assez long-temps pour apprendre que les
 eunuques du sérail de Constantinople sont allés
 filer en Sibérie! Tout ce que je crains, c'est qu'on
 ne négocie avec *Moustapha*, au lieu de le chasser de
 l'Europe. J'espère qu'elle punira ces brigands de
 Tartarie qui se croient en droit de mettre en prison
 les ministres des souverains. Le beau moment,
 Monsieur, que celui où la Grèce verrait ses fers
 brisés! Je voudrais recevoir une lettre de vous, datée
 de Corinthe ou d'Athènes. Tout cela est possible.
 Si *Mahomet II* a vaincu un sot empereur chrétien,
Catherine II peut bien chasser un sot empereur turc.
 Vos armées ont battu des armées plus disciplinées
 que les janissaires. Vous avez pris déjà la Crimée,
 pourquoi ne prendriez-vous pas la Thrace? Vous
 vous entendrez avec le prince *Héraclius*, et vous
 reviendrez après mettre à la raison les bons servi-
 teurs du nonce du pape en Pologne.

Voilà quel est mon roman. Le courage de l'impératrice en fera une histoire véritable ; elle a commencé sa gloire par les lois, elle l'achèvera par les armes. Vivez heureux auprès d'elle, monsieur le Comte ; servez-la dans ses grandes idées, et chantez ses actions. — 1768.

Je présente mes respects à madame la comtesse de Schouvalof.

LETTRE CCCXXVI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

5 de décembre.

LE petit possédé demande bien pardon à son ange de le fatiguer continuellement des détails de son obsession. Voici un petit chiffon qui contient les changemens demandés, ou du moins ceux qu'on a pu faire. Mais, quelque adoucissement qu'on puisse mettre au portrait des prêtres d'Apamée, le fond restera toujours le même, et c'est ce fond qui est à craindre. J'interpelle ici mes deux anges, et je m'en rapporte à leur conscience. N'est-il pas vrai que le nom du diable qui a fait cet ouvrage leur a fait peur ? n'est-il pas vrai que ce nom fatal a fait la même impression sur le philosophe *Marin* ? n'ont-ils pas jugé de la pièce par l'auteur, sans même s'en apercevoir ? Ce sont là les tristes effets de la mauvaise réputation ; autrement, comment auraient-ils pu soupçonner des païens de Syrie d'avoir la moindre ressemblance avec le clergé de France ? Ce

— 1768. clergé n'a aucun tribunal, ne condamne personne à mort, ne persécute aujourd'hui personne.

Si les Guèbres pouvaient ressembler à quelque chose, ce ne serait qu'aux premiers chrétiens poursuivis par les pontifes païens, pour n'avoir adoré qu'un seul Dieu; et même on pourrait dire que la pièce de *la Touche* était originairement une tragédie chrétienne, mais que la crainte de retomber dans le sujet de *Polyeucte*, et le respect pour notre sainte religion qui ne doit pas être prodiguée sur le théâtre, engagea l'auteur à déguiser le sujet sous d'autres noms.

La pièce même, présentée à la police sous ce point de vue, avec un avertissement, serait-elle rejetée sous prétexte qu'il y a des prêtres en France, comme il y en a eu de tout temps dans tous les Etats du monde? Il n'y a certainement pas un mot qui puisse désigner nos évêques, nos curés, ou même nos moines. On pourrait, tout au plus, chercher quelque analogie entre les prêtres d'Apamée et ceux de l'inquisition; mais l'inquisition est abhorrée en France, et réprimée en Espagne; et certainement M. le comte d'*Aranda* ne demandera pas qu'on supprime cet ouvrage à Paris.

Si on reproche à feu M. *Guimon de la Touche* d'avoir rendu les prêtres d'Apamée trop odieux, il me semble qu'on peut répondre que, s'ils ne l'étaient pas, l'empereur aurait tort de les abolir; que d'ailleurs la loi contre les Guèbres a été portée non par les prêtres, mais par l'empereur lui-même; que tous les personnages ont tort dans la pièce, excepté le vieux jardinier et sa fille; que l'empereur, en leur

pardonnant à tous, fait un grand acte de clémence, et que le dénouement est fondé sur l'amour de la justice et du bien public. 1768.

Si, avec ces raisons, la pièce ne passe point à la police, il faudra s'en consoler, en l'imprimant soit sous le nom de *la Touche*, soit sous un autre.

J'ai bien de l'inquiétude sur un objet beaucoup plus important, qui est la vie ou la mort de M. le comte de *Coigni*, que nos malheureuses gazettes étrangères ont tué en Corse. Il était venu coucher quelques jours à Ferney, l'année passée; il m'avait paru très-aimable, fort instruit et fort au-dessus de son âge; il passait déjà pour un excellent officier. Je veux encore me flatter que les gazettes ne savent ce qu'elles disent : cela leur arrive fort souvent.

Je ne suis que trop sûr de la mort du chevalier de *Bétizi* qui était bien attaché à la bonne cause, et que je regrette beaucoup; mais je veux douter de celle de M. de *Coigni*.

Donnez-moi donc, pour me consoler, quelques espérances sur un certain duché(*) qui ne vaut pas celui de Milan, mais pour lequel j'ai pris un vif intérêt.

Je persiste plus que jamais dans mon culte de *dulie. V.*

(*) Castro et Ronciglione que M. de *Voltaire* désirait de voir réuni au duché de Parme.

1768.

LETTRE CCCXXVII.

A MADAME .

LA MARQUISE DU DEFFANT.

7 de décembre.

PUISQUE vous vous êtes amusée de *cela*, Madame, amusez-vous de *ceci*. C'est un ouvrage de l'abbé *Coille* que vous avez tant connu, et qui vous était bien tendrement attaché.

Eh pardieu, Madame, comment pouvais-je faire avec le président? Mille gens charitables, dans Paris, m'attribuaient cet ouvrage contre lui; on me le mandait de tous côtés. Jamais *Ragotin* n'a été plus en colère que moi. Je n'ai découvert l'auteur que d'aujourd'hui, après trois mois de recherches. Ce n'est point le marquis de *Bélestat*, c'est un gentilhomme de la province, qu'on appelle aussi monsieur le marquis. Il est très-profond dans l'histoire de France; c'est une espèce de comte de *Boulainvilliers*, très-poli dans la conversation, mais hardi et tranchant, la plume à la main.

Il est bien injuste envers M. le président *Hénault*, et bien téméraire envers le petit-fils de *Sha-Abas*. Si j'ai assez de matériaux pour le réfuter, j'en userai avec toute la circonspection possible. Je veux que l'ouvrage soit utile, et qu'il vous amuse. Il s'agit d'*Henri IV*; j'ai quelque droit sur ce temps-là; je

compte même dédier mon ouvrage à l'académie française , parce que j'y prends le parti d'un de ses membres. La plupart des gens voient déchirer leur confrère avec une espèce de plaisir , je prétends leur apprendre à vivre. — 1768.

Vous savez, sans doute, que quand l'évêque du Puy ennuyait son monde à Saint-Denis, une centaine d'auditeurs se détacha pour aller visiter le tombeau d *Henri IV*. Ils se mirent tous à genoux autour du cercueil , et , attendris les uns par les autres , ils l'arrosèrent de leurs larmes. Voilà une belle oraison funèbre et une belle anecdote. Cela ne tombera pas à terre.

Je me flatte , Madame , que votre *petite mère* n'a rien à craindre des fots contes que l'on débite dans Paris contre son mari, que je regarde comme un homme de génie , et par conséquent comme un homme unique dans le petit siècle qui a succédé au plus grand des siècles.

Oui , sans doute, la paix vaut encore mieux que la vérité ; c'est-à-dire , qu'il ne faut pas contrister son voisin pour des argumens ; mais il faut chercher la paix de l'ame dans la vérité, et fouler aux pieds des erreurs monstrueuses qui bouleverseraient cette ame , et qui la rendraient le jouet des fripons.

Soyez très-sûre qu'on passe des momens bien tristes à quatre-vingts ans, quand on nage dans le doute. Vos amis les *Chaulieu* et les *Saint-Aulaire* sont morts en paix. V.

1768.

LETTRE CCCXXVIII.

A LA M E M E.

12 de décembre.

MADAME, les imaginations ne dorment point; et, quand même elles prendraient, en se couchant, une dose des oraisons funèbres de l'évêque du Puy et de l'évêque de Troyes, le diable les bercerait toujours. Quand la marâtre nature nous prive de la vue, elle peint les objets avec plus de force dans le cerveau; c'est ce que la coquine me fait éprouver.

Je suis votre confrère des quinze-vingts, dès que la neige est sur mon horizon de quatre-vingts lieues de tour; le diable alors me berce beaucoup plus que dans les autres saisons. Je n'ai trouvé à cela d'autre exorcisme que celui de boire: je bois beaucoup, c'est-à-dire demi-setier à chaque repas, et je vous conseille d'en faire autant; il faut que ce soit d'excellent vin; personne, de mon temps, n'en avait de bon à Paris.

L'aventure du président *Hénault* est assurément bien singulière. On s'est moqué de moi avec des *Biloste* et des *Bélestat*, grands noms que vous connaissez. Je ne veux ni rien croire, ni même chercher à croire.

L'abbé *Boudot* a eu la bonté de fureter dans la bibliothèque du roi. Il en résulte qu'il est très-vrai qu'aux premiers états de Blois, dont vous ne vous souvenez guère, on donna trois fois aux parlemens le titre d'*états généraux au petit pied*. Je ne pense

point du tout que les parlemens représentent les états généraux, sur quelque *pied* que ce puisse être; 1768. et quand même j'aurais acheté une charge de conseiller au parlement pour quarante mille francs, je ne me croirais point du tout partie des états généraux de France.

Mais je ne veux point entrer dans cette discussion, et m'aller brouiller avec tous les parlemens du royaume, à moins que le roi ne me donne quatre ou cinq régimens à mes ordres. De toutes les facéties qui sont venues troubler mon repos dans ma retraite, celle-ci est la plus extraordinaire.

L'A, B, C, est un ancien ouvrage traduit de l'anglais, imprimé en 1762. Cela est fier, profond, hardi : cette lecture demande de l'attention. Il n'y a point de ministre, point d'évêque, en deçà de la mer, à qui cet A, B, C, puisse plaire; cela est insolent, vous dis-je, pour des têtes françaises. Si vous voulez le lire, vous qui avez une tête de tout pays, j'en chercherai un exemplaire, et je vous l'enverrai; mais l'ouvrage a un pouce d'épaisseur. Si votre *grand-maman* a les ports francs, comme son mari, je le lui adresserai pour vous.

Il faut que je vous conte ce qu'on ne fait pas à Paris. Le singe de *Nicolet*, qui demeure à Rome, s'est avisé de canoniser non-seulement madame de *Chantal*, à qui S^t François de Sales avait fait deux enfans, mais il a encore canonisé un frère capucin nommé frère *Cucufin* d'Ascoli. J'ai vu le procès verbal de sa canonisation; il y est dit qu'il se plaisait fort à se faire donner des coups de pied dans le cu par humilité, et qu'il répandait exprès des œufs frais

— et de la bouillie sur sa barbe, afin que les profanes
 1768. se moquassent de lui, et qu'il offrait à DIEU leurs
 railleries. Raillerie à part, il faut que *Rezzonico* soit
 un grand imbécille; il ne fait pas encore que l'Europe
 entière rit de Rome comme de frère *Cucufin*. (*)

Je fais pourtant qu'il y a encore des hottentots,
 même à Paris; mais, dans dix ans il n'y en aura
 plus : croyez-moi sur ma parole.

Quoi qu'il en soit, Madame, buvez et dormez;
 amusez-vous le moins mal que vous le pourrez;
 supportez la vie, ne craignez point la mort que *Cicéron*
 appelle la fin de toutes les douleurs. *Cicéron* était un
 homme de fort bon sens. Jé déteste les poules mouil-
 lées et les ames faibles. Il est trop honteux d'affervir
 son ame à la démence et à la bêtise de gens dont on
 n'aurait pas voulu pour ses palefreniers. Souvenons-
 nous des vers de l'abbé de *Chaulieu* :

Plus j'approche du terme, et moins je le redoute.
 Sur des principes sûrs mon esprit affermi,
 Content, persuadé, ne connaît plus de doute;
 Des suites de ma fin je n'ai jamais frémi.

Adieu, Madame; je baise vos mains avec mes
 lèvres plates, et je vous serai attaché jusqu'au dernier
 moment.

(*) Voyez le vol. de *Facéties*.

A M. D E B O R D E S , à *Lyon*.

17 de décembre.

IL y a mille ans que je ne vous ai écrit, mon cher ami. Voici un petit livre qui m'est tombé entre les mains, je vous prie de m'en dire votre avis. Je ne vous ai point envoyé les *Siècles*, parce qu'ils sont pleins de fautes typographiques : mon sort est d'être ridiculement imprimé.

Vous m'abandonnez. J'ai besoin que vous me disiez ce que vous pensez des trois premières lettres de l'alphabet de M. *Huet*. Je ne vous demande point de nouvelles des *Corfes*, ni de madame *du Barri*, mais je vous en demande de l'A, B, C.

Il paraît, par la dernière émeute, que votre peuple de *Lyon* n'est pas philosophe ; mais pourvu que les honnêtes gens le soient, je suis fort content. Il s'est fait un prodigieux changement dans *Toulouse*. La révolution s'opère sensiblement dans les esprits, malgré les cris des fanatiques. La lumière vient par cent trous qu'il leur sera impossible de boucher.

Que dites-vous de *Catherine* qui se fait inoculer, sans que personne en sache rien, et qui va se mettre à la tête de son armée ? Je souhaite passionnément qu'elle détrône *Moustapha*. Je voudrais avoir assez de force pour l'aller trouver à *Constantinople* ; mais je suis plus près d'aller trouver *Pierre III*, quoique je ne sois pas si ivrogne que lui.

— 1768. Avez-vous lu *la Riforma d'Italia* ? il n'y a guère d'ouvrage plus fort et plus hardi ; il fait trembler tous les prêtres , et inspire du courage aux laïques. L'idole de *Sérapis* tombe en pièces ; on ne verra que des rats et des araignées dans le creux de sa tête. Il se peut très-bien faire que les Italiens nous devancent ; car vous savez que les Velches arrivent toujours les derniers en tout , excepté en falbalas et en pompons.

Je n'ai point entendu parler des prétendues faveurs du parlement de Paris. J'ai un neveu actuellement conseiller à la tournelle , qui ne m'aurait pas laissé ignorer tant de bontés. On ne fait pas toujours tout ce qu'on serait capable de faire.

Portez-vous bien , mon cher vrai philosophe , et cultivez tout doucement la vigne du Seigneur.

LETTRE CCCXXX.

A. M. LE COMTE D'ARGENTAL.

19 décembre.

MON cher ange , les manes de *la Touche* se recommandent à votre bonté habile et courageuse. Je me trompe fort , ou il ne reste plus aucun prétexte à l'allégorie. La fin du troisième acte pouvait en fournir ; on l'a entièrement retranchée. Ces prêtres mêmes étaient trop odieux , et n'attiraient que de l'indignation lorsqu'il fallait inspirer de l'attendrissement. C'était à la jeune guèbre à rester sur le théâtre , et

non à ces vilains prêtres qu'on déteste. Elle tire des larmes ; elle est orthodoxe dans toutes les religions , son monologue est un des moins mauvais qu'ait jamais fait *la Touche*. Les prêtres ne paraissant plus dans les trois derniers actes , et leur rôle infame étant fort adouci dans les deux premiers , il me paraît qu'un inquisiteur même ne pourrait s'élever contre la pièce. 1768.

Voici donc les trois premiers actes dans lesquels vous trouverez beaucoup de changemens. Les deux derniers étant sans prêtres , il n'y a plus rien à changer que le titre de la tragédie. *La Touche* l'avait intitulée les Guèbres ; cela seul pourrait donner des soupçons. Ce titre des Guèbres rappellerait celui des Scythes , et présenterait d'ailleurs une idée de religion qu'il faut absolument écarter. Je l'appelle donc les Deux frères. On pourra l'annoncer sous ce nom , après quoi on lui en donnera un plus convenable.

Le Kain peut donc la lire hardiment à la comédie. Il ne s'agit plus que d'anéantir dans la tête de *Marin* le préjugé qui pourrait encore lui donner de la timidité : c'est un coup de partie , mon cher ange ; il faut ressusciter le théâtre qui faisait presque seul la gloire des Velches. Je vous avouerai de plus que ce ferait une occasion de faire certaines démarches que sans cela je n'aurais jamais faites. Je n'ai plus que deux passions , celle de faire jouer les Deux frères , et celle de revoir les deux anges.

J'ai encore une demi-passion , c'est que l'opéra de M. de *la Borde* soit donné pour la fête du mariage du dauphin. La musique est certainement fort agréable.

— Je doute que M. le duc de *Duras* puisse trouver rien
1768. de mieux. Dites-moi si vous voulez lui en parler,
et si vous voulez que je lui en écrive.

Sub umbra alarum tuarum.

LETTRE CCCXXXI.

A M. LE MARQUIS DE VILLEVIEILLE.

20 de décembre.

NON, mon cher Marquis, non, les *Socrates* modernes ne boiront point la ciguë. Le *Socrate* d'Athènes était, entre nous, un homme très-imprudent, un ergoteur impitoyable, qui s'était fait mille ennemis, et qui brava ses juges très-mal à propos.

Nos philosophes aujourd'hui sont plus adroits; ils n'ont point la sotte et dangereuse vanité de mettre leurs noms à leurs ouvrages; ce sont des mains invisibles qui percent le fanatisme d'un bout de l'Europe à l'autre avec les flèches de la vérité. *Damilaville* vient de mourir; il était l'auteur du *Christianisme dévoilé*, et de beaucoup d'autres écrits. On ne l'a jamais su; ses amis lui ont gardé le secret tant qu'il a vécu, avec une fidélité digne de la philosophie. Personne ne fait encore qui est l'auteur du livre donné sous le nom de *Fréret*. On a imprimé en Hollande, depuis deux ans, plus de soixante volumes contre la superstition. Les auteurs en sont absolument inconnus, quoiqu'ils puissent hardiment se découvrir. L'italien qui a fait *la Riforma d'Italia*,
n'a

n'a eu garde d'aller présenter son ouvrage à *Rezzonico*; mais son livre a fait un effet prodigieux. Mille plumes écrivent, et cent mille voix s'élèvent contre les abus et en faveur de la tolérance. Soyez très-sûr que la révolution, qui s'est faite depuis environ douze ans dans les esprits, n'a pas peu servi à chasser les jésuites de tant d'Etats, et a bien encouragé les princes à frapper l'idole de Rome qui les faisait trembler tous autrefois. Le peuple est bien sot, et cependant la lumière pénètre jusqu'à lui. Soyez bien sûr, par exemple, qu'il n'y a pas vingt personnes dans Genève qui n'abjurent *Calvin* autant que le pape, et qu'il y a des philosophes jusque dans les boutiques de Paris.

Je mourrai consolé en voyant la véritable religion, c'est-à-dire celle du cœur, établie sur la ruine des simagrées. Je n'ai jamais prêché que l'adoration d'un Dieu, la bienfaisance et l'indulgence. Avec ces sentimens, je brave le diable qui n'existe point, et les vrais diables fanatiques qui n'existent que trop. Quand vous irez à votre régiment, n'oubliez pas mon petit château qui est votre étape.

Je ne veux point mourir sans vous avoir embrassé.

1768.

L E T T R E . C C C X X X I I .

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

21 de décembre.

MAIS, mon cher ange, l'empereur dit, à la dernière scène, précisément ce que vous voulez qu'on dise dans votre lettre du 15; mais cela est annoncé, dès la première scène, dans les dernières additions; mais le troisième acte finit par la prière la plus touchante et la plus orthodoxe; mais il n'y a plus le moindre prétexte à l'allégorie. Oubliez-moi; que *Marin* m'oublie; mettez-vous bien tous deux *la Touche* dans la tête, et vous verrez qu'il n'y a pas la moindre ombre de difficulté à la chose. Me trompé-je? ai-je un bandeau sur les yeux? Mahomet et le Tartufe n'étaient-ils pas cent fois plus hardis? Quel est l'homme, dans le parterre et dans les loges, qui ne soit pas de l'avis de l'auteur, et qui ne le bénisse? quel est, dans la capitale des Velches, le porte-Dieu, ou le gobe-Dieu qui ose dire: C'est moi qu'on a voulu désigner par les prêtres de *Pluton*? quel rapport peut-on jamais trouver entre les juges d'Apamée et les chanoines de Notre-Dame? Vous avez toujours l'auteur sur le bout du nez, et vous croyez l'ouvrage hardi, parce que cet auteur a une fort méchante réputation.

Mais, au nom de Dieu, ne pensez qu'à *la Touche*; il vous a écrit un petit mot, en vous envoyant les

trois premiers actes retouchés, sous l'enveloppe de M. le duc de *Praslin*. Vous trouverez sa lettre dans le paquet. Ma foi, ces trois actes raccommoient tout, et les deux anges doivent être très-édifiés. 1768.

Je suis très-fâché que votre fromage de parmesan ne puisse être arrondi par Castro et Ronciglione. Je m'imaginai que l'aîné laisserait ces rognures à son cadet, d'autant plus qu'elles sont extrêmement à sa bienfaisance.

Je suis encore plus fâché que ce *Tanucci* soit une poule mouillée. Que peut-il craindre? est-ce qu'il n'entend pas les cris de l'Europe? est-ce qu'il ne fait pas que cent millions de voix s'élèveront en sa faveur?

Avez-vous vu *la Riforma d'Italia*, mes divins anges? les livres français sont tous circonspects et honnêtes en comparaison. Quand l'auteur parle des moines, il ne les appelle jamais que canailles. Enfin, tous les yeux sont éclairés, toutes les langues déliées, toutes les plumes taillées en faveur de la raison.

Damilaville était le plus intrépide soutien de cette raison persécutée; c'était une ame d'airain, et aussi tendre que ferme pour ses amis. J'ai fait une cruelle perte, et je la sens jusqu'au fond de mon cœur. Faut-il qu'un tel homme périsse, et que *Fréron* vive!

Vivez long-temps, mon cher ange. Vous devez, s'il m'en souvient, n'avoir que soixante et sept ans; j'étais bien votre aîné, et je le suis encore. Je vous aimerai jusqu'à ce que ma drôle de vie finisse.

Cependant, que penseriez-vous si, au premier acte, *Iradan* parlait ainsi à ces coquins de prêtres?

— Nous sommes ses soldats, j'obéis à mon maître ;
1768. Il peut tout.

LE GRAND PRÊTRE.

Oui, sur vous.

IRADAN.

Sur vous aussi, peut-être.

Les pontifes divins, des peuples respectés,
Condamnent tous l'orgueil, et plus les cruautés.
Jamais le sang humain ne coula dans leurs temples,
Ils font des vœux pour nous, imitez leurs exemples.
Tant qu'en ces lieux surtout je pourrai commander,
N'espérez pas me nuire et me dépouiller
Des droits que Rome attache aux tribuns militaires, &c.

Que peut-on dire de plus honnête et même de plus fort en faveur des prêtres ? cela ne prévient-il pas toutes les allusions ? et s'il faut qu'on en fasse, ces allusions ne sont-elles pas alors favorables ?

Ces quatre vers ajoutés ne s'accordent-ils pas parfaitement avec les additions déjà faites dans la première scène ? n'êtes-vous pas parfaitement content ?

Toute cette affaire-ci ne sera-t-elle pas extrêmement plaisante ? Ma foi, ce *la Touche* était un bon garçon. Voici le papier tout musqué pour le premier acte ; il n'y aura qu'à l'ajuster avec quatre petits pains. V.

A M. L. C.

Du 23 de décembre.

SI vous voulez, Monsieur, vous appliquer sérieusement à l'étude de la nature, permettez-moi de vous dire qu'il faut commencer par ne faire aucun système. Il faut se conduire comme les *Boyle*, les *Galilée*, les *Newton*, examiner, peser, calculer et mesurer, mais jamais deviner.

Newton n'a jamais fait de système; il a vu, il a fait voir, mais il n'a pas mis ses imaginations à la place de la vérité. Ce que nos yeux et les mathématiques nous démontrent, il faut le tenir pour vrai; dans tout le reste il n'y a qu'à dire *j'ignore*.

Il est incontestable que les marées suivent exactement le cours du soleil et de la lune; il est mathématiquement démontré que ces deux astres pèsent sur notre globe, et en quelle proportion ils pèsent. De-là *Newton* a non-seulement calculé l'action du soleil et de la lune sur les marées de l'Océan, mais encore l'action de la terre et du soleil sur les eaux de la lune (supposé qu'il y ait des eaux). Il est étrange, à la vérité, qu'un homme ait pu faire de telles découvertes; mais cet homme s'est servi du flambeau des mathématiques, le seul flambeau qui éclaire.

Gardez-vous donc bien, Monsieur, de vous laisser séduire par l'imagination; il faut la renvoyer à la

— 1768. Voyez, tâtez, mesurez, pesez, comptez, assemblez, séparez, et soyez sûr que vous ne ferez jamais rien de plus.

Newton a calculé la gravitation, mais il n'en a pas découvert la cause. Pourquoi cette cause est-elle occulte? c'est qu'elle est premier principe.

Nous savons les lois du mouvement; mais la cause du mouvement, étant premier principe, sera éternellement cachée. Vous êtes en vie, mais comment? vous n'en saurez jamais rien. Vous avez des sensations, des idées, mais devinerez-vous ce qui vous les donne? cela n'est-il pas la chose du monde la plus occulte?

On a donné des noms à un certain nombre de facultés qui se développent en nous, à mesure que nos organes prennent un peu de force au sortir des tégumens où nous avons été renfermés neuf mois (sans qu'on sache même ce que c'est que cette force). Si nous nous souvenons de quelque chose, on dit, c'est de la mémoire; si nous mettons quelques idées en ordre, c'est du jugement; si nous formons un tableau suivi de quelques autres idées éparses, dont le souvenir s'est présenté à nous, cela s'appelle de l'imagination; et le résultat ou le principe de ces qualités est appelé *ame*, chose mille fois plus occulte encore.

Or, s'il vous plaît, puisqu'il est très-vrai qu'il n'est point dans vous un être à part qui s'appelle *sensibilité*, un autre qui soit *mémoire*, un troisième qui s'appelle *jugement*, un quatrième qui s'appelle *imagination*, concevrez-vous aisément que vous en ayez un cinquième composé des quatre autres qui n'existent point?

Qu'entendait-on autrefois quand on prononçait en grec le mot de *psyché* ou celui de *nous*? entendait-on une propriété de l'homme, ou un être particulier caché dans l'homme? n'était-ce pas l'expression occulte d'une chose très-occulte? 1768.

Toutes les ontologies, toutes les psychologies ne sont-elles pas des rêves? On s'ignore dans le ventre de sa mère; c'est-là pourtant que les idées devraient être les plus pures, car on est moins distrait. On s'ignore en naissant, en croissant, en vivant, en mourant.

Le premier raisonneur qui s'écarta de cette ancienne philosophie des qualités occultes, corrompit l'esprit du genre-humain. Il nous plongea dans un labyrinthe dont il nous est aujourd'hui impossible de nous tirer.

Combien plus sage avait été le premier ignorant qui avait dit à l'Être auteur de tout : „ Tu m'as „ fait sans que j'en eusse connaissance, et tu me „ conserves sans que je puisse deviner comment „ je subsiste. J'ai accompli une des lois les plus „ abstruses de la physique, en suçant le teton de „ ma nourrice; et j'en accomplis une beaucoup „ plus ignorée, en mangeant et en digérant les „ alimens dont tu me nourris. Je fais encore moins „ comment des idées entrent dans ma tête pour en „ sortir le moment d'après sans jamais reparaitre, „ et comment d'autres y restent toute ma vie, quelque „ effort que je fasse pour les en chasser. Je suis un „ effet de ton pouvoir occulte et suprême, à qui „ les astres obéissent comme moi. Un grain de „ poussière que le vent agite, ne dit point, c'est moi.

— 1768. „ qui commande aux vents. *In te vivimus, movemur et sumus*; tu es le seul Etre, tout le reste est mode. „

C'est-là cette philosophie des qualités occultes que le père *Mallebranche* entrevit dans le dernier siècle.

• S'il avait pu s'arrêter sur le bord de l'abyme, il eût été le plus grand, ou plutôt le seul métaphysicien; mais il voulut parler au verbe: il sauta dans l'abyme, et il disparut.

• Il avait, dans ses deux premiers livres, frappé aux portes de la vérité. L'auteur de l'*Action de Dieu sur les créatures* tourna tout autour, mais comme un aveugle tourne la meule. Un peu avant ce temps, il y avait un philosophe qui était leur maître, sans qu'ils le fussent; Dieu me garde de le nommer.

Depuis ce temps, nous n'avons eu que des gens d'esprit, desquels il faut excepter le grand *Locke* qui avait plus que de l'esprit, &c.

LETTRE CCCXXXIV.

A M A D A M E

LA MARQUISE DU DEFFANT.

26 de décembre.

• C'EST n'est pas assurément, Madame, une lettre de bonne année que je vous écris, car tous les jours m'ont paru fort égaux, et il n'y en a point où je ne vous sois très-tendrement attaché.

— Je vous écris pour vous dire que votre petite-mère ou grand'mère, je ne fais comment vous

l'appellez, a écrit à son protégé *Dupuits* une lettre où elle met, sans y songer, tout l'esprit et les grâces que vous lui connaissez. Elle prétend qu'elle est disgraciée à ma cour, parce que je ne lui ai envoyé que le Marseillois et le Lion de *Saint-Didier*, et qu'elle n'a point eu les Trois empereurs de l'abbé *Caille*; mais je n'ai pas osé lui envoyer, par la poste, ces trois têtes couronnées, à cause des notes qui font un peu insolentes; et, de plus, il m'a paru que vous aimiez mieux le Marseillois et le Lion; c'est pourquoi elle n'a eu que ces deux animaux. Il y a pourtant un vers dans les Trois empereurs qui est le meilleur que l'abbé *Caille* fera de sa vie. C'est quand *Trajan* dit aux chats fourrés de sorbonné :

Dieu n'est ni si méchant ni si sot que vous dites.

Quand un homme comme *Trajan* prononce une telle maxime, elle doit faire un très-grand effet sur les cœurs honnêtes.

Votre petite-mère, ou grand'mère, a un cœur généreux et compatissant; elle daigne proposer la paix entre *la Bletterie* et moi. Je demande, pour premier article, qu'il me permette de vivre encore deux ans, attendu que je n'en ai que soixante et quinze; et que, pendant ces deux années, il me soit loisible de faire une épigramme contre lui tous les six mois; pour lui, il mourra quand il voudra.

Saviez-vous qu'il a outragé le président *Hénault* autant que moi? Tout ceci est la guerre des vieillards. Voici comme cet apostat janséniste s'exprime, page 235, tome II : *En revanche, fixer l'époque des plus petits faits avec exactitude, c'est le sublime de plusieurs*

— 1768. *prétendus historiens modernes, cela leur tient lieu de génie et de talens historiques.*

Je vous demande, Madame, si on peut désigner plus clairement votre ami? ne devait-il pas l'excepter de cette censure aussi générale qu'injuste? ne devait-il pas faire comme moi qui n'ai perdu aucune occasion de rendre justice à M. *Hénault*, et qui l'ai cité trois fois dans le *Siècle de Louis XIV*, avec les plus grands éloges? par quelle rage ce traducteur pincé du nerveux *Tacite* outrage-t-il le président *Hénault*, *Marmontel*, un avocat *Linguet* et moi, dans des notes sur *Tibère*? qu'avons-nous à démêler avec *Tibère*? Quelle pitié! et pourquoi votre petite-mère n'avoue-t-elle pas tout net que l'abbé de *la Bletterie* est un mal-avisé?

Et vous, Madame, il faut que je vous gronde. Pourquoi haïssez-vous les philosophes quand vous pensez comme eux? vous devriez être leur reine, et vous vous faites leur ennemie. Il y en a un dont vous avez été mécontente; mais faut-il que le corps en souffre? est-ce à vous de décrier vos sujets?

Permettez-moi de vous faire cette remontrance, en qualité de votre avocat général. Tout notre parlement fera à vos genoux quand vous voudrez; mais ne le foulez pas aux pieds, quand il s'y jette de bonne grâce.

Votre petite-mère et vous, vous me demandez l'A, B, C. Je vous proteste à toutes deux, et à l'archevêque de Paris, et au syndic de la forbonne, que l'A, B, C est un ouvrage anglais, composé par un M. *Huet*, très-connu, traduit il y a dix ans, imprimé en 1762 : que c'est un rost-bif anglais,

très-difficile à digérer par beaucoup de petits estomacs de Paris. Et sérieusement, je serais au désespoir qu'on me soupçonnât d'avoir été le traducteur de ce livre hardi, dans mon jeune âge; car, en 1762, je n'avais que 69 ans. Vous n'aurez jamais cette infamie, qu'à condition que vous rendrez par-tout justice à mon innocence, qui sera furieusement attaquée par les méchans jusqu'à mon dernier jour. — 1768.

Au reste, il y a depuis long-temps un déluge de pareils livres. *La Théologie portative*, pleine d'excellentes plaisanteries et d'assez mauvaises; *l'Imposture sacerdotale*, traduite de Gordon; *la Riforma d'Italia*, ouvrage trop déclamatoire, qui n'est pas encore traduit, mais qui sonne le tocsin contre tous les moines. Les Droits des hommes et les usurpations des papes; *le Christianisme dévoilé* par feu Damilaville; *le Militaire philosophe* de Saint-Hiacynthe, livres tout pleins de raisonnemens, et capables d'ennuyer une tête qui ne voudrait que s'amuser. Enfin, il y a cent mains invisibles qui lancent des flèches contre la superstition.

Je souhaite passionnément que leurs traits ne se méprennent point, et ne détruisent pas la religion que je respecte infiniment, et que je pratique.

Un de mes articles de foi, Madame, est de croire que vous avez un esprit supérieur. Ma charité consiste à vous aimer, quand même vous ne m'aimeriez plus; mais malheureusement je n'ai pas l'espérance de vous revoir.

1768.

L E T T R E C C C X X X V.

A M. G R I M M.

27 de décembre.

L'AFFLIGÉ solitaire des Alpes a reçu la lettre consolante du prophète de Bohême. Ils pleurent ensemble, quoiqu'à cent lieues l'un de l'autre, le défenseur intrépide de la raison, et le vertueux ennemi du fanatisme. *Damilaville* est mort, et *Fréron* est gros et gras; mais que voulez-vous? *Thersite* a survécu à *Achille*, et les bourreaux du chevalier de *la Barre* sont encore vivans. On passe sa vie à s'indigner et à gémir.

Il y a des barbares qui imputent la traduction de l'A, B, C à l'ami du prophète bohémien; c'est une imputation atroce. La traduction est d'un avocat nommé *la Bastide Chiniac*, auteur d'un *Commentaire sur les discours de l'abbé Fleury*. L'original anglais fut imprimé à Londres en 1761, et la traduction en 1762, chez *Robert Freemann*, où tout le monde peut l'acheter. Voilà de ces vérités dont il faut que les adeptes soient instruits, et qu'ils instruisent le monde. Les prophètes doivent se secourir les uns les autres, et ne se pas donner des soufflets comme *Sédéchias* en donnait à *Michée*.

Je prie le prophète de me mettre aux pieds de ma belle philosophe.

On dit du bien de mademoiselle *Vestris*; mais il

faut savoir si ses talens sont en elle , ou s'ils sont infusés par le *Kain* ; si elle est *ens per se* ou *ens per aliud*. 1768.

Vous reconnaîtrez l'écriture d'*Elisée*, sous la dictée du vieil *Elie* ; je lui laisserai bientôt mon manteau , mais ce ne sera pas pour m'en aller dans un char de feu.

Adieu , mon cher philosophe ; je vous embrasse en *Confucius* , en *Epictète* , en *Marc-Aurèle* , et je me recommande à l'assemblée des fidèles. V.

LETTRE CCCXXXVI.

A M. L E T H I N O I S , *avocat*.

27 de décembre.

JE vous remercie, Monsieur , de l'éloquent mémoire que vous avez bien voulu m'envoyer. Ce bel ouvrage aurait été soutenu de preuves, si votre nègre des *Moluques* avait voulu vous instruire de l'âge auquel le roi son père le fit voyager ; du nombre et des noms des grands de sa cour qui , sans doute , accompagnèrent le dauphin de *Timor* ; des particularités de ce pays , de sa religion , de la manière dont le révérend père dominicain , son précepteur , s'y prit pour vendre le duc et pair nègre , les écuyers et les gentilshommes de la chambre du dauphin , et pour changer son altesse royale en garçon de cuisine.

L'île de *Timor* a toujours passé pour un pays assez pauvre , dont toute la richesse consiste en bois

— deandal. Franchement, Monsieur, l'histoire de ce
 1768. prince n'est pas de la plus grande vraisemblance :
 tout ce qu'on vous accordera, c'est que le père
Ignace est un fripon ; mais il est bien étonnant qu'un
 dominicain s'appelle *Ignace* ; vous savez que les
 jésuites et les jacobins se sont toujours détestés,
 eux et leurs saints.

Quoi qu'il en soit, Monsieur, si le conseil n'a
 point eu d'égard à votre requête, il a sans doute
 rendu justice à votre manière d'écrire ; il n'a pu
 vous refuser son estime, et je pense comme tout le
 conseil.

J'ai l'honneur d'être avec tous les sentimens que
 je vous dois, Monsieur, votre, &c.

LETTRE CCCXXXVII.

A M. SAURIN.

28 de décembre.

PREMIÈREMENT, mon cher confrère, je vous
 ai envoyé un *Siècle*, et je suis étonné et confondu
 que vous ne l'ayez pas reçu.

En second lieu, vos vers sont très-jolis.

Troisièmement, votre équation est de fausse position.
 Ce n'est point moi qui ai traduit l'A, B, C, Dieu
 m'en garde. Je fais trop qu'il y a des monstres qu'on
 ne peut apprivoiser. Ceux qui ont trempé leurs mains
 dans le sang du chevalier de *la Barre*, sont des gens
 avec qui je ne voudrais me commettre qu'en cas
 que j'eusse dix mille serviteurs de DIEU avec moi,
 que

ayant l'épée sur la cuisse , et combattant les combats
du Seigneur.

 1768.

Il y a présentement cinq cents mille israélites en France qui détestent l'idole de *Baal* ; mais il n'y en a pas un qui voulût perdre l'ongle du petit doigt pour la bonne cause. Ils disent : Dieu bénisse le prophète ! et si on le lapidait comme *Ezéchiël* , ou si on le sciait en deux comme *Jérémie* , ils le laisseraient scier ou lapider , et iraient souper gaiement.

Tout ce que peuvent faire les adeptes , c'est de s'aider un peu les uns les autres , de peur d'être sciés ; et si un monstre vient nous demander : Votre ami l'adepte a-t-il fait cela ? il faut mentir à ce monstre.

Il me paraît que M. *Huet* , auteur de l'A, B, C, est visiblement un anglais qui n'a acception de personne. Il trouve *Fénélon* trop languissant , et *Montesquieu* trop sautillant. Un anglais est libre , il parle librement ; il trouve la politique tirée de l'*Ecriture sainte* de *Bossuet* , et tous ses ouvrages polémiques , détestables ; il le regarde comme un déclamateur de très-mauvaise foi. Pour moi , je vous avoue que je suis pour madame du *Deffant* qui disait que l'*Esprit des lois* était de l'esprit sur les lois. Je ne vois de vrai génie que dans *Cinna* et dans les pièces de *Racine* , et je fais plus de cas d'*Armide* et du quatrième acte de *Roland* que de tous nos livres de prose.

Montesquieu , dans ses *Lettres persanes* , se tue à rabaisser les poètes. Il voulait renverser un trône où il sentait qu'il ne pouvait s'asseoir. Il insulte violemment , dans ces *Lettres* , l'académie dans laquelle il sollicita depuis une place. Il est vrai qu'il avait quelquefois beaucoup d'imagination dans l'expression ; c'est , à mon

— sens, son principal mérite. Il est ridicule de faire
1768. le goguenard dans un livre de jurisprudence universelle. Je ne peux souffrir qu'on soit plaisant si hors de propos ; enfin , chacun a son avis ; le mien est de vous aimer et de vous estimer toujours. V.

Fin du Tome neuvième.

TABLE ALPHABETIQUE

DES LETTRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

A.

ANONYMES.

LETTRE I. Page 131

LETTRE II. 597

ALBERGATI CAPACELLI. (M. le marquis)

LETTRE I. 210

LETTRE II. 296

ANNECY. (M. l'évêque d')

LETTRE I. 453

LETTRE II. 464

ARGENCE DE DIRAC. (M. le marquis d')

LETTRE I. 27

LETTRE II. 125

LETTRE III. 218

LETTRE IV. 233

LETTRE V. 295

LETTRE VI. 525

ARGENTAL. (M. le comte d')

LETTRE I. 4

LETTRE II. 6

LETTRE III. 49

LETTRE IV. 56

Q q 2

LETTRE V.	62
LETTRE VI.	135
LETTRE VII.	145
LETTRE VIII.	151
LETTRE IX.	154
LETTRE X.	158
LETTRE XI.	176
LETTRE XII.	185
LETTRE XIII.	189
LETTRE XIV.	193
LETTRE XV.	203
LETTRE XVI.	211
LETTRE XVII.	217
LETTRE XVIII.	222
LETTRE XIX.	229
LETTRE XX.	237
LETTRE XXI.	242
LETTRE XXII.	250
LETTRE XXIII.	255
LETTRE XXIV.	267
LETTRE XXV.	271
LETTRE XXVI.	276
LETTRE XXVII.	284
LETTRE XXVIII.	287
LETTRE XXIX.	290
LETTRE XXX.	302
LETTRE XXXI.	307
LETTRE XXXII.	321
LETTRE XXXIII.	342

ALPHABETIQUE. 613

LETTRE XXXIV.	399
LETTRE XXXV.	421
LETTRE XXXVI.	423
LETTRE XXXVII.	458
LETTRE XXXVIII.	472
LETTRE XXXIX.	489
LETTRE XL.	513
LETTRE XLI.	518
LETTRE XLII.	526
LETTRE XLIII.	535
LETTRE XLIV.	536
LETTRE XLV.	541
LETTRE XLVI.	546
LETTRE XLVII.	570
LETTRE XLVIII.	575
LETTRE XLIX.	581
LETTRE L.	590
LETTRE LI.	594

B.

BEAUTEVILLE. (M. le chevalier de)	558
BEAUZÉE. (M.)	387
BELLOI. (M. du)	162
BERAUD, (M. l'abbé) <i>auteur d'un poëme épique sur la conquête de la terre promise.</i>	106
BERNSTORF, (M. le comte de) <i>premier ministre du roi de Danemarck.</i>	43

BOISGELIN, (M. le comte de) <i>maître de la</i> <i>garde-robe du roi.</i>	121
BORDES. (M. de)	
LETTRE I.	188
LETTRE II.	235
LETTRE III.	448
LETTRE IV.	589
BOUFFLERS. (Madame la marquise de)	
LETTRE I.	30
LETTRE II.	36
BOUILLON. (Monseigneur le duc de)	363

C.

CAPERONNIER, (M.) <i>à la bibliothèque du</i> <i>roi.</i>	487
CHABANON. (M. de)	
LETTRE I.	46
LETTRE II.	119
LETTRE III.	126
LETTRE IV.	328
LETTRE V.	334
LETTRE VI.	343
LETTRE VII.	358
LETTRE VIII.	361
LETTRE IX.	366
LETTRE X.	378
LETTRE XI.	393
LETTRE XII.	402

ALPHABETIQUE. 615

LETTRE XIII.	415
LETTRE XIV.	470
LETTRE XV.	474
LETTRE XVI.	499
LETTRE XVII.	554

CHARDON, (M.) *maître des requêtes, &c.*

LETTRE I.	39
LETTRE II.	141
LETTRE III.	325
LETTRE IV.	350
LETTRE V.	365

CHATELLUX. (M. le chevalier de) 57

CHAUVELIN. (M. le marquis de)

LETTRE I.	75
LETTRE II.	197

CHOISEUL. (Madame la duchesse de)

LETTRE I.	380
LETTRE II.	409
LETTRE III.	512

CHOISEUL. (M. le duc de) *Sur le cordon de troupes auprès de Genève.*

LETTRE I.	18
LETTRE II.	71
LETTRE III.	434
LETTRE IV.	445
LETTRE V.	563

CHRISTIN, (M.) *avocat à Saint-Claude.*

LETTRE I.	82
-----------	----

LETTRE II.	110
LETTRE III.	316
LETTRE IV.	491
LETTRE V.	567
CLAIRON. (Mademoiselle)	309
COGÉ. (M. l'abbé)	249
COLINI. (M.)	311
COLMAN. (M.)	569
COQUELEY, (M.) <i>censeur royal à Paris.</i>	167
CRAMER. (M. Gabriel)	557

D.

DAMILAVILLE. (M.)

LETTRE I.	3
LETTRE II.	13
LETTRE III.	24
LETTRE IV.	37
LETTRE V.	41
LETTRE VI.	44
LETTRE VII.	48
LETTRE VIII.	66
LETTRE IX.	70
LETTRE X.	86
LETTRE XI.	122
LETTRE XII.	130
LETTRE XIII.	137
LETTRE XIV.	143

ALPHABETIQUE. 617

LETTRE XV.	144
LETTRE XVI.	184
LETTRE XVII.	198
LETTRE XVIII.	213
LETTRE XIX.	219
LETTRE XX.	226
LETTRE XXI.	231
LETTRE XXII.	236
LETTRE XXIII.	244
LETTRE XXIV.	251
LETTRE XXV.	252
LETTRE XXVI.	261
LETTRE XXVII.	266
LETTRE XXVIII.	269
LETTRE XXIX.	273
LETTRE XXX.	277
LETTRE XXXI.	280
LETTRE XXXII.	288
LETTRE XXXIII.	297
LETTRE XXXIV.	299
LETTRE XXXV.	304
LETTRE XXXVI.	318
LETTRE XXXVII.	320
LETTRE XXXVIII.	324
LETTRE XXXIX.	326
LETTRE XL.	329
LETTRE XLI.	338
LETTRE XLII.	340
LETTRE XLIII.	348

LETTRE XLIV.	354
LETTRE XLV.	411
DANTOINE. (M.)	492
DEFFANT. (Madame la marquise du)	
LETTRE I.	200
LETTRE II.	407
LETTRE III.	441
LETTRE IV.	502
LETTRE V.	515
LETTRE VI.	568
LETTRE VII.	584
LETTRE VIII.	586
LETTRE IX.	602
DORAT. (M.)	
LETTRE I.	12
LETTRE II.	32
LETTRE III.	72
LETTRE IV.	101
LETTRE V.	127
LETTRE VI.	431

E.

EISEN. (M.)	269
ELIE DE BEAUMONT. (M.)	
LETTRE I.	47
LETTRE II.	65
LETTRE III.	97

ALPHABETIQUE. 619

LETTRE IV. 124

LETTRE V. 389

ETALLONDE DE MORIVAL. (M.)

LETTRE I. 23

LETTRE II. 54

LETTRE III. 205

LETTRE IV. 298

F.

FENOUILLOT DE FALBAIRE. (M.)

LETTRE I. 346

LETTRE II. 451

FISCHER, (M.) *intendant des postes de Berne.* 450

FLORIAN. (Madame la marquise de)

LETTRE I. 150

LETTRE II. 300

FLORIAN. (M. le marquis de)

LETTRE I. 25

LETTRE II. 98

LETTRE III. 138

LETTRE IV. 156

LETTRE V. 215

LETTRE VI. 246

G.

GAILLARD. (M.)	553
GALLITZIN, (M. le prince de) <i>ambassadeur de Russie.</i>	
LETTRE I.	149
LETTRE II.	267
GRIMM. (M.)	607
GUYOT, (M.) <i>avocat.</i>	
LETTRE I.	259
LETTRE II.	286

H.

HARPE. (M. de la)	488
HENAULT. (M. le président)	
LETTRE I.	426
LETTRE II.	529
LETTRE III.	550

L.

LACOMBE, (M.) <i>libraire à Paris.</i>	
LETTRE I.	92
LETTRE II.	182
LETTRE III.	257
LALANDE. (M. de)	
LETTRE I.	543
LETTRE II.	547

ALPHABETIQUE.	621
LALEU, (M. de) <i>notaire à Paris.</i>	443
LAURENCIN. (M. le comte de)	224
LE KAIN. (M.)	,
LETTRE I.	68
LETTRE II.	77
LETTRE III.	80
LETTRE IV.	95
LETTRE V.	100
LETTRE VI.	108
LETTRE VII.	181
LETTRE VIII.	239
LE RICHE, (M.) <i>directeur-receveur général des domaines du roi à Besançon.</i>	
LETTRE I.	28
LETTRE II.	38
LETTRE III.	109
LETTRE IV.	221
LETTRE V.	388
LETTRE VI.	433
LETTRE VII.	485
LETHINOIS, (M.) <i>avocat.</i>	606
LEVENHAUPT. (M. le comte de)	420
LIGNE. (M. le prince de)	578
LINGUET. (M.) <i>Sur Montesquieu et Grotius.</i>	112

M.

MAIGROT, (M.) *chancelier du duché souverain de Bouillon.*

LETTRE I. 370

LETTRE II. 418

MAILLET DU BOULLAY, (M.) *secrétaire de l'académie de Rouen.* 573

MARIN, (M.) *censeur royal, secrétaire général de la librairie, à Paris.*

LETTRE I. 165

LETTRE II. 332

MARIOTT, (M.) *avocat général d'Angleterre.* 83

MARMONTEL. (M.)

LETTRE I. 35

LETTRE II. 60

LETTRE III. 64

LETTRE IV. 90

LETTRE V. 122

LETTRE VI. 199

LETTRE VII. 253

LETTRE VIII. 272

LETTRE IX. 303

LETTRE X. 336

LETTRE XI. 373

LETTRE XII. 386

LETTRE XIII. 398

LETTRE XIV. 576

ALPHABETIQUE. 623

MIRANDA, (M. le marquis de) *camérier major
du roi d'Espagne.* 262

MORELLET. (M. l'abbé)

LETTRE I. 351

LETTRE II. 395

N.

NECKER. (Madame) 371

O.

OLIVIER DES MONTS. (M.) 368

P.

PACOU. (M.) 545

PANCKOUCKE, (M.) *libraire à Paris.*

LETTRE I. 91

LETTRE II. 404

LETTRE III. 500

PANCKOUCKE, (M. Henri) *qui lui avait
adressé sa tragédie de la Mort de Caton.* 377

PARCIEUX. (M. de) *Sur son projet d'amener la
rivière d'Yvette à Paris.*

LETTRE I. 241

LETTRE II. 495

PAULET, (M.) *médecin à Paris. Sur son Histoire
de la petite vérole.* 460

PEAKOCK, (M.) *ci-devant fermier général du
roi de Patna.* 345

PERRAND, (M.) *chanoine d'Annecy.* 169

PEZAI. (M. de)

LETTRE I. 8

LETTRE II. 103

POMARET, (M. de) *ministre du saint Evangile,
à Ganges en Languedoc.* 357

R.

RICHARD, (M.) *négociant à Murcie.* 531

RICHELIEU. (M. le maréchal duc de)

LETTRE I. 15

LETTRE II. 20

LETTRE III. 51

LETTRE IV. 59

LETTRE V. 94

LETTRE VI. 116

LETTRE VII. 172

LETTRE VIII. 207

LETTRE IX. 209

LETTRE X. 245

LETTRE XI. 270

LETTRE XII. 278

LETTRE XIII. 281

LETTRE XIV. 283

LETTRE XV. 333

LETTRE

ALPHABETIQUE. 625

LETTRE XVI.	352
LETTRE XVII.	375
LETTRE XVIII.	391
LETTRE XIX.	396
LETTRE XX.	493
LETTRE XXI.	496
LETTRE XXII.	538

ROCHEFORT. (M. le comte de)

LETTRE I.	34
LETTRE II.	45
LETTRE III.	164.
LETTRE IV.	555

S.

SAINT-JULIEN. (Madame de) 542

SAINT-MÉGRIN. (M. le duc de) 561

SAURIN. (M.)

LETTRE I.	385
LETTRE II.	406
LETTRE III.	608

SCHOUVALOF. (M. le comte de)

LETTRE I.	292
LETTRE II.	417
LETTRE III.	579

SERVAN, (M.) *avocat général du parlement de Grenoble.* 381

T.

TABAREAU, (M.) *directeur général des postes, à Lyon.*

LETTRE I. 247

LETTRE II. 548

TAULÈS. (M. de) 437

THIBOUVILLE. (M. le marquis de)

LETTRE I. 356

LETTRE II. 483

THIRIOT. (M.)

LETTRE I. 477

LETTRE II. 532

THOLOT. (M.) 482

TOTT. (M. le baron de) 166

TOURAILLE. (M. le comte de la)

LETTRE I. 29

LETTRE II. 323

LETTRE III. 425

LETTRE IV. 457

TRESSAN. (M. le comte de) 88

V.

VALLIERE. (M. le duc de la) 74

VERNES. (M.)

LETTRE I. 175

ALPHABETIQUE.	627
LETTRE II.	274
LETTRE III.	565
VILLEVIEILLE. (M. le marquis de)	
LETTRE I.	127
LETTRE II.	180
LETTRE III.	469
LETTRE IV.	520
LETTRE V.	592
VOISENON. (M. l'abbé de)	310

W.

WALPOLE. (M. <i>Horace</i>)	505
------------------------------------	------------

Fin de la Table du tome neuvième.